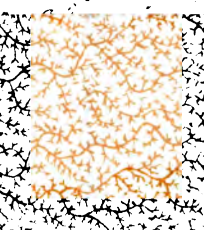
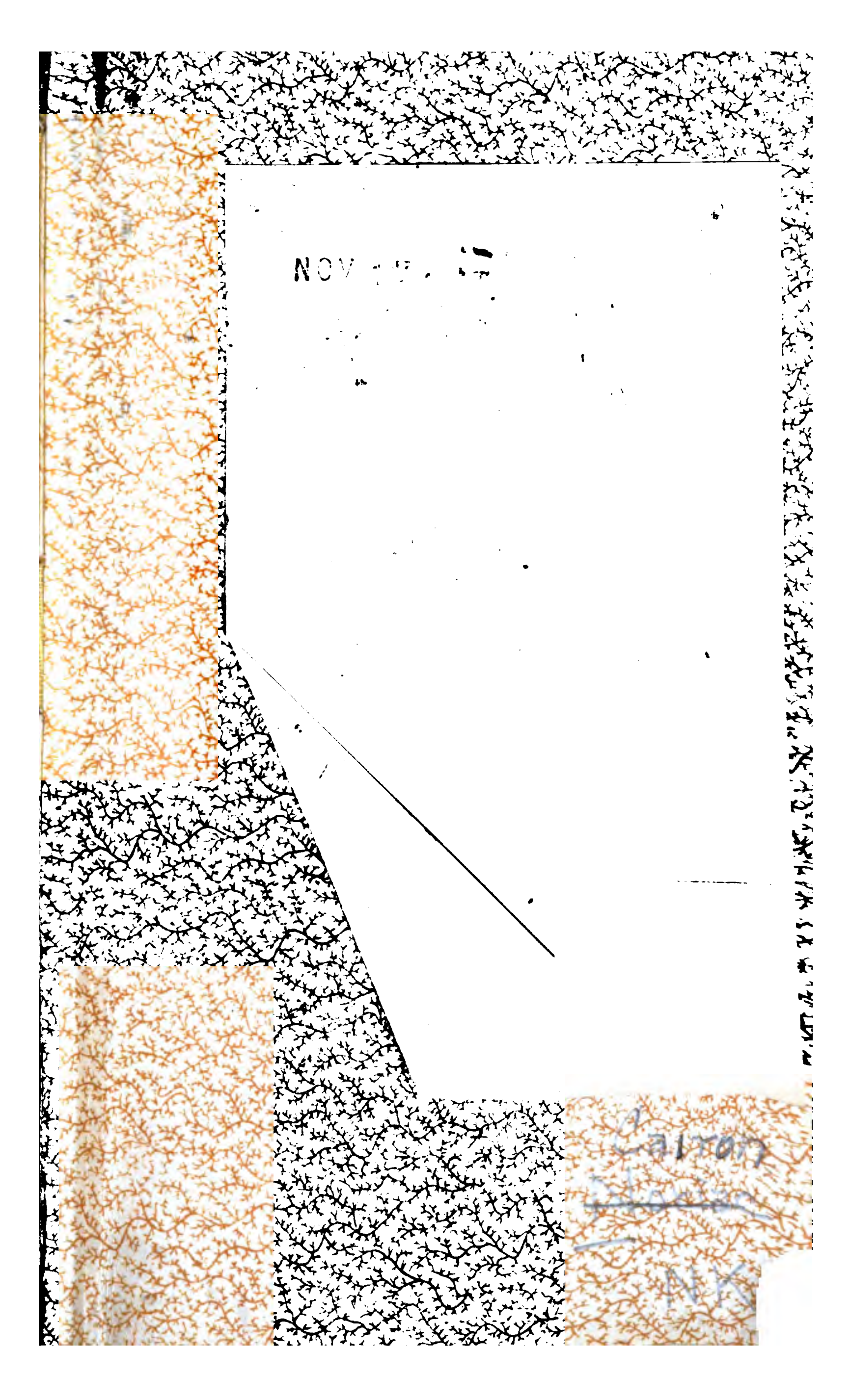

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582016 1


ox LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT





LA

DAME A LA PLUME NOIRE

CHEZ LES MÊMES EDITEURS

ŒUVRES

DE

JULES NORIAC

NOUVELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18

Le 101e Régiment (36e édition)	1 vol.
La Bêtise humaine (13e édition)	1 vol.
Le Grain de sable (9e édition)	1 vol.
La Dame a la plume noire (2e édition)	1 vol.
Sur le Rail	1 vol.

Le 101e Régiment (illustré), un beau volume in-8°.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Les Mémoires d'un Baiser	1 vol.
Le Baron de la Ville-au-Brun	1 vol.
Le Capitaine Sauvage	1 vol.
Le Roman du Bourgeois	1 vol.
Eusèbe et Madeleine (3e série de la Bêtise humaine)	1 vol.

LA DAME

À

LA PLUME NOIRE

PAR

Claude Antoine Jules Cairon, dit
JULES NORIAC

DEUXIÈME ÉDITION

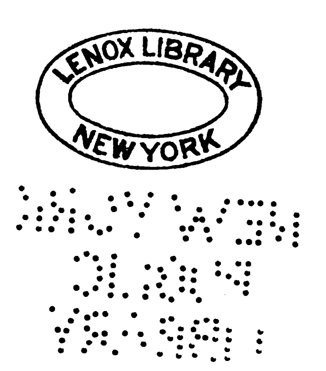


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

4


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA

DAME A LA PLUME NOIRE

— LA MORT DE LA MORT —

I

LE GUIDE

En l'an mil *neuf* cent soixante, il arriva dans la ville de Paris un homme qui se nommait Robert Karnix.

Lorsqu'il se présenta à la porte du Midi, — située à cette époque à Choisy-le-Roi et qui depuis les fortifications blindées se trouve à Athis-Mons, en deçà de la rivière, — l'homme préposé à la garde de la porte lui fit les questions d'usage

— Que voulez-vous?

— Entrer, répondit Karnix.

— Qui êtes-vous?

— Un voyageur.

— D'où venez-vous?

— Du passé.

— Où allez-vous?

— Vers l'avenir.

— Que cherchez-vous?

— L'inconnu.

— Avez-vous des moyens d'existence?

— Ma pensée et mes bras.

— Quel Dieu adorez-vous?

— Le hasard.

— Monsieur, reprit le gardien en s'inclinant avec politesse, aux termes de la nouvelle loi sur les passeports, vous êtes parfaitement en règle. Vous pouvez entrer dans la capitale du monde. Si votre dieu, qui qui n'est pas le mien, permet que vous retourniez un jour dans votre patrie, je me ferai un véritable plaisir de vous ouvrir de nouveau cette porte.

— Merci, répondit l'étranger; ma patrie, c'est le chemin où je marche : par une porte ou par l'autre, je suis toujours sûr d'y arriver.

Le gardien regarda en souriant le jeune homme.

qui s'éloignait la tête haute et la démarche assurée, et il dit à sa femme :

— Voici un brave et loyal voyageur : il met son cœur à découvert et raconte ses affaires avec une merveilleuse sincérité. Sa franchise lui fera des amis, sa bonne mine lui fera des maîtresses.

— Ma foi, répondit l'épouse du gardien, dont les yeux n'avaient cessé de dévorer Robert avec un appétit féroce, ma foi, je ne lui ai prêté aucune attention. Tu dis toujours les choses lorsqu'il n'est plus temps. Si j'avais su, j'aurais mieux regardé.

Robert Karnix marchait d'un pas relevé, le nez au vent et le poing sur la hanche. Les passants lui cédaient le pas et s'arrêtaient pour admirer la mâle énergie peinte sur son visage. Ses yeux noirs pleins de feu illuminaient sa tête blonde. Cependant l'*audacieuse* audace de son regard était tempérée par de longs cils bruns qui, en s'abaissant, répandaient un air d'ineffable douceur sur sa physionomie teintée par le soleil.

Son costume, d'une simplicité extrême, était tout à la fois commode et gracieux. Une blouse dalmate en drap bleu foncé, serrée à la taille par une corde de

soie, un large pantalon de la même étoffe que la blouse, serré à mi-jambe par des guêtres de cuir de Russie, un chapeau de feutre cavalièrement retroussé, et un manteau posé sur l'épaule complétaient ce naïf ajustement, rehaussé par une chemise de lin d'une éclatante blancheur.

Arrivé au carrefour de Thiais, le voyageur s'arrêta indécis. Devant lui se déroulaient les rues de Villeneuve-le-Roi, de Villeneuve-Saint-Georges, de Choisy et de Vitry. Comme il se demandait à laquelle de ces immenses artères il donnerait la préférence, la voix d'un homme qui criait attira son attention.

L'homme disait :

— Demandez, messieurs, le véritable guide de l'étranger dans Paris, indiquant les noms des rues et des monuments publics, l'arrivée et le départ des ballons et des chemins de fer électriques.

— Veuillez me donner un guide, demanda le voyageur.

— Voilà, bourgeois, répondit l'homme en présentant à Karnix un jeune garçon de quinze à seize ans, pâle et chétif, dont la tunique de cotonnade bleu terne n'était pas fixée à la taille, voilà ce que j'ai de mieux;

si celui-là ne vous convient pas, choisissez dans le tas, ajouta-t-il en désignant du doigt une trentaine de polissons du même genre.

— Combien vendez-vous cela? demanda l'étranger en fouillant dans sa poche avec la main gauche, tandis que de la droite il désignait le *voyou*.

— Mais rien de rien, mon bourgeois; vous le nourrirez, voilà tout.

— Si je n'en étais pas satisfait?

— Eh bien, reprit le marchand de guides, vous vous arrangeriez pour le perdre dans les innombrables rues qui sillonnent Paris; ce n'est pas plus difficile que ça.

— C'est bon, merci, reprit Karnix; et, s'adressant au gamin, il lui dit : Marche devant et tâche d'aller vite.

— Où allons-nous, bourgeois? demanda le guide.

— D'abord nulle part, ensuite partout.

— En ce cas, reprit le jeune garçon, il nous faut prendre à gauche.

Après avoir marché pendant quelques minutes, Karnix et son guide se trouvèrent au milieu d'une

grande place, où fourmillaient des gens de toutes sortes.

— Aussi vrai que je m'appelle Zidore, s'écria le *cicerone*, nous arriverons à temps pour prendre le chemin américain. Tenez, le voici qui va se donner de l'air ; je meurs d'envie d'aller dans cette machine-là, moi. Allons, bourgeois, un peu de nerf, il n'est que temps.

Ce que le guide Zidore désignait sous le nom pompeux de chemin américain n'était autre chose qu'une lourde caisse de bois peinte en jaune, armée de cent quarante-quatre roues dont les cercles s'adaptaient à un rail d'acier poli. Cette naïve machine prenait son essor grâce à une impulsion électrique assez mal combinée, et ne mettait pas moins d'un grand quart d'heure pour traverser Paris, du cimetière de Gentilly à la place de la Garenne-Clichy, bien qu'il n'y ait pas plus de vingt-cinq kilomètres.

— Pourquoi, demanda Karnix en montant dans la boîte, appelle-t-on cela le chemin américain ?

— Qui sait ! murmura Zidore.

— C'est bien simple, dit civilement un monsieur déjà installé : le véhicule et le rail ne sont retenus en-

semble par aucune raison bien sérieuse, aussi ils se *séparent* très-souvent.

Comme Karnix était resté impassible en écoutant cette bourgeoise facétie, le monsieur pensa qu'il avait affaire à un idiot, et il s'allongea sur la banquette opposée.

Les gens ne nous trouvent spirituels que lorsque nous avons leur genre d'esprit.

Or, comme l'esprit a un nombre infini de variétés, comme il est fort rare que justement deux individus ayant le même genre d'esprit viennent à se rencontrer, une bonne moitié de l'humanité trouve stupide l'autre, qui, de son côté, la trouve idiote.

D'où il résulte que toutes deux ont parfaitement raison.

Le véhicule glissait avec rapidité sur le rail d'acier. Le conducteur du train, debout à l'avant, jouait sur un sax perfectionné la marche des *Diamants de la couronne*. Ce bruit seul suffisait pour mettre en fuite les populations, dont le goût était déjà épuré grâce aux compositions du célèbre Wagner. En entendant cette musique barbare, chacun cherchait un asile dans le temple voisin et la voie se trouvait déblayée. L'hor-

reur des Parisiens pour ces sons discordants et sauvages rendait barrières et palissades inutiles, et les trains circulaient sans danger.

Tout à coup, le conducteur s'arrêta et poussa un cri de stupéfaction. Pendant que tout le monde s'éloignait avec effroi, un homme, ne partageant pas la même aversion que la foule pour la musique d'Auber, restait assis sur la voie.

— Le malheureux est donc sourd ! s'écria le chef de train, dans trente secondes, il sera pulvérisé.

En effet, l'homme n'était plus qu'à un demi-kilomètre.

— Jouez, mais jouez donc ! hurlèrent en chœur les voyageurs en s'adressant au conducteur ; jouez ou il est perdu.

L'homme emboucha son sax avec frénésie et fit entendre un air du *Domino noir :* « Flamme vengeresse. »

Les voyageurs se bouchèrent les oreilles, mais l'homme ne bougeait pas.

— C'est fait de lui, dit le conducteur, et il posa son instrument en poussant un soupir.

Pendant que le chef de train s'épuisait à souffler,

que les voyageurs discutaient, Robert Karnix, assujettissant ses pieds sous une banquette, avait laissé tomber son corps dans l'espace et saisi de ses bras nerveux l'infortuné qui allait être broyé. Par un effort suprême, il se releva et déposa son fardeau au milieu de ses compagnons de route, émerveillés de tant de force et de sang-froid.

— Oh ! s'écria Zidore, c'est épatant. Vous n'êtes pas un homme, mon bourgeois, vous êtes un cabestan.

— Il est impossible d'être plus courageux, dit le monsieur qui avait déjà parlé à Karnix ; permettez-moi de vous faire mes plus sincères compliments.

Les autres voyageurs inclinèrent la tête en signe d'assentiment.

— Des compliments, pourquoi ? demanda Karnix.

— Mais pour votre courage et votre dévouement.

— Je ne suis ni dévoué ni courageux ; je ne crains pas la Mort, voilà tout.

— A la bonne heure ! reprit le monsieur, mais vous me permettrez de vous dire que ne pas craindre la Mort, c'est du courage.

Karnix répondit :

— Vous vous trompez, c'est du mépris.

Un éclat de rire sec et strident se fit entendre.

Chacun se regarda étonné.

— Voilà un vilain rire, dit en frissonnant le guide Zidore. Ça vous entre dans le cœur et ça vous gratte dans le dos.

— En effet, reprit le monsieur à voix basse, cette dame n'a pas un rire bien gai. Ce doit être une Anglaise.

La femme dont le monsieur parlait était assise dans un coin, tout au fond du wagon. Un voile noir cachait son visage ; sa taille était jeune et élégante ; sans l'exagération de sa crinoline, elle eût été distinguée ; sa robe et son manteau étaient de soie noire. Un chapeau de paille blanche aux bords retroussés, orné d'une longue plume noire, lui donnait un petit air qui, pour être cavalier, n'était pas d'une gaieté folle.

On allait probablement entrer en commentaire touchant cette belle personne, lorsqu'on arriva à la station de l'Odéon et qu'un autre événement vint attirer l'attention des voyageurs.

Le conducteur était aux prises avec l'homme que Karnix avait sauvé si miraculeusement d'une mort certaine, et prétendait lui faire payer sa place.

— Vous étiez dans *mon* train, disait le fonctionnaire ; vous devez payer. Je ne connais que ça.

— Permettez, reprenait l'homme, je n'y suis pas entré volontairement, dans votre train.

— Ça ne me regarde pas.

D'autres employés vinrent prêter main-forte à leur confrère.

— Messieurs, dit l'homme, je voulais me faire broyer le crâne afin que nul en ce monde ne connût ma pauvreté. Je ne veux pas faire de reproche à l'homme généreux qui m'a sauvé, en risquant sa vie, mais que ne m'a-t-il laissé mourir, il m'aurait épargné une dernière honte.

Les employés laissèrent partir l'homme après lui avoir remis quelque argent.

Ce ne sont point de mauvaises gens, les employés, mais la crainte d'être blâmés par leurs supérieurs les rend tout simplement féroces.

Robert Karnix et son guide étaient descendus pendant l'explication et continuaient leur chemin à pied.

Zidore faisait son métier de guide et racontait à Karnix étonné des détails sur la Chaumière, le Prado, l'Odéon et le quartier latin. Il n'était question ni de Ponsard, ni de Courbet, ni d'*Agnès de Méranie*, ni des *Casseurs de pierres;* le spirituel gamin ne savait que les légendes immortelles de la jeunesse et de l'amour.

Comme ils arrivaient sur le Pont-Neuf, ils entendirent de grands cris. Une barque montée par deux jeunes hommes et deux jeunes filles venait de chavirer. Karnix déposa son manteau et son chapeau sur le parquet et s'élança dans le fleuve. Zidore, un instant stupéfait, réfléchit et, prenant son courage à deux mains, il se précipita dans la Seine à la suite de son bourgeois.

Robert Karnix était un nageur habile et vigoureux; en dix brassées, il atteignit les deux jeunes filles qui, grâce à leurs jupons empesés, n'avaient pas encore quitté la surface de l'eau.

— Ne craignez rien, leur dit-il, saisissez-moi par le cheveux, il n'y a aucun danger.

Les jeunes filles obéirent, et Karnix, semblable à un dieu marin jouant avec des naïades, gagna un

îlot qui existait alors en face de la troisième arche ; les deux jeunes gens, après quelques efforts, rejoignirent leurs compagnes et remercièrent leur sauveur.

Pendant ce temps, le guide Zidore était en train de se noyer. Heureusement pour lui, Karnix l'aperçut se débattant dans le fleuve ainsi qu'un chat réprouvé ; se précipiter au secours de l'enfant et le ramener sur la berge fut pour lui l'affaire d'un instant. La foule applaudissait avec transport, chacun voulait serrer la main de Robert et le féliciter.

— Mes amis, dit Karnix, votre sympathie me touche ; je n'ai fait que ce que je devais faire : le premier devoir de l'homme n'est-il pas de mépriser la Mort?...

Un éclat de rire sec et saccadé l'interrompit. Zidore, qu'on entourait de soins, reprenait ses sens.

— Puh ! dit-il en rouvrant les yeux, j'avais perdu la boussole, j'avais le délire ; il me semblait que je voyais là-haut, derrière le parapet, passer — la dame à la plume noire.

— Pourquoi, lui demanda Karnix, t'être jeté à l'eau, puisque tu nages si mal ?

— Dame! répondit naïvement l'enfant, je voulais vous rapporter votre manteau. Si vous étiez mort, vous auriez pu croire que je l'avais gardé ; — merci, je ne mange pas de ce pain-là.

A Paris, la foule s'amasse pour rien et se sépare de même.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées, que l'étranger et son guide se trouvaient seuls sur la berge, à sécher au soleil leurs vêtements mouillés.

Les jeunes filles que Karnix venait de sauver lui faisaient, en quittant l'île, des signes d'adieu avec leurs mouchoirs, et cela au grand mécontentement de leurs cavaliers. A force d'entendre dire que le sauveur était aussi beau que brave, les jeunes gens avaient fini par trouver que l'action de Karnix n'avait rien que de fort naturel. Ils ajoutaient que tout le monde à sa place en eût fait autant, et que d'ailleurs, à cet endroit, la rivière n'était pas dangereuse.

Les jeunes filles ne croyaient rien de tout cela et regardaient avec tristesse Karnix, qui, accompagné de Zidore, disparaissait à leurs yeux.

— C'est égal, disait Zidore, vous êtes tout de même un brave homme, vous. A votre place, il y a beau-

coup de bourgeois qui m'auraient laissé me noyer. Qu'est-ce que je dis : beaucoup de bourgeois... tous m'auraient laissé boire le bouillon. Aussi, voyez-vous, je me jetterais au feu pour vous.

— Je ne t'en demande pas tant, interrompit Karnix. Conduis-moi à la butte Montmartre et nous serons quittes.

Paris était, au dix-neuvième siècle, dominé au nord par trois hautes collines nommées les buttes Montmartre ; sur l'une était située l'abbaye de Saint-Pierre; sur l'autre on avait installé un naïf télégraphe, dont les bras apportaient les nouvelles du nord; la troisième était couronnée à sa cime par des moulins à vent. Les deux premières se couvrirent de maisons; puis, un beau jour, des spéculateurs nivelèrent deux de ces montagnes pour rire, afin de prolonger la plaine Saint-Denis comme on avait prolongé la rue de Rivoli. Seule, la troisième resta debout. Elle dut sa conservation aux carrières de pierres qui avaient été sur le point de causer sa ruine. Nul n'osa donner le premier coup de pioche à cette masse minée qui menaçait de s'écrouler d'elle-même. Lorsque le danger devint imminent, les habitants s'éloignèrent,

et la butte des moulins devint un désert au milieu de Paris.

— Voilà, dit Zidore en arrivant, la butte demandée; il faut la regarder de loin, ça n'est pas solide.

— Tiens! fit Karnix en donnant une pièce d'or à l'enfant, voici pour ta peine, et adieu!

— Vous me quittez? demanda le guide attristé.

— Oui, répondit Karnix; je vais à ce moulin, où tu ne voudrais pas me suivre.

— Ah! mon bourgeois, s'écria Zidore les larmes aux yeux, ne faites pas cela. Vous ne savez pas, vous qui n'êtes pas d'ici, que la butte est creuse; je le sais, moi, voyez-vous, j'ai longtemps couché dans les carrières; un beau matin qu'il fera du vent, tout ça s'écroulera, et patatraque! bonsoir la compagnie! Croyez-moi, n'y allez pas.

— Adieu! dit Karnix.

Et il se mit à gravir d'un pas assuré le penchant de la colline.

— Attendez-moi au moins! cria Zidore en s'élançant à sa poursuite.

Parvenu au haut de la montée, Karnix se dirigea vers un bâtiment cylindrique tombant en ruine;

c'était la carcasse du dernier des moulins à vent. Prenant dans sa poche une clef, il l'introduisit dans la serrure rouillée de la porte, qui résista à sa pression.

— Ne poussez pas, dit Zidore, vous allez tout flanquer par terre.

Cependant, la porte s'ouvrit et laissa voir une pièce ronde, aux murs délabrés.

— Voici ma demeure, dix Karnix.

— Je ne vous en fais pas mon compliment; en vérité, mon bourgeois, si vous cherchez le mal, vous avez réussi; si la butte ne s'écroule pas, vous serez enseveli sous cette ruine, à moins que vous ne soyez assassiné cette nuit.

— Que m'importe la Mort? repondit Karnix, je la méprise!

Un rire sinistre traversa l'espace comme le cri d'un oiseau de proie.

— Ah! s'écria Zidore en pâlissant, la voyez-vous là-bas, dans cette voiture, près du cimetière? C'est elle! je la reconnais!

— Qui, elle?

— La dame à la plume noire!...

II

PALMA LA BIENHEUREUSE

Robert Karnix était né à Palma, ville située aux sources du Nil.

Nos pères, à l'époque où se passe cette histoire invraisemblable, ignoraient complétement l'existence de cette ville, puisqu'il y a tout au plus soixante ans que le mystère qui enveloppait cette cité fut percé par miss Grace Makensie, à la recherche de l'infidèle Williamson.

On ne saurait trop raconter l'histoire de la ville de Palma. C'est certainement le plus beau spécimen de

l'égoïsme des hommes en général et des savants en particulier.

Il y a deux siècles ou deux siècles et demi, les savants de tous les pays n'avaient qu'une idée en tête, qu'une *toquade*, pour employer un vieux mot français inusité aujourd'hui, mais qui rend bien la pensée. Cette idée fixe, cette toquade, c'était la découverte des sources du Nil.

Tous tenaient cet argument logique à leurs gouvernements :

— Le Nil est un fleuve. Tout fleuve a une ou plusieurs sources. Il y a gros à parier que le Nil est comme les autres. — Les anciens étaient de cet avis. — Il doit venir d'un endroit quelconque. Songez, monsieur le ministre, à l'honneur qui rejaillirait sur une nation, sur un prince dont le ministre de l'instruction publique aurait chargé un savant — comme moi, par exemple, — de découvrir les sources de ce fleuve plus incompréhensible que les rébus hiéroglyphiques qu'arrosent ses eaux. Que Votre Excellence daigne m'accorder une mission greffée sur cinquante mille francs et quelques accessoires, je me charge de l'affaire.

Le ministre refusait net ; mais le soir, en s'endormant, il se disait :

— Il est bien certain que la découverte des sources du Nil serait une chose admirable, qui jetterait un immense et immortel éclat sur mon nom; ce serait la gloire de mon ministère et par conséquent celle de Sa Majesté. Il est bien regrettable que des besoins impérieux accaparent tous nos fonds; la nation est pauvre, l'hiver est rigoureux, le peuple souffre, il n'y faut pas songer.

Le lendemain—la nuit porte conseil—l'honorable savant Chauvinard, Hudson, Schwartz, Von Henhem ou Carvalajo, recevait sa mission et les cinquante mille francs demandés. La nation n'était ni plus pauvre ni plus riche, l'hiver n'était ni plus ni moins rigoureux, le peuple ne souffrait ni plus ni moins, l'espoir entrait dans le cœur du ministre et du savant, et les journaux avaient de la copie malsaine et abondante pendant les deux mois que l'intrépide voyageur mettait à faire ses paquets.

Le savant partait, et l'on n'entendait plus parler de lui ni des sources du Nil, et encore moins des cinquante mille francs.

Il arrivait bien de temps en temps qu'un journal, la *Quotidienne* ou le *Temps*, publiaient des faits divers qui donnaient à réfléchir aux populations touchant certaines émotions intimes de la vie des savants intrépides ; mais ces faits divers étaient toujours les mêmes :

« On nous écrit du Caire :

» Un crocodile de la plus grande taille a été trouvé mort sur les bords du Nil. Notre correspondant nous transmet sur ce monstre un détail assez étrange et qui a déjà donné lieu à mille commentaires. Le savant Thomas Johnson, attaché au consulat anglais d'Alexandrie, ayant procédé à l'autopsie de ce saurien, a trouvé dans son ventre un pantalon écossais à sous-pieds.

» On se perd en conjectures. »

Quinze jours après, autre fait divers :

« Nous avons entretenu nos lecteurs, qui s'en souviendront sans doute, d'un pantalon écossais à sous-pieds trouvé dans le ventre du crocodile disséqué par l'honorable Thomas Johnson, esq. On avait tout d'abord pensé que ce vêtement avait dû être habité. L'événement

a justifié ces suppositions, ce pantalon a été reconnu pour avoir appartenu au célèbre voyageur Schwartz, qui explorait les bords du Nil afin de découvrir les sources de ce fleuve et qui aura sans doute péri victime de son intrépidité. »

Les savants montaient sur les toits et s'écriaient : « La science a aussi ses martyrs. »

Le ministre se disait que ce Schwartz était un imbécile et qu'il avait eu tort de lui accorder la moindre confiance.

Les voyageurs prétendaient que Schwartz n'était qu'un intrigant, qu'il s'était fait dévorer pour qu'on parlât de lui.

Le public riait et trouvait que l'action du crocodile dénotait un palais blasé et que ce savant vêtu d'un pantalon écossais n'avait que ce qu'il méritait.

Puis arrivait une lettre de l'épouse de l'honorable savant :

« *Monsieur le rédacteur,*

» *Permettez-moi de m'étonner, à bon droit, de la facilité avec laquelle vous avez bien voulu accueillir des bruits sinistres et malveillants répandus à dessein sans*

doute sur le célèbre savant Schwartz, mon époux, parti en septembre dernier, — avec mission du ministère, — pour découvrir les sources du Nil. S'il est vrai que, par une de ces manies qui ne sont point inconciliables avec le vrai mérite, mon mari ait la détestable habitude de porter des pantalons écossais, je puis affirmer d'une manière absolue que jamais, au grand jamais, il n'a porté de sous-pieds. Il m'est donc permis d'espérer que ce n'est pas lui qui a servi à satisfaire la férocité du monstre ouvert par M. Thomas Johnson. Cet espoir est trop doux à mon cœur pour que je ne le fasse pas partager aux nombreux amis et élèves de mon époux.

» *Agréez, etc.* »

Pendant un an ou deux, on n'entendait plus parler du savant, du pantalon, de l'épouse, de Thomas Johnson ni du crocodile ; mais les sources du Nil restaient à l'ordre du jour, et il ne se passait pas un trimestre où l'on ne vît partir des diverses contrées de l'Europe deux ou trois intrépides voyageurs qui ne revenaient jamais.

Cependant l'un de ces intrépides avait laissé une amante au rivage, c'est-à-dire dans le *Strand*. L'a-

mour, qui n'en fait jamais d'autres, donna une idée à miss Grace Mackensie, la pauvre abandonnée.

— Eh quoi ! se dit-elle, est-il bien possible que tant d'illustres personnages, y compris Williamson, ne puissent pas trouver les sources d'un fleuve ? La chose n'est cependant pas impossible, puisqu'après tout il n'y a qu'à remonter le courant.

Sous l'empire de cette idée, miss Grace Mackensie fit confectionner par Jeanne Lewis, la costumière de Covent-Garden, un uniforme de midshipman de la marine royale. Elle tira de sa commode cent cinquante livres que son oncle Bob Lawrence, le pasteur de Dowley, lui avait léguées avant de mourir, et, sans autres armes que son courage et son amour, elle partit pour découvrir les sources du Nil, ou plutôt le volage Williamson.

Arrivée au rivage du Nil, la charmante enfant troqua son uniforme et sa casquette plate contre la soutanelle et le fez d'un attaché d'ambassade du vice-roi, lequel fut enchanté, parce qu'il comptait aller au bal de l'Opéra, à Paris, où se rendait son ambassadeur.

Miss Mackensie acheta un âne et un bât, qu'elle

bourra de provisions de bouche et se mit en route. Il faut être juste, le voyage fut long; il dura cinq mois et quelques jours, mais aucun incident désagréable n'en vint troubler la douce sérénité.

Les crocodiles, à ce qu'il paraîtrait, n'aiment pas les Anglaises, — sans doute parce qu'elles sont trop blondes. — De temps à autres, la nièce du pasteur Bob marchait bien sur un petit serpent rouge ou sur une grosse vipère noire. Alors, effrayée, elle criait : Oh! — en anglais, — le petit serpent rouge allait de son côté, miss Mackensie du sien. — Les vipères ne se mangent pas.

Le seul danger sérieux que la jeune fille eut à essuyer fut la rencontre de deux savants européens, un Français et un Allemand, qui allaient découvrir, eux aussi, les rivages bénis où le fleuve de Moïse montre le bout de son nez.

Les deux savants, qui étaient naturellement ignorants comme des carpes, parlèrent latin à la fille d'Albion, qui répondit : *shocking*. Les savants, convaincus qu'ils entendaient un indigène, la prièrent de leur servir de guide.

Il y avait trente-cinq jours que la blonde miss mar-

chait, et le Nil, qui d'abord lui avait paru trois fois plus large que la Tamise, diminuait sensiblement.

Ce qui est certain, c'est que le troisième mois la première cataracte du fleuve des Pharaons ne rappela qu'imparfaitement au savant français le barrage de la Seine près de Bougival.

Lorsque la petite caravane eut franchi la seconde cataracte, le Nil ne leur donnait plus qu'une idée faible de la rivière de l'Hippodrome. Ce que voyant, miss Grace Makensie proposa de louer une cange, que ses deux compagnons remorquèrent à tour de rôle.

Un beau matin, en s'éveillant, la caravane n'aperçut plus le fleuve : une ville européenne, élégamment bâtie, s'offrait aux yeux des voyageurs, qui se virent entourés par une foule d'habitants qui étaient venus à leur rencontre.

— Êtes-vous des savants? leur cria-t-on.

— Nous le sommes, répondirent-ils.

— Soyez les bienvenus.

Parmi les nouveaux venus, le premier visage qui frappa les yeux de miss Makensie fut celui de Williamson, qui s'était précipité à ses genoux.

— Oh ! douce et fidèle compagne de ma vie, disait le savant anglais, une voix secrète me disait que je te reverrais; viens dans ma demeure, je te raconterai mon histoire, et ton cœur en sera touché.

L'histoire de Williamson était fort simple. En marchant droit devant lui, il était arrivé dans la ville de Palma. Puis, il raconta l'histoire de la ville, qui était aussi simple que la sienne. Le premier savant qui était arrivé avec mission de découvrir les sources du Nil, ayant trouvé au berceau de ce fleuve une nature luxuriante, une température aimable, des fruits et du gibier en abondance, pas de percepteurs des contributions, pas de tailleurs, pas d'amis pauvres — ni riches, pas de tragédiennes et aucun portier, le savant avait planté sa tente sur ces bords fortunés.

Un autre savant, puis deux, puis cent, puis mille, étaient venus et avaient imité le premier d'autant plus volontiers qu'ils n'étaient pas parfaitement convaincus des intentions du ministre à l'égard des cinquante mille francs si bien gagnés.

Ils restèrent tous. La ville s'agrandit, s'embellit et quarante ans ne s'étaient pas écoulés, qu'il y avait sous le ciel une cité bienheureuse, bâtie dans le plus mer-

veilleux endroit du monde et dont chaque citoyen possédait deux mille cinq cents livres de rentes au denier cinq.

Ainsi s'était réalisé sans secousses et sans efforts le rêve de l'Icarie, si ardemment caressé par le chancelier Thomas Morus, rêve qui avait été la cause de tant de troubles et de désastres dans l'univers; tant il est vrai qu'une idée n'est bonne que lorsqu'elle arrive à son heure.

On sait que miss Makensie, ayant surpris, quelque temps après son arrivée, le docte Williamson en criminelle conversation avec une femme jaune, qui avait un anneau d'argent dans la narine droite, revint à Londres et découvrit la vérité à l'univers ébaubi de son récit.

Depuis ce temps, les ministres de l'instruction publique n'envoient aux sources du Nil que les savants dont ils veulent se débarrasser.

Or, Robert Karnix était né dans cette ville de Palma la bienheureuse — soixante ans environ avant l'indiscrétion de l'Anglaise trahie — d'une almée et d'un père Français, ancien meunier de Montmartre, qui s'était fait savant quand sa butte avait menacé ruine.

Lorsque Robert eut atteint sa vingtième année, ennuyé d'entendre parler latin autour de lui, il demanda à son père la permission de courir le monde afin de s'instruire en étudiant les mœurs et les coutumes des peuples. Le père en référa au conseil des anciens. Après mûre délibération, les savants accordèrent au jeune homme la permission de partir, à la condition qu'il jurerait solennellement qu'il ne révélerait à âme vivante l'existence de la ville bienheureuse.

Karnix jura.

Le jour de son départ, son père l'accompagna jusqu'à l'endroit où le Nil devient trop large pour qu'on le puisse sauter à pieds joints.

— Mon cher fils, lui dit-il, si les crocodiles ne te dévorent pas, si les bêtes féroces ou venimeuses ne se passent pas le caprice de ta personne, si les hommes ne t'assassinent pas un peu, si les femmes ne t'aiment pas trop, tu finiras indubitablement par arriver à Paris, une misérable ville où il faut travailler pour vivre, et où très-peu de gens parlent latin. Une fois dans cette capitale, tu demanderas la butte Montmartre. Si elle est encore debout, ce qui n'est guère

probable, mais ce qui pourrait bien être — les desseins de Dieu sont impénétrables — tu verras au haut un moulin à vent. C'est là que je suis né et que mon père est mort. Voici la clef, tu pourras entrer, tu seras chez toi. Sur le mur à droite, tu trouveras un bouton de cuivre qui fait jouer la trappe du sous-sol. J'ai caché là mon mobilier afin qu'il ne soit pas mangé par les vers ou par les huissiers. Il est en acajou, fais-en bon usage, adieu.

A propos, continua l'ancien meunier, si par aventure il te prenait l'idée de revenir, tâche donc d'obtenir une mission : il ne faut pas négliger les bonnes traditions.

Robert partit et, après mille aventures, arriva heureusement en Europe. Ne sachant que faire, il se décida à être le contraire de ce que sont les autres; sa pensée devint l'envers de la pensée d'autrui. Robert ne visait pas à l'originalité, mais il tenait à ne pas être vulgaire.

Après avoir observé l'humanité dans deux des parties du monde, Robert resta convaincu que la peur de mourir était l'unique préoccupation de l'homme et sa plus grande crainte; il résolut de braver la Mort

aussi souvent qu'il le pourrait, et de la mépriser toujours.

Quand il entendait le riche et le pauvre, le travailleur et l'oisif, le colosse et l'infirme répéter à qui mieux mieux la phrase traditionnelle « dire qu'il faut » toujours finir par mourir, » il souriait de pitié et s'élançait vers un danger nouveau, d'où, grâce à sa force physique et à son sang-froid, il sortait toujours vainqueur.

Arrivé au but de son voyage après des périls sans nombre, Karnix était monté au moulin et s'était promis de l'habiter, plus encore pour vivre dans un danger permanent que pour suivre les avis de son père. Comme l'avait dit le guide Zidore, Robert, qui cherchait le mal, avait eu la main heureuse.

— Voyons, dit-il à l'enfant, es-tu bien décidé à rester avec moi?

— Tout ce qu'il y a de plus décidé, mon bourgeois; je ne vous quitte plus.

— Bon, reprit Karnix, alors retire-toi un peu.

Et il fit jouer le ressort que l'ancien meunier lui avait indiqué. Le parquet glissa comme dans *Robert*

le Diable, et les deux nouveaux habitants de la tour aperçurent une pièce assez pauvrement meublée.

— Je ne me soucie pas de dormir dans ce trou, dit Karnix. Vois si cela te plaît?

— Merci, dit Zidore, je préfère cette chaise.

La nuit venait, l'orage grondait dans le lointain, la butte tremblait, et d'énormes pierres tombaient du faîte du moulin.

— Bourgeois, dit Zidore, si nous nous réveillons demain, nous aurons une fière chance!

— Ma foi! répondit Karnix en s'étendant sur son manteau, la Mort peut venir quand elle voudra, je suis admirablement bien ici.

Tout à coup, Zidore tressaillit et Karnix se leva. On frappait à la porte.

— Qui va là? demanda Robert.

— Ouvrez!

— Qui êtes-vous?

— Que vous importe! Avez-vous peur?

— Moi, peur! s'écria Karnix, et il ouvrit.

— La femme à la plume noire! murmura Zidore en tremblotant. Je m'en doutais!

C'était en effet la dame qui, le matin, avait voyagé

dans le wagon américain. Les frous-frous de sa robe de soie troublaient seuls le silence du soir.

— Êtes-vous Robert Karnix? demanda-t-elle.

— Oui, madame, dit Robert. Qui me vaut l'honneur de votre visite?

— Je ne suis pas une prude, répondit la dame, je suis ici parce que je vous aime!

Robert avança la chaise sur laquelle Zidore avait essayé de s'endormir et, de sa voix la plus douce, il répondit :

— Donnez-vous la peine de vous asseoir.

III

LA DAME A LA PLUME NOIRE

La dame à la plume noire prit la chaise qu'on lui présentait et remercia par un signe de tête.

— Voulez-vous me permettre, madame, dit Karnix, d'avoir, au milieu de mon bonheur, une nuance d'étonnement ? Arrivé seulement ce matin à Paris, j'ai traversé la ville presque en courant, et j'étais loin de penser que j'avais été assez heureux pour être remarqué par une femme de condition comme vous paraissez l'être.

— Il n'y a point de condition pour les femmes, cher

monsieur Karnix, répondit la dame d'une voix câline, une lorette qu'on aime est préférable à une comtesse qu'on n'aime pas.

— C'est tout à fait mon sentiment, dit Robert, en pliant son manteau en quatre pour s'asseoir aux genoux de la dame.

— Pour rassurer votre modestie, reprit l'étrange amoureuse, et aussi pour m'excuser à mes yeux, je dois vous avouer que depuis longtemps vous m'êtes connu.

— Cela me semble singulier.

— Cela est ainsi. N'arrivez-vous point de Palma, la ville heureuse?

— J'avais juré de ne pas le dire, mais puisqu'aussi bien vous le savez...

— Comment l'ignorerais-je? J'ai quitté avec vous la ville des savants il y a tantôt treize mois, et depuis ce temps j'ai marché à vos côtés, m'enivrant de votre vue comme la cigale s'enivre de la rosée du matin.

Comme Karnix allait exprimer son étonnement, la dame à la plume noire étendit vers lui, pour lui im-

poser silence, une délicieuse main, habillée d'un tout petit gant gris de perle à filets noirs.

— Ne doutez point, continua la dame; je m'attachai à vos pas près du ruisseau de *Bab-el-Ouad*, le premier filet d'eau qui se jette dans le Nil. Votre père venait de vous quitter après vous avoir révélé cette demeure. Vous abandonniez Palma, la ville heureuse, pour ne plus entendre écorcher le latin. Est-ce bien cela?

— Étrange! murmura Karnix.

— Si nous étions seuls, reprit la dame en lançant au jeune homme un regard de feu, je vous dirais des choses autrement merveilleuses.

— Ne faites pas attention à cet enfant, il est tout à fait sans conséquence, dit Karnix en désignant Zidore, qui, tremblant, s'était blotti dans un coin. Voyez, il dort sans prendre nul souci de notre conversation. A cette heure, je ne saurais le renvoyer sans danger pour lui. Et, faut-il tout vous dire, madame, j'aime ce petit bonhomme, que je ne connais que depuis quelques instants. Est-ce parce qu'il est faible ou parce qu'il m'a donné, en se jetant à l'eau pour me rapporter mon manteau, la preuve d'une

probité rare, ou bien encore parce que, dans cette immense ville, c'est le seul visage ami que je connaisse? Je ne sais, mais vraiment je ne le renverrais pas sans regret.

— Soit, reprit la dame d'un ton pincé, gardez-le : puissiez-vous avoir à vous louer toujours d'un si noble ami.

— Madame, dit Karnix en souriant, en amitié la condition ne signifie rien, mieux vaut un *voyou* qui vous aime qu'un gentilhomme qui n'aime que lui; continuez donc, je vous en conjure.

— Où en étais-je restée, je vous prie? demanda la dame à la plume noire.

— Nous étions, je crois, au ruisseau de *Bab-el-Ouad*.

— C'est vrai, lorsque je vous y rencontrai, vous vous baissiez pour cueillir dans les joncs cette blanche fleur d'*irisa* qui ne se fane jamais et que vous portez depuis sur votre cœur comme un cher souvenir de la patrie absente.

— C'est vrai.

— Cette fleur, je la veux; voulez-vous me l'offrir,

dites? demanda amoureusement la dame à la plume noire en avançant la main.

— Que me donnerez-vous en échange?

— Tout.

— C'est beaucoup.

— Je n'ai que ça.

— Faut pas vous en priver, murmura Zidore, qui ne dormait pas le moins du monde.

— Voici cette fleur d'*irisa* que vous désirez, madame. J'y tenais plus que je ne saurais le dire; je m'étais promis en l'arrachant à sa tige de la donner à la femme que j'aimerais; mais je vois bien que je n'aimerai jamais. Les Nubiennes sont trop noires, les Égyptiennes trop jaunes, les Anglaises trop blanches; prenez, elle est à vous.

— Merci, dit la dame, je n'en ai plus envie; et elle garda le silence. Robert, toujours assis en face d'elle, aspirait, mais en vain, à glisser son regard à travers les plis impénétrables de son voile. Il cherchait dans le passé un souvenir qui pût lui aider à découvrir quelle était cette mystérieuse inconnue qui savait tout de lui qui ne savait rien d'elle.

— Ah çà! cher monsieur Karnix, demanda la

dame, est-ce que vous allez me laisser bouder longtemps ainsi? En vérité, ce n'est pas aimable.

— Je vous fais mes excuses, madame, répondit Karnix; mais vraiment, je ne sais que vous dire, moi. Tout est mystère et étrangeté en vous. Je cherche, sans pouvoir y parvenir, à déchiffrer la raison qui vous conduit, l'intérêt qui vous guide. Vous venez chez moi masquée; comme j'ai été bien élevé, je ne vous ai pas *priée* de lever votre voile, mais je trouve étrange cette façon d'agir. Vous prétendez me connaître, m'avoir accompagné depuis le ruisseau de *Bab-el-Ouad*, et je n'ai vu aucune femme sur ma route. Enfin, vous me dites que vous êtes venue parce que vous m'aimez; vous avouerez que cela est étrange et que, quelle que soit mon insouciance des choses de la vie, je puis être étonné.

— Il y a de quoi, marmotta Zidore entre ses dents; on s'étonnerait à moins.

— Écoute-moi, Robert Karnix, dit la dame à la plume noire, je vais tout te dire.

— Ce n'est pas malheureux! dit tout bas Zidore.

La dame reprit:

— Je t'aime. Si je suis venue voilée, ce n'est ni

par pruderie ni par peur de me compromettre. Je ne crains personne et tout le monde frissonne en entendant mon nom. Je suis plus forte que tous les rois de la terre, mon pouvoir s'étend sur l'univers entier, ma puissance est infinie; dans cette main que n'ose toucher la tienne, ne sachant si elle ne sera point repoussée, je tiens toutes les destinées humaines. Je domine le monde à mon gré et je tremble devant toi; je tremble en pensant que, si le voile qui couvre mon visage venait à tomber, je n'aurais plus l'espoir de te posséder; je n'aurais même plus la triste volupté d'occuper ta pensée, d'où tu me chasserais comme un objet d'épouvante et de terreur. Tu me demandais pourquoi je t'aime; je vais te le dire.

Un coup de tonnerre fit trembler la montagne et frissonner les vieux murs du moulin. Karnix passa la main sur son front en sueur, Zidore fit le signe de la croix, la dame à la plume noire continua:

— Je t'aime parce que tu es le seul homme qui méprise la Mort.

— Je ne sais si je suis le seul, dit Karnix, mais je méprise la Mort.

— Je t'ai vu couper cette fleur d'*irisa* que je te de-

mandais tout à l'heure, et cependant tu savais que la tige de cette fleur recèle un serpent dont la morsure est mortelle.

— Je le savais, mais j'avais des gants.

— Plus loin, les rugissements du tigre faisaient trembler les plus fiers chasseurs d'Al-Rouk; pendant que tout fuyait, toi seul, sans armes, la tête haute, le regard calme, tu allas au-devant de l'hôte terrible du désert, et l'étreignant de tes bras nerveux, tu fis craquer ses os pendant que de ses griffes il labourait tes chairs. Il t'entraîna dans sa chute. A vous voir tous les deux vous tordre sur le sable gris que vous aviez ensanglanté, la Mort eût été embarrassée de savoir celui qu'elle allait prendre, de l'homme ou de la bête sauvage, tant l'homme avait l'air du tigre.

— J'avais beaucoup entendu parler de ce prétendu roi du désert, interrompit Karnix, et je tenais à le voir de près; sans vouloir nier les mérites du tigre, je vous assure, madame, que c'est encore une réputation bien surfaite.

— Plus loin, tu fus averti que l'une des routes qui conduisent à *Ouadi-Serra* était infestée par des hordes de bandits, tu la pris de préférence, et lorsque

tu arrivas au milieu de la nuit à *Ouadi-Serra*, la selle de ton cheval portait quatorze têtes noires souillées de sang.

— Dame, dans un pays où il n'y a pas de justice instituée, tout citoyen est magistrat.

— Mais ce qui fut plus admirable encore, ce fut ta lutte contre les deux armées que tu vainquis au pied du mont Sinaï.

— Mais vous exagérez tout à fait, interrompit Karnix : l'affection que vous semblez me porter, chère madame, vous fait voir ma valeur endimanchée. Ce que je fis en cette conjoncture est la chose la plus simple qui se puisse imaginer. Voici toute l'histoire : les peuples qui habitent l'Arabie Pétrée inventèrent, il y a deux ans, un canon d'artillerie gros comme cent canons ordinaires. Cette monstrueuse machine tire cent coups par minute et peut tuer cent hommes par coup, c'est assez joli comme vous voyez. De leur côté, les peuples qui habitent la Nubie avaient découvert un système de carabine extrêmement curieux. Ce système consistait dans une grande portée, une précision merveilleuse, mais surtout une énorme économie de projectiles, en ce sens que la même balle servait

éternellement, attendu qu'après avoir tué l'ennemi, elle venait se replacer elle-même dans le canon de la carabine, d'où elle repartait et revenait autant de fois que le tireur le jugeait à propos. Vous comprenez, madame, combien cette précision et cette économie étaient pour les Nubiens des avantages précieux. Aussi, une fois maîtres de ce terrible engin de guerre, ils ne songèrent plus qu'à l'utiliser.

Un petit morceau de terre, l'île Kaël, située dans la mer Rouge, assez semblable à une écaille de tortue oubliée par un cuisinier, servit de prétexte aux Nubiens, qui prétendirent que les habitants de l'île Kaël étaient courbés sous le bras des oppresseurs. A quoi les Arabes répondirent d'abord que les Nubiens se mêlaient de choses qui n'étaient pas leurs affaires, que les habitants de l'île ne s'étaient jamais plaints, et enfin que si les Nubiens n'étaient pas contents, on les attendait au pied du Sinaï. Dans le fond, les Arabes n'étaient pas fâchés d'essayer un peu leur fameux canon. Le jour de la mêlée arriva, vous savez le reste.

— Oui, reprit la dame à la plume noire, j'étais là ; je te vis t'avancer plein de calme et de majesté au milieu d'une grêle de balles et de boulets, et de tes

mains étrangler le général qui commandait l'armée nubienne; je n'étais pas revenue de mon étonnement que tu tuais de même le chef de l'armée arabe.

— C'était la seule façon d'arrêter cette guerre, qui eût été effroyable après avoir été injuste, car j'avais pu m'assurer la veille que l'île de Kaël n'avait jamais été habitée.

— Comme tu étais beau, mon Karnix! Je te vois encore, au milieu de la poussière et de la fumée, t'avancer triomphant. Comme tu te souciais peu de la vie, comme tu méprisais bien la Mort. Ne songeais-tu donc pas, cher vaillant, que la Mort est femme et qu'elle pouvait se venger?

— Allons donc! fit Karnix.

La foudre, qui grondait dans le lointain depuis le commencement de cet entretien, devint soudain menaçante: le ciel éclata, la butte sembla tressaillir, et la tour trembla comme un vieux chêne battu par la tempête.

— Venez, madame, dit Karnix; venez, ou nous allons être engloutis.

— Tu as donc peur enfin! cria la dame à la plume

noire en se levant noble et majestueuse; tu as peur enfin, la Mort te fait peur!

— Oui, pour vous, le tonnerre effraye les femmes.

— Les battements de mon cœur m'empêchent de l'entendre. Karnix, je t'aime.

— Fuyons, madame, fuyez, je vous en prie, au nom de l'amour que vous avez pour moi; dans quelques secondes il ne sera plus temps.

— Dis-moi que tu m'aimes, ou je reste.

— Eh bien, oui, je vous aime, je vous aimerai, venez.

Karnix enroula ses bras autour de la dame à la plume noire et fit un effort pour l'enlever; mais quelque doux qu'eût été cet effort, la dame fut presque lancée dans l'espace, tant elle était légère; pareille à une plume échappée de l'aile d'un ramier, elle retomba dans les bras de celui qu'elle aimait. Pendant sa course aérienne, le vent avait soulevé son voile. Sa tête s'appuyait languissante et amoureuse sur l'épaule de Karnix. Elle sentait battre le cœur du jeune homme dont les bras l'étreignaient. Elle sentait son haleine réchauffer ses cheveux. Oubliant le danger, oubliant son voile qui flottait au gré du vent, elle laissa tom-

ber sa tête en murmurant d'une voix entrecoupée :

— Ta bouche, mon beau Robert ! je t'aime. Oh ! je t'aime.

La foudre sillonna le ciel avec un horrible fracas, et les rayons de ses éclairs lumineux vinrent converger sur le visage pâle de la dame à la plume noire.

Karnix épouvanté poussa un rugissement terrible.

— Ha ! cette femme ! s'écria-t-il, cette femme, c'est la Mort !

Un froid aigu gagna son cœur, ses cheveux se dressèrent sur sa tête, ses bras se détendirent, et son fardeau, — la dame à la plume noire, — alla rouler dans la trappe béante, qui se referma soudain grâce à Zidore, qui, s'appuyant contre le mur afin de ne pas tomber de frayeur, avait fait jouer le ressort de cuivre.

Un calme lugubre avait succédé aux éclats de l'ouragan. On n'entendait d'autre bruit que celui de la respiration entrecoupée de l'homme et des dents de l'enfant qui s'entre-choquaient. Les oiseaux de proie, sombres habitants de la tour démantelée, avaient fui à tire-d'aile et s'étaient réfugiés sur les cyprès du cimetière.

L'homme et l'enfant, semblables à des statues, restaient anéantis.

L'enfant, qui était le plus faible, revint à lui le premier, parce que les êtres qui n'ont ni le courage, ni la force nécessaire pour braver le danger, savent le craindre et l'éviter.

Zidore secoua la tête comme s'il sortait de l'eau et s'écria :

— Brrrr! quelle soirée! si on en avait souvent comme ça, ça ferait du tort à l'Ambigu. Allons, bourgeois, revenez à vous, il n'est que temps, l'orage peut recommencer, faut pas froidir ici. Décampons.

— Qui es-tu? demanda Karnix, dont les sens n'étaient pas encore remis.

— Qui je suis? Elle est bonne, celle-là! Je suis Zidore, votre guide. Allons, bourgeois, dépêchons, ce n'est pas le moment de compter vos souvenirs, vous les retrouverez toujours.

Saisissant par la main Robert, qui n'opposait aucune résistance, il l'entraîna hors du moulin.

— Bon! disait l'enfant, voilà qu'il fait noir comme dans un four et que je ne reconnais plus le chemin.

Sacristi! c'est trop bleu; si j'avais des allumettes au moins... Attendez donc!

— Nous ne pouvons partir sans cette femme, murmura Karnix; ce serait lâche.

— Par exemple, si vous n'êtes pas toqué, vous, je veux que le diable m'étrangle. A votre place, moi, j'irais lui chercher un fiacre, à c'te biche-là.

L'orage, apaisé un instant, reprit avec une vigueur nouvelle. Le ciel déchaîné vomissait des torrents de feu; un épouvantable craquement se fit entendre, et l'homme et l'enfant purent voir, à la lueur des éclairs, le vieux moulin s'écrouler avec fracas.

— J'aime mieux ça, dit Zidore; allons-y si vous voulez maintenant; si vous parvenez à retirer cette biche camarde qui est à vingt pieds sous terre, je vous payerai des cerises.

— Robert Karnix est un lâche qui a eu peur de la Mort, cria une voix lugubre; Robert Karnix est un lâche!

Robert, comme s'il eût été atteint par le vertige, se mit à courir devant lui; Zidore le suivait à grand'peine.

— Arrête! cria tout à coup Karnix, arrête, enfant,

le sol manque sous mes pieds, je suis perdu... Mon Dieu, ayez pitié de moi!

Alors Isidore put entrevoir Robert, franchissant l'espace avec une rapidité effrayante, rouler comme une pierre et tomber lourdement dans la plaine.

— Bon! ces bourgeois, ça tue des tigres et ça ne sait pas seulement descendre la butte; c'est pas la peine de faire le malin.

Et se mettant à plat ventre, s'accrochant des pieds et des mains, il descendit lentement le revers de la colline en s'écriant:

— Me voilà, bourgeois, me voilà! Je ne peux pas aller plus vite. C'est pas ma faute, j'ai acheté le fond d'une tortue; mais j'arriverai tout de même, ne vous faites pas trop de mauvais sang.

IV

LES CONSOLATIONS DE ZIDORE

Zidore, rampant comme un lézard, descendait lentement le revers de la montagne. Parfois, ses pieds ne trouvant point d'appui, il se cramponnait après des herbes, des broussailles ou des pierres, et attendait le passage d'un éclair afin de regarder s'il n'était pas au-dessus d'un gouffre.

De loin en loin, pendant cette périlleuse descente, il appelait Karnix :

— Ohé ! bourgeois, ohé !

Karnix ne répondait pas.

— Rien, disait Zidore, rien, le bourgeois aura cassé sa pipe. Faut croire qu'il avait mis sa langue en viager, et qu'elle s'est éteinte avec lui. Pauvre bourgeois, c'est malheureux, c'était un bon. Ce que c'est que de nous. Et il remettait à crier : Ohé! bourgeois, ohé !

Il y avait quatre ou cinq minutes que l'enfant, semblable à une couleuvre, glissait lentement en se retenant à tous les obstacles. La pente, loin de s'adoucir, devenait de plus en plus rapide. Malgré ses efforts, il roulait avec une rapidité qui lui donnait le vertige. Tout à coup, ses pieds touchèrent un obstacle.

— Pantin! cinq minutes d'arrêt, s'écria-t-il, me voilà arrivé, c'est pas malheureux. Ohé! bourgeois, ohé.

Un écho sourd répéta vaguement son appel.

— Il ne dit rien, c'est qu'il est mort, c'est sûr, pensait l'enfant. C'était pas la peine de venir de si loin pour finir ainsi. Peut-être est-il tombé du côté de la carrière, il n'en est que plus cuit. C'est égal, il n'y a pas à tortiller, faut que je le trouve ou je quitte la garde nationale. Ohé! bourgeois, ohé !

Zidore s'était levé et allait continuer sa course

lorsqu'il sentit la terre trembler sous ses pieds. Par un mouvement machinal il étendit les bras et s'accrocha avec frénésie à une branche d'arbre qu'il rencontra sous sa main. A un tiraillement qu'il éprouva soudain dans tous les membres, au craquement de ses os, il comprit vaguement qu'il était suspendu dans l'espace. Ses fatigues de la journée, les événements de la nuit avaient fini par user la nature grêle mais si vigoureusement trempée du gamin. Il ne songeait plus, ses yeux s'étaient fermés pour oublier le péril; l'instinct de la conservation survivait seul en lui. Un moment même, las de lutter, il allait lâcher la branche à laquelle il était suspendu et se laisser aller à la grâce de Dieu. Un bruit sec se fit près de lui, il écouta : c'était le bloc de rocher sur lequel il s'était arrêté qui, détaché de son alvéole par la secousse qu'il lui avait imprimée, roulait avec fracas dans un abîme profond.

La perception vague d'un danger plus grand que ceux qu'il avait courus jusqu'alors ranima le courage prêt à faillir du pauvre enfant. Rassemblant toutes ses forces, il parvint à se mettre à cheval sur la branche.

— S'il y a un arbre, pensait-il, il doit y avoir de la terre, et je suis sauvé.

Mais il n'osait bouger, parce que chacun de ses mouvements faisait craquer la branche et aussi parce qu'il craignait de se tromper de côté et de glisser dans le vide.

— Voici un trapèze pas amusant, murmurait-il, et dire que me voilà à cheval jusqu'à demain. C'est régalant; pourvu encore que je m'en tire. S'il venait *une* éclair je verrais où je suis; ah! bien oui, les éclairs, c'est comme les marchands d'habits, on ne les voit que lorsqu'on n'en a pas besoin.

Zidore, malgré ses déclamations contre le destin, fut mieux servi qu'il ne l'espérait. Une grosse lune, blanche comme un fromage à la crème, sortit d'un épais nuage noir et éclaira l'horizon. L'enfant put voir d'un côté le vide, de l'autre, au pied de l'arbre auquel il était suspendu, un magnifique tertre de gazon qui se prolongeait, légèrement incliné, jusqu'au mur d'un jardin.

Agile comme un singe, il descendit rapidement. A peine fut-il à terre qu'il se mit à frapper des pieds contre le sol. Sa joie était insensée.

— C'est solide ! c'est solide ! s'écria-t-il, il n'y a pas à dire, tout ce qu'il y a de plus solide ; c'est de la vraie terre. Ah ! sacrebleu, qu'on vienne dire qu'il n'y a pas un Dieu là-haut ! Merci bien, madame la Lune. C'est égal, je l'ai échappée belle : un pas de plus et patatraque ! je me fendais la tête en vingt-six mille morceaux dans ce vieux trou du diable, et grand'mère aurait dit que j'avais été m'amuser sur la butte ; m'amuser !...

En retraçant dans son imagination les événements de la soirée, Zidore en vint naturellement à penser à Karnix.

— Pauvre bourgeois ! s'écria-t-il ; il n'y a pas à dire, il faut que je le trouve.

Procédant méthodiquement, il se mit à fouiller le tertre en tous les sens, écartant les hautes herbes, scrutant les buissons de ronces. Désespérant de parvenir à son but, il s'était mis à plat-ventre sur le bord du talus, regardant avidement dans la ravine.

— Si le bourgeois est là-dedans, le rocher l'aura écrasé, se disait-il.

Après avoir regardé en vain, il se disposa à partir

et se mit en route. A dix pas de l'arbre sauveur, il se heurta contre un corps et poussa un grand cri :

— Le voilà ! c'est mon bourgeois. Ah ! nom d'un bonhomme, je suis-t-y content, c'est pas pour dire, mais je suis bien content.

L'enfant, se mettant à genoux, se mit à secouer Robert et à l'appeler. L'infortuné Karnix ne répondait rien. Son beau visage, souillé de sang, était d'une pâleur mortelle ; ses yeux si vifs le matin étaient devenus ternes, vitrés et légèrement contournés. L'enfant lui prit les mains, elles étaient froides comme la glace ; alors il se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Il est rincé. Pauvre bourgeois ! il n'y a pas à dire, n, i, ni, c'est fini. Pauvre garçon ! pas de chance, ni moi non plus. C'est vrai, pour une fois que je trouve un voyageur qui ne m'appelle pas *voyou*, — il me disait : mon enfant, lui, et il m'avait repêché, lui, — et qui est bon comme tout, il faut qu'il *claque ;* ah ! nom d'un bon homme, je n'ai pas de chance.

Le gamin, toujours pleurant, vint s'asseoir près de Karnix, et lui prit la main. Il y avait plus d'une heure que l'enfant pleurait, se demandant s'il lui faudrait attendre le jour. Parfois il lui prenait envi

d'appeler au secours, mais il savait que dans cet endroit abandonné, personne ne l'entendrait: puis la Mort a quelque chose de si imposant qu'on n'ose élever la voix à côté d'un cadavre. Le bruit des gouttes tombant de feuille en feuille le faisait frissonner. Lorsqu'un murmure de Paris endormi arrivait porté par le vent, l'enfant reprenait courage ; sa frayeur revenait avec le silence. Ne pouvant plus résister à l'effroi qui s'était emparé de lui, il allait s'enfuir épouvanté, lorsqu'un soupir étouffé sortit de la poitrine de Robert.

— Nom d'un bonhomme ! s'écria l'enfant, il n'est pas mort ; ah ! quelle chance ! Bourgeois, vous n'êtes pas mort, pas vrai ? Non, vous ne l'êtes pas. Allons, tant mieux, sapristi !

Se levant avec rapidité, il alla à l'arbre et secoua les branches dans la visière de sa casquette, qu'il avait ployée comme une carte. Revenant près de Karnix avec cette tasse improvisée, il l'a porta près de sa bouche et lui dit :

— Buvez un peu, bourgeois, buvez sans crainte, ça ne grise pas, c'est de la tisane du bon Dieu.

La fraîcheur de l'eau ranima Robert, qui entr'ou-

vrit des yeux hagards. Il essaya de se soulever, mais il retomba lourdement : ses jambes étaient brisées.

— J'ai froid, dit-il.

Isidore chercha dans son esprit comment il pourrait faire pour réchauffer son ami, mais il ne trouvait rien. Il se leva et se mit à fureter sans oser trop s'écarter ; il revint au bout d'un instant chargé de paille fraiche, qu'il avait trouvée à l'abri derrière le mur en ruine d'un jardin délaissé. Il en roula une partie pour faire un oreiller et couvrit Robert avec le reste.

— Là, disait-il en arrangeant la paille avec autant de soin qu'une mère qui emmaillotte son enfant, là, mon bourgeois, ça va vous réchauffer, prenez patience, faudra bien que le jour vienne; n'ayez pas peur, je ne vous quitterai pas, moi ; allez ! Vous ne me connaissez pas, moi ; abandonner quelqu'un dans la peine, jamais de la vie ; c'est pas mon genre. Et, comme Karnix faisait entendre quelques cris arrachés par la douleur, il continuait : Ne vous faites pas de mauvais sang, mon bourgeois ; vous n'avez que les jambes de cassées ; le reste est bon ! Quoi ! on n'en meurt pas, ça gêne pour danser, mais c'est pas

dangereux ; à preuve qu'il y a un homme aux Champs-Élysées à qui on les a coupées. Eh bien ! il ne sent plus rien ; il se promène dans une voiture ; il est très-heureux ; il joue de l'accordéon et il gagne pas mal d'argent, même qu'il ne le mérite pas ; c'est une crapule qui méprise les camarades qui n'ont pas de voiture et qui marchent sur leurs pattes.

Pendant que Zidore prodiguait ses naïves consolations à Robert, qui, heureusement ne pouvait les entendre, les derniers nuages noirs disparaissaient à l'horizon, le jour se levait radieux et souriant, le soleil apparaissait brillant dans le lointain, dorant les franges des nuages qui semblaient fuir à son approche. La nature chantait comme une femme capricieuse qui a honte d'avoir pleuré pour rien quelques instants auparavant.

Des pas se firent entendre. Zidore, vif comme un chat, sauta sur le remblai afin de voir qui passait dans le chemin. C'était un chiffonnier qui, la hotte pleine, regagnait son logis après une nuit laborieuse.

— Hé ! l'homme ! cria Zidore, au secours ! Venez par ici.

— Quoi qu'il y a ? demanda le chiffonnier.

— Venez m'aider à enlever mon bourgeois qui s'est cassé les jambes en tombant de la butte.

— Elle est bonne, celle-là ! dit le passant, en v'là un abruti, par exemple ! Dis donc, méchant moucheron, tu ne vas pas me faire poser longtemps ? Si je m'étais cassé les pattes, est-ce que ton bourgeois viendrait me relever ?

— Oui, il y viendrait, celui-là. C'est un bon.

— Ah ! ah ! eh bien ! tant pis pour lui ; il payera pour les autres. Voilà comment je suis, moi ; la justice avant tout.

Et l'homme continua son chemin.

Deux voix fraîches se firent entendre derrière le mur du vieux jardin. Deux jeunes filles chantaient en faisant un bouquet de fleurs sauvages :

Les oiseaux du ciel chantent leur romance ;
Les fleurs du printemps donnent leurs parfums ;
Le vent du matin souffle l'espérance,
Et l'amour paraît dessous tes cils bruns.

Dans la campagne embaumée,
Viens, ma bien-aimée
Parfumer tes blanches mains
Dans les jasmins.

— Des femmes ! nous sommes sauvés, dit Zidore

Montant à cheval sur le mur, il appela au secours.

Effrayées d'abord, les jeunes filles allaient fuir, mais la curiosité prenant le dessus, et rassurées d'ailleurs par la douce figure et l'âge de l'enfant, elles s'approchèrent de lui.

— Mais, nom d'un bonhomme! s'écria le gamin en les regardant, je vous reconnais; c'est vous qui, hier, aviez piqué une tête sous le Pont-Neuf?

— Mais oui, firent les jeunes filles étonnées; n'étiez-vous pas avec le courageux cavalier qui nous a sauvées?

— C'te bêtise! c'est mon bourgeois. Mais ce n'est pas tout, mes petites mères; il est là sur le flanc, à moitié mort, les jambes brisées. Je ne sais plus que faire, moi. Il faut m'aider, si vous êtes d'ici.

— Oh! bien volontiers.

Les jeunes filles s'avancèrent près du blessé. En un clin d'œil, elles avaient relevé sa tête, lavé ses tempes et desserré le col de sa chemise, qui gênait sa respiration.

Karnix n'avait pas recouvré la parole, mais il semblait renaître.

— Va *les* chercher, dit l'une des jeunes filles à sa compagne; moi, je resterai près de *lui*.

— Vous êtes de braves filles, dit Zidore, et le bourgeois a eu du nez de ne pas vous laisser boire.

Les deux jeunes gens qui, la veille, étaient si fort indisposés contre Karnix arrivèrent. En voyant la triste situation du sauveur de leurs maîtresses, ils oublièrent le service qu'il leur avait rendu, et ils devinrent bons et serviables.

Aidés de Zidore, les jeunes gens improvisèrent une civière faite de branches d'arbres, sur laquelle les jeunes filles arrangèrent un matelas de feuillage. Karnix fut placé dessus, et le convoi se mit en route.

Comme l'un des jeunes gens se trouvait fatigué et que Zidore, à cause de sa faiblesse, ne pouvait le relayer, un homme s'approcha et dit .

— Faites-moi la grâce, messieurs, de me laisser participer à votre bonne action. Je connais le blessé. Je lui dois la vie. Hier, au péril de ses jours, il m'a sauvé au moment où j'allais être pulvérisé sur le chemin de fer électrique.

Le convoi, augmenté de l'homme, se remit en

route, et Karnix, plutôt comme un triomphateur que comme un mourant, arriva à l'hôtel des Étrangers, situé à cette époque à l'extrémité de la rue de l'Empereur.

L'hôte était sur le seuil de sa porte; en voyant arriver le blessé, il se frotta les mains.

— Voilà, se dit-il, une bonne pratique; pour avoir tant d'amis, il faut que cet homme soit bien riche.

Le brave industriel ne tarda pas à changer d'opinion lorsque Zidore, sa casquette à la main, lui dit :

— Je désirerais avoir une petite chambre, pas trop chère, pour mon bourgeois qui s'est démoli les tibias.

Au vingtième siècle, malgré le prix excessif des loyers, une chambre d'hôtel à peu près habitable, composée d'un lit dur, d'une table boiteuse, d'un fauteuil usé, de deux chaises vermoulues et d'une pendule en zinc, ne coûtait guère plus de vingt francs par jour.

Ce fut dans l'un de ces horribles endroits que le valeureux Karnix fut installé.

Un médecin appelé sur-le-champ avait posé un ap-

pareil, en déclarant qu'il s'agissait tout bonnement d'une entorse, et qu'à moins de complications telles que gangrène, tétanos, tumeurs, fièvres ou congestions, le cas n'était pas grave, et que le malade en serait quitte pour quinze jours de repos.

Les nouveaux amis de Robert le soignaient avec tendresse et dévouement. Les jeunes filles avaient entouré son lit de fleurs, les jeunes gens avaient pourvu à tous ses besoins.

Après huit heures de sommeil, Karnix reprit ses sens; il ouvrit les yeux; son visage disait toutes les sensations d'un homme qui a dormi dans le désert et qui se réveille dans une chambre d'auberge. Il se frotta les yeux, et promena son regard autour de lui sans reconnaître personne.

— Bourgeois! dit Zidore, c'est moi, Zidore, votre guide; ne me reconnaissez-vous pas?

— Non, répondit Karnix. Puis, rappelant ses souvenirs, il s'écria : Si, si, maintenant je me rappelle. Ah! mon pauvre enfant, quel épouvantable songe j'ai fait! J'ai rêvé, c'est étrange, j'ai rêvé que j'avais tué la Mort.

Les assistants se regardèrent avec inquiétude.

— Il est fou, murmura l'un des jeunes gens.

— Hélas! répondirent les jeunes filles.

Zidore s'était approché de Karnix et lui avait pris la main.

— Ah! vous avez rêvé ça, bourgeois? Nom d'un bonhomme! que voilà donc un rêve cocasse!

V

LE JARDIN DES TUILERIES EN 1960

En 1960, le jardin des Tuileries était le seul endroit à Paris où il fût encore possible de trouver quelques arbres verts pour se mettre à l'ombre, un peu d'espace pour respirer.

A cette époque déja bien éloignée, le dernier des jardins de la capitale n'était point ce qu'il est aujourd'hui. Nos pères ignoraient la façon d'acclimater ces merveilleuses plantes des tropiques qui croissent au haut des arbres et forment des jardins suspendus sur nos parcs.

Au temps heureux et naïf où se passe cette histoire, la simplicité la plus charmante régnait dans le jardin du palais. Les souverains en laissaient l'entrée libre à tout le monde, et dans cet endroit, où la décence la plus parfaite eût été un devoir, il n'était pas rare de voir des hommes en blouse et des femmes en bonnet; chose plus étrange, on entrait là le cigare à la bouche.

Des Parisiens qui auraient poussés des cris de paon s'ils avaient vu un gentleman se promener sous la porte cochère de leur maison, sans leur autorisation ou celle de monsieur leur concierge, trouvaient fort naturel d'aller manger des côtelettes et des œufs à la coque, boire de l'absinthe et de la bière dans un café situé dans le jardin du château; d'autres citadins, curieux mais économes, avaient l'impudence d'entrer à chaque instant du jour lire les feuilles publiques, que de vieilles dames, assises dans d'affreux kiosques blancs à raies bleues, leur louaient à raison d'un sou. Les bonnes et les nourrices du quartier avaient adopté une allée où elles se rendaient chaque jour afin de rencontrer leur *pays* et aussi un peu pour allaiter les petits Parisiens de l'avenir, lesquels, une fois repus, devenaient réalistes; — pauvres petits!

Les mères jeunes et vieilles venaient vers trois heures, accompagnées de leurs filles, voir si les bonnes accomplissaient leurs devoirs et si elles n'avaient point — occupées à leurs tendres amours — laissé choir le baby dans le bassin des poissons rouges.

Une fois rassurées, elles se groupaient dans l'allée des Orangers ou dans celle de Diane et affectaient d'exécuter une tapisserie ou des broderies anglaises en regardant les passants, afin de donner à leurs demoiselles l'exemple du travail.

Partout où il y a des bonnes on voit des militaires. Partout où l'on fait de la broderie anglaise il y a des messieurs qui se promènent. Partout où il y a des jeunes filles on voit rêver des jeunes hommes et des vieux.

Si bien que, lorsqu'il faisait beau temps, il y avait foule dans le jardin des Tuileries. A cinq heures, la musique de chaque régiment en garnison à Paris venait tour à tour au rond-point de l'allée de Jeanne d'Arc exécuter ses meilleurs morceaux.

Nul ne saura jamais ce qui fut exécuté là de *soli* de petite flûte. A cette époque, la petite flûte était l'âme de toute musique militaire. Hors de la petite

flûte, il n'était pas d'harmonie. Les chefs, à l'envi, composaient des morceaux dont l'unique but était de mettre en relief la petite flûte. La musique de ce temps, qu'on trouve encore sur les quais, fait foi de cette démence passagère.

Ange chéri, mélodie avec solo d'octavin.

A toi mes jours! à toi ma vie! polka mazourke, pour octavin.

La bénédiction des baïonnettes, avec solo d'octavin.

La petite flûte avait un attrait tout particulier pour messieurs les employés des ministères qui, à cinq heures sonnant, arrivaient en si grande quantité que la circulation devenait tout à fait impossible dans les allées. Ce déplorable état de choses dura jusqu'au jour où l'administration décida qu'à l'avenir les bureaux ne seraient fermés qu'à six heures.

Les employés furent navrés de douleur : il n'en était pas un, parmi eux, qui n'eût rêvé la conquête d'une jeune héritière. Un vieux chroniqueur, nommé Guinot, avait, par ses légendes presque toutes erronées, inculqué dans l'esprit des bureaucrates les idées les plus saugrenues, les illusions les plus étranges. L'arrêté ministériel coupa court à ces ridicules

hallucinations, et expéditionnaires et rédacteurs se virent forcés de laisser à leur bureau, avec les manches de lustrine, leurs regards fascinateurs.

Robert Karnix, s'appuyant sur Zidore, venait depuis deux jours prendre l'air dans le jarnin des Tuileries. Les jeunes filles avaient trouvé sa chambre trop triste, l'homme pauvre l'avait trouvée trop gaie, et tous étaient partis à tire-d'aile, bien convaincus d'avoir rempli les devoirs de la reconnaissance envers leur sauveur.

Zidore seul était resté fidèle.

— Bourgeois, avait-il dit à Robert, dans votre chambre, qui est grande comme l'estomac de mon œil, vous n'avez pas besoin d'un guide, c'est bien connu; mais laissez-moi rester. Vrai, j'aurais du chagrin de vous quitter; ça paraît drôle, mais c'est comme ça. Gardez-moi, qu'est-ce que cela vous fait? Je ne suis pas gourmand, je ne vous coûterai pas grand' chose, et puis je me rendrai utile : j'astiquerai vos guêtres, je ferai vos commissions et je vous dirai les belles batailles que mon grand' père me racontait. Je serai pour vous comme une manière de chien savant. Je sais jouer aux dominos, ça vous divertira; d'ail-

leurs, moi ou un autre, il vous faudra toujours bien un domestique.

— Mon garçon, répondit Karnix, connaissant tes idées d'indépendance, je n'osais pas t'engager à rester à mon service ; mais puisque cela te convient, j'en suis charmé. Tu es un brave enfant ; je te traiterai en ami. Ainsi, c'est convenu, nous ne nous quitterons plus.

— Bourgeois, reprit Zidore en roulant sa casquette entre ses doigts d'un air embarrassé, j'aurais encore une demande à vous adresser.

— Parle.

— Je n'ose pas.

— Ose.

— Eh bien, voilà! Je veux bien être votre groom, y a pas de sot métier ; mais je ne voudrais pas être habillé en domestique.

— Pourquoi?

— Dans ma famille, dit l'enfant en se redressant, on ne porte que des blouses.

— A ton gré.

— C'est encore pas tant pour moi que pour grand' mère. Si j'allais la voir à la Salpêtrière avec une li-

vrée, ça lui ferait du chagrin, à c'te femme, parce que c'est le père du père de son grand-père qu'a entré le premier dans la colonne de la Bastille quand c'était une prison où l'on faisait souffrir le peuple.

— Ah, diable !

— Oui, bourgeois, c'est comme ça ! tel que je vous le dis, et vous seriez encore plus esbrouffé si je vous disais que grand-père qui est mort, le mari de grand' mère alors, avait la croix, qu'il avait gagnée en frictionnant les ennemis. Quand il revint du service, il se mit commissionnaire au coin de la rue Arsène Houssaye et de la place Moneglia, les commissions pleuvaient, parce que les bourgeois n'étaient pas fâchés d'avoir un commissionnaire décoré. Ça leur donnait l'air militaire. Mais voilà que le grand-père mourut au moment où il allait se faire un sac. C'est depuis ce temps que la famille est tombée dans le malheur; mon père, lui, n'a pas eu de chance, il s'est fait périr par le charbon.

— Pourquoi ?

— Parce que ma mère avait mal tourné, répondit l'enfant en devenant rouge jusqu'au blanc des yeux.

Karnix regarda l'enfant avec intérêt et lui dit :

— Quand je pourrai marcher, nous irons voir ta grand'mère.

Les yeux de l'enfant se remplirent de larmes ; il saisit la main de Robert et s'écria d'une voix entrecoupée :

— Tenez, bourgeois, voulez-vous que je vous dise, eh bien ! vous êtes un vrai bonhomme, et on pourrait bien courir Paris pendant quinze jours qu'on n'en trouverait pas vingt-six comme vous.

Depuis ce jour, Zidore, attentif et dévoué, n'avait pas quitté Karnix. Aussitôt que celui-ci put marcher, il lui conseilla de quitter sa chambre de la rue Montmartre pour se loger près des Tuileries.

— Vous marchez difficilement, bourgeois, avait-il dit, vous n'aurez que quelques pas à faire pour être dans un beau jardin que notre monarque prête à tout le monde pour respirer le grand air du ciel ; ça vous fera joliment du bien.

Karnix n'avait fait aucune objection, et comme il lui était fort indifférent de demeurer là ou là, il avait suivi son guide avec une entière confiance.

Les premières promenades que Karnix fit au jardin lui parurent monotones. Il était triste. Malgré

lui, la funèbre nuit du moulin revenait dans sa pensée. Plusieurs fois, il avait questionné Zidore afin de fixer ses souvenirs ; l'enfant avait répondu qu'à peine étaient-ils entrés dans la tour l'orage avait fait écrouler le vieux bâtiment et qu'ils n'avaient eu que le temps de fuir.

— Mais, disait Karnix, n'est-il point venu une femme que tu appelais la dame à la plume noire?

Zidore jurait tous ses grands dieux qu'il n'avait vu ni femme ni plume, et que son bourgeois avait rêvé bien certainement, et qu'il prenait le délire de la fièvre pour une réalité.

L'enfant se souvenait parfaitement de l'affreux drame du moulin, dont aucun détail ne lui avait échappé ; mais la peur de voir Karnix courir à la délivrance de la femme noire et la crainte qu'il avait de l'accompagner lui inspiraient son mensonge

— A l'heure qu'il est, pensait-il, cette princesse doit être fricassée. Pourquoi irais-je dire à mon bourgeois des choses qui, entêté comme il est, le feraient retourner sur cette butte du diable qui n'est pas plus solide que la gelée de groseille ?

Puis il faut tout dire ; la dame à la plume noire

n'inspirait à Zidore aucun intérêt. Lorsqu'il avait vu son visage à la clarté des éclairs il s'était écrié, lui aussi : « C'est la Mort ! » mais dans sa bouche ce cri n'était qu'une comparaison ; cela voulait dire : elle est laide comme la Mort.

Tout enfant qu'il était, Zidore savait assez le monde pour comprendre que, si la justice venait à apprendre que Karnix avait enterré une femme vivante sous les ruines du moulin, il ne laisserait pas d'être fort inquiété, bien qu'il n'y eût point de sa faute, l'accident étant venu contre sa volonté.

— Le bourgeois ne l'a pas tuée exprès, cette affreuse biche, pensait-il, mais qu'est-ce qui prouverait son innocence s'il était soupçonné ?

La complicité passive de l'enfant était, à son insu, l'une des causes de son attachement pour Robert.

Un jour, qu'assis dans l'allée de Diane, Robert se réchauffait au soleil en questionnant Zidore sur la terrible nuit, l'enfant lui dit :

— Pour l'amour de Dieu, bourgeois, ne pensez plus à ce fantôme de votre imagination. Au lieu de rêvasser tout éveillé à cette horrible vision, regardez donc la réalité qui vous fait les yeux doux.

En disant cela, Zidore montrait à Robert une grosse dame toute empanachée, haute en couleur et ornée de cheveux d'un roux parfait.

Robert, suivant l'indication, se mit à sourire en voyant la créature grotesque qui excitait l'admiration de son guide, mais son sourire s'arrêta à moitié chemin. Une charmante vision venait de lui apparaître. A côté de la dame rousse une jeune fille blanche, que les rayons du soleil rendaient diaphane, souriait en montrant ses dents, qu'on eût dit taillées dans des noisettes. Karnix se retourna pour voir à qui s'adressait ce doux et innocent sourire ; il n'y avait personne derrière lui.

Une sensation de joie parcourut tout son être, et il se mit à trembler comme un enfant.

A partir de ce jour, il attendit avec une impatience anxieuse l'heure de la promenade. S'asseyant toujours à la même place, il retrouvait toujours la blonde vision qui lui souriait, et il s'en retournait heureux dans son logis. Dès que le jour naissait, il se réveillait et comptait les heures.

Karnix avait vingt-trois ans, et il était amoureux pour la première fois.

Trois heures sonnaient à l'horloge du palais. Robert, qui avait forcé Zidore de venir à midi, paraissait agité d'un vive inquiétude. A trois heures et demie, sa paleur était extrême, et des gouttes de sueur perlaient sur son front.

— Voyons, bourgeois, dit Zidore, faut pas vous démancher comme ça, elle va venir.

— Qui ? qui ? demanda Karnix.

— C'te bêtise, qui ! la belle demoiselle blonde que vous aimez, qui vient chaque jour s'asseoir là.

— Comment sais-tu que je l'aime ? demanda d'une voix tremblante le chasseur de tigres.

— Ça se voit de reste, il n'y a pas besoin d'un baromètre. Elle aussi vous aime bien, allez.

— Que dis-tu, elle m'aime, elle ? qui peut te faire croire ?...

— Ah ! mon Dieu, c'est pas malin : dans les premiers temps que nous venions ici, la grosse dame qui est avec elle — une belle femme aussi tout de même — m'appelait et me demandait de vos nouvelles, et quand je lui répondais que ça boulottait couci-couci, la jeune demoiselle disait : « Ah ! tant mieux ; » elle avait l'air content, et sa voix était si douce, si douce

qu'on aurait dit qu'elle avait une musique dans le cœur.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Tout, je vous le dis, moi. Depuis, elle n'a jamais manqué de me faire un beau petit bonjour avec sa tête ; tenez, la voilà qui vient, vous allez voir, regardez, regardez.

La jeune fille vint s'asseoir et, comme l'avait annoncé l'enfant, elle lui fit un petit salut plein de grâce.

— Voyez-vous, dit Zidore triomphant, voyez-vous qu'elle m'a salué, l'avez-vous vue? Eh bien, pourquoi qu'elle me saluerait, moi qui ne suis qu'un pauvre gamin, si elle n'aimait pas mon bourgeois?

— Puisses-tu dire vrai, murmura Karnix, dont le cœur battait à se briser.

Quand la belle jeune fille partit, il la suivit longtemps des yeux ; lorsqu'elle eut disparu, il poussa un long soupir; il lui semblait qu'une nuit profonde l'environnait.

— A tout prix, murmura-t-il, il faut que je sache qui elle est.

— Qui, elle, je vous prie? demanda un monsieur

en habit noir, qui salua Karnix avec toute la grâce et le sans-gêne d'un homme du monde.

— Que vous importe? répondit Robert avec hauteur et de quel droit, s'il vous plaît, vous permettez-vous de vous mêler de ce que je fais, de ce que je dis, ou de ce que je pense?

— Monsieur, répondit en souriant le monsieur à l'habit noir, mon droit c'est le droit au travail.

— Je ne vous comprends pas.

— Je m'explique. Vous venez de dire: « A tout prix, il faut que je sache qui *elle* est. » Eh bien! si vous voulez me donner le signalement de la personne dont vous parliez et y ajouter un napoléon, je vais vous satisfaire.

— Qui êtes-vous vous-même?

— Je suis, monsieur, tout à votre service, *le guide des amoureux dans Paris.*

— Un confrère, fit Zidore en toisant l'étranger.

— Oui, mon camarade, un confrère.

— Avec cette différence que nous ne voyageons pas pour le même article.

— C'est vrai, fit le nouveau venu; ce petit bon-

homme est fort amusant. Eh bien! monsieur, continua-t-il en s'adressant à Robert, vous ne voulez donc pas faire affaire ensemble?

— Je ne vous comprends pas; expliquez-vous plus clairement, dit Karnix, qui n'osait ni questionner l'homme ni le renvoyer.

— C'est bien simple, monsieur. Ayant remarqué depuis longtemps que personne ne vient dans ce jardin sans avoir un but, l'amour ou le désir, je me suis dit qu'un homme qui serait assez habile pour faciliter les transactions du cœur serait un homme vraiment utile, et qu'il gagnerait amplement sa vie. Pénétré de cette vérité, j'ai appris par cœur les habitués et les habituées, et je donne des renseignements sur eux et sur elles au plus juste prix : vingt francs.

— Si vous voulez que mon bourgeois ait confiance en vous, dit Zidore, faut d'abord commencer par nous dire qui nous sommes.

— Ton maître, reprit l'homme, s'appelle, si j'en crois le registre de l'hôtel Kinglake, Robert Karnix; il arrive des pays lointains, il n'a pas vingt-cinq ans, il n'est pas riche et il s'est cassé la jambe en visitant l'héritage paternel, qui s'est écroulé, tant il était

étonné de se voir habité. Quant à toi, tu es un gamin ramassé à la porte du Midi.

— Tout cela est vrai, nom d'un bonhomme ! j'en suis bleu.

— Voyons, mon gentilhomme, ne restez pas silencieux ; que désirez-vous savoir, quel est l'objet qui vous touche ? Est-ce une jeune fille ou une vieille femme ? une grisette ou une grande dame ? parlez sans crainte, les femmes se ressemblent toutes, ce qui est très-heureux, parce qu'on n'a à rougir d'aucune. Voulez-vous savoir si la dame de vos pensées a un mari ou une fausse natte ? si elle est riche ou pauvre ? si elle possède la vertu ou la folie ? si ses dents sont à elle ou son cœur à quelqu'un ? si elle habite le faubourg Saint-Germain ou la rue Breda ? si vous êtes son premier amour ou son dernier ? si elle vous goûte ou si elle vous aime ? si elle va passer l'été à Plombières ou à Chatou ? à Cauterets ou à Bougival ? Parlez, je suis votre serviteur.

— Celle que j'aime, répondit Karnix, en donnant une pièce d'or à l'homme, celle que j'aime est blonde comme un épi d'or ; ses yeux sont bleus comme le ciel ; jamais la lèvre d'un autre homme que son père

n'a dû effleurer ses joues, plus veloutées que la fleur qui croît la nuit sur le mont Accaba, et qui se ferme quand vient le jour, et ses dents sont si blanches que l'on y voit s'y mirer ses lèvres roses. Le jour, elle s'assied là ; la nuit, elle est dans mon cœur.

— La jeune fille dont vous parlez, reprit gravement l'homme, se nomme Hélène, elle a seize ans, c'est la fille du docteur Jean-Baptiste Garassus d'Agen. Inconnu il y a un mois, le docteur Garassus est aujourd'hui l'homme le plus illustre du monde. Demain, Paris et toutes les villes de l'univers vont célébrer son nom dans une immense fête. L'Académie va lui décerner une couronne d'or, le souverain le pressera dans ses bras. Tous les rois de l'Occident et de l'Orient vont le combler d'honneurs et le nommer par excellence le bienfaiteur de l'humanité.

— Qu'a-t-il donc fait, demanda Karnix troublé.

— Ce qu'il a fait ? mon gentilhomme ? il a tué la Mort.

Robert et Zidore se regardèrent en tressaillant. Lorsqu'ils cherchèrent l'homme pour le questionner encore, il avait disparu.

VI

L'HUMANITÉ SE RÉJOUIT

Robert Karnix resta silencieux; un monde de pensées s'agitait dans son esprit. Ces mots : IL A TUÉ LA MORT, prononcés par le guide des amoureux lui avaient rappelé la nuit du moulin. Les événements se retraçaient clairs et nets dans son esprit, et il demeurait convaincu que ce qu'il avait pris pour un rêve était bien une réalité. Il se souvenait avec exactitude des paroles de la dame à la plume noire; ses récits, ses admirations, l'expression de son amour, rien ne lui échappait. Il frissonna de tout son corps lorsqu'il

vint à penser à l'affreuse vision qui avait fait faillir son courage.

Le doux visage d'Hélène passa dans son cœur et lui fit oublier les terreurs passées.

Le jeune guide regardait Robert sans oser l'interroger ; il comprenait le combat qui se livrait dans son esprit, et il attendait, anxieux, l'éclair qui allait jaillir des deux idées qui s'entre-choquaient dans le cerveau de son maître.

— Partons, dit celui-ci.

— Où?

— Chez ce docteur qui prétend avoir tué la Mort.

Lançant au loin le bambou qui lui servait d'appui et sans lequel il ne pouvait marcher un instant auparavant, Robert gagna la grille des Pyramides avec tant de rapidité que l'enfant avait peine à le suivre en courant. Il s'élança dans une voiture de place, en criant au cocher :

—Chez le docteur Garassus ! Allez vite, ou je vous étrangle.

La voiture, traînée par deux superbes normands, partit comme une flèche; Zidore n'eut que le temps de se cramponner à l'attache des ressorts et de grim-

per derrière, ce qu'il fit du reste avec une légèreté et une grâce qui prouvaient qu'il n'était plus à son coup d'essai dans ce genre d'exercice si cher aux gamins de Paris.

Le docteur gascon habitait, place de la Madeleine, le troisième étage d'une maison de sixième ordre. Lorsque Karnix arriva, une foule compacte stationnait devant la porte de l'illustre inconnu. D'un revers de main, le chasseur de tigres s'ouvrit un passage et franchit cette mer humaine, remorquant Zidore dans son sillage.

— Où allez-vous ? cria le portier d'une voix féroce.

— Chez le docteur.

— Il n'est pas chez lui, et quand même qu'il y serait, il ne reçoit pas.

Karnix et son guide montèrent l'escalier sans répondre.

Au second étage, ils furent rejoints par le concierge essoufflé qui, s'accrochant avec fureur aux vêtements du visiteur obstiné, s'écria :

— Mais puisque je vous dis que le docteur n'est

pas chez lui ; c'est français, je pense. Voulez-vous bien descendre, et plus vite que ça !

Karnix montait toujours, traînant le cerbère crampponné à ses chausses.

— A la fin, voulez-vous bien descendre ! cria le portier, ou j'appelle la garde. Qu'est-ce qui m'a donné un insolent de votre espèce ! Croyez-vous qu'on monte ainsi chez l'illustre médecin qui a rendu les hommes immortels ? Vous vous trompez bien, par exemple ! C'est moi qui vous le dis, vous n'irez pas plus loin.

Robert saisit le portier par le col de sa veste, l'enleva au-dessus de la rampe avec une merveilleuse facilité et le balança dans l'espace.

— Puisque l'homme est immortel, dit-il, je vais avoir le plaisir de t'envoyer à ta niche par le chemin le plus court.

Le portier, tremblant de tous ses membres, restait immobile ; Karnix le replaça doucement sur les degrés de l'escalier et continua sa route.

— Faut croire, mon brave homme, dit Zidore, que vous n'avez pas confiance dans la médecine de votre locataire ? Ce n'est pas bien d'être méfiant.

— Monsieur est absent, dit un domestique en

ouvrant la porte et sans daigner regarder les visiteurs.

— Je le sais, répondit Karnix en pénétrant dans l'antichambre, je l'attendrai.

— Mais...

La scène de l'escalier allait sans doute se renouveler, lorsque Zidore, prenant son air plein de dignité, dit à demi-voix au valet de chambre :

— Mon maître est envoyé par le roi d'Égypte pour couvrir votre bourgeois de présents très-superbes.

Le domestique avança des siéges et se retira.

Un bruit confus de paroles heurtées partant de la pièce à côté empêcha Karnix de se replonger dans ses réflexions.

Une porte s'ouvrit et Hélène apparut.

— Je vous attends depuis trois jours, dit-elle en tendant la main au jeune voyageur. Je commençais à désespérer. Entrez, continua-t-elle en désignant le salon, mon père ne sera ici que dans une heure, nous aurons le temps de causer.

— Que vous êtes belle ! dit Robert en s'asseyant près de la jeune fille, je ne vous avais pas encore vue de si près. Oh ! que vous êtes belle !

— Je le sais, répondit la fille du docteur, vos yeux

me l'ont dit bien souvent depuis trois semaines ; du reste, ajouta-t-elle en souriant, je ne vous cacherai pas que je le savais avant.

— Mes yeux vous ont-ils dit combien je vous aime ?

— Ils me l'ont crié.

— Qu'avez-vous répondu ?

— Que j'étais heureuse.

— Cela était-il bien vrai ?

— Qu'avais-je besoin de mentir, puisque je répondais tout bas ?

Malgré l'opinion de quelques écrivains qui ont publié d'intéressants travaux sur le vingtième siècle, il est certain qu'à l'époque dont nous parlons la bonne éducation et le bon sens avaient déjà pénétré dans la classe bourgeoise et en avaient chassé cette bégueulerie affectée, préciosité minaudière et de mauvais goût qui, bien avant Molière, jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, avait été la lèpre de la conversation.

On n'avait mis que deux mille ans pour s'apercevoir qu'il était fort inutile d'embarrasser de broussailles les choses les plus simples et qu'il était temps de secouer la crasse prétentieuse et mijaurée importée autrefois par les gens du bel air, élèves en simagrées

de madame Scarron et de mademoiselle de Scudéry.

Les jeunes filles à marier avaient été les premières à bannir les airs penchés et à affirmer que les collets montés n'étaient plus de mode.

Parmi ces adorables apôtres du vrai bon goût, la blonde Hélène faisait école. Aussi, ce fut sans trouble et sans embarras qu'elle écouta Robert lui parler d'amour et qu'à son tour elle lui exprima les doux sentiments qu'il avait fait naître dans son cœur.

Comme tous les amoureux sincères, Karnix ne savait dire qu'une seule phrase :

« Je vous aime. »

Ceux qui font des variations sur ce doux thème qui s'appelle le verbe aimer, sont des adorateurs et non des amoureux.

Ceux qui écrivent des variations sur la barcarole de *Guillaume Tell* de l'immortel Rossini sont des instrumentistes et non des musiciens.

Ce qui n'est point la même chose.

Un jour viendra, qui n'est pas loin, où les adorateurs et les instrumentistes seront envoyés à Cayenne.

Comme le progrès ne peut s'accomplir sans secousse, on pourrait prendre une mesure mixte et conciliante,

et les déporter tout simplement à Nouka-Hiva, où le climat est plus sain.

— Je vous aime et je suis heureux, dit Robert.

— Je vous aime d'être heureux, répondit Hélène, mais parlons raison : vous savez ou vous ne savez pas que mon père, le docteur Garassus, est un grand savant ?

— Je sais cela.

— Qu'il a accompli un miracle en trouvant le moyen d'empêcher de mourir, et que depuis quinze jours le monde entier répète son nom avec vénération ?

— Oui, je sais cela.

— Avant sa sublime découverte, mon père était fort pauvre. Il me disait souvent : « Chère Hélène ! tu as plus d'esprit que moi. » Son affection l'aveuglait. « Aussi te laisserai-je le soin de choisir un mari à ton gré : prends-le roux, blond ou brun, petit ou grand, sot ou spirituel, doux ou emporté, cela te regarde ; je m'en lave les mains, parce que je suis sûr que ton choix sera bon, et que tu sauras mettre le doigt sur le bonheur. » Voilà ce qu'il me disait.

— Excellent père !

— Oh ! attendez, tout est bien changé. Depuis qu'il a triomphé du grand fléau, — comme il dit, — il n'est plus le même, oh ! mais du tout. Il se voit comblé d'honneurs, il va devenir riche ; ses idées sur le mariage sont tout à fait changées. Il lui est venu une manie, il veut que j'épouse un prince. Un duc se présenterait qu'il le refuserait : il faut que je sois princesse !

— C'est absurde.

— Je n'osais le dire. Seriez-vous prince, par hasard ?

— Par hasard, je ne le suis point : mon père est un modeste savant nommé Pierre Karnix.

— Un prince de la science, petite noblesse !

— Hélas !

— Ne soupirez pas, je vous en prie, dit Hélène, vous auriez l'air d'être malheureux, ce qui ne serait pas poli.

— C'est vrai, reprit Robert, mais je ne vous cacherai pas qu'au milieu de mon bonheur, je suis inquiet. Cette manie de monsieur votre père de vouloir vous faire épouser un prince est un serpent qui siffle dans ma joie. Que faire? Si, comme moi, vous étiez née

dans le pays de toutes les libertés, je vous dirais : Venez, traversons le Nil, nous trouverons dans le désert une oasis où nous dresserons notre tente à l'ombre du tamarix. Nous ne verrons que le ciel, et nous n'aimerons que Dieu et vous.

— Ce serait charmant, mais peut-être un peu ridicule.

— Que faire alors ?

— Attendre. Ami, continua Hélène, croyez-moi, les jeunes filles qui sont nées à l'ombre du tilleul, sur les bords de la Seine, en savent bien plus long que les hommes qui sont nés sous les palmiers des bords du Nil. Méditez bien ce mot « attendre, » c'est le fond de la sagesse des femmes ; ce mot, qui serait une honte pour les hommes, est une religion pour nous. Mon père est entêté comme un médecin, il ne se rétracte jamais, surtout lorsqu'il se trompe. Il dit, pour s'excuser, qu'il a une volonté de fer. Moi, ma volonté est en satin, mais elle passe si souvent, si souvent sur la sienne qu'elle finit par l'user. Donc, je vous le répète, attendez.

Robert regarda la fille du docteur ; il se sentait dominé, l'homme fort, par cette frêle et douce créature

qu'il aimait. Pareil à un enfant grondé qui n'ose lever les yeux, il murmura :

— Attendre ! je ne pourrai jamais.

— Que vous êtes bon de m'aimer ainsi ! dit la jeune fille; mais, à mon tour, je vous dirai : Que faire ?

— Écoutez, chère enfant bien-aimée, reprit Robert en se redressant avec fierté, je verrai votre père ; je lui dirai que je vous aime; je lui dirai que vous partagez mon amour ; je lui dirai que nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre : c'est vrai, allez ! Il n'a que vous d'enfant, il ne voudrait pas vous voir malheureuse. Non, il ne voudrait pas cela, certainement. Un père, voyez-vous, c'est bon, quoi qu'on en dise. Le mien est mauvais ; mais je vais vous dire, c'est qu'il n'a pas de fille. Les garçons vont courir par les bois, on s'y attache moins. Tenez, lorsque je traversai le désert de Kocéir, un homme de Kénéh, qui revenait de Djeddah, me demanda la permission de se joindre aux gens de la caravane. Il avait deux enfants, un fils et une fille. J'y consentis pour l'amour d'eux. Il y avait sept heures que nous étions en route, la nuit venait ; des tourbillons de sable rouge et brûlant nous enveloppaient ; le vent mugissait avec fureur. Pen-

chés sur le cou de nos dromadaires, nous marchions comme des fantômes voilés. Un horrible rugissement se fit entendre, suivi d'un cri déchirant, et tout rentra dans le silence de l'immensité. Nous arrivâmes au campement ; je comptai mon monde, personne ne manquait ; cependant l'homme de Kénéh pleurait. — Pourquoi tes yeux versent-ils des larmes, mon frère ? lui demandai-je. — Seigneur, me répondit-il, n'as-tu rien entendu ? Le plus indigne d'entre vous, je m'étais placé au dernier rang ; un peu au delà du puits des Pigeons, j'ai été attaqué par la panthère, qui a dévoré Ismaël, mon fils bien-aimé. — Tu mens ! lui dis-je, la panthère n'a pu te prendre par devant, et ton fils était assis sur le cou de ton chameau ; tu mens ! — Seigneur, me reprit-il, Dieu me jugera. Il fallait à la bête cruelle l'un de mes deux enfants pour victime ; je lui ai jeté mon fils. Mon fils était mon orgueil ; ma fille, c'est ma joie. — Et se séparant de nous, il nous dit : Dieu vous guide !

— Pauvre homme ! murmura Hélène en fermant ses yeux pour empêcher une larme d'en sortir.

— Vraiment, je vous le dis, continua Robert, votre père ne saurait vous voir pleurer sans être touché.

Pourquoi, d'ailleurs, n'accéderait-il pas à ma prière?

— Le voilà, dit Hélène un peu troublée. C'est lui, je reconnais son pas. Je ne puis rester, mais je ne vous abandonne pas. Il vient. A bientôt. Soyez fort, je vous aime !

Et, légère comme une gazelle, elle disparut par la porte opposée.

Le docteur Jean-Baptiste Garassus avait cinquante ans. C'était un petit homme jaune, sec et ridé. Sa démarche était vive et saccadée. Tout de noir habillé, comme il sied à un homme qui prépare les enterrements, il cachait ses petits yeux vifs sous des lunettes d'or garnies de verres concaves bleus. Il faisait sa parole brusque, afin de dissimuler son accent gascon et naturellement traînard.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous? dit-il en entrant, sans paraître trop surpris de rencontrer un étranger sous son toit.

— Illustre docteur, répondit Karnix, mon but, en entrant dans votre demeure, était noble et louable. Cependant, bien que j'aie affronté de grands dangers, je ne laisse pas de trembler pour exprimer le motif de ma présence.

— Allons au but.

— Soit, je...

— Mon temps est précieux.

— Je le sais, et croyez...

— Voyons, parlez.

— Illustre et docte savant...

— Procédons par ordre. Encore une fois, qui êtes-vous?

— Je me nomme Robert Karnix.

— Robert Karnix? Connais pas.

— Cela ne saurait m'étonner, j'arrive des contrées bénies où l'on boit l'eau du Nil.

— Ah, ah! Eh bien, après?

— J'ai traversé les plaines, les déserts, les monts et les mers...

— Pardon, mon ami, interrompit le docteur, je pense que vous n'allez pas me raconter vos impressions de voyage?

— On gagne toujours quelque chose à écouter les récits des voyageurs. Mais je ne suis point venu pour cela.

— Êtes-vous malade?

— Je l'étais, mais je ne le suis plus.

— Alors, encore une fois, mon ami, que voulez-vous? Parlez, de grâce, mes moments sont précieux.

— Je veux...

— Enfin!

— Je veux l'ange que Dieu vous a donné pour fille; je l'aime, et elle partage les sentiments de mon âme. Donnez-la-moi pour épouse, et je jure sur sa tête bien-aimée, illustre docteur, qu'elle sera la plus heureuse et la plus adorée parmi les femmes de l'Occident.

Le docteur Garassus s'avança lentement, saisit le bras de Robert et lui tâta le pouls en le regardant fixement.

— Mon ami, dit-il, je guéris la mort, mais je ne traite pas les autres maladies. Allez trouver le docteur Le Méric, directeur de l'hospice de Bicêtre, qui aura soin de vous. Ça ne sera rien.

— Je vois bien, maître, reprit Karnix, que vous me prenez pour un fou, mais vous vous trompez grossièrement, je vous l'assure. Je suis le sage, puisque je veux le bonheur d'Hélène; vous êtes le fou, puisque vous ne voulez pas m'entendre.

— Voyons, voyons, dit en gasconnant horriblement le docteur Garassus, si vous n'êtes pas fou, parlons raison. Savez-vous qui je suis ?

— Je le sais.

— Savez-vous que ma gloire s'étend aussi loin que les confins du monde ?

— Je le sais.

— Savez-vous que, par ma science, je suis arrivé à vaincre la Mort ?

— Je le sais.

— Savez-vous que, pendant que mes confrères se creusaient la cervelle pour chercher des remèdes contre les fléaux les plus vulgaires, la peste, le choléra, la gale, que sais-je, moi ? j'ai compris qu'il n'y avait qu'un seul fléau, la Mort, et que je l'ai vaincue ?

— Vous venez de le dire.

— Savez-vous que demain, dès l'aube, une immense et splendide fête sera donnée, pour moi seul, par le monde entier, qui m'appelle par excellence le bienfaiteur de l'humanité ?

— Je le sais.

— Et remarquez bien que, quand je dis bienfai-

teur, je n'entends pas par là un bienfaiteur vulgaire, un homme qui donne cent mille francs aux hôpitaux ou qui importe la pomme de terre en France. Allons donc! j'entends par bienfaiteur un homme qui est véritablement le.... bienfaiteur de l'humanité souffrante.

— Je suis de votre avis.

— Savez-vous encore que je vais être riche et remuer des montagnes d'or ?

— Je le sais.

— Savez-vous aussi que tous les rois de la terre m'ont conféré des titres et des croix, et que je vais être président de l'Institut et membre de toutes les commissions sanitaires?

— Je le sais.

— Sachant tout cela, vous persévérez dans votre demande?

— Plus que jamais.

— Eh bien! mon ami, vous êtes plus fou que je ne pensais.

— Maître, reprit Robert, vous venez de me dire qui vous étiez, je vous ai écouté en silence; à mon tour, laissez-moi vous dire qui je suis.

— Je n'en vois pas la nécessité.

— Vous la comprendrez tout à l'heure. Je suis né dans une ville où le plus infime habitant est plus savant et plus connu que vous ne le serez jamais si vous ne m'accordez pas Hélène?

— Voudriez-vous m'assassiner? demanda avec effroi Jean-Baptiste Garassus.

— La Mort est morte, dit Karnix, n'ayez pas peur. Je n'avais pas vingt ans que, fuyant la ville où je suis né, j'étonnais le monde par mon audace, les rives de la mer Rouge retentissent encore du bruit de mes exploits.

— Seriez-vous le héros qui annexa l'île de Jaël?

— Au contraire. Vous parliez de vos richesses futures. Je vais vous dire mes biens présents. Je possède sur l'Adriatique une péotte aussi grande qu'un vaisseau; elle est conduite par vingt-quatre rameurs qui m'appartiennent et que je pourrais, au vieux Caire, vendre cinq mille piastres chacun, à quelque trafiquant. Mais je n'ai nul besoin de me séparer d'eux, car j'ai dans un coffret mille livres d'or natif que j'ai disputées aux gouffres tourbillonnants du Nil, dont les crocodiles me cachaient la surface. Ajoutez à cela,

maître, un échantillon de toutes les choses curieuses que produisent l'industrie de Dieu et celle des hommes, et vous verrez que je ne suis pas un trop mauvais parti.

— Mon Dieu! je ne dis pas, si vous étiez prince, ou seulement duc.

— J'ai assez de biens pour acheter un royaume.

— Oh! mais permettez, je ne veux pas un prince d'occasion, moi, je veux un véritable prince, un prince pour de vrai, comme le prince de Rase-Ville.

— Un mot encore, maître : si vous entendiez votre fille vous dire que son bonheur est en moi, persisteriez-vous dans votre refus?

— Plus que jamais.

— Ainsi, s'écria Karnix en devenant menaçant, rien ne vous touche, ni mes prières, ni la douleur de votre enfant. Eh bien! à nous deux, vieillard. Je vais te rendre le mal pour le mal, je vais d'un souffle abattre ton orgueil stupide et éparpiller tes espérances aux quatre vents du ciel. Maître, tu n'as pas tué la Mort, tu es un imposteur.

— Pardon, fit le docteur en pâlissant, je n'ai pas

dit que j'avais tué la Mort, j'ai dit que je la paralysais.

— Tu mens, la Mort est morte, et c'est moi qui l'ai tuée.

— Mensonge !

— Je te dis que j'ai tué la Mort.

— Imposture !

— Ah ! tu ne me crois pas, vieillard ! eh bien ! nous allons voir celui de nous deux qui ment. Et prenant un revolver dans sa dalmate, il l'arma et marcha vers le docteur en le visant au cœur.

— Au secours ! au meurtre ! cria le médecin, au secours !

— Ah ! dit Karnix, tu vois bien que tu mentais : tu n'as pas vaincu la Mort, puisqu'elle te fait peur.

— C'est vrai, murmura le docteur.

— Maintenant regarde !

Karnix retournant l'arme l'appuya sur son cœur et fit feu.

VII

L'HUMANITÉ SE RÉJOUIT ENCORE

Une effroyable détonation se fit entendre et Karnix tomba sanglant sur le parquet.

— *Parpaïol de diou!* s'écria Jean-Baptiste Garassus en se précipitant sur le corps du jeune homme, voici un malheureux qui renverse toute ma gloire.

Au bruit produit par l'arme à feu, Zidore et Hélène s'étaient élancés dans la pièce où le docteur avait donné audience à Robert.

En voyant son amant ensanglanté, gisant sur le carreau, Hélène avait poussé un cri douloureux et

était tombée sur un fauteuil. Une pâleur mortelle couvrait son visage, ses yeux démesurément ouverts étaient fixes et menaçants. Le docteur Garassus abandonna le cadavre de Robert et courut effrayé vers sa fille.

— Hélène ! Hélène ! mon enfant. N'aie pas peur, s'écria-t-il, ce n'est rien, ne t'effraye pas. Si tu savais combien les émotions sont contraires à ta santé ! Hélène, reviens à toi ; il n'est pas mort, non, au contraire, mon Dieu ! Je ne sais plus ce que je dis maintenant, Hélène, chère enfant. Je vais te dire...

— Oh ! mon père, murmura la jeune fille, pourquoi l'avez-vous tué ! je l'aimais tant !

— Moi, l'avoir tué, reprit le docteur, quelle absurdité ! c'est lui, oui, c'est bien lui, je te l'assure. Cet homme est mon mauvais génie ; d'un coup de cette arme stupide il vient de renverser toutes mes espérances de gloire et de fortune. Encore un jour et j'étais le plus grand homme de mon siècle. — Ah ! le misérable étranger, Dieu le maudisse !

Pendant que Jean-Baptiste Garassus éclatait en imprécations contre Karnix, sa fille s'était évanouie. S'asseyant par terre, le docteur la prit dans ses bras

comme il eût fait d'un enfant et il se mit à pleurer.

— Ah ! l'étranger maudit, disait-il d'une voix entrecoupée par les sanglots. Ah ! le misérable ! Non content de m'enlever ma gloire et les biens que j'aurais acquis, il m'a volé ma fille. Ah ! l'ignoble brigand ! Il m'a pris son cœur et voilà maintenant qu'elle va mourir. Hélène, mon enfant, tu ne m'entends donc plus, tu n'aimes donc plus ton père ? Tu vois bien cependant combien je t'aime. Mon Dieu, dire que je suis médecin et que je ne sais rien faire pour empêcher mon enfant de mourir ! Si je n'étais pas médecin, je lui taperais dans les mains, je lui mettrais du vinaigre sur les tempes, et j'aurais de l'espoir. Mais ce sont des bêtises, cela ne sert à rien. Stupide savant que je suis ! Je vois mourir ma fille, mon Hélène, et je ne sais rien faire. Moi qui me vantais d'avoir tué la Mort ! Voilà que je suis bien puni, mon enfant va mourir !

Le docteur se tut. Ses larmes l'étouffaient.

Zidore, un instant stupéfait à la vue de son maître étendu à terre, avait bien vite repris son sang-froid. Il avait déchiré l'un des rideaux qui garnissaient les fenêtres, avait trempé le morceau de mousseline

dans l'eau d'un vase de fleurs de la cheminée, et, après avoir ouvert avec précaution les vêtements de Robert, il avait appliqué le linge mouillé sur sa blessure béante ; puis, s'asseyant à son tour, il avait délicatement placé la tête de son maître sur ses genoux.

C'était un spectacle étrange et lugubre de voir d'un côté ce vieillard éperdu, se roulant près de sa fille avec la fureur du désespoir ; de l'autre, le gamin calme et triste, tenant l'homme sur ses genoux.

Il se fit un silence de trois ou quatre minutes, troublé par quelques mots inarticulés et les sanglots du docteur.

Tout à coup, Zidore poussa un cri de joie :

— Le cœur bat, le cœur bat encore, disait-il ; ce n'est pas la clôture définitive ; j'en étais bien sûr, moi. Bourgeois, votre cœur bat, vous n'êtes pas mort, vous en reviendrez encore cette fois, c'est moi qui vous le dis. Quoi ! vous auriez tué des serpents, des crocodiles, des tigres, des hommes même, pour venir vous faire démolir par un médecin, ça ne serait pas drôle.

Un bruit qui venait de la rue, semblable aux mur-

mures de la mer en fureur, interrompit l'enfant et fit bondir le vieillard.

La foule criait :

— Vive l'illustre savant Garassus !

— Vive le vainqueur de la Mort !

— Vive le bienfaiteur de l'humanité !

Comme s'il eût été mû par un ressort, le docteur se leva convulsivement ; pâle, les yeux hagards, les cheveux dressés, il ouvrit la fenêtre et hurla en se penchant vers la foule.

— Je ne suis pas un illustre savant, je ne suis pas le bienfaiteur de l'humanité, je n'ai pas vaincu la Mort. Je suis un misérable Gascon, vaniteux et cupide, sans savoir et sans honnêté ; j'ai menti comme un vil faussaire ; au lieu de m'acclamer, crachez-moi au visage et couvrez-moi de boue.

— Vive l'illustre savant ! vive le bienfaiteur de l'humanité ! cria de nouveau avec frénésie la foule, qui, à cause de la distance, n'avait pas distingué les paroles de désespoir de l'infortuné Garassus.

— Vive le vainqueur de la Mort !

Le docteur ne chercha pas à se faire entendre ; il tomba anéanti sur un fauteuil.

— Tout perdre, lorsque j'étais si près du triomphe, murmurait-il. Je n'avais pas tué la Mort, c'est vrai ; mais, le premier, j'avais découvert qu'elle n'existait plus ; je méritais bien d'être récompensé, et de m'enrichir, je suppose. Et dire que c'est cet infâme vagabond, ce voyageur errant, qui fait crouler toutes mes espérances. Oh ! que n'est-il vivant encore ! je le tuerais.

Saisissant le revolver qui était à terre, Jean-Baptiste Garassus l'arma et s'approcha menaçant de Karnix, qu'il ajusta au front.

— Si votre tête vous gêne, dit froidement Zidore, tirez, ne vous gênez pas ; la guillotine luit pour tout le monde.

L'arme échappa des mains du docteur.

— Vous vous calmez, reprit l'enfant, vous faites bien.

— Tais-toi, ignoble vagabond ! cria le docteur ; tais-toi, digne associé de ton maître ; que je ne t'entende pas ou je t'étoufferai comme un reptile venimeux et ferai trois cadavres au lieu de deux ; je vengerai ma pauvre enfant, que vous avez tuée.

— Bonhomme, dit Zidore, vous déménagez. D'a-

bord, mon maître n'est pas un vagabond ; je ne suis pas un reptile, et c'est vous qui avez refroidi la petite demoiselle.

— Tais-toi.

— La preuve encore que vous avez un hanneton dans la toupie, c'est que vous parlez de cadavres, ce qui est une bêtise : puisque la Mort est morte, il n'y a plus de cadavres.

— Toi aussi, reprit le docteur en ricanant, tu crois à la mort de la Mort?

— J'y crois d'autant mieux, mon bon monsieur, que moi qui vous parle je l'ai vu tuer.

— Dis-tu vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai. M'avez-vous vu trembler quand vous avez voulu tirer sur mon bourgeois? Allons donc, puisqu'on ne meurt plus! Je vous parlais de la guillotine, c'était une frime. Quand bien même qu'on vous couperait la tête, vous ne mourriez pas pour ça ; seulement ça vous gênerait pour mettre vos lunettes.

— Écoute, s'écria le docteur, auquel de mauvaises pensées faisaient oublier sa douleur, si ce que tu dis est bien vrai, je te ferai riche et heureux, je te com-

blerai de biens, j'accomplirai tous tes désirs, fussent-ils plus nombreux que les étoiles du ciel, fussent-ils insensés comme des rêves. Si tu as des parents que tu aimes, je les ferai riches comme des rois; si quelqu'un t'a fait du mal, je te vengerai!

— Que faudra-t-il faire? demanda Zidore ébloui.

— Mort ou vivant, tu vas m'aider à traîner ton maître dans mon laboratoire; la porte est en fer, et ses cris ne sauraient être entendus par personne. Tiens, regarde.

Le docteur ouvrit une porte masquée dans le mur, l'enfant put voir une petite pièce carrée, sans fenêtres, dont nul n'aurait pu soupçonner l'existence. Les murs de pierre étaient pleins de cavités dans lesquelles on distinguait des bocaux, des cornues, des têtes de mort et des ossements d'hommes et d'animaux. Deux squelettes, aux os blanchis, étaient debout contre un fourneau. L'un étendait ses bras décharnés vers l'enfant comme pour l'attirer à lui; l'autre, coiffé d'un vieux chapeau du docteur, semblait rire de la frayeur qui se manifestait sur le visage du guide de Karnix.

— Tu vois, dit le docteur, qu'une fois là, ton maître

n'en sortira pas pour te faire des reproches. Mais tranquillise-toi sur son sort; aussitôt couronné bienfaiteur de l'humanité, possesseur de la fortune que je désire, je lui rendrai la liberté.

— Est-ce tout?

— Oui, quand tu auras juré de ne révéler à personne que c'est ton maître qui a tué la Mort.

— Écoutez, reprit Zidore, pour ce qui est de ne rien dire à personne, je ne dirai rien; mais, pour ce qui est d'agir traîtreusement envers mon bourgeois, vous saurez que traîtreusement et moi nous n'avons jamais passé par la même porte.

— Ainsi, tu refuses? demanda le docteur en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

— Je refuse.

— Prends garde à ce que tu fais! Je te briserai comme ce verre, si tu te permets d'entraver mes projets.

— Je n'ai pas peur, répondit Zidore en ramassant à son tour le revolver; vous voyez ça, continua-t-il, ça ne tue pas, mais ça mord.

Avec une vigueur qu'on n'eût pas soupçonnée chez le docteur, il s'élança sur l'enfant, le désarma; puis,

le terrassant, il mit son genou sur sa poitrine et le bâillonna avec le linge ensanglanté qui couvrait la blessure de Robert.

— Allons! dit le docteur en se redressant, assez de faiblesse comme cela. L'homme vraiment fort doit savoir violenter la destinée et ne point se laisser entraver dans sa marche par de stupides obstacles.

Tantôt avec ses mains, tantôt avec ses pieds, il roula le corps inerte de Zidore dans le laboratoire; et, lorsqu'après en avoir fermé la porte il se retourna, il se trouva en face de Karnix debout et menaçant.

Troublé d'abord par cette résurrection, le père d'Hélène se remit bien vite, et il adressa d'un air narquois la parole au revenant.

— Ah! ah! jeune homme, lui dit-il, il faut reconnaître que vous avez deux grandes qualités : vous êtes brave et vous aimez la vérité.

Pendant que Jean-Baptiste Garassus parlait, Robert, regardant autour de lui, avait aperçu Hélène évanouie et s'était précipité vers elle pour la secourir, mais le docteur l'avait arrêté.

— Un instant, mon jeune ami : Hélène, que j'avais crue morte, a tout simplement perdu les sens; voyez,

ses joues se colorent et les battements de son cœur font soulever sa gorgerette; dans cinq minutes, elle ouvrira les yeux et tout sera dit.

— Dieu t'entende! vieillard, dit Karnix.

— Rien ne le gênera pour cela, répondit *sceptiquement* le docteur; écoutez-moi, continua-t-il, et tâchez de ne pas perdre une de mes paroles; vous n'avez que cinq minutes à m'entendre; quand ma fille reviendra à elle, il sera trop tard pour accepter ou refuser la proposition que je vais vous faire.

— Je vous écoute, parlez.

— Permettez qu'avant j'examine votre blessure.

— C'est inutile, je ne souffre pas.

— Peu importe, je désire la voir.

— Regardez.

Le docteur examinait avec attention; le savant prenait la place de l'ambitieux.

— Vous ne souffrez pas, dites-vous? c'est vraiment inouï.

— Je n'éprouve qu'une sensation de froid qui n'est pas désagréable.

— Cela se comprend; la balle est entrée par le cœur

et est sortie par le dos, ce qui a établi un léger courant d'air. Nous le boucherons.

Puis, saisi d'un enthousiasme étrange, le docteur s'écria : Heureux, trois fois heureux celui qui, demain, pourra dire en présence de l'Institut : « Messieurs et honorables confrères, vous voyez cet homme; si vous êtes incrédules comme saint Thomas, touchez le trou, mettez le doigt sur la plaie; tous les organes de la vie sont attaqués, eh bien! il n'y a pas le moindre danger, la Mort est morte, et c'est moi qui l'ai tuée. Je l'ai tuée, bien tuée : la Mort est morte; grâce à moi, l'homme va devenir immortel, presque l'égal de Dieu! Vous tous qui m'écoutez, vous qui êtes les génies du siècle, son âme, sa gloire, vous pourrez achever votre œuvre si laborieusement commencée. Vous pourrez entreprendre les travaux les plus longs avec tranquillité; le temps, ce trésor des trésors, ne vous manquera plus, vos livres seront sans fin, vos recherches sans bornes, et Cuvier, Linnée, Buffon, et tant d'illustres morts pâliront dans leur tombeau, en vous voyant deviner les mystérieux secrets de la nature et de Dieu. » Eh bien! c'est moi qui serai ce mortel fortuné.

— Si je veux, dit Karnix.

— Tu voudras, répondit le docteur. Que te faut-il à toi, qui es jeune? l'amour? tu l'auras. Mais moi, il me faut plus que cela, vois-tu. Je veux la puissance, parce que je suis homme ; la fortune, parce que je suis médecin ; la gloire, parce que je suis Gascon.

Hélène fit un léger mouvement. Karnix allait s'élancer vers elle, mais le docteur le retint encore :

— Patience, cher monsieur Karnix, dit-il, je n'ai pas encore fini.

— Hâtez-vous !

— Jouons cartes sur table. Vous avez tué la Mort ?

— Je l'ai tuée.

— Je le sais, je le vois. Si je ne l'ai pas cru tout d'abord, cher monsieur Robert, il ne faut point m'en vouloir. Vous arrivez chez moi comme un fleuve, vous sollicitez la main de ma fille, qui, demain, sera l'une des plus riches héritières du monde. Je vous demande qui vous êtes, d'où vous venez, ce que vous faites, vous me répondez : « Je suis Robert Karnix ; je viens du diable, et j'ai tué la Mort. » Réfléchissez, et vous tomberez d'accord avec moi que tout cela n'était pas bien clair au premier abord.

— Vous prétendiez également avoir tué la Mort.

— Moi, c'est différent : que deux hommes se présentent quelque part en disant qu'ils ont tué quelqu'un ou quelque chose, le médecin sera cru de préférence.

Robert inclina la tête en signe d'adhésion.

— Si j'avais été un méchant homme, continua le docteur, il m'eût été très-facile de vous traîner en prison comme un vil imposteur que vous paraissiez être.

— J'avais des preuves de ce que j'avançais, vous n'en aviez pas.

— Soit, ne discutons pas. Aussi bien, je ne viens pas vous déclarer la guerre; je vous propose une association. Lorsque vous êtes arrivé, j'avais déjà, depuis huit jours, découvert que la Mort n'existait plus, et j'avais fait part de cette heureuse découverte au monde scientifique. Malgré la guerre acharnée de mon confrère Grenuchot, guerre qui, du reste, dure encore, j'avais fini par convaincre la grande majorité de mes confrères, qui a été obligée de se rendre à l'évidence. Eh bien! voilà qu'après tant d'efforts, au moment où je touche au but, où mon nom est proclamé

avec amour dans l'univers entier, où la gloire va me sourire, la fortune me caresser, vous venez souffler sur tout cela. Votre présence me ruine et renverse toutes mes espérances. Vous voyez que je reconnais que vous avez l'avantage sur moi.

— D'un mot, dit Karnix, vous pouviez me rendre doux, soumis et muet. Je vous demandais la main de votre fille, vous avez répondu « non. » Vous vouliez pour elle non un mari qui la rendît heureuse, mais un prince, un duc, que sais-je ?

— C'est vrai, les hommes les plus forts ont leurs faiblesses. Que voulez-vous ! le monde est ainsi fait. Mais ne parlons plus de cela. Vous aimez Hélène, elle vous aime, elle est à vous ; je vous la donne, rendez-la heureuse.

— Quoi ! dit Karnix, vous consentez...

— Je veux mieux faire encore. A partir de ce jour, vous serez mon disciple. Je reconnaîtrai devant le monde entier que vous, mon élève et mon gendre futur, vous m'avez aidé dans mes travaux ; la moitié de ma gloire rejaillira sur votre front.

— Je n'y tiens pas.

— Ah ! c'est que vous ne savez pas ce que c'est que la gloire, mon jeune ami ; mais que vous y teniez ou non, je veux vous faire partager la mienne ; je veux que vous ayez savouré à longs traits le bonheur d'être célèbre lorsque, dans un an, vous épouserez ma fille.

— Un an ! s'écria Karnix, un an ! Je ne pourrai jamais attendre aussi longtemps ; gardez pour vous la gloire, la fortune et les honneurs ; peu m'importe, pourvu qu'Hélène soit à moi !

— Soit ! vous l'épouserez dans deux mois. Êtes-vous content ?

— Non, répondit Karnix, je suis heureux.

— Ainsi, reprit le docteur, il est bien entendu que moi seul ai vaincu la Mort?

— Vous seul.

— Que nul ne voudra me contester cet honneur?

— Personne au monde.

— Vous le jurez ?

— Je le jure.

— Sur quoi ?

— Sur la tête bien-aimée de cette douce et chère créature.

— Soit ! dit le docteur, je vous crois.

Hélène avait recouvré ses sens depuis quelques instants, mais en fille bien avisée, elle n'avait pas voulu se mettre en tiers dans un marché dont elle était le prix. Quand l'affaire fut conclue, elle se réveilla comme à la comédie.

— Où suis-je? demanda-t-elle.

— Près de ton père et de ton fiancé, répondit le docteur. Tu vois, enfant gâté, j'ai cédé, comme toujours ; viens m'embrasser pour me remercier.

— Vous êtes le meilleur des pères, dit Hélène en pinçant les lèvres, et vous, dit-elle en souriant à Robert, serez-vous le meilleur des maris ?

— Je serai le plus fidèle, répondit galamment Karnix.

La foule criait toujours au dehors :

— Vive le vainqueur de la Mort! vive le bienfaiteur de l'humanité !

— Ah ! s'écria le docteur, je n'y pensais plus ; votre guide que j'avais enfermé.

— Pourquoi ?

— Je vous conterai cela plus tard, fit le docteur en

clignant l'œil gauche en signe d'intelligence. Il ouvrit la porte du laboratoire, au grand étonnement de Karnix et d'Hélène effrayée.

Zidore avait disparu.

VIII

L'HUMANITÉ COMMENCE A RÉFLÉCHIR

— Voici qui est étrange, en vérité, s'écria le docteur Garassus en sortant du laboratoire dont il venait de fouiller tous les coins, votre domestique n'est plus là. Cependant je suis bien sûr de l'y avoir enfermé, je n'ai pas rêvé, que diable!

Robert paraissait en proie à une vive inquiétude; il pénétra à son tour dans le laboratoire, qu'il examina dans tous les sens.

— En effet, monsieur, dit-il au docteur, je ne vois point d'issue, cette disparition est surprenante.

Le docteur ne répondit rien. L'inquiétude de Robert semblait redoubler.

— Mon père, dit Hélène en regardant fixement le docteur, ne vous êtes-vous point trompé? N'avez-vous pas cru avoir enfermé l'enfant là, et ne l'avez-vous pas envoyé quelque part, ou n'est-il point parti sans que vous y prissiez garde?

— Ma fille, répondit le docteur, je viens de vous dire que cet impertinent drôle était là, sous clé. Pensez-vous que je ne sache plus ce que je dis, ou que je veuille, pour si peu, souiller mes cheveux blancs par un mensonge?

Le docteur avait une perruque.

Hélène reprit :

— Pardonnez-moi si j'insiste, mon père, mais je vois M. Karnix dans une inquiétude extrême. Cet enfant n'est point un domestique, c'est un ami dévoué, qui lui a sauvé la vie et l'a soigné pendant sa convalescence avec une profonde tendresse.

— Je n'ai jamais dit le contraire, répondit le docteur avec embarras, mais je ne puis pourtant pas faire l'impossible et retrouver ce garçon puisqu'il a déguerpi...

— Oserais-je vous demander, monsieur, interrompit Karnix, dans quel but vous avez incarcéré ce pauvre enfant?

— Mais, dit le docteur de plus en plus embarrassé, parce que... Je vous dirai cela plus tard, une autre fois.

— Pourquoi pas maintenant?

— Je ne puis.

— Parlez, mon père, je vous en supplie; avez-vous besoin de vous cacher de votre fille? parlez.

— Impossible.

— Monsieur, dit gravement Karnix, la disparition de cet enfant est plus que singulière. L'amitié que j'ai pour lui, les services qu'il m'a rendus, l'humanité, tout enfin me fait un devoir de rechercher quel peut être son sort; je vous déclare que je me tiens dégagé de la parole que je vous avais donnée et qu'aucun pacte n'existe plus entre nous, jusqu'à ce que j'aie retrouvé mon *guide*.

Le docteur devint blême.

— Petit bonhomme vit encore! s'écria Zidore en passant sa tête narquoise à travers la porte entr'ouverte du salon.

— C'est lui, dit le docteur; vous voyez bien que je ne l'ai pas avalé, votre guide.

— Quelle est cette plaisanterie? demanda Robert avec sévérité.

— Une plaisanterie! répondit Zidore; vous êtes bien bon, je vous remercie, j'aurais bien voulu vous voir à ma place.

— Que s'est-il passé?

— C'est simple comme bonjour : monsieur le médecin, que voici, voulait me faire raconter un tas de choses...

— Passons. Pourquoi t'es-tu évadé du laboratoire?

— Je m'y ennuyais.

— Comment as-tu fait?

— C'est pas malin, j'ai filé par la cheminée; les ascensions, ça me connaît. J'ai gagné la timbale d'argent, moi, tel que vous me voyez.

— Mais une fois sur le toit, comment as-tu pu descendre? demanda le docteur, qui paraissait s'intéresser au récit de Zidore.

Celui-ci continua :

— Ah! je n'étais pas embarrassé, j'ai travaillé avec

les couvreurs et un peu servi les maçons, brrrr! d'ailleurs le toit n'est pas méchant, il ne ferait pas de mal à un enfant, une petite pente douce, douce comme tout. Je me suis laissé glisser et allez donc! J'ai vu une mansarde; je suis entré : il y avait là une vieille qui a été effarouchée; mais, en me voyant, elle s'est rassurée. Je lui ai dit que je venais de semer des pois de senteur pour embaumer les locataires; elle m'a offert un verre de vin et me voilà.

— Cher monsieur Karnix, dit le docteur, vous voilà rassuré?

— Tout à fait, monsieur.

— En ce cas, je ne vous retiens plus; la soirée s'avance; je compte sur vous pour demain; je veux que vous offriez votre bras à Hélène, et que vous assistiez à la fête que la France donne en mon honneur : *la Fête de la vie*. Jamais, dit-on, rien de plus splendide ne se sera vu. Vous êtes mon gendre, presque mon fils; vous serez mon successeur. Il est juste que vous ayez une part dans mon triomphe, et que vous partagiez les honneurs dont mes compatriotes me veulent combler.

Hélène sauta au cou de son père et l'embrassa.

Karnix remercia par un salut affectueux; Zidore regardait sans comprendre, et un étonnement profond se peignait sur son visage.

Au moment où Robert, après avoir tendrement baisé la main de sa fiancée, tenait le bouton de la porte pour se retirer, on entendit dans la rue une rumeur confuse. Un bruit de pas précipités se fit dans l'escalier, et au moment où Karnix ouvrait la porte, un homme essoufflé, couvert de sueur, les vêtements en désordre, entra comme une avalanche dans le salon de Jean-Baptiste Garassus.

— Ah! mon Dieu! Delsucq! c'est vous! Qui vous amène et qu'avez-vous, mon ami?

Ce Delsucq était un compatriote du docteur, médecin de vingt-septième ordre, sans esprit, ni talent, ni savoir-faire. *Doué* d'un physique ingrat, il avait passé sa vie à maudire le sort et à dire du mal de son ami, collègue et compatriote Garassus. Mais depuis que Garassus avait vaincu la Mort et était devenu célèbre, tout était bien changé; Delsucq n'avait qu'un but, qu'un désir : apprendre à l'univers ébloui que Jean-Baptiste était le plus grand homme des temps et que lui Delsucq était son ami.

Si Dieu n'avait pas été heureux, jamais Mahomet n'aurait eu l'idée de devenir son prophète.

Delsucq avait fait des livres, des discours, des brochures, où les louanges de Garassus d'Agen étaient chantées sur tous les tons; puis il était venu emprunter quelques sommes à son heureux confrère. Garassus avait délié les cordons de sa bourse une fois ou deux afin de pouvoir dire aux Agenais qu'il rencontrait :

— Cette canaille de Delsucq est toujours à mes crochets. Je le nourris pour me venger de tout le mal qu'il a dit de moi.

De son côté, Delsucq disait aux mêmes Agenais :

— Si je vous disais que cet ignoble Garassus, qui me doit son nom et sa réputation, m'a refusé un infime service que je lui demandais!

Les Agenais, qui sont des gens très-forts, répondaient à l'un et à l'autre :

— Que voulez-vous, tous les hommes sont des ingrats.

— Voyons, morbleu! Delsucq, s'écria le docteur Garassus, quand tu auras fini de souffler comme un

bœuf, tu nous diras peut-être ce qui t'amène ici comme un ouragan.

— Un malheur, un grand malheur, dit Delsucq.

— En te voyant, j'aurais dû m'en douter, reprit Garassus. Quand on a une mauvaise nouvelle à apprendre, on est sûr de voir entrer un ami.

— Allons, reprit Delsucq, voici que tu vas t'en prendre à moi, maintenant. Tu vas voir que c'est moi qui vais être cause de tout. Ce sont les amis qui apportent les mauvaises nouvelles, quelle ingratitude! Qui donc veux-tu qui te les apporte, les mauvaises nouvelles? les gens qui ne te connaissent point, n'est-ce pas? Ah! Jean-Baptiste, je te croyais bien tout ce que tu voudras, mais jamais, au grand jamais, je n'aurais cru que tu en viendrais là avec un ami de trente ans.

— Que j'en viendrais où? que j'en viendrais quoi! s'écria Garassus impatienté et furieux; parleras-tu à la fin, maudit bavard! voici deux heures que tu parles pour ne rien dire; accoucheras-tu, enfin?

— Oui, et puisse ce que je vais te dire te donner à réfléchir, rabattre ton fol orgueil et te faire rentrer en toi-même, t'imposer désormais la modestie qui est

l'apanage du vrai mérite. Jean-Baptiste Garassus, tu n'as pas vaincu la Mort ; un cas de mortalité s'est déclaré ce soir chez le pharmacien Bizet, place des Petits-Pères. Que dis-tu de cela ?

— Je dis que tu es un âne bâté de la pire espèce, répondit en éclatant de rire le père d'Hélène, complétement rassuré par les expériences qu'il avait faites deux heures auparavant sur Robert Karnix, oui, un âne, tout ce qu'il y a de plus bâté. Comment serait mort ton sujet ?

— En avalant quatre onces d'acétate de morphine, mon bon.

— Partons, s'écria le docteur Garassus d'un air inspiré, partons ; je réponds de cet homme ; je le sauverai. Hélène, mon enfant, mets-toi à la fenêtre pour voir la foule idolâtre embrasser les traces de mes pas ; et vous, mon gendre, mon ami, mon successeur, suivez-moi !

— Son ami, son gendre, son successeur, un étranger, et moi, un ami de trente ans, je suis un âne bâté ! murmura Delsucq.

Zidore allait suivre son maître, mais Robert l'arrêta :

— Reste, lui dit-il en lui montrant Hélène, et veille sur elle.

— Suffit, répondit le guide.

La jeune fille était à la fenêtre, ainsi que son père l'avait ordonné; mais elle ne regardait pas la foule idolâtre se prosternant devant lui. Son regard était rivé à Robert, qui lui souriait en partant. Lorsqu'elle n'aperçut plus son fiancé, elle quitta la fenêtre en soupirant et vit le guide qu'elle n'avait pas remarqué.

Zidore, voyant son étonnement, prévint la question qu'elle allait lui adresser :

— *Il* m'a dit de veiller sur vous; avez-vous besoin de moi?

— Oui, répondit Hélène en souriant, je veux vous charger d'une commission.

— Dites, mamselle, elle est faite.

— Vous *lui* direz, mon bon Isidore, que je me suis endormie en pensant à *lui*. — N'est-ce pas? vous lui direz cela.

— Oui, mamselle.

— Adieu, Isidore.

— Adieu, mamselle.

La fille du docteur entra dans sa chambre à coucher.

Zidore, triste sans savoir pourquoi, la main sur son cœur qui battait avec force, regardait palpitant la porte que la jeune fille venait de refermer sur elle.

— Jé voudrais être chien, dit l'enfant, un caniche, quoi! J'embrasserais ses bottines.

Il regarda les fauteuils du salon, le canapé, puis, après mûre réflexion, il prit un tapis, le porta sur le pas de la porte de la chambre de la jeune fille; il resta longtemps immobile et muet, écoutant avec avidité le moindre bruit qui sortait de la chambre d'Hélène; sa pensée resta toujours la même, car il murmura :

— Pourquoi ne serais-je pas son chien?

Il s'étendit doucement et s'endormit en rêvant qu'il s'appelait Médor, qu'Hélène lui disait « apporte » et qu'il léchait ses ongles roses.

COMMENCEMENT DE L'HISTOIRE DE LA FILLE DU PHARMACIEN.

En 1960, les pharmaciens n'étaient pas heureux; il est vrai qu'ils n'avaient jamais rien fait pour mériter

de l'être. Déjà, à cette époque, de sages décrets avaient mis un terme à leur cupidité. Lorsqu'on achetait pour cinq francs de drogues, on était au moins sûr d'avoir pour cinq ou six sous de marchandise.

Le pharmacien Bizet ne s'était pas enrichi à ce pénible commerce. Veuf et chargé d'une nombreuse famille, il avait dû songer à l'avenir de ses enfants. Comme il ne leur devait rien laisser, il avait, en père prudent, choisi pour eux des professions lucratives.

Mademoiselle Antonine Bizet, sa fille aînée, venait de remporter un deuxième prix de chant au Conservatoire de musique et allait débuter à l'Opéra. Bizet était aux anges. Entre la casse et le séné, il rêvait pour Antonine la gloire et les appointements y afférents.

Le soleil de l'espérance luisait en plein dans cette pharmacie, lorsqu'un événement lugubre vint faire pâlir ses doux rayons.

Bizet n'avait qu'une domestique pour lui et sa nombreuse famille. Prudent comme un pharmacien, il n'avait pourtant jamais laissé sa fille aller seule au Conservatoire. Il avait trouvé un arrangement tout à fait ingénieux. Pour ne point déranger

sa bonne, occupée à la cuisine ou à soigner ses autres enfants, Bizet avait pris un élève fort laid et fort ridicule, nommé Oscar Lavernol, auquel il avait confié la belle Antonine.

Ce pauvre Oscar Lavernol était un brave garçon. Sa laideur grotesque l'avait rendu timide, et comme tous les gens qui parlent peu, il avait acquis une grande finesse d'esprit.

Assez ennuyé d'abord du rôle de mère d'actrice, que son patron lui faisait remplir, il s'y était peu à peu habitué, et il avait fini par accomplir ses fonctions avec bonne grâce et sollicitude.

Pris d'une tendre affection pour la belle Antonine, rien ne lui paraissait plus doux que de se dévouer pour elle.

Au Conservatoire, les jeunes filles appelaient le pauvre élève *maman Oscar* et se moquaient de lui avec une persistance cruelle. La douceur de maman Oscar ne se démentait jamais, il souriait placidement aux moqueries qui lui étaient prodiguées avec une déplorable générosité.

La belle Antonine avait, dès les commencements, défendu le jeune homme par amour-propre. Plus

tard, elle avait pris son parti avec une espèce de plaisir.

Enfin, elle l'avait tant et si bien défendu, qu'elle avait fini par l'aimer.

Ah! les douces promenades! comme elles rendaient faciles à mademoiselle Bizet les durs commencements de la musique. Depuis la place des Petits-Pères jusqu'au Conservatoire, qui se trouvait alors à l'ancien Opéra, boulevard des Capucines, ce n'étaient que douces paroles et doux serments. La belle Antonine était fière de protéger son protecteur. Il lui avait fallu huit jours pour se persuader que c'était elle qui conduisait Oscar au Conservatoire. Le jeune élève, passionnément épris de la fille de son patron, était toujours laid et ridicule, mais le bonheur lui donnait parfois des rayonnements qui l'eussent rendu sublime s'il n'eût été pharmacien.

Le bonheur a un terme, disent les moralistes ; cela n'est point vrai : il en a quatre qui, pour ne pas revenir exactement, finissent toujours par échoir.

Bizet, qui espionnait sa fille depuis quelque temps, se chargea de présenter la quittance...

Un beau soir, il appela son timide élève.

— M. Oscar, lui dit-il avec une dignité pharmaceutique, qui, je vous prie, vous a tiré de la profonde misère dans laquelle vous gémissiez?

— Vous, monsieur Bizet, répondit timidement le pauvre garçon qui sentait venir l'orage.

— Moi-même. N'est-ce pas, vous en convenez?

— Oui, monsieur Bizet.

— Très-bien; maintenant, dites-moi si je ne vous ai pas traité comme l'un de mes enfants.

— Si, monsieur Bizet.

— Vous vous êtes assis à ma table, vous avez couché sous mon toit; je ne vous ai jamais reproché votre laideur et j'ai tâché de vous instruire. Est-ce vrai?

— Oui, monsieur Bizet.

— Eh bien! vous avez récompensé toutes mes bontés par la plus noire des ingratitudes!

— Oh!

— Oui, monsieur, par la plus noire des ingratitudes! Vous avez capté le cœur de ma fille, dans quel but?

— Mais, monsieur Bizet...

— Dans quel but? Parle! parle! misérable suborneur de jeunes filles! Dans quel but?

— Dans le but d'être aimé.

— Et après? malheureux!

— Après?

— Oui, après? Mais, tiens, je ne veux pas prolonger cette pénible discussion. Je te chasse, ingrat! Dans deux heures que je ne te retrouve plus ici.

— Monsieur, dit Oscar avec une audace dont il ne se serait pas cru capable, je crois que vous avez tort.

Bizet s'emporta en invectives. Lorsqu'il eut fini, Oscar continua :

— Vous avez tort, et voici pourquoi. Dans deux ans, je serai reçu pharmacien, partant, moins la boutique, je serai votre égal. J'aime votre fille, Antonine m'aime, pourquoi ne feriez-vous pas notre bonheur?

— Je t'avais donné deux heures, hurla Bizet; je ne te donne plus cinq minutes. Sors d'ici, infâme suborneur, sors d'ici!

Antonine, entendant la voix irritée de son père, était accourue. En la voyant, Bizet s'écria :

— Ma fille, approche ici : tu vois ce misérable Quasimodo; il vient de se vanter d'être aimé de toi.

— Il a eu tort, mon père, répondit Antonine avec l'aplomb des demoiselles du Conservatoire.

— Tu l'entends! cria Bizet; et, prenant sa fille sous le bras, il gagna son arrière-boutique.

Oscar Lavernol, un instant atterré, s'approcha d'une étagère, y prit un flacon, en avala le contenu d'un seul trait et tomba comme s'il eût été frappé de la foudre.

Le bruit de sa chute fit tressaillir le pharmacien et sa fille. Antonine, qui avait renié le pauvre Oscar, se précipita sur son corps et pleura amèrement.

Bizet considéra le flacon, et dit en le reposant :

— De l'acétate de morphine, cent vingt grammes, de quoi tuer un régiment; il n'y a plus de remède.

Deux médecins furent appelés en toute hâte, Grenuchot l'ennemi, et Delsucq l'ami de Garassus. La discussion fut entre eux longue et animée :

— Monsieur et honoré confrère, s'écria Delsucq, puisque je ne puis vous convaincre que le sujet n'est point mort, je vais de ce pas chercher l'éminent docteur Garassus.

— Le docteur Garassus ne me prouvera rien, répondit sourdement Grenuchot. Vous pouvez l'aller quérir.

Garassus, entraîné par Delsucq et suivi d'une grande affluence de populaire, arriva à la pharmacie en compagnie de Karnix. Avant d'entrer, il se retourna vers la foule en s'écriant :

— Oui, mes amis, ayez confiance, malgré ce que disent les gens jaloux de mon savoir. Je vais vous prouver une fois de plus que je suis le vainqueur de la Mort. Monsieur, continua-t-il, en s'adressant à Bizet, où est le sujet? Je vais démontrer au docteur Grenuchot qu'il n'est point mort.

Le docteur Grenuchot s'avança le sourire aux lèvres :

— Monsieur et honoré confrère, dit-il, le sujet est tellement mort que je viens d'avoir le plaisir de le disséquer.

IX

LA FÊTE DE LA VIE

On s'embrassait dans les rues.

Une foule plus nombreuse que les étoiles du ciel sillonnait les quais et les boulevards de la ville, conduisant au Champs-de-Mars, où avait lieu la *Fête de la Vie*, donnée par souscription en l'honneur du savant docteur Jean-Baptiste Garassus, qui venait de délivrer si miraculeusement l'humanité de son plus grand fléau : la Mort.

Le peuple riait en chantant mille chansons faites pour la circonstance.

Les gens du monde, les heureux, avaient l'air assez indifférents à l'événement du jour. Les enfants, insouciants suivant leur habitude, semblaient tout à fait étrangers à l'affaire.

La joie des pauvres, des infirmes, des mendiants touchait au délire.

Pour les militaires, ils paraissaient consternés, et semblaient dire : « Si l'on ne meurt plus, comment ferons-nous pour vivre? »

Un beau soleil fêtait ce grand jour. Les fenêtres de la ville étaient pavoisées et ornées de fleurs. Les boulevards présentaient un aspect féerique. Des arcs de triomphe avaient été élevés de distance en distance, par des corporations désireuses de complimenter l'illustre docteur.

D'immenses mâts, plantés régulièrement, étaient chargés de fleurs qui répandaient dans l'atmosphère de suaves émanations, et de banderoles qui s'agitaient dans l'espace comme des vagues de mille couleurs.

A midi, un immense cri se fit entendre.

— Le cortége! cria la foule.

— Le voilà qui arrive!

— Ce sont eux !

— Ne poussez pas !

— Vous m'étouffez !

— Il n'y a pas de danger, on ne meurt plus.

— Vive le docteur Garassus !

Assis dans un splendide carrosse traîné par huit chevaux blancs, Jean-Baptiste Garassus, en compagnie de Karnix et de sa fille Hélène, saluait la foule avec majesté.

Derrière le char qui emportait Garassus et sa gloire, une multitude de voitures, appartenant aux gens les plus notables de la ville et aux ambassadeurs étrangers, formaient un magnifique cortége.

Vingt fois la foule s'était élancée avec l'intention bien arrêtée de dételer les chevaux et de traîner elle-même le sublime Gascon. Mais vingt fois la garde nationale, qui formait la haie, avait, à coups de crosse, repoussé les enthousiastes.

— Bon ! avait dit un ouvrier en blouse blanche, les voici qui font leur tête, ceux-là ; on voit bien qu'on ne meurt plus.

Le char triomphal arriva sans encombre au Champ-de-Mars. Le docteur fut reçu par une députation de

savants et de philanthropes, qui commença à le féliciter; après quoi, elle le conduisit sur une estrade recouverte d'un dais de drap d'or, autour de laquelle siégeaient tous les membres français et étrangers de l'Institut.

Trente-deux discours furent prononcés par les quarante membres de l'Académie française, qui n'était plus qu'au nombre de sept.

On sait que, depuis 1933 jusqu'en 1977, la France se trouva complétement dépourvue d'écrivains.

Cette nation, qui prétendait depuis des siècles à l'honneur de diriger la pensée du monde entier, cette nation qui s'intitulait la reine de l'idée; cette nation qui s'en allait criant : «Je domine l'univers; c'est moi qui donne le *la* à l'esprit humain. Je dois ma prépondérance sur les autres contrées bien plus encore à mes penseurs, à mes philosophes, à mes écrivains, à mon théâtre, à mes artistes qu'à mes armes. » Cette nation, le jour de la *Fète de la Vie*, ne comptait dans son sein que sept hommes sachant parler et écrire correctement en français.

Et encore !

Ces sept illustrissimes étaient connus dans le public sous le nom de « perruques. »

Les gens sensés les regardaient avec une espèce d'admiration superstitieuse, — comme les Orientaux regardent les fous, — et ils les respectaient tout en se demandant pourquoi des hommes doués d'un extérieur vénérable, d'une physionomie intelligente, d'un savoir certain et éprouvé, s'amusaient à écrire des livres que personne ne lisait.

Les sept académiciens ne prêtaient aucune attention à ces clameurs absurdes, parce qu'ils vivaient dans les nuages de l'idée ; l'âge, d'ailleurs, les avait rendus sourds, et ils continuaient à représenter l'esprit français du mieux qu'ils le pouvaient.

On voyait bien çà et là, dans la ville, courir de jeunes hommes vêtus d'habits noirs malpropres, de pantalons frangés, chaussés de bottes fallacieuses, riantes, couronnés de longs cheveux mal peignés, lesquels semblaient, par un étrange caprice du sort, avoir poussé pour déposer sur le col des habits la graisse qui manquait à ceux qui les portaient.

Pour ces perruques de l'avenir, l'admiration des bourgeois faisait place à un autre sentiment. En les

voyant, les citadins mettaient un cadenas à leurs poches, afin qu'il ne leur manquât ni le foulard qu'ils allaient se faire voler aux Champs-Élysées, ni l'une des actions qu'ils allaient déposer chez un banquier en partance.

C'étaient cependant de braves et nobles jeunes hommes, qui n'avaient qu'un défaut, la pauvreté.

Hélas! on les appelait les *bohêmes*.

Et ce nom était bien le leur, car ils étaient paresseux et insouciants. Ils s'en allaient par les chemins, chantant sans se soucier du lendemain, admirant la belle nature de Dieu et remerciant le créateur de l'avoir faite si grande et si sublime pour eux seuls qui savaient la comprendre et l'aimer.

La confiance qu'ils avaient dans leur supériorité exaspérait le vulgaire, mais elle leur donnait la force de vivre loin des joies du monde et de rire en faisant danser leur misère au son lointain des louis d'or qu'ils n'apercevaient jamais.

Parfois les bohêmes se disaient :

— Pourquoi ne nous faisons-nous pas épiciers? Ne saurions-nous pas vendre à faux poids de la chicorée pour du café?

— Qui nous empêche d'être financiers? Ne saurions-nous pas créer des châteaux en Espagne à faire rêver toutes les familles de gogos de Marseille au Guadalquivir?

— Sans aller si loin, nous serait-il impossible de vendre de l'eau de citron faite avec des acides pernicieux ou de l'absinthe faite avec du poison? Cela tue, mais cela rapporte.

Par bonheur, le vent de la jeunesse soufflait sur ces horribles pensées, et les bohêmes allaient aimer et souffrir en attendant des jours meilleurs qui ne venaient jamais.

Quand, poussés par de cruelles nécessités, ils se voyaient forcés de changer en métier leur profession, ils faisaient imprimer des morceaux de papier qu'on désigna sous le nom de gazettes, puis plus tard sous celui de journal.

Ces petits carrés, qui parlaient de tout et de rien, de la comédie qui se joue sur les planches et de celle qui se joue ailleurs, devenaient quelquefois amusants, et le public les prenait en grande faveur. Lorsqu'un semblable bonheur arrivait, les bohêmes étaient ven-

gés. Les bourgeois, chapeau bas, venaient assaillir leur porte.

— Maîtres! disaient-ils, nous venons vous prier de ne point parler dans votre *spirituel* journal de l'affaire de Paul, qui est parti pour l'Amérique emportant le galion.

— Mais il a ruiné cent familles!

— Sans doute, mais s'il n'avait ruiné personne, nous n'aurions aucune raison de vous demander ce service.

— Maîtres, continuaient-ils, voulez-vous faire une bonne action? ne dites pas un mot de Pierre, qui a un peu assommé son fils.

— Maîtres, passez sous silence les détails du procès en séparation intenté par la vicomtesse de Barbanchu à son mari; faites cela pour les enfants.

Etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc.

— Allez en paix, disaient les bohêmes, nous ne parlerons qu'après Polichinelle.

Les bourgeois partaient, méprisant un peu plus les bohêmes.

Heureusement, il arriva qu'un ministre, devant le

nom duquel la postérité s'inclinera, envoya à MM. les préfets la circulaire que voici :

« Monsieur le préfet,

Le roi David est, grâce à ses psaumes, le monarque le plus connu de l'antiquité.

Virgile, Horace, Esope, Lucrèce, Tite-Live, Juvénal, Plaute et Térence sont plus connus à eux huit que tous les guerriers de la Grèce et de Rome.

En France, on sait les noms des chevaliers de la Table-Ronde qui faisaient des chansons, et l'on ignore ceux des chevaliers qui moururent au combat des Trente.

Rabelais et Montaigne ont une notoriété autrement grande que Samblançay et Jacques-Cœur.

Corneille est aussi grand que Richelieu.

Il n'est pas un enfant qui ne sache l'histoire du soulier du poëte, presque tous ont oublié le siége de La Rochelle.

Mieux qu'en lisant l'histoire, on apprend le siècle de Louis XIV en écoutant les comédies de Molière.

Voltaire, Diderot et Jean-Jacques Rousseau ont les

premiers fait pressentir aux peuples les grands principes de 89.

Sous la Restanration, deux hommes, deux Français, osèrent dire leur respect et leur admiration pour le plus grand héros des temps passés et à venir. Ces deux hommes étaient deux poëtes, l'un se nommait Châteaubriand, l'autre Béranger.

Victor Hugo a été plus grand pour avoir fait *Ruy-Blas* que pour s'être assis à la chambre des pairs du royaume.

Jocelyn a obtenu pour Lamartine le pardon de la postérité.

La France aura toujours une larme pour Gilbert, un regret pour Mürger.

La mort d'un pauvre poëte fou, Gérard de La Brunie de Nerval, a été un plus grand événement que ne l'eût été la mort de deux maires et de trois adjoints.

Il vous suffira, monsieur le préfet, de lire attentivement ce qui précède pour bien comprendre ma pensée. *Je veux* que votre sollicitude éclairée soit constamment portée sur l'une des classes les plus *utiles* de la société et à coup sûr la plus méritante. Comme ce

n'est point avec de l'argent qu'on peut encourager les lettres, — le génie ne saurait se payer, — je désire que, par les moyens que vous jugerez convenables, vous fassiez entendre à vos administrés que l'homme de lettres honorable est digne de l'estime et du respect de tous. Sans chercher à définir l'immense mérite de l'écrivain qui trace l'histoire de son temps ou qui en peint les mœurs, qui en raille les ridicules, ou de celui qui conserve la langue dans toute sa pureté, vous vous attacherez à inculquer dans l'esprit des masses que l'homme qui, avec un peu d'encre et de papier et les éclairs qui jaillissent de son esprit, produit un livre ou une œuvre dramatique, est supérieur à tous les industriels. Il fait vivre un grand nombre de gens, tels que comédiens, costumiers, peintres, machinistes, imprimeurs, fabricants de papier, sans compter une classe nombreuse de marchands qui vendent cette œuvre. On ne saurait mettre en doute que cet homme ne soit plus utile et plus respectable qu'un trafiquant qui débite du suif ou de la cassonnade.

Agréez, monsieur le préfet, etc. »

Mais cette bienheureuse circulaire n'avait pas en-

core vu le jour, et il n'y avait, cela a été dit, que sept académiciens à la *Fête de la Vie.* Aussi les vaillants lettrés avaient fait plusieurs discours pour donner à croire qu'ils étaient plus nombreux, mais personne ne s'y était trompé et chacun avait répété en bâillant :

— Si véritablement on ne meurt plus, ces gens-là ne deviendront jamais immortels.

Un académicien grand seigneur, qui présidait la compagnie, se leva, et, prenant la couronne d'or, il la déposa sur le front ému de Jean-Baptiste Garassus.

— Cette couronne, dit-il avec onction, est la plus noble des récompenses ; elle vous est due à vous, qui êtes parmi les hommes celui qui s'est le plus approché de Dieu en découvrant le plus important des secrets de la nature

Ivre d'orgueil et de bonheur, Jean-Baptiste Garassus s'écria d'une voix triomphante :

— Ce jour est le plus beau de ma vie ! Plus heureux que Galilée, Salomon de Caus et tant d'autres, je puis jouir de la gloire que vous me décernez, je puis voir mon œuvre s'accomplir. Cette heure, si douce à mon âme, me fait largement oublier mes veilles, mes

rudes labeurs et surtout les jalousies sombres et les douleurs qu'une basse et odieuse envie me suscitait hier encore...

En prononçant ces paroles, Garassus cherchait des yeux son confrère et contradicteur Grenuchot, pour l'accabler du poids de son triomphe.

Le docteur se donnait une peine inutile; Grenuchot était derrière lui, tenant par la main le squelette de l'infortuné Oscar Lavernol, l'amant d'Antonine Bizet, la fille du pharmacien.

En apercevant son plus cruel ennemi, armé de sa formidable pièce de conviction, Garassus se troubla et ne put extraire la moindre parole de son gosier contracté.

— Messieurs les académiciens, s'écria Grenuchot d'une voix de stentor, il est temps de démasquer l'imposture. Cet homme est un fourbe, lâche et ténébreux, qui a voulu tromper l'Institut tout entier. Cet homme, messieurs, pour parvenir aux honneurs et à la fortune, n'a pas craint de toucher à la chose la plus sacrée, la plus saintement respectée : la Mort ! Ah ! messieurs ! honorables confrères ! de quelle indignation ne suis-je pas saisi en voyant tant d'audace, d'as-

tuce et de supercherie. Je ne ferai pas de discours; non, messieurs, en face d'une si immonde fourberie, toute colère cesse pour faire place au mépris le plus profond. Et d'ailleurs, messieurs et chers confrères, pas de paroles inutiles. Lorsqu'on accuse, il faut des preuves, non des mots. Ma preuve, la voici, messieurs. Ce squelette est celui d'un sieur Oscar Lavernol, élève en pharmacie, décédé hier au soir en présence de cinq cents personnes attirées par le bruit de son suicide. Ce *sujet*, messieurs, à la suite d'un chagrin d'amour, avait absorbé quatre onces d'acétate de morphine; il est mort sur le coup; je l'ai disséqué instantanément. Un artiste habile a passé la nuit à le préparer; il est là, prêt à en témoigner. Eh bien! messieurs, maintenant que vous avez vu, maintenant que vous avez touché, je vous le demande : la Mort existe-t-elle? Le docteur Garassus est-il un fourbe?

L'Institut était frappé de stupéfaction. Cinq minutes se passèrent avant que les membres de la docte assemblée pussent recouvrer leur sang-froid et retrouver le fil de leurs idées, qui venait d'être tranché par un événement bizarre et inattendu.

La contrariété se peignit sur tous les visages.

Aucun des savants ne regrettait la résurrection de la Mort et ses suites funestes, nul n'y pensait ; mais ils se voyaient dans l'absolue nécessité de dire oui ou non sans être préparés, et leur chagrin était extrême.

Il fallait faire un discours dans une circonstance grave ; personne n'osait s'exprimer pour l'affirmative ou la négative.

La plupart des savants eussent dit oui ou non indifféremment, mais à la condition d'avoir été prévenus le matin, afin d'être brillants.

Donc, on se taisait.

Dans ce péril imminent et ridicule, le président jeta un regard suppliant sur un de ses collègues et dit :

— La parole est au docteur Durand.

Le savant désigné s'avança en secouant la tête.

Ce docteur Durand était un homme de soixante ans, à la figure de chat, aux yeux noirs et durs. Doué d'une vivacité d'esprit remarquable et d'une grande volonté, il avait pensé que le meilleur moyen de se faire un nom était le travail. Chirurgien en chef d'un hôpital, il avait acquis une grande autorité. L'Académie des sciences s'était bien un peu moquée de cer-

taines découvertes facétieuses qu'il avait prises sous son patronage; mais comme lui-même et mieux que les autres il avait ri le lendemain de ses erreurs de la veille, il ne lui était resté aucun ridicule. Le silence religieux qui se fit à son apparition lui prouva le cas que l'assemblée faisait de son avis.

— Messieurs, dit-il d'une voix calme, depuis un mois je n'ai point parlé dans nos séances, je me suis tu dans mes visites à mon cours; je n'ai dit que juste ce qu'il fallait pour les nécessités de mon service. Depuis un mois, je suis rentré dans moi-même pour examiner avec tranquillité jusqu'où peut aller la stupidité humaine.

Tous les visages parurent inquiets.

Le docteur reprit :

— Oui, messieurs, je voulais voir cela et je l'ai vu. Vous me demandez lequel de ces deux hommes est un imposteur, je vous répondrai avec assurance qu'ils vous trompent tous les deux. Le docteur Grenuchot veut vous en imposer lorsqu'il vient dire qu'il est possible de mourir. Le sujet qu'il vous a montré ne signifie rien. Ce sont des os et voilà tout. Pour savoir si le suicidé est véritablement mort, il faudrait avoir

sous les yeux toutes les parties de son corps que l'opérateur s'est empressé d'égarer. Qui sait, messieurs! peut-être à l'heure où nous parlons, le cœur ou le cerveau de ce misérable gémit de son infortune dans quelqu'infect charnier.

L'assemblée entière et les auditeurs assez rapprochés de l'estrade pour entendre l'orateur firent un mouvement d'effroi.

Jean-Baptiste Grassus, voyant un prince de la science donner un démenti à son ennemi, ne se sentait pas d'aise, mais sa joie ne fut pas de longue durée. Le docteur Durand reprit :

— Je conclus. Le docteur Grenuchot ment ou se trompe. Quant au docteur Garassus, la question est plus grave. Lorsque la Mort a arrêté son cours, M. Garassus a été le premier à s'en apercevoir, mais au lieu de signaler cet événement à l'Académie et de rechercher avec elle les causes d'une pareille perturbation dans l'ordre naturel, poussé par son orgueil gascon, par la cupidité, par toutes les passions viles qui rongent le cœur de l'homme, il s'est écrié avec une outrecuidance stupide : « J'ai tué la Mort! » Ah! messieurs, si M. Garassus avait par un hasard quel-

conque trouvé le secret de la nature, s'il avait réellement arrêté la Mort dans son œuvre destructive, ce ne seraient point des couronnes qu'il faudrait lui décerner : il mériterait d'être chargé de chaînes, et nul supplice ne serait suffisamment cruel pour le punir du mal qu'il aurait fait à ses semblables. Quelques mots encore et vous partagerez mon opinion; ou plutôt attendez : dans quelques instants, ces banderoles vont se changer en drapeau de deuil, cette foule joyeuse et insouciante va se tordre éperdue dans une agonie sans fin.

X

LA FÊTE DE LA MORT

— Comme tous les esprits étroits, continua l'orateur, le docteur Garassus n'a vu que le côté vulgaire de sa prétendue découverte. Il s'est dit, dans son esprit méridional, que le médecin qui guérirait de la Mort serait un fort grand homme, auquel l'humanité dresserait des statues de bronze après avoir rempli ses poches d'argent. Le pauvre homme !

— Pardon ! s'écria Garassus, qui sentait que l'heure de l'audace était arrivée, pardon : voilà deux heures que vous m'injuriez de la plus grossière façon. Un

instant j'ai espéré que l'un de mes confrères ou le président de cette assemblée me feraient respecter; puisqu'il n'en est rien, je relève la tête et je vous dis: Quel intérêt avez-vous à me nuire? dans quel but voulez-vous rabaisser la grandeur de mon œuvre?

Le docteur Durand regarda Garassus avec un mépris écrasant, puis, se tournant vers ses collègues, il leur dit :

— Cet homme, heureusement, n'appartient pas à l'Institut; il n'est point mon égal, je ne lui dois aucun égard, aussi me dispenserai-je de lui répondre. A vous, chers collègues, je ne dirai qu'une chose : Regardez le ciel!

Les savants levèrent la tête et frémirent.

Des myriades d'insectes, mouches, frelons, guêpes, abeilles, cousins, moustiques et papillons, grouillaient dans l'espace, qu'ils obscurcissaient.

— Regardez la terre, continua le docteur Durand.

L'illustre assemblée baissa les yeux et remarqua en tressaillant que le sol était jonché d'affreuses bêtes, macédoine infecte variant du cloporte au crapaud. On ne voyait plus le sol.

— Si cet ordre de choses dure encore un mois, reprit le docteur Durand, vous ne verrez plus la lumière du soleil, vos pieds ne pourront plus fouler la terre.

Un long frémissement parcourut l'assemblée. Le docteur Durand éclata de rire.

— Tenez ! ajouta-t-il, voici la réponse de la nature à ceux qui veulent la réformer. Il y a cinq minutes qu'un animal céphalique, trompé par les apparences, a pris pour une vraie tête la perruque du vainqueur de la Mort, ce qui fait honneur au coiffeur qui l'a confectionnée. Eh bien ! messieurs, depuis cinq minutes, — vous pouvez vous en assurer, — le misérable animal — je parle de l'insecte — est devenu trois fois grand père.

Pour ne pas avoir l'air de frémir, l'assemblée entière se gratta.

— Maintenant, messieurs, que la nature a parlé, reprit le docteur Durand, qu'il vous plaise d'écouter un peu l'humanité. Appariteurs ! faites avancer les députations.

Les huissiers ouvrirent une barrière qui contenait une foule nombreuse, et l'on vit s'avancer en bon

ordre et bannières en tête différentes députations des habitants de Paris.

La première qui se présenta était véritablement lugubre ; elle était composée de six hommes.

Le premier, le second et le troisième étaient tout de noir habillés ; l'un avait un chapeau à cornes, l'autre des bottes à l'écuyère, le troisième ressemblait à un huissier tombé dans le malheur. Des trois autres, deux portaient la blouse blanche, le dernier avait un vieil habit marron, ses oreilles étaient illustrées d'anneaux d'or.

L'homme au chapeau à cornes, appuyé sur une canne d'ébène à pomme d'ivoire, parla en ce termes :

« — Illustres et excellentissimes savants, au nom de l'humanité, jetez un regard favorable sur les infortunés employés des pompes funèbres !... »

— Ombre microscopique de Louis Blanc, murmura le docteur Delsucq, souris dans ton tombeau, voici des gaillards qui viennent réclamer le droit au travail.

L'orateur continua :

— «... Presque tous chargés de famille, nous nous voyons dans l'impossibilité de nourrir nos enfants. L'ouvrage ne va plus, nos économies sont mangées ; qu'allons-nous devenir? M. le fossoyeur, que vous voyez ici, — celui qui a l'habit marron, — nous conseillait de monter une fabrique de noir animal, que nous aurions alimentée avec les os de nos pères et des vôtres ; mais outre que ce procédé serait d'une délicatesse contestable, nous avons acquis la certitude que ce triste expédient nous nourrirait pendant trois mois seulement, les actionnaires voulant naturellement retirer un bon bénéfice de leur argent. Dans cette triste conjoncture, nous venons nous jeter aux pieds de l'Académie de médecine, toujours si bienveillante pour nous, la suppliant de nous continuer ses bontés. »

Le président répondit :

— Nous voudrions pouvoir compatir à vos douleurs et soulager votre détresse, mais nous sommes impuissants ; adressez-vous au docteur Garassus.

— Ah ! oui, dit le commissaire ordonnateur en brandissant sa canne, celui qui a tué la Mort, le lâche !

— Docteur Garassus, s'écrièrent ensemble le com-

missaire, le croquemort, le marbrier et le fossoyeur, docteur Garassus, du pain ou la Mort !

Le Gascon troublé répondit :

— Messieurs et chers confrères... c'est-à-dire non : Messieurs et chers auxiliaires, je comprends et j'apprécie votre détresse. Je voudrais pouvoir la calmer. Cependant, permettez-moi de vous dire que votre infortune, si regrettable qu'elle soit, tient une bien petite place dans la balance de l'humanité.

— Où qu'elle est c'te balance-là ? demanda le fossoyeur.

Le docteur continua :

— Votre infortune, dis-je, tient peu de place dans la balance de l'humanité. Qui vous empêche d'ailleurs de changer de métier ? Le commissaire ordonnateur ne pourrait-il conduire des noces ou des baptêmes ? Le croquemort rougirait-il de devenir porteur de chaises ? Le fossoyeur n'a-t-il pas en lui l'âme d'un terrassier ? Le marbrier élèvera ses monuments à l'amour au lieu de les consacrer à la Mort. Le fabricant de cercueils fera des chaufferettes.

— C'est bien dur tout de même.

— Sans doute, il est dur de changer subitement

de position ; mais figurez-vous que vous avez joué à la Bourse. Puis, messieurs et chers auxiliaires, ne comptez-vous pour rien le bonheur de ne pas mourir ?

— Qu'est-ce que cela nous fait de ne pas mourir, dit le fossoyeur, si nous ne pouvons pas vivre ?

— Permettez, s'écria Garassus, vous tombez dans le paradoxe.

— Il nous ôte notre pain, et il nous dit des sottises ; elle est trop forte, celle-là. A bas le docteur Garassus ! s'écria le fossoyeur en descendant de l'estrade.

La foule répondit :

— A bas le tueur de la Mort !

Un silence profond succéda à ces cris de colère. Une nouvelle députation venait de remplacer la première : elle était composée de deux jeunes prêtres ; l'aîné n'avait pas trente ans, le plus jeune paraissait en avoir vingt-cinq. Deux jeunes femmes portant le costume des sœurs de la Visitation les suivaient, soutenues par une vieille carmélite au visage rempli de douceur et de sainte quiétude.

— Illustres savants, dit le plus jeune des deux

abbés, nous venons à vous au nom des prêtres, nos frères, qui prêchent la charité aux riches, la résignation aux pauvres, l'amour de Dieu à tous. Les uns sont dans nos campagnes, enseignant la parole du Seigneur. D'autres sont dans les villes pour empêcher qu'elle n'y soit oubliée. D'autres encore sont au delà des mers chantant des hymnes à Dieu, parce qu'ils sont ses serviteurs; priant pour la France, parce qu'ils sont ses enfants, avec ces bonnes sœurs qui nous accompagnent et qui sont plus connues des pauvres que de vous. Nous venons vous implorer. Est-il vrai, dites-nous, que par votre science vous êtes arrivés à enchaîner la Mort?

— Cela est vrai, répondit le Garassus.

— S'il en est ainsi, reprit l'autre prêtre, vous pouvez, à votre gré, arrêter ses effets?

— Je le puis.

— Eh bien, monsieur, par amour pour votre prochain, permettez à la Mort d'épargner l'humanité tout entière; mais faites qu'elle sévisse sur nous comme autrefois.

— Pourquoi voulez-vous être privilégiés?

— Hélas! parce que la volonté humaine a des

bornes. Nous avons délaissé tous les biens de la terre pour l'amour de Dieu, nous n'avons ni les joies de la famille, ni les joies du cœur ; l'ambition nous est défendue, l'avarice nous serait inutile. Nous savons que le Seigneur veut être adoré sans partage, et nous avons promis de l'aimer seul et au-dessus de tout. Mais, en échange, le Seigneur notre Dieu nous a dit : « Adorez mon père, et le royaume des Cieux sera à vous, et vous acquerrez la vie éternelle. » Aujourd'hui, vous remplacez la vie éternelle que Dieu nous avait promise par une existence sans fin ; qu'allons-nous devenir ? Devant cette vie d'épreuves éternelles, devant cette interminable existence qui ne doit avoir ni fin ni récompense, notre foi ne chancelle pas, mais nos forces nous trahissent. Si nous ne devons pas nous asseoir à la droite de Dieu, qui aimerons-nous? Si l'on ne meurt plus, qui pourrons-nous pleurer ?

— Messieurs, reprit Garassus, Dieu est tout-puissant, sa volonté doit être respectée. Si j'ai paralysé les effets de la Mort, c'est qu'il a bien voulu le permettre. Il est étonnant que ce soient ses ministres qui viennent publiquement demander à se soustraire aux arrêts qu'il lui a plu de décréter.

Les deux prêtres s'inclinèrent sans répondre, mais l'une des religieuses, qui était blonde, releva la tête, lança au père d'Hélène un regard plein de feu et lui dit :

— Rien ne nous prouve, monsieur, que vous soyez l'instrument de Dieu ni que votre science ai accompli sa volonté. Au contraire, tout porte à croire qu'en touchant à son œuvre, vous avez commis un sacrilége. Si Dieu, pour punir l'humanité de ses fautes, avait voulu la rendre immortelle, il aurait annoncé sa volonté dans les saintes Écritures, et les prophètes auraient prédit ce formidable châtiment. Non, monsieur, Dieu n'a pas voulu que la durée de la vie fût augmentée ; si tel eût été son dessein, il nous eût donné de plus grandes forces pour résister à la tentation ; il nous eût envoyé des anges, afin que le mot « mère » dit tout bas à notre oreille éloignât l'esprit du mal.

La jeune sœur, suivie de ses compagnes, descendit de l'estrade, et quand la foule les interrogea, elles répondirent :

— Que la volonté de Dieu soit faite.

La foule cria :

— A mort le docteur Garassus!

Trois hommes vêtus de chemises rouges, coiffés de bonnets verts, succédèrent aux prêtres.

— Que voulez-vous ici, misérables? demanda le docteur Garassus.

— Nous voulons savoir, répondit l'un d'eux, pourquoi, espèce de médecin de malheur, tu as tué la Mort?

— Oh! oh! mes maîtres, reprit le docteur, je crois que vous m'interrogez!

— Nous le croyons aussi.

— De quel droit?

— Du droit qu'a tout homme qu'on vole de se plaindre. La justice humaine nous a condamnés à traîner cette chaîne à perpétuité, c'était son droit, c'était son devoir. Au bagne, on meurt jeune, et nous espérions dans la clémence du grand juge; la mort, c'était notre grâce, et voici que toi, assassin patenté, toi qui n'es ni magistrat, ni juré, tu nous condamnes à souffrir éternellement. Tu nous forces à vivre avec nos remords, qui augmentent chaque jour. Ainsi il suffirait de ta simple volonté pour que le cadavre de ma maîtresse, assassinée par moi dans un moment de

jalousie, m'appelât meurtrier jusqu'à la fin des siècles, cela ne se peut pas. Demande à mon compagnon s'il n'est pas las de voir brûler la ferme de son frère, à laquelle il a mis le feu depuis tantôt vingt ans ? Demande à l'autre, au notaire, si les larmes des clients qu'il a ruinés n'inondent pas ses nuits ?

— Par exemple ! s'écria Garassus, il ne suffit pas que je sois insulté par mes collègues, il faut encore que la lie de l'espèce humaine me vienne cracher l'injure à la face. Messieurs, vous qui êtes mes confrères, me laisserez-vous vilipender ainsi ?

— Ces hommes sont des malheureux, dit sévèrement le docteur Durand, mais vous aggravez leur malheur, ils ont le droit de se plaindre.

— Sois maudit ! cria le forçat, sois maudit !

La foule hurlait toujours.

Le docteur Garassus, haletant, essuyait son front couvert de sueur. Ce Gascon, qui avait rêvé toutes les gloires, qui avait eu toutes les ambitions, commençait à comprendre qu'il avait fait fausse route. Il voyait s'ouvrir devant lui un abîme et toute retraite était impossible. Pendant que la foule demandait sa tête, ses confrères restaient indifférents,

et les membres de l'Institut paraissaient heureux de cette lugubre disgrâce.

Jean-Baptiste Garassus avait cherché une issue par laquelle il pourrait s'évader. Ses yeux s'étaient portés sur le contrebord de l'estrade, où une entrée avait été pratiquée par les machinistes, curieux de voir la fête et surtout la docte assemblée.

Comme tout le monde était occupé à regarder les trois forçats, qui s'éloignaient avec la majesté des gens qui n'ont plus rien à craindre des autres hommes, Jean-Baptiste s'élança vers l'entrée du contrebord; mais, au moment où il allait franchir la rampe, il fut arrêté par une nouvelle députation. C'était celle des incurables.

L'homme qui la conduisait était aveugle et s'était trompé de chemin.

Le docteur Garassus comprit que la fatalité était contre lui, et il se mit à trembler.

Le docteur Durand le regardait avec un sourire de mépris et un haussement d'épaules qui eussent épouvanté le pauvre homme s'il avait pu les apercevoir.

Les incurables recommencèrent les plaintes de leurs prédécesseurs; leurs récriminations furent encore

plus navrantes, parce qu'à chaque plainte ils exhibaient leurs infirmités.

— Pourquoi veux-tu me faire vivre, disait l'un, puisque je ne puis voir la lumière du jour ?

— Pourquoi prolonger ma vie ? disait l'autre, j'ai un cancer qui me ronge le foie, ainsi que faisait le vautour de Prométhée, et cependant je n'ai pas dérobé le feu du ciel.

— Vois, disait un autre, nous souffrons tous ; la société a eu pitié de nous et nous a enfermés dans un hospice, afin que nos souffrances soient soulagées ; mais comme la société ne ment que lorsqu'elle fait le mal, elle n'a pas voulu que nous pussions nous illusionner. Elle a écrit sur le fronton du temple de sa charité

HOSPICE DES INCURABLES

Nous n'avions qu'un espoir de guérison : la Mort ; tu nous l'enlèves, sois maudit !

— Eh bien ! dit le docteur Durand avec un sourire diabolique, eh bien, maître Garassus, vous voyez que

tout n'est pas rose dans le rôle de bienfaiteur de l'humanité ?

Jean-Baptiste, abruti, épouvanté, se tenait assis sur le trône qu'on lui avait élevé le matin. Son regard était fixe, la sueur coulait le long de ses joues vertes et il tremblait de tous ses membres.

Une députation de lâches vint après les incurables. Tous avaient reçu un soufflet ou un crachat à la face, et comme ils avaient été lâches en recevant l'affront, ils étaient insolents en prodiguant les insultes.

— Misérable docteur! disait leur chef, en exilant la Mort, tu nous as ôté le droit de nous venger, sois maudit!

Le docteur Durand avait entendu avec un certain plaisir l'humanité insulter le vainqueur de la Mort; mais en voyant les lâches se mettre en colère contre un homme qui n'aurait su leur répondre, il se leva d'un air indigné et dit :

— Tourbe infâme et ignoble, que ne vous fâchiez-vous en recevant l'offense qui vous a stigmatisés? Il fallait vous venger avant de venir ici. Allez vous faire pendre ailleurs!

— Monsieur! dit l'un des lâches, à qui l'âge mûr

du docteur Durand donnait de l'aplomb, vous allez vous repentir de ce que vous avez dit : prenez garde à vous !

Le docteur Durand, avec une vigueur qu'on n'aurait pas soupçonnée en lui, enleva l'homme et le balança dans l'espace.

— Pardon ! pardon ! s'écria le lâche, je vous prenais pour le docteur Barlugeot, mon ami.

— Maître, dit le docteur Durand en déposant le lâche sur l'estrade, quand on a des échines aussi souples que les vôtres, on peut bien faire des vilenies, mais il ne faut pas y ajouter de préface.

Mille autres députations vinrent encore. Des courtisanes, des adultères, des ingrats, tous ceux qui font le mal sous la voûte des cieux défilèrent devant le Garassus anéanti, demandant la Mort à grand cris.

Le dernier homme qui vint exhaler sa plainte était un poëte de vingt ans.

— Célèbre savant, s'écria-t-il, vous avez bien fait de tuer cette muse aux yeux caves, déesse impudique de charniers, prostituée des cimetières, qui traîne partout son linceul impur.

A cette voix amie, Garassus ouvrit les yeux.

— Mais si l'on doit toujours vivre, s'écria le poëte, veuillez m'ouvrir un crédit chez votre bottier.

Peu à peu, les membres de l'Institut avaient quitté la place, Garassus se débattait avec le jeune poëte, lorsque, pareil à un flot tumultueux, le peuple se rua sur l'estrade et s'empara du vainqueur de la Mort en criant :

— A bas Garassus ! à l'eau !

— Ma fille, Karnix, cria le docteur, à moi ! à moi !

Mais aucune voix ne répondit à cet appel désespéré.

Au commencement de la cérémonie, Hélène et Karnix, suivis de Zidore, avaient été s'asseoir sous les arbres dans le parc du Prince-Eugène.

— Mon père est heureux, avait dit Hélène, soyons heureux aussi. Venez me dire combien et comment vous m'aimez.

Il y avait longtemps que les deux jeunes gens parlaient d'amour lorsqu'un immense hourra vint les rappeler à eux.

Ils regardèrent, et ils virent une foule furieuse encombrer le pont d'Iéna, torturant un homme dont

ils ne pouvaient voir les traits, tant il était bourré, ballotté et bousculé.

— C'est un homme qu'on va jeter à l'eau, dit tranquillement Karnix; on lui a attaché une pierre au cou.

— Mon père! c'est mon père! s'écria Hélène; c'est mon père, sauvez-le, Robert, sauvez-le!

La foule balançait le corps du docteur par-dessus le parapet.

— Mamselle, dit Zidore, soyez tranquille; je connais les Parisiens; s'ils voulaient noyer le docteur pour de bon, ils lui auraient ôté ses lunettes d'or.

Malgré l'observation de Zidore, l'infortuné Garassus fut lancé dans l'espace.

— Vive la Mort! cria le peuple.

Et le corps du docteur tomba lourdement dans la Seine.

XI

LES INFORTUNES DU DOCTEUR

L'infortuné Jean-Baptiste Garassus, orné d'un immense pavé, était tombé dans la Seine la tête la première.

La foule, ivre de joie, contemplait en riant atrocement le gigantesque rond produit sur la surface du fleuve par le docteur qu'elle venait de cracher dans l'eau, aux cris mille fois répétés de : Vive la Mort!

Les députations qui étaient venues se plaindre à l'Académie se faisaient remarquer par leur joie féroce.

Les croquemorts, en compagnie de quelques femmes perdues, avaient formé de lugubres quadrilles, qu'aucune musique ne venait égayer.

Les membres de la Faculté de médecine s'étaient séparés afin de fuir le tumulte. Plusieurs d'entre eux avaient été maltraités par la foule qui, confondant dans sa haine tous les médecins, croyait voir le docteur Garassus dans tout homme vêtu de noir et orné d'une cravate blanche.

Le docteur Delsucq, le faux ami du vainqueur de la Mort, avait été victime de sa ressemblance avec Garassus. Au carrefour de l'École militaire, une bande furieuse s'était ruée sur lui et lui avait donné force gourmades.

— Messieurs, mes amis, s'était écrié le perfide Gascon, je suis médecin, c'est vrai, — il n'y a pas de sot métier, — mais jamais, au grand jamais, je n'ai empêché les gens de mourir, bien au contraire.

Heureusement pour lui, les cris poussés par les assassins de Garassus vinrent faire diversion, et il put s'échapper en gagnant la cour de l'École.

Au milieu du pont, le docteur Grenuchot, l'antagoniste de Garassus, haranguait la populace.

— Braves et dignes ouvriers de Paris! s'écriait-il, vous venez de donner un grand exemple au monde en punissant le plus grand des imposteurs. La justice du peuple est la justice de Dieu. Que vos consciences ne soient point troublées. Si ce fourbe a tué la Mort, que risque-t-il, puisqu'on ne meurt plus? Si la Mort n'est pas morte comme il se plaisait à le faire croire, tant pis pour lui, il n'a que ce qu'il mérite et son châtiment n'est pas à la hauteur de son crime. Gardez avec vigilance les bords de la rivière, afin que quelque fanatique de sa doctrine ne vienne pas le soustraire à votre vengeance. Ne permettez, sous aucun prétexte, que son corps soit retiré avant huit jours, afin qu'on puisse exposer à la vue de tous son cadavre putréfié comme une preuve palpable de son odieux mensonge. En vérité, je vous le répète, la mort de ce faux bienfaiteur de l'humanité sera une leçon efficace pour les malheureux qui pourraient encore être tentés de nous tromper.

— Puissent mourir ainsi tous les charlatans, dit en souriant avec amertume et en regardant Grenuchot avec mépris, le docteur Durand qui passait.

Un éclair de rage triomphante passa dans les yeux

de Grenuchot, qui s'écria, en montrant le docteur Durand à la foule inassouvie :

— Mes amis, mes frères, voici le complice du prétendu vainqueur de la Mort. Faites justice ; qu'il aille rejoindre son digne confrère.

Quelques jeunes gens s'avançaient déjà pour mettre à exécution l'ordre donné par Grenuchot.

Calme et digne, le docteur Durand semblait ignorer ce qui se passait autour de lui. En voyant la sérénité qui rayonnait sur son visage, nul n'aurait pu croire qu'il jouait le rôle de la victime dans l'horrible drame dont Grenuchot était le héros.

Déjà plusieurs bras s'étaient levés sur le vieillard, lorsqu'un homme du peuple, au regard sauvage, fendit la foule.

— Arrêtez! cria-t-il, que personne ne bouge. Le premier qui lève la main, je l'étends raide.

— Faites justice! criait Grenuchot. A l'eau, le défenseur de Garassus, à l'eau!

— Mes amis, dit l'homme, cet enragé-là vous trompe. Ce brave monsieur que vous voulez noyer est le chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, le docteur Durand. Ne le reconnaissez-vous pas? C'est un bon,

celui-là. Il en a sauvé plus d'un parmi nous. Sans lui, on me coupait la jambe, à moi qui vous parle, et encore il m'a fourré de l'argent quand je suis sorti de l'hospice.

La foule s'éloigna respectueusement, et toutes les têtes se découvrirent.

Le docteur Durand s'avança vers Grenuchot :

— Je vous remercie, fit-il, de m'avoir montré que le peuple se souvient et qu'il est reconnaissant pour ceux qu'il aime ; il m'eût été cruel de perdre une illusion qui m'est chère.

Ayant dit, toujours avec la même sérénité, il continua sa route en saluant affectueusement la foule qui s'écartait sur son passage.

— Place ! place ! cria tout à coup une voix formidable.

C'était Robert Karnix qui, tenant Hélène éperdue dans ses bras, arrivait suivi de Zidore.

Le chasseur de tigres faisait des efforts surhumains pour se frayer un passage. Hélène appelait son père en sanglotant. Pour Zidore, il semblait n'avoir qu'une pensée : préserver Hélène du contact de la foule.

Lorsque Karnix fut arrivé au fer à cheval, il déposa son précieux fardeau sur un banc de pierre.

— Que voulez-vous ? lui demanda le docteur Grenuchot, qui sentait en lui un ennemi.

— Ce que je veux ! s'écria Robert, je veux venger le père de ma fiancée, je veux que ceux qui l'ont tué me payent son existence au prix de la leur. Voilà ce que je veux.

Puis, s'adressant au peuple, il s'écria d'une voix tonnante :

— Misérables, lâches, vous vous êtes mis mille pour tuer un vieillard. Et vous n'avez pas honte ! vous restez là, foule hébétée et sans cœur, qu'attendez-vous ? la récompense de votre forfait ? vous allez l'avoir, j'en jure Dieu.

— A l'eau la nichée du Garassus ! cria Grenuchot. Mes enfants, mes frères, ne vous laissez pas insulter ainsi. Vous avez fait justice du loup, anéantissez sa portée si vous voulez éviter de nouveaux malheurs.

La foule grouillait insouciante, sans prêter la moindre attention aux paroles des deux adversaires.

Karnix s'approcha de Grenuchot, il éleva son poing

comme une massue, et pareil à ces gens qui éprouvent leur force sur le Turc des Champs-Élysées, il le laissa retomber sur la tête de l'ennemi du pauvre Garassus.

La tête du docteur rendit un bruit sourd, qui fit frissonner les spectateurs. Le crâne s'était aplati comme un chapeau Gibus. Les yeux sortaient de leurs orbites, le nez aquilin du misérable était devenu affreusement camard.

Le peuple se mit à rire d'une façon indécente en voyant cette tête de médecin rentrer dans son faux-col.

Grenuchot qui, si la Mort n'eût pas été morte, n'aurait pas vécu une minute, gesticulait de toutes ses forces sans pouvoir articuler un seul mot.

Le peuple riait toujours.

Après divers mouvements indécis, Grenuchot se baissa jusqu'à terre et ramassa les menus morceaux de la cervelle. Puis, appuyant fortement les deux mains contre ses tempes, il remit sa tête dans son état presque naturel, et il dit à Karnix :

— Monsieur, vous êtes un brutal, vous me rendrez raison de l'offense que vous venez de me faire.

— Remettez donc votre boule à l'endroit, dit Zidore, ça vous fait regarder de travers, ce qui n'est pas poli.

Le docteur porta les mains à sa tête avec inquiétude.

La foule, habituée depuis un mois aux événements les plus lugubrement cocasses, ne s'occupait déjà plus de la dispute qui venait d'avoir lieu entre le rival du docteur et son gendre. Tout son intérêt s'était porté sur cette belle jeune fille qui pleurait toutes les larmes de son âme.

On avait interrogé Zidore, il avait répondu :

— C'est la petite du monsieur à qui vous avez fait boire un bouillon.

— C'est bien mal, dirent quelques femmes, d'avoir tué le père de cette enfant.

— De quoi! d'avoir tué? Puisqu'on ne meurt plus elle est bonne, celle-là, dit l'un des assassins. D'ailleurs, fallait qu'il dît qu'il avait une fille, nous ne pouvions pas le deviner, nous autres!

Zidore s'était agenouillé devant Hélène et tenait l'une de ses mains.

— Mamselle, disait-il tristement, ne pleurez pas

comme ça, votre papa ne risque rien, puisqu'on ne meurt plus ; à quoi que ça sert, d'ailleurs, de se désoler ? ce n'est pas raisonnable. Tenez, mamselle, voyez, voici M. Robert qui va repêcher votre papa. Ne pleurez plus, ne pleurez plus, je vous en prie ; que faut-il vous dire pour vous empêcher de pleurer ?

La foule, qui s'était montrée si cruelle un instant auparavant, s'attendrissait aux larmes de la jeune fille.

Karnix, qui suivait avidement les impressions de la populace, crut le moment favorable pour tenter un effort en faveur du père de sa bien-aimée.

— Malheur à vous tous ! cria-t-il d'une voix de stentor, malheur, trois fois malheur ! Un homme, un seul connaissait le secret de la Mort, et vous l'avez précipité dans un abîme. Ne vous plaignez pas des maux qui vous accablent, vous les avez mérités.

— C'est lui qui nous a fait faire le coup, hurla la foule, en désignant Grenuchot, encore tout étourdi du horion qu'il avait reçu.

— Eh bien ! s'écria Karnix, puisque vous vous êtes laissé entraîner par un mauvais conseil, écoutez un bon avis, qui pourra tout racheter.

— Parlez, parlez ! cria-t-on de toutes parts.

— Aidez-moi, reprit Karnix, à délivrer l'infortuné que vous avez si horriblement maltraité ; suivez-moi et faites ce que je ferai.

Une multitude d'hommes jeunes et vigoureux s'apprêtaient à suivre l'orateur. Ils furent retenus par la voix perçante de Grenuchot :

— Mes amis, mes frères, criait le perfide, ne vous laissez pas influencer par cet étranger suspect : c'est le gendre futur de celui qui tenait le genre humain sous sa dépendance. Que vient-il vous dire ? de retirer le cadavre de l'imposteur ? C'est absurde. Si, selon leur doctrine, la Mort est morte, que craignent-ils ? Si, au contraire, selon mon opinion, le fourbe qui gémit au fond de l'eau a enchaîné momentanément la Mort, assurons-nous de son méfait. Son cadavre, je l'ai dit, sera la preuve de son imposture.

Robert Karnix reprit :

— Ne perdons pas un temps précieux en paroles inutiles. Je vous jure que le docteur Garassus tient seul la Mort entre ses mains. Lui seul peut vous la rendre. Écoutez-moi, je vous jure en son nom qu'il fera ce que vous voudrez. Oui, je l'avoue,

un instant entraîné par un fol orgueil, pour rendre son nom à tout jamais célèbre, sans mesurer la portée de son action, il a enchaîné la Mort. Maintenant, convaincu par vos plaintes, les persécutions qu'il a éprouvées et surtout la certitude que ce qu'il prenait pour un bonheur est une déplorable calamité, il délivrera la funèbre captive ; mais encore une fois, lui seul peut vous la rendre ; il faut le sauver.

— Mensonge ! imposture ! cria Grenuchot. Peuple français, on t'abuse !

— Tenez, continua l'amant d'Hélène Garassus, laissez-moi retirer le docteur ; s'il ne fait pas ce que vous lui demanderez, vous serez toujours maîtres de le rejeter à l'eau.

— C'est vrai, murmurèrent ceux qui avaient été les plus empressés à commettre le crime.

En une minute, tous les bateaux amarrés sur les bords fangeux qu'arrose la Seine furent mis en réquisition. Mille esquifs couraient la surface du fleuve montés par d'intrépides ravageurs, hommes de résolution, habiles en ces sortes de recherches.

Karnix, qui avait traversé à la nage les cataractes

du Nil, conduisait les explorations avec une adresse, une force et un sang-froid infinis.

Malgré les efforts et la persistance des sauveteurs, la nuit vint et l'on ne put retrouver le cadavre du docteur.

L'INVENTEUR, SA FEMME ET SON ASSOCIÉ

En tombant dans l'eau, l'infortuné Jean-Baptiste Garassus, qui ne savait pas nager, avait fermé les yeux et attendu la Mort.

A son grand étonnement, lorsqu'il reprit l'usage de ses sens, il ne se trouva nullement incommodé. Le pavé auquel il se trouvait annexé le retenait captif au fond de l'eau, et des myriades de petits poissons, le prenant pour un pisciculteur, le regardaient avec une attention soutenue.

Le premier soin du docteur fut de chercher dans sa poche un instrument tranchant afin de se délivrer de son ancre de perdition. Sa lancette tomba naturellement sous sa main, et, en un clin d'œil, il put cou-

per la corde qui le retenait au fond d'une onde qui, pour être douce, lui paraissait amère.

Il espérait que, délivré du funeste pavé, il remonterait à la surface de l'eau, mais il n'en fut rien. La quantité de liquide qu'il avait absorbée avait rendu son corps trop lourd.

Une terreur affreuse s'empara du pauvre Gascon.

— Mon Dieu, disait-il, dois-je rester jusqu'à la fin des siècles dans ce lieu humide, où certainement je ne saurais manquer d'avoir des rhumatismes ?

Et il faisait, sans succès, des efforts désespérés pour sortir de l'abîme où sa vanité et la méchanceté des hommes l'avaient précipité.

— Quel triste sort n'est pas le mien, continuait-il, moi qui n'aime pas le poisson. Quand bien même je l'aimerais, je ne saurais le manger cru. Mon Dieu ! tout cela est bien désagréable.

Pendant qu'il faisait ces tristes réflexions, le docteur se sentit légèrement soulevé. Étonné, il regarda attentivement autour de lui, et il poussa un cri de joie en s'apercevant que le hasard l'avait fait tomber sur la chaîne de touage qui, avant que Paris ne fût de-

venu un port de mer, aidait les gros bateaux à faire a traversée jusqu'à Rouen.

— La Providence est pour moi, murmura le docteur, je suis sauvé.

En effet, les secousses imprimées à la chaîne devinrent de plus en plus sensibles, et, vingt minutes après, Jean-Baptiste Garassus se trouvait de nouveau suspendu dans l'espace et retombait à moitié mort sur un bateau chargé de charbon.

L'équipage, composé de trois marins de Seine, assez surpris d'abord par la présence du si singulier hôte que la Providence leur envoyait, tinrent conseil et décidèrent qu'il valait mieux débarquer séance tenante le noyé — au risque de perdre la prime — que de faire route en compagnie d'un cadavre vert et boursouflé, qui n'allait pas manquer de tomber en putréfaction avant peu de temps.

Deux d'entre eux armèrent une petite chaloupe, pendant que le troisième gardait le bateau, et conduisirent le noyé sur le rivage, où ils l'abandonnèrent.

Le grand jour, le saisissement et la peur d'être reconnu avaient ôté à Garassus l'usage de ses sens. Lorsqu'il revint à lui, ce ne fut pas sans surprise qu'il

se trouva assis près du fourneau d'une machine à vapeur.

On l'avait placé là pour le faire sécher.

Le docteur jeta les yeux autour de lui. Depuis son saut périlleux il était en proie à une inquiétude assez naturelle. L'endroit où il se trouvait était une usine immense, dans laquelle on travaillait le fer, l'acier et le cuivre nécessaires à la construction des machines de mécanique, comme disait, quatre cent ans avant, M. de Maucounis.

Garassus se leva et se dirigea vers un homme qu se trouvait à quelques pas de lui.

— Pas par là, monsieur, lui cria l'homme, pas par là, vous allez vous faire broyer par le laminoir.

Le docteur se retourna avec effroi et vit les cylindres menaçants de la terrible machine.

— Merci, monsieur, dit-il à celui qui venait de lui donner un avis si opportun ; je vous dois la vie deux fois, car je suppose que c'est vous qui m'avez sauvé de l'eau.

Celui auquel le père d'Hélène parlait était un homme d'une quarantaine d'années. Il était pâle et souffrant,

son visage portait les traces d'une vie malheureuse et fortement éprouvée.

— Monsieur, répondit-il avec douceur en allant au-devant du praticien, vous ne me devez rien, puisque grâce à un misérable médecin, nommé Garassus, on ne meurt plus. Je vous ai évité quelques désagréments. Voilà tout. Aussi minime que soit le service, je suis heureux de vous l'avoir rendu.

En entendant prononcer son nom avec tant de mépris et d'amertume, le docteur se sentit frissonner, mais il dissimula prudemment son émotion.

— A entendre vos paroles, dit-il, on peut supposer que la vie est amère pour vous, monsieur.

— Bien amère, en effet.

— N'êtes-vous point le maître de ce bel établissement?

— Si, monsieur, malheureusement ; je me dois aux nombreux ouvriers qui vivent de mes travaux et de mes inventions ; sans cela ils manqueraient de pain : cette considération me force à rester dans ces lieux, que je voudrais fuir à tout prix.

— Votre infortune est-elle si grande que vous ne

puissiez y trouver un remède, ou tout au moins une consolation ?

— Mon malheur est si grand que jamais homme ne fut plus malheureux que moi sur terre. Depuis que l'infâme médecin dont je vous parlais a supprimé la Mort, mon supplice, pareil à celui des damnés du Dante, sera éternel.

— Diable ! diable ! fit Garassus troublé.

— Ah ! reprit l'inventeur, c'est une horrible et lamentable histoire que la mienne ; je vais vous la raconter.

Le docteur inclina la tête en signe d'assentiment, l'homme reprit :

— Je me nomme Georges Pudler ; je suis né de parents pauvres ; à l'âge de vingt ans, j'étais un simple ouvrier ajusteur. Grâce à mon travail, j'étais quinze ans après le plus riche et le plus habile industriel de France, et notre auguste souverain avait, de cette main qui fait trembler le monde, attaché à mon cou la croix de commandeur. Vous voyez que je possédais bien des éléments de bonheur.

— On serait heureux à moins, répondit Garassus.

— Une nouvelle invention plus lumineuse que les

autres allait mettre le comble à ma réputation : j'avai découvert le secret de la navigation aérienne.

— Bigre! fit Garassus.

— Oui, j'avais fait un ballon d'un tissu indestructible. Un système de poulies et de volants habilemen combinés le faisait mouvoir. Le vide seul suffisait pour mettre le tout en mouvement.

— Prodigieux! inouï! s'écria Garassus.

— Mon Dieu, non, reprit Georges Pudler, rien de plus simple ; monsieur, suivez bien mon raisonnement.

L'inventeur reparaissait sous le désespéré.

— Suivez bien mon raisonnement : mon appareil était armé de vingt-quatre poulies, munies chacune de poids différents, ce qui établissait une bascule permanente. Ces poids montant et descendant alternativement faisaient mouvoir les volants, lesquels étaient garnis d'ailes à peu près semblables à celles des anciens moulins à vents.

— Mais c'est admirable, s'écria Garassus. Je comprends parfaitement, c'est simple comme bonjour.

— C'est là, reprit Pudler, qu'est le mérite de l'invention. Or, monsieur, réfléchissez à l'avenir de cet

appareil qui, sans gaz et sans combustible, pouvait faire le tour du monde.

— Je vois votre affaire maintenant, dit Garassus avec finesse ; votre machine était parfaite, sauf quelque chose qui l'empêchait de marcher.

— Vous n'y êtes pas, répondit l'inventeur ; elle marche, elle vole, elle est sublime. Voyez plutôt vous-même, dit-il en tendant une longue-vue au docteur et en lui désignant un point noir semblable à un épervier planant dans l'horizon.

Le docteur ajusta l'instrument à son œil et regarda. Un tremblement convulsif agita tout son corps.

— Horrible ! horrible ! cria-t-il.

— Qu'avez-vous vu ? demanda l'inventeur.

— J'ai vu, murmura le Gascon épouvanté, j'ai vu une femme et un homme à demi nus, hâves et décharnés ; l'homme tenait par les cheveux la femme qui, pressée par la faim, voulait le mordre.

— Cette femme, dit Pudler, c'est la mienne ; l'homme, c'est mon associé.

— Ah ! c'est l'adultère de la *Méduse !*

— C'est pis que cela, car leurs douleurs n'auront jamais de fin, puisqu'on ne meurt plus. La femme

mordra pendant l'éternité l'homme qui lui arrache les cheveux. N'est-ce pas que c'est horrible? Cette femme, ha! cette femme, je l'avais prise pauvre et misérable, flétrie et déshonorée par un riche qui l'avait abandonnée. Je m'étais dit: il faut que les riches soient solidaires les uns des autres pour que les pauvres n'aient pas à se plaindre, et puis elle me devra tout. L'homme, qu'elle veut mordre, son complice, était un enfant perdu. Je l'avais adopté afin de rendre à la destinée ce qu'elle avait fait pour moi. Lorsque l'enfant a été homme, il m'a volé mon honneur, il m'a volé ma fortune. Ils sont partis, croyant porter leur honte à l'autre bout du monde, mais ni l'un ni l'autre ne savent diriger ou arrêter le redoutable appareil. Les voyez-vous là-haut, se reprochant leur infamie, l'homme disant à la femme: Pourquoi m'as-tu tenté? La femme disant à l'homme: Pourquoi m'as-tu suivie? et ils se mordent et se déchirent.

— Oh! monsieur, s'écria Garassus, vous êtes bien malheureux, mais le destin vous a cruellement vengé.

— Vengé! dit Pudler, vengé, mais vous ne comprenez donc pas? cette créature ignoble que j'ai trouvée dans la boue, cette créature misérable qui a souillé

mon toit, cette infâme coquine qui a flètri mon honneur, cette femme que j'ai vue dans les premiers jours se tordre sous les caresses de son amant comme il se tord aujourd'hui sous sa dent affamée, cette femme, je l'aime !

Garassus se recula épouvanté, Pudler pleura amèrement en murmurant :

— Je l'aime, je l'aime encore; mon Dieu, ayez pitié de moi.

XII

LES INFORTUNES DU DOCTEUR

Lorsque Georges Pudler eut fini de pleurer, — tout finit en ce monde, — il dit à Garassus :

— Je vous demanderai la permission, monsieur, de me soustraire à l'horrible spectacle que vous venez de voir.

— Je ne demande pas mieux, répondit le docteur.

— Voici l'heure de mon dîner, — puisqu'on ne peut plus mourir, il faut bien vivre, n'est-ce pas?

— Certes.

— Après le danger que vous avez couru, vous

vez avoir besoin de réparer vos forces, acceptez donc sans cérémonie mon pain et mon sel.

— Vous êtes bien bon.

— Oh! à la fortune du pot!

— C'est comme cela que je l'entends.

— Vous acceptez? c'est bien aimable à vous.

— Comment donc! vous me faites honneur.

— Vous êtes mon obligé et mon hôte, partant je ne voudrais pas être indiscret, mais, en vérité, je serais bien heureux de savoir par suite de quel événement vous vous trouviez dans la Seine.

— Mon Dieu! répondit Garassus fort embarrassé, c'est bien simple, cela vient de ce que j'étais tombé dans l'eau.

— J'aurais dû m'en douter, dit Georges Pudler en souriant *avec intention.* J'ai été peut-être indiscret; parlons d'autre chose.

Jean-Baptiste Garassus était fort empêché. Il ne se sentait pas à l'aise avec cet homme dont, grâce à lui, la vie était si malheureuse. Il appréhendait qu'un incident quelconque ne vînt révéler sa personnalité, ce qui ne manquerait pas d'avoir pour lui des suites fâcheuses.

D'un autre côté, le docteur ne pouvait se débar rasser de l'inventeur, qui, heureux de pouvoir parler de ses malheurs, ne voulait pas laisser partir son nouvel ami. Moitié par force, il accepta l'invitation. Son hôte le poussa dans la salle à manger, et ils se mirent à table.

Hélène et Robert désolés avaient repris le chemin de la maison paternelle.

— Mon Dieu! disait Hélène, quel malheur, quel affreux malheur! Devions-nous voir finir ainsi cette journée qui s'annonçait si merveilleusement!

— Mamselle, disait Zidore, ne pleurez pas comme ça. A quoi que ça vous sert? à vous rougir les yeux, voilà tout, et pas à autre chose.

— Mon pauvre père! disait Hélène, je ne le verrai plus.

Karnix ne trouvait rien à dire pour consoler sa fiancée. Comme il n'avait lui-même jamais aimé son père, il demeurait impuissant à calmer une douleur qui lui était inconnue.

Lorsque les deux jeunes gens et leur guide arrivèrent à la place de la Madeleine, un nouveau malheur les attendait.

Une foule immense, dirigée par l'infâme Grenuchot, était venue saccager l'appartement de l'infortuné Garassus.

Le peuple qui, comme les rois, a besoin parfois de s'amuser, avait brisé les meubles et jeté les morceaux par la fenêtre.

Comme le propriétaire s'était venu plaindre avec amertume de ce qu'on lui enlevait son gage, on avait pris le propriétaire et on l'avait envoyé chercher ses meubles par le même chemin.

Heureusement qu'il s'agissait d'un simple troisième. Le propriétaire se releva, frotta son côté gauche, sur lequel il était tombé, et avec un entêtement qui n'appartient qu'aux propriétaires, il alla de nouveau s plaindre aux envahisseurs qui lui rirent au nez.

— Démolissons la maison, s'écria un gamin de dix douze ans, ce sera drôle.

— Démolissons, cria la foule, qui se mit à l'œuvre sur-le-champ et ne se retira que lorsque la destruction fut achevée.

Hélène, qui depuis le matin montrait, malgré sa douleur, un certain courage, ne put résister à ce nouveau désastre. En retrouvant un espace vide à la place

de la maison où elle était née, elle pensa qu'elle devenait folle.

— Les misérables pillards, murmura Karnix, ah ! ce peuple de Paris, quelle misérable engeance.

Zidore, lui, ne disait rien ; il considérait les décombres et il pensait — c'est douloureux à dire — que les camarades avaient fait proprement la besogne.

— Seigneur, mon Dieu, dit Hélène, je n'ai plus de père, je n'ai plus rien ; que vais-je devenir ?

— Oh ! Hélène ! reprit Robert, ce que vous dites là n'est pas bien. Ne suis-je pas votre fiancé et ignorez-vous combien je vous aime ?

— Non, mon ami, je ne l'ignore pas, répondit la jeune fille ; mais en vérité, ma situation est affreuse ; je n'ai point d'amies : mon père ne recevait pas et je n'ai jamais été en pension ; les parents de ma mère n'habitent point Paris. Je me demande avec effroi ce que je vais devenir en attendant le retour de mon père, si toutefois Dieu me le rend.

— Hélène, reprit Karnix, vous n'avez pas compris l'étendue de mon amour ; j'ai pour vous toutes les tendresses, tous les amours : je remplacerai père, amies et parents.

— Je ne doute pas de l'avenir, dit Hélène; mais le présent m'effraye. Voici la nuit qui vient, que faire, que devenir? Quel que soit le respect dont vous m'entouriez, n'aurai-je pas l'air d'une aventurière?

Karnix, qui était né dans la ville des savants et avait passé sa jeunesse dans le désert, ne comprenait pas précisément bien les alarmes de la jeune fille. Le *Que dira le monde ?* n'existait pas pour lui. Amener sa fiancée sous son toît lui eût semblé la chose la plus désirable et la plus naturelle du monde.

Hélène eut beaucoup de peine à persuader à son amant qu'il ne pouvait en être ainsi.

— Que faire alors? demanda Karnix.

— Je ne sais, répondit la jeune fille en sanglotant, je suis bien malheureuse.

— Écoutez, mamselle, dit Zidore, il n'y a pas à aller par quatre chemins, comme vous disiez tout à l'heure, voilà la nuit qui vient et nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Prenez le bras de M. Robert et partons. La dame qui tient l'hôtel Kinglake est très-bonne; nous lui dirons vos malheurs; elle vous recevra et aura soin de vous comme de sa propre fille

jusqu'à ce que votre père revienne, ce qui ne saurait manquer d'arriver tôt ou tard.

— Dieu vous entende, répondit Hélène, allons.

Ce que Zidore avait prévu arriva. Mme Hudson, la maîtresse d'hôtel, reçut parfaitement la jeune fille. A chaque phrase du récit qu'Hélène lui faisait de ses malheurs, elle levait les bras au ciel et se lamentait. La jeune fille la remerciait avec effusion.

— Que vous êtes bonne, madame, de me plaindre ainsi et de vous attendrir sur les infortunes d'une étrangère.

— Étrangère! mais vous n'êtes pas une étrangère pour moi; n'êtes-vous pas la fiancée de mon pensionnaire, de M. Karnix ? un bien bel homme, par exemple, que vous avez choisi là; je vous en fais mon compliment. Quand vous passerez dans les rues, on vous regardera.

Hélène rougit un peu; la bonne dame continua :

— Mais, à propos, chère demoiselle, — ah! mon Dieu, moi qui n'y pensais pas! — Où diable avais-je l'esprit? — Une chose si simple. — Je ne suis pas pardonnable.

— De quoi s'agit-il, madame, je vous prie?

— Ah ! mon cher ange, que je suis étourdie ! mais ce n'est pas ma [faute. J'ai été si surprise de tout ce que vous m'avez raconté, que ça ne m'est pas venu à l'esprit ; je vais vous faire retrouver votre père.

— Ah ! madame, soyez bénie.

— Dès demain, nous irons consulter Malvina.

— Malvina ?

— Oui, la somnambule la plus lucide de Paris.

— Excusez mon ignorance, madame, dit Hélène, mais je ne sais pas ce que vous appelez une somnambule ?

Madame Hudson, fort embarrassée de cette question, cherchait inutilement une explication satisfaisante. Zidore vint à son aide.

— Une somnambule, mamselle, dit-il, c'est une femme qu'on endort pour la faire rêver toute éveillée.

— C'est cela même. Ayez bon espoir, et à demain, chère mademoiselle.

Le lendemain, Hélène, Robert et Zidore, accompagnés de madame Hudson, frappaient à la porte de Malvina, la somnambule la plus lucide de Paris.

Un domestique en grande livrée, qui se tenait dans l'antichambre, vint au-devant d'eux.

— Ces dames et ces messieurs sont ensemble ? demanda-t-il.

— Oui, répondit madame Hudson ; tâchez de nous faire passer bien vite, si c'est possible.

— Madame, répondit le valet, voici le numéro trois cent quatre-vingt-dix-sept ; vous n'avez guère que quatre mois à attendre.

Madame Hudson se mit à jeter des cris de paon.

— Tenez, mon ami, dit-elle, voici cinq francs ; faites que, si nous ne pouvons voir l'illustre Malvina, il nous soit au moins permis de parler au célèbre docteur Roquefort.

Le domestique s'inclina, sortit et revint presque sur-le-champ.

— Veuillez entrer, madame, dit-il en désignant la porte du cabinet du docteur.

Madame Hudson se précipita.

— Monsieur le docteur, dit-elle avec vivacité, je suis madame Hudson, de l'hôtel Kinglake, ci-devant des Abruzzes, rue de Rivoli. Je suis venue consulter plusieurs fois, j'ai été satisfaite ; aussi, je vous amène du monde.

— Je vous remercie, dit Roquefort, quoique nous en ayons déjà plus que nous n'en voulons.

— Je le sais, monsieur le docteur.

— Néanmoins, comme il faut que les fidèles soient privilégiés, je m'arrangerai pour faire passer vos amis d'ici à quelques jours.

— Impossible, monsieur le docteur.

— Cependant...

— Impossible, vous dis-je. J'ai là avec moi une jeune fille, belle comme les anges, qui est si malheureuse que son histoire ferait pleurer les pierres. C'est la fille, — vous devez connaître cela, vous qui êtes médecin, — c'est la fille du docteur Garassus, le tueur de la Mort.

— Bah !

— C'est tel que je vous le dis.

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Mais il faut lui faire retrouver son père, qu'une indigne populace a jeté dans la Seine.

— Mais, reprit le docteur avec une impatience simulée, je ne suis pas maître nageur.

— Je le pense bien, monsieur le docteur; mais il

faut vous dire que les plongeurs y ont perdu leur latin, le bonhomme n'est plus dans l'eau.

— Où est-il alors ?

— Dame ! c'est ce que nous venions demander à votre Égérie.

Et, ce disant, elle déposa sur la table du docteur un billet de caisse.

— Allons, reprit Roquefort, il faut faire tout ce que vous voulez... Faites entrer votre monde.

La somnambule Malvina était une grande fille sèche et pâle, qui avait été un peu fille de famille, un peu ruinée, un peu honnête, un peu sous-maîtresse et beaucoup malhonnête.

Comme toutes les institutrices possibles, elle avait jeté le trouble dans toutes les familles qui n'auraient pas dû l'honorer de leur confiance. Après avoir exploité les jeunes pères et les vieux oncles, elle avait fini par se faire épouser par un frère idiot, avec lequel elle n'avait pas tardé à plaider en séparation. A l'heure où se passait ceci, elle trompait, avec un comédien du boulevard, le docteur Roquefort, qui se servait d'elle pour tromper le public.

Lorsque Hélène et Karnix entrèrent, la devineresse

était assise sur son fauteuil de brocatelle jaune. Ses longs cheveux noirs tombaient sur ses épaules et se noyaient dans les plis onduleux d'une robe de chambre de velours noir.

— Êtes-vous fatiguée? lui demanda le docteur d'un ton impératif.

— Oui, répondit Malvina; vous me tuez.

Et elle laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

— Pauvre chère victime! dit madame Hudson avec intérêt.

Roquefort fit quelques passes, « projeta son fluide » sur Malvina, qui semblait se tordre sous une étreinte invisible.

— Dormez-vous? cria Roquefort en roulant d'affreux yeux blancs, dormez-vous?

— Oh! que je souffre! répondit la somnambule.

— Pauvre femme! pensa Hélène, elle est bien à plaindre de faire un tel métier. Monsieur, dit-elle à Roquefort, dites, je vous prie, à cette bonne dame, avant de l'endormir, combien je suis fâchée d'être la cause de ses souffrances; dites-lui surtout qu'il faut un cas aussi malheureux que celui qui nous amène pour que je persévère à la faire souffrir, et que ma

vie entière ne sera pas assez longue pour lui prouver ma gratitude.

— Mademoiselle, dit Roquefort, ces sentiments vous honorent et eussent été doux au cœur de Malvina ; malheureusement, je ne puis les lui transmettre, elle dort.

— Quelle frime ! murmura Zidore.

— Dormez-vous ? demanda le magnétiseur en roulant de nouveau ses yeux.

— Je souffre.

— Soyez lucide !

— Je souffre.

— Parlez !

— Je souffre.

— Je le veux ! je le veux !

Roquefort, debout, les bras tendus vers son sujet, prononçait ces mots avec une autorité ridicule qui aurait fait bien rire les assistants s'ils n'avaient eu l'espoir de voir un éclaircissement sortir de cette comédie.

— Je le veux ! je le veux ! criait toujours Roquefort.

— Je suis lucide, dit avec effort Malvina en appuyant la main sur son front. Que voulez-vous ?

— Regardez autour de vous.

— Je vois.

— Quoi ?

— Un beau jeune homme blond qui arrive de bien loin.

— Ensuite ?

— Un polisson qui se moque de vous

— C'est moi ! s'écria Zidore ; c'est épatant. Je ne me moque plus.

— Après ?

— Je vois madame Hudson.

— Près d'elle, qui voyez-vous ?

— Une jeune fille, belle comme les anges, que je vis il y a trois jours.

— Que veut cette jeune fille ?

— Je ne sais.

— Cherchez.

— Elle veut savoir des nouvelles de son père.

— Cherchez son père.

— Je ne puis...

— Je le veux.

— Ah ! que je souffre !

— Cherchez, cherchez.

— Ah ! je le vois.

— Où ?

— Sur une grande place.

— Que fait-il ?

— Il se débat au milieu de la foul

— Après ?

— La foule l'entraîne sur un pont.

— Après ?

— Ah ! mon Dieu ! ce que je vois est terrible.

— Que voyez-vous ?

— Je n'ose le dire.

— Parlez, je le veux.

— Des misérables s'emparent de lui.

— Après ?

— Ils le balancent dans l'espace.

— Ensuite.

— Ah !...

— Quoi ?

— On l'a précipité dans l'eau.

— Après ?

— Je souffre, je meurs.

— Mesdames, dit Roquefort, vous le voyez vous-mêmes, mon sujet ne peut plus continuer ; le forcer serait vouloir sa mort. Demain, si vous voulez, nous continuerons la séance.

— Monsieur, dit Karnix, vous êtes un charlatan et un imposteur ; vous n'entendez rien au magnétisme, vous en ignorez les premiers éléments.

— Monsieur, s'écria l'opérateur, vous m'insultez chez moi !

— Chez vous ou ailleurs, poursuivit Karnix, peu m'importe; on n'insulte jamais les gens de votre espèce.

— Si c'est votre argent que vous regrettez, fit Roquefort avec dédain, vous pouver le reprendre.

— Mon argent, dit Karnix avec dégoût, garde-le, misérable que tu es; non, ce n'est pas l'argent que je regrette, c'est l'espoir perdu de cette douce créature qui croyait que tu lui ferais trouver son père. Mais aussi bien je n'aurais pas dû m'y laisser prendre. Rien qu'à te voir, j'aurais dû deviner tu que n'étais qu'un fourbe de bas étage, digne associé de cette sotte dévergondée.

— Dites donc, vous, s'écria Malvina, vous n'êtes qu'un insolent.

— Voilà ce qu'elle appelle le sommeil magnétique Ah! la sotte et stupide créature!

— Monsieur, dit Roquefort en cherchant à être digne, vous insultez une femme!

— Ça, une femme? fit Karnix avec mépris; ce n'est pas plus une femme que tu n'es un homme toi-même. Vous êtes deux escrocs qui ne savez pas le premier mot de la science. Le dernier fellah du Kocéir en sait mille fois plus que vous.

Se tournant vers Mme Hudson qui levait les bras au ciel avec désespoir, il lui dit :

— Eh bien! madame, vous avez entendu ces imposteurs vous raconter un fait que tout Paris connaît. N'êtes-vous pas contente? — Allons, ma bien-aimée, dit-il à Hélène, partons.

Hélène ne bougeait pas.

— M'avez-vous entendu, chère adorée? demanda Karnix. Ne perdez pas courage; nos efforts pour retrouver votre père seront plus efficaces que les mensonges de ces faux voyants.

Hélène, clouée sur son fauteuil, semblait ne pas entendre.

— Mamselle Hélène, cria Zidore en se mettant à genoux devant elle, mamselle, qu'avez-vous? Par pitié, parlez; n'ouvrez pas ainsi vos grands yeux. Souffrez-vous ? dites ?

Hélène ne faisait aucun mouvement et semblait ne pas entendre ; ses beaux yeux démesurément ouverts étaient d'une fixité effrayante.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! fit Zidore, et il se mit à sangloter.

— Hélène ! fit Karnix.

— Que veux-tu? répondit la jeune fille.

— Dieu est grand, dit Karnix, en levant les yeux au ciel.

— Qu'y a-t-il? demanda Mme Hudson.

— Il y a, s'écria Karnix avec exaltation, il y a que cette chère créature est une vraie voyante : il y a qu'elle s'est endormie aux passes de cet empirique ; il y a que, par elle, nous allons savoir où est le docteur et bien d'autres secrets.

— Impossible, dit Roquefort, le magnétisme n'existe pas.

— Hélène! fit Karnix en dominant la jeune fille de son regard, que voyez-vous?

— Toi, mon bien-aimé; tu es beau!

— Qui vois-tu encore?

— Isidore; le pauvre enfant pleure à cause de moi, il m'aime bien.

— Oh oui! murmura Zidore, bien, bien, bien!

— Voyez-vous votre père, Hélène?

— Non.

— Cherchez?

— Où?

— Dans l'eau!

— Il n'y est pas.

— Descendez le courant, fouillez les bateaux, les maisons qui avoisinent la rivière, fouillez partout, ne laissez pas un espace grand comme la main sans l'explorer, regardez! regardez!

— Ah! s'écria Hélène, je le vois; pauvre père, comme il est changé!

XIII

LA VOYANTE

Non-seulement l'empirique Roquefort et la fausse somnambule trompaient le public, mais chose assez particulière, ils ne croyaient pas à ce mystère physique qu'on appelle le magnétisme animal.

En voyant Hélène, le regard fixe, la poitrine haletante, répondre avec calme aux questions que lui adressait Robert, ils crurent à une comédie jouée dans un but inconnu.

— Voyons, monsieur, dit Roquefort à Robert, je ne comprends pas ce rébus, veuillez me l'expliquer.

Comme Robert, tout occupé d'Hélène, ne répondait pas, le magnétiseur continua :

— Pourquoi, je vous prie, toutes ces simagrées? Croyez-vous nous prendre de cette façon? Cela serait singulier, convenez-en. Ne prenez pas tant de peine, je vous prie ; Malvina et moi, nous savons à quoi nous en tenir.

Karnix, sans regarder Roquefort, le prit par le bras et le fit asseoir sur un divan.

— En voilà un insolent! cria Malvina avec aigreur.

— Monsieur, reprit Roquefort, je ne souffrirai pas que chez moi l'on me traite de la sorte, et...

Karnix se retourna avec impatience. Roquefort s'était emparé d'une canne plombée dont il se servait pour mettre les mystifiés à la raison lorsqu'ils avaient l'inconvenance de se plaindre.

— Je vais vous faire voir, cria l'empirique, qu'on ne vient point impunément me diffamer et troubler mes expériences, entendez-vous, monsieur le charlatan. Ah! vous m'appelez imposteur, et vous êtes magnétiseur vous-même! Cela ne se passera pas ainsi, vous allez voir.

Sans répondre à ce déluge de paroles, Robert d'une

main robuste saisit le magnétiseur par le milieu du corps et le souleva comme il eût fait d'un enfant de quatre ans. Il s'apprêtait à le lancer dans l'espace lorsque Zidore l'arrêta.

— Bourgeois, cria l'enfant, faut pas secouer les médecins par la fenêtre, ça porte malheur, et on vous met à l'amende.

Robert reposa Roquefort où il l'avait pris et revint à Hélène.

— Cher ange, lui dit-il, voyez-vous encore votre père?

— Oui, répondit la jeune fille.

— Que fait-il?

— Il est à table.

— Seul?

— Non; un homme encore, mais le cœur plein de tristesse, cause avec lui.

— Entendez-vous ce qu'ils disent?

— Non, mais je puis écouter si vous le désirez.

— Écoutez, et rapportez-moi leurs paroles.

— J'entends; l'homme se plaint de sa destinée et prétend qu'il est plus malheureux que mon père.

— Après?

— Mon père, de son côté, prétend qu'il est plus malheureux que l'homme.

— Deviner que deux hommes qui causent ensemble se plaignent de la destinée, s'écria Malvina en ricanant, voilà qui n'est pas bien difficile.

— Silence! fit Karnix menaçant. Hélène, reprit-il, cherchez bien, regardez avec attention et dites-moi si vous sauriez, si vous pourriez aller rejoindre votre père ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je n'ai jamais été dans l'endroit où il se trouve.

— Sortez de la maison, regardez autour de vous ; ne voyez-vous rien d'écrit sur la porte ou aux environs ?

— Si, en vérité.

— Que lisez-vous ?

— Sur la maison même où se trouve mon père, je vois de grandes lettres rouges formant une enseigne.

— Lisez!

— *Georges Pudler, ingénieur mécanicien.*

— Connu, dit Malvina, j'exécute tout ça.

— Réveillez-vous, ma douce amie, fit Robert en faisant planer ses mains sur la tête de l'enfant.

— Georges Pudler! s'écria Zidore, je ne connais que ça; c'est l'inventeur de Grenelle, un rude homme.

— Pardon, fit Hélène en s'éveillant, mais la fatigue m'a prise, je m'étais endormie. Oh! madame, dit-elle, en voyant Malvina, avez-vous pu donner des nouvelles de mon père?

— Petit serpent, murmura Malvina la somnambule.

— Vous ne répondez pas, madame? reprit la jeune fille, dois-je m'attendre à voir mon malheur s'augmenter?

— Ah çà, dit Malvina en s'approchant d'Hélène, est-ce que vous croyez que vous allez nous faire poser longtemps, vous?

Robert, que le réveil de la fille du docteur avait plongé dans de profondes réflexions, revint à la situation en entendant la voix stridente de la fausse voyante.

— Venez, ma bien-aimée, dit-il en entraînant sa fiancée, venez; grâce à vous, nous avons retrouvé votre père, venez.

Isidore suivit son maître comme pour protéger sa retraite ; arrivé à la porte il s'arrêta :

— A revoir, m'ame Hudson, dit-il d'un air narquois ; se retournant vers Roquefort, il ajouta : Et vous aussi, mon petit père, au plaisir de vous revoir. Si jamais vous perdez votre tabatière, venez nous voir, portez-nous une mèche de ses cheveux et nous vous retrouverons ça à prix d'artiste.

— Ah ! madame Hudson, s'écria Roquefort, lorsqu'ils furent seuls, pourriez-vous me dire à propos de quoi vous m'avez amené ces gens-là ?

— M'en parlez pas, mon bon monsieur Roquefort, m'en parlez pas ; en les conduisant j'avais cru bien faire.

— Ce sont des intrigants, madame Hudson, de véritables intrigants ; ils ont voulu pénétrer nos secrets ; ce sont des émissaires envoyés par nos rivaux.

— J'en ai bien peur.

— Et c'est vous qui conduisez ces brigands chez moi ! C'est indigne.

— Monsieur Roquefort, mon cher monsieur Roquefort, ne me jugez pas défavorablement ; j'avais agi pour le bien.

Je veux le croire, madame Hudson, je veux bien le croire ; mais, pour Dieu, dites-moi quels sont ces gens-là ? Ils logent chez vous, vous devez les connaître.

— Hélas, monsieur, les voyageurs, qui peut les connaître? Ça ment à faire plaisir ; ce Karnix, — maintenant j'ouvre les yeux, — n'a pas de moyens d'existence ; il est arrivé chez moi sans bagages, sans rien, sous prétexte qu'on trouve des chemisiers et des tailleurs partout, et qu'il est inutile de s'embarrasser.

— Mais la jeune fille, demanda Malvina, quelle est-elle ?

— Je l'ai vue hier soir pour la première fois ; ce maudit petit misérable guide m'a raconté une histoire à mourir debout. Je vous l'ai dite en arrivant.

— Oui, fit Roquefort, et Malvina l'a répétée.

— Naturellement.

— Pas aussi naturellement que je l'eusse désiré.

— Tu n'es jamais content, fit Malvina en colère.

— Ce ne sont pas des reproches que je te fais, reprit Roquefort, je constate un fait, voilà tout ; tes efforts sont nerveux, tes souffrances paraissent aiguës,

tes étouffements sont remarquables. Mais tout cela manque de naturel.

— Eh bien! endors-toi toi-même, tu m'ennuies à la fin !

— Malvina !

— Eh bien, après! Crois-tu pas me faire peur en me faisant les gros yeux? Tout cela m'ennuie; je te lâcherai.

— Je t'en défie.

— Avec ça que je ne trouverais pas un autre docteur de ton espèce.

— Crois-tu que les sujets comme toi sont rares?

— On ne remue pas les somnambules à la pelle.

— Somnambule ! tu me fais rire, tu es somnambule comme ma veste.

— Je suis toujours aussi somnambule que toi médecin.

Madame Hudson interrompit cet aimable entretien.

— M'sieu Roquefort, dit-elle, il me vient une idée !

— Allons donc!

— C'est comme je vous le dis.

— Voyons!

— Voilà. Si, pendant que je suis là, vous vouliez

endormir mademoiselle Malvina, nous saurions à quoi nous en tenir tout de suite sur nos voyageurs.

Roquefort et Malvina se regardèrent, stupéfaits de tant de naïveté.

— Impossible, dit Roquefort, le sujet est trop fatigué.

— M'sieu Roquefort, reprit la maîtresse d'hôtel, je ne suis pas de ceux qui demandent des services pour rien. Quand je fais travailler, je paye.

Ce disant, elle déposa sur la cheminée un nouveau billet de caisse.

Roquefort lança un regard sublime à Malvina et lui dit d'un ton impératif :

— Endormez-vous, je le veux.

Malvina fit quelques grimaces, où le rire se mêlait aux contorsions les plus grotesques.

— Dormez-vous? cria Roquefort.

— Oui.

— Que voyez-vous?

— Une cascade.

— Où êtes-vous?

— En pleine cascade.

— Cherchez l'homme qui sort d'ici.

— Je le vois.

— Seul ?

— Non ; avec une jeune fille et un jeune garçon !

— Comment se nomme cet homme ?

— Robert Karnix.

— La jeune fille ?

— Hélène Garassus.

— Le guide ?

— Isidore.

— Prodigieux ! s'écria madame Hudson, prodigieux !

— Silence ! fit Roquefort, silence ! vous interrompez la communication du fluide, vous fatiguez le sujet.

— Que je suis donc fâchée, s'écria la crédule madame Hudson.

— Silence !

— Pourriez-vous, continua l'empirique, nous dire quelle est la moralité de ces gens-là ?

— Ce sont des faiseurs de dupes, répondit la somnambule.

— Jésus, mon Dieu ! s'écria l'hôtesse, que je suis donc bête de ne pas m'en être doutée. Et elle remer-

cia avec effusion Roquefort et Malvina, qui la poussèrent dehors afin de pouvoir donner un libre cours à leur folle gaieté.

Robert, Hélène et leur guide avaient pris une voiture de place et étaient arrivés à la demeure de Georges Pudler.

Le jour commençait à baisser, les ouvriers avaient quitté leurs travaux pour regagner leur demeure. Quelques-uns d'entre eux, retardés par le feu des forges qu'ils avaient dû éteindre avant de se retirer, passaient comme des fantômes noirs sous la grande porte de l'usine. Une tristesse lugubre se répandait dans cet endroit de Paris qui, à cette époque, était exclusivement réservé à l'industrie. Depuis la mort de la Mort, la population travailleuse était morne et pensive.

Quand une immense voix passant au-dessus de l'humanité avait crié : la Mort est morte, désormais l'on ne mourra plus, tous les déshérités de la fortune avaient poussé des clameurs de joie, ils avaient abandonné leurs durs labeurs en se disant qu'alors qu'on ne mourrait plus, on n'avait pas besoin de travailler pour vivre. Ils s'étaient dit également qu'aussi amère

que puisse être la vie, elle paraîtrait douce lorsque le travail ne serait plus une nécessité.

Mais la faim était venue et les avait ramenés à leur tâche, moins résignés qu'ils ne l'étaient auparavant.

Chaque jour, leur découragement devenait plus profond et plus sombre. Le travail sans fin, les privations éternelles, la misère immortelle les épouvantaient. Désespérés, ils marchaient en silence, consumés, sans pouvoir mourir, par la nostalgie de la mort.

Zidore, ému par tant de tristesse, agita doucement la cloche de la grande porte. Mais nul ne vint s'enquérir quels étaient les visiteurs.

— Puisqu'on ne veut pas nous annoncer, dit l'enfant, nous allons nous annoncer nous-mêmes. Venez, je connais l'endroit.

Traversant les deux premières cours de l'usine, i conduisit Robert et la fille du docteur vers une charmante petite maison bâtie en briques rouges au milieu d'un jardin.

Là, la tristesse était plus apparente encore. Ce n'étaient plus les grands murs gris noircis par la fumée du charbon. Dans les vastes ateliers, tout est

sombre, noir et sale, depuis les figures humaines couvertes de suie et de limaille de fer, jusqu'au sable des cours, qui n'est plus qu'une poussière noirâtre que le vent soulève comme un voile de deuil; mais la tristesse du travail n'assombrit pas le cœur.

Dans le jardin où se trouvaient Hélène et ses deux amis, tout avait été gai, tout avait dû sourire. Maintenant un désespoir morne planait sur ce logis. Les ardoises mouillées paraissaient noires, les briques étaient rouges comme du sang caillé, la girouette gémissait au lieu de grincer et le lierre et le chèvrefeuille qui couvraient les murs semblaient tordre leurs branches avec douleur.

— Que voulez-vous? demanda un vieillard qui vint à la rencontre des jeunes gens.

— Nous voudrions, dit Karnix, voir M. Georges Pudler.

— Il ne reçoit plus, monsieur.

— Dites-lui, je vous prie, qu'une jeune fille qui a perdu son père vient lui demander quelques renseignements, et que refuser serait manquer à tous les devoirs de l'humanité.

— L'humanité a manqué à tous ses devoirs envers mon maître, répondit le serviteur.

— Peu importe, mon ami, prévenez-le, je vous prie.

Le serviteur obéit et alla trouver Pudler, qui, étendu seul sur un immense divan, tâchait de trouver à travers ses souvenirs une parcelle de bonheur.

— Je ne veux recevoir personne, dit l'inventeur, qu'on me laisse.

— Monsieur, c'est une jeune fille...

— C'est une raison pour que je ne reçoive pas.

— Elle prétend, cette demoiselle, qu'elle est la fille d'un ami de monsieur.

— Je n'ai pas d'amis.

— Elle paraît bien malheureuse.

— N'ai-je pas assez de mes souffrances?...

— Quelles que soient vos douleurs, monsieur, — dit Hélène, qui, dans l'espoir de voir son père plus vite, avait suivi le vieux domestique, — elles ne sauraient égaler les miennes. J'ai seize ans. Depuis deux jours les évènements les plus tristes m'ont séparée de mon père; je suis seule au monde. Notre maison a

été saccagée par nos ennemis, et sans mon fiancé, auquel j'ai confié mon honneur, qui un jour sera le sien, je serais morte de désespoir.

— On ne meurt plus, dit Pudler.

— Mais on souffre, fit Karnix qui, debout sur le seuil de la porte, comprimait avec peine son indignation.

Georges Pudler se leva, et, allant à Karnix, il lui dit en riant amèrement :

— Ah ! ah ! jeune homme, c'est toi qui es le fiancé? Ah ! ah ! tu vas épouser la belle abandonnée, mon maître? Bonne chance, tu peux préparer ton ballon. Tu ne sais peut-être pas ce que je veux dire et tu me prends pour un fou ; patience, tu vas voir.

L'inviteur allongea le bras et saisit sa longue-vue.

— Comme toi, continua-t-il, j'ai été jeune, beau et brave ; j'ai épousé une jeune fille belle et radieuse comme ta fiancée ; comme toi, j'étais son seul soutien sur la terre ; eh bien ! regarde, et tu vas voir ce que ma fiancée est devenue, et comprendre ce que la tienne deviendra. Regarde, jeune homme, regarde !

Karnix prit la longue-vue, examina un instant l'horrible machine où la femme de l'inventeur et son

amant se tordaient dans d'affreuses tortures; puis, rendant l'instrument à Pudler, il lui dit tranquillement :

— Eh bien ! maître, après ?

— Après ! s'écria l'inventeur, après ! Mais tu ne comprends donc pas ?

— Si maître, ou du moins je crois comprendre. Cette femme, c'est la tienne, n'est-ce-pas ? L'homme qui est avec elle est son amant. Est-ce bien cela? Ai-je bien compris ? Eh bien, ensuite ?

— Misérable ! s'écria Pudler, tu n'as donc pas d'entrailles !

— Écoute, maître, dit Karnix gravement, je vais te dire une chose que je veux depuis longtemps cracher au visage des maris trompés. Vous êtes tous d'insignes coquins, et je vais te prendre pour exemple. Tu as épousé une jeune fille pauvre parce que tu l'aimais ; donc, elle ne te doit pas la moindre reconnaissance. T'aimait-elle? tu n'en sais rien. Une fois qu'elle a été ta femme, tu l'as rendue riche ; tu t'es dit en pensant à elle : « Cela est mon bien, » et tu as cru qu'elle devait te placer dans son cœur comme un meuble par destination. Ah ! à partir de ce jour, elle a dû

être bien heureuse. Que lui manquait-il ? Elle avait une voiture, des toilettes, elle avait tout, excepté l'amour. Le jour où tu l'as possédée n'était pas à son déclin que déjà tu t'occupais de tes mécaniques. Pauvre créature ! elle te demandait de l'amour, tu lui inventais des machines ; elle rêvait le bonheur, toi, tu rêvais la fortune et la gloire. Que lui faisait la gloire à elle qui avait passé sa vie à désirer l'amour, l'amour et ses joies, l'amour et ses larmes ? Ah ! qu'elle a dû s'ennuyer, la pauvre délaissée, derrière les murs enfumés de ton antre, elle qui aimait les bois et les fleurs ! As-tu jamais regardé ce jardin qui pleure depuis qu'elle est partie ? Non. Cependant il t'aurait dit bien des choses. Il t'aurait raconté que chaque matin elle venait avec le jour courber les branches embaumées des jasmins et des chèvrefeuilles, afin que le soir tu pusses abriter ton front chargé d'ennuis sous l'ombre suave que ses doigts blancs avaient tressée. Le soir, tu ne venais pas. Le compas en main, tu mesurais des roues s'engrenant les unes dans les autres. Elle pleurait. Plus loin, tu aurais vu des bordures de pensées qu'elle arrosait pour toi, tu aurais vu les plates-bandes dévastées regretter les marguerites qu'elle

effeuillait pour leur demander si tu l'aimais. Ah! si tu avais eu du cœur, comme tu aurais pleuré de joie le jour où elle dit à son jardinier : « Jean, autour du petit vivier où sont les poissons rouges, vous mettrez une grille verte. » Tu l'as vue, cette grille, tu l'as vue et tu ne l'as point remarquée, tu n'as pas entendu une voix douce qui disait tout bas : « Mon petit Georges pourrait tomber dans l'eau, pauvre petit! » Mais l'enfant n'est pas venu. Qui sait! tu n'y as peut-être pas pensé, maître? Tu préférais inventer que créer, tu aimais mieux te rapprocher de Jacquard que de Dieu. Un jour, la chère oubliée, en ramassant une fleur qu'elle te destinait peut-être, a trouvé le serpent caché sous les feuilles. L'amour, cet ombre douce qu'elle cherchait comme la plante cherche l'eau, l'amour l'a poursuivie à son tour, mais comme l'aigle poursuit l'alouette. Quand le pauvre oiseau a été bien meurtri, bien souillé, bien traîné dans la boue, quand l'aigle a eu promené ses serres sur le corps meurtri de la victime, tu t'es aperçu que tu l'aimais, ô inventeur idiot! C'était avant la honte et non après qu'il fallait consulter ton cœur! Que vous êtes bien tous les mêmes, vous autres, les trompés! Quand vous avez

tout fait pour être trahis, vous allez par les toits crier : « Je l'aimais ! je l'aimais ! » Trop tard, maître, trop tard ; souffre maintenant. C'est ton tour, et crois-moi, ne t'emporte pas contre les femmes : cette stupide calomnie a fait son temps. Vous rendez vos épouses infidèles. Quand vous sentez votre faiblesse, vous calomniez pour qu'on vous plaigne au lieu de vous mépriser. Vous préférez dire que celles qui ont partagé votre couche sont des drôlesses, des coquines, que d'avouer que vous êtes des sots ou des ingrats. Souffre en silence et ne cherche pas à jeter ton fiel dans le bonheur d'autrui. Prends garde que la justice des hommes, exerçant un devoir, ne te fasse attacher au pilori et que le bourreau, tordant ta gorge de ses mains ignobles, ne te dise au nom de l'humanité : « Caïn, qu'as-tu fait de la compagne que Dieu t'avait donnée ? »

XIV

UN CHANGEMENT DE FRONT.

— Monsieur, dit Georges Pudler avec amertume, vous êtes jeune, vous avez des illusions, ce n'est pas moi qui chercherai à vous les ôter, à Dieu ne plaise; vous allez vous marier, soyez heureux. C'est mon vœu le plus sincère, et maintenant que me voulez-vous?

— Monsieur, répondit Robert, je suis vraiment malheureux que la vue de mon bonheur ait ravivé des chagrins auxquels je compatis plus que je ne saurais vous l'exprimer.

— Passons. Que voulez-vous?

— Nous venions chez vous chercher notre père, un vieillard auquel hier vous avez dû donner l'hospitalité au moment où il venait d'échapper à un grand danger.

— Quoi! s'écria Pudler, vous seriez les enfants de ce digne philosophe que j'ai recueilli sur les bords de la Seine, et qui cette nuit même a dormi sous mon toit?

— Nous le sommes, répondit Hélène.

— Ah! mes chers enfants, que ne le disiez-vous plus tôt? je vous aimais sans vous connaître, et mon affection pour votre père m'eût empêché de troubler par d'amères réflexions la joie de vos amours.

— Merci, fit Karnix.

— Maintenant, continua Pudler, dites-moi, de grâce, comment il se fait que votre père ne soit pas rentré en son logis? il m'a quitté pour aller à votre recherche. Toutes mes instances pour le faire rester auprès de moi ont été vaines, tant son désir de vous revoir était grand!

— Pauvre père, murmura Hélène.

— Rien n'est plus facile à expliquer, reprit Karnix. En sortant d'ici, le docteur a dû se rendre à sa maison, qu'il aura trouvée démolie. Ignorant le sort de

sa fille, il doit errer à l'aventure, le cœur plein d'inquiétude et de douleur, désespérant de retrouver son enfant, dont l'affection lui serait si douce au milieu de ses infortunes.

— Heureusement, le mal n'est pas sans remède, dit l'inventeur ; j'ai six cents ouvriers qui hier ont vu votre père durant tout le jour et qui ne sauraient manquer de le reconnaître. Je vais les envoyer dans toutes les directions ; ils vont fouiller la ville, et nul doute qu'avant la fin de la journée vous n'ayez le bonheur d'embrasser celui que vous cherchez.

— Soyez béni, vous qui me rendez l'espoir, dit Hélène en saisissant la main de Pudler.

— Monsieur, reprit Karnix, nous n'oublierons jamais, le docteur Garassus et moi, le service que vous nous aurez rendu.

En entendant prononcer ce nom abhorré, Georges Pudler poussa un cri terrible et fit un bond comme s'il eût été mû par un ressort d'acier.

— Garassus ! s'écria-t-il, n'avez-vous point dit Garassus ?

— Oui, répondit Karnix, qui, voyant qu'il avait fait

une faute irréparable, cherchait à faire bonne contenance.

— Quoi! hurla l'inventeur, cet homme auquel j'ai donné l'hospitalité, cet homme que je tenais dans ma main, c'était cet infâme savant qui a tué la Mort! C'était lui et je ne m'en suis pas douté!... Malheur à moi qui n'ai pas su me venger. Oh! que n'est-il encore là, que je le déchire de mes propres mains pour jeter un à un ses membres à mes chiens!

— Oh! monsieur, que vous a donc fait mon père pour le traiter de la sorte? dit Hélène en pleurant.

— Ce qu'il m'a fait, ma douce effrontée, ce qu'il m'a fait, coureuse blonde...

Pudler ne put continuer, une main de fer venait de l'étreindre.

Karnix, menaçant et terrible, lui cria:

— Tu vas mourir.

L'inventeur se débattait de toutes ses forces afin de se dégager, mais sans pouvoir y parvenir. Sa face était devenue violette et ses yeux sanglants semblaient prêts à s'échapper de leurs orbites.

Cependant à un cri d'alarme poussé par le vieux serviteur de Pudler, cinq cents ouvriers s'étaient

précipités dans la maison et étaient parvenus, non sans peine, à retirer leur maître des mains de Karnix.

Pendant qu'on s'empressait autour de l'inventeur, Robert, s'emparant du bras de sa fiancée, cherchait à gagner la porte de sortie. Il venait de traverser la première cour; quelques pas de plus, il allait franchir la grande porte qui se trouvait ouverte.

— Garde à vous, bourgeois! cria tout à coup Zidore, qui formait l'arrière-garde.

Karnix se retourna et considéra, avec une certaine crainte, justifiée par la présence d'Hélène, l'inventeur qui arrivait en vociférant, suivi de ses ouvriers.

—Enfant, dit Karnix à Zidore, pars avec elle; fuyez vite pendant que je vais les contenir à cette porte. Mais, de grâce, ne perdez pas un instant.

— Je ne veux pas fuir, dit Hélène; si je dois te perdre, j'aime mieux mourir.

— Pauvre ange! on ne meurt plus, mais on souffre.

— Je souffrirai près de toi.

— Partez, partez! cria Robert, les voici, partez! Isidore, emmène-la de force.

Puis, saisissant l'une des barres de fer qui jonchaient la terre, il vint se camper fièrement au mi-

lieu de la porte qui séparait les deux cours. Jetant un regard audacieux sur la horde furieuse, il dit d'une voix haute mais calme :

— Que l'un de vous avance, s'il l'ose.

Les ouvriers reculèrent.

— Oh ! les lâches ! cria Pudler. Vous ne m'avez donc pas entendu ? Cet homme qui est devant vous est le gendre de cet ignoble médecin qui a tué la Mort ; cette gourgandine qui le suit est la fille de cet infâme Garassus, qui est cause que vos souffrances n'auront jamais de fin et que pendant l'éternité vous serez rivés à la misère et au travail. Si vous avez encore une goutte de sang dans les veines, vengez-vous !

— Malheur au premier ! criait Karnix.

La foule était partagée entre la haine et la frayeur.

— Swantz, cria Pudler en s'adressant à son contremaître, Swantz, tu as juré de m'obéir ; souviens-toi que ta vie m'appartient ! Swantz, mort à cet homme ! Si tu ne peux le tuer, brise-le sous tes poignets de fer !

Swantz, un véritable hercule germanique, s'avança vers Karnix.

— Rends-toi, lui dit-il, ou je t'écrase !

Robert, avec une merveilleuse facilité, fit tournoyer dans l'espace sa formidable barre de fer, et frappant d'un coup vigoureux le pauvre Allemand, il fit voler sa tête à quinze pas.

L'assistance poussa un cri de terreur.

Le corps du décapité remua les bras en signe de détresse, fit trois pas en avant et tomba raide.

— Vive la Mort ! cria la foule.

Georges Pulder avait suivi la lutte avec une rage curieuse. Lorsque son contre-maître Swantz tomba, et qu'il vit ses ouvriers, trompés par les apparences, oublier leur ressentiment pour crier : « Vive la Mort ! » il fut pris d'un accès de fureur insensée. Saisissant une barre de fer pareille à celle que brandissait Karmix, il s'approcha de lui.

Dans cette cour si bruyante une minute auparavant, il se fit un silence de mort.

Robert, appuyé contre le mur, attendait son adversaire, en affectant un calme bien loin de son cœur.

Cet homme, qui, à force de braver la mort, avait fini par la rendre amoureuse de lui, cet homme qui

avait souri en face de tous les dangers imaginables. cet homme avait peur.

Il avait peur et cependant il savait qu'il ne mourrait point, il savait la Mort morte, bien morte, et il avait peur.

Il avait peur, parce qu'il aimait!

Ah! le beau mérite vraiment d'être brave lorsqu'on n'aime personne, et voilà une belle chose pour qu'on y tienne, une vie sans amour!

Quand l'amour ne fait pas faire des prodiges de courage, il fait commettre des prodiges de lâcheté.

Karnix venait de faire preuve de courage, mais il était en train de passer à la seconde manière, il avait peur. Un mauvais pressentiment parcourait son esprit. Depuis près de deux mois, il ne s'était jamais trouvé seul. Il s'effrayait de cet isolement de dix secondes, tant il est vrai que l'homme le plus fort a besoin de son frère.

Georges Pudler s'avançait, la rage au cœur. Lorsqu'il fut à portée de son adversaire, il leva sa terrible masse. Robert semblait paralysé; on eût dit que son courage, son esprit, son sang-froid l'avaient abandonné. Il pensait à sa fiancée : il se demandait où il irait la

retrouver si, par un hasard heureux, mais bien invraisemblable, il avait la chance de se retirer sauf du mauvais pas dans lequel il était engagé.

— Défends-toi! hurla Pulder.

Karnix ne bougeait pas. Mais tout à coup un tressaillement parcourut son corps: il venait d'entendre la voix d'Hélène qui lui criait :

— Sauve-nous, mon Robert, défends-toi!

Cette voix ranima son courage; il venait de comprendre combien il était aimé par cette frêle enfant qui aurait pu fuir et qui préférait partager ses dangers. Levant son bras puissant, il para le coup qu'allait lui porter l'inventeur. Le choc fut si terrible, que Pudler ne put retenir la lourde barre de fer qu'il tenait en main; il se baissa pour tâcher de la ressaisir, mais lorsqu'il se releva, la massue de Robert lui décolla la tête, ainsi qu'il était arrivé pour l'Allemand.

Saisis d'effroi, les assistants s'enfuirent; en un instant, la cour fut déserte, on n'entendit plus que des clameurs lointaines qui s'éloignèrent peu à peu, et il se fit un silence profond.

Karnix, épouvanté de son œuvre, restait appuyé

contre la porte qui séparait les deux bâtiments. Les deux troncs des décapités agitaient leurs bras dans le vide et, comme s'ils eussent voulu reprendre leurs têtes souillées de sang et de boue, poussaient des hurlements plaintifs. Celle de l'Allemand disait :

— Mon bon monsieur, ayez pitié de moi, je ne suis pas coupable vraiment; si j'ai voulu vous frapper, c'était pour obéir au maître qui me donne du pain ; vous comprenez parfaitement que, dans ma position, je ne pouvais agir que selon ses ordres. Monsieur, ayez pitié de moi ; ce serait fort mal à vous de me laisser chercher mon corps pendant des siècles sans pouvoir l'atteindre. Ce serait fort désagréable.

— Infâme misérable ! criait la tête de Pudler, tu peux abattre ma force, tu n'abattras pas mon courage ; un jour ou l'autre, mon corps et ma tête se rejoindront ; ce jour-là tu passeras dans ce laminoir que tu entends tourner, tu en sortiras écrasé comme un ruban de fer ; ce jour-là tu seras lancé dans la chaudière dont tu entends siffler la vapeur. Va, lâche, abandonne-moi, je suis vaincu, mais j'aurai mon heure.

— Ne l'écoutez pas, mon bon monsieur, reprenait

la tête de l'Allemand. A entendre mon maître crier ainsi, on le prendrait pour un mauvais homme, mais la vérité est qu'il est très-doux ordinairement; vous savez qu'il a eu quelques chagrins de ménage; ça a beaucoup changé son caractère, ça l'a rendu hargneux, grincheux, mais au fond c'est un charmant garçon.

— Te tairas-tu, misérable brute! criait la tête de Pudler. Oses-tu supplier cet assassin? — Lâche! lâche! Je me vengerai. — Dieu n'est pas aussi puissant qu'on veut bien l'imaginer. Il a mal fait, il a déplorablement construit cette machine qu'il a appelée l'homme. Si toutes les parties en eussent été soigneusement faites, le corps ne resterait pas inerte alors que la tête pense. Dieu soit maudit!

— Blasphème! dit Karnix, blasphème! On ne meurt plus.

Hélène et Zidore épouvantés sortirent de la retraite où ils s'étaient cachés pour attendre Robert.

— Partons, ma bien-aimée, s'écria Karnix avec transport, fuyons ces lieux maudits.

La fille du docteur était pâle et tremblante.

— Ami, dit-elle, allons-nous nous retirer en lais-

sant ces deux créatures humaines livrées au désespoir ?

— Oh ! répondit Karnix, plus de pitié pour personne. Est-il un seul être sur terre qui ait pitié de nous ou de votre père infortuné ? Croyez-moi, Hélène, plus de fausse générosité. Je rendrais la vie à cet homme indigne et lâche, il s'en servirait pour se venger sur vous des griefs qu'il croit avoir contre votre père. Croyez-moi donc, ne vous attendrissez pas sur son sort, il l'a mérité.

— Mon Robert, reprit Hélène, au nom de notre amour, changez de résolution. Vous êtes fort, nul ne saurait vous vaincre ; soyez généreux et pardonnez.

— Je ne voudrais vous rien refuser, chère aimée. Je consens à céder à votre prière. Si ces hommes se repentent, je les sauverai ; tentons l'épreuve.

S'adressant à la tête de l'Allemand, il lui dit :

— Si je te rends ton corps, qu'en feras-tu ?

— Je vous bénirai, vous et l'ange blanc qui vous accompagne, dit la tête.

— Après ?

— N'est-ce pas assez ? que faut-il faire encore ?

— Abandonner ton maître dans l'état où il est.

— Je l'abandonnerai.

— Bon, dit Karnix ; et toi, maître inventeur, que feras-tu si je te rends ton corps?

— J'écraserai la tête de ta fiancée sous le marteau de ma forge.

— Vous voyez? reprit Robert, l'un est ingrat, l'autre est méchant. Partons!

— Cependant, murmura la jeune fille, c'est un bien grand forfait que de laisser deux âmes désespérées, alors qu'on peut les secourir.

— Mamzelle, dit tout bas Zidore, partez sans crainte, je me charge de les raccommoder.

— Oh! non, fit Hélène, tu es si faible que tu deviendrais leur victime.

— N'ayez donc pas peur, reprit l'enfant d'un ton malin; n'ayez pas peur, j'ai trouvé un *truc.*

— Dieu t'assiste!

— Partez en paix.

Karnix, préoccupé, avait pris le bras de la fille du docteur sans se soucier de son guide. Lorsque son bourgeois fut sorti de la grande cour, Zidore s'approcha des décapités et leur dit :

— Un peu de patience, mes petits agneaux, on

va vous raccommoder vos boussoles dans les prix doux.

S'approchant avec précaution de la tête de l'Allemand, il la saisit par les cheveux et la plaça délicatement sur le corps de l'inventeur. Puis revenant à la tête de Pudler, il la prit et la posa sur le tronc de l'Allemand.

— Voyons, mon brave homme, dit-il, ne faites pas le méchant : tout à l'heure, vous disiez comme ça que le bon Dieu n'avait pas bien fait les choses ; nous allons mettre ordre à tout ça, il ne s'agit que d'être un peu intelligent. Bon, voilà qui va bien. Vous, voyez-vous mon bourgeois, vous, qui êtes ce qu'on appelle un malin fini, vous avez de l'esprit comme vingt-six, et vous faites des inventions épatantes. C'est très-bien, mais vous êtes un mauvais garnement, il n'y a pas à dire non. Tandis que voici le bon Swantz qui est bon comme du bon pain ; il ne ferait pas de mal à un soldat, mais en revanche il est bête à faire rougir un melon. Vous lui dites : Cogne, il tape ; il ne voit pas plus loin, lui. Eh bien ! j'ai mis votre boussole sur le corps du bon Chouflik, ça vous rendra bon garçon.

Comme Zidore l'avait supposé, il se produisit un phénomène assez bizarre. La tête de l'inventeur, écumante de colère, lançait à l'enfant des regards furieux et un torrent d'injures, pendant que le corps le pressait sur son cœur avec reconnaissance.

— Pas si près, fit Zidore, pas tant de reconnaissance, tu me mordrais.

A quelques pas de là, la tête du bon Allemand appelait l'enfant, sa voix était douce, son regard souriant.

— Viens près de moi, cher sauveur, disait-elle, viens que je t'embrasse, toi qui m'as donné un corps.

Pendant que la tête parlait le corps gesticulait avec fureur et les pieds essayaient de marcher, les poings menaçaient le jeune chirurgien.

— Viens à moi, mon jeune sauveur, disait toujours la tête en suppliant. Les bras s'agitaient avec fureur.

— Plus souvent que j'irai ? s'écria Zidore, je la connais, celle-là, mon vieux ; c'est moi qui l'ai inventée. Et il se mit à courir pour rejoindre son bourgeois.

Robert Karnix et Hélène marchaient pensifs et silencieux. Les évènements passaient dans leur esprit et y laissaient une trace sombre.

— Hélas! soupira Hélène, je ne retrouverai jamais mon père.

— Espérez, dit Karnix.

— Je n'ai plus de courage, je sens que mes forces sont à bout. N'avez-vous pas entendu avec quel mépris cet homme m'a traitée? il m'a appelé coureuse en ajoutant un autre vilain mot que je n'ai pas compris; ce que cet homme a dit, d'autres peuvent le penser. J'ai eu la force de supporter les malheurs qui nous ont frappés, je n'en ai pas pour subir la honte.

— Ma bien-aimée, s'écria Karnix, comment se fait-il que vous, si admirablement douée, vous n'ayez pas compris que l'insulte s'adressait à l'enfant du docteur Garassus et non à la jeune fille? Oh! croyez-moi, je vous aurais vengée si l'on mourait encore.

— Vous aussi, vous allez maudire mon père?

— Écoute-moi, Hélène, reprit Karnix; si la destinée ne veut pas que nous revoyions ton père, tous nos efforts pour le retrouver seraient inutiles; viens,

fuyons. Que nous importe le monde! nous irons sur le Nil, nous vivrons seuls dans ma cange; au lieu des tourments que nous souffrons ici, nous aurons un amour sans fin, un bonheur éternel.

— Mon Dieu! s'écria Hélène, pourquoi mon père a-t-il tué la Mort? nous serions si heureux.

Zidore allait parler, mais un regard de Karnix cloua sur ses lèvres les paroles prêtes à s'en échapper.

— Non, reprit Karnix gravement, votre père n'a pas eu tort de tuer la Mort; la vie est mauvaise pour ceux qui souffrent, mais elle est douce pour ceux qui aiment. Depuis que je vous ai vue, depuis que je vous ai aimée, je ne voudrais pas, au prix des trésors de l'Asie, perdre une minute de mon existence. Tenez, tout à l'heure, moi qui n'ai pas tremblé devant le tigre du désert ni au milieu des batailles alors qu'on mourait, j'ai eu peur, maintenant qu'on ne meurt plus, en songeant qu'une blessure pouvait me séparer de vous, ou qu'une égratignure à la joue pouvait me défigurer et me rendre ridicule.

XV

L'AVALEUR DE SABRES

En quittant le logis de Pudler, le docteur Garassus avait longtemps erré à l'aventure.

Comme si la Providence eût voulu lui reprocher son méfait, il n'entendait autour de lui que des infortunés maudissant son nom.

Dans les bazars, aux portes des boutiques, il voyait son portrait exposé aux regards des passants. Des groupes se formaient autour de son image, et c'étaient des cris et des vociférations sans fin. Chaque promeneur cherchait à graver les traits du docteur dans sa

mémoire et se promettait de lui faire un mauvais parti dans le cas où il viendrait à le rencontrer.

Dans les rues, les chanteurs ambulants disaient une navrante complainte intitulée: *La Mort de la Mort*.

Elle avait quatre-vingt-dix-neuf couplets bien comptés, lesquels se chantaient sur l'air de Fualdès, un malheureux homme qui fut assassiné en la ville de Rodez, dans l'Aveyron, cent cinquante ans environ avant le temps où se passe cette histoire. — Cette interminable complainte avait la prétention de raconter au public émerveillé de quelle façon le médecin avait tué la Mort. Rien n'était plus étrange et plus faux que ce récit. Une immense pancarte illustrée surmontait le piano sur lequel les chanteurs s'accompagnaient tant bien que mal.

Un fait assez curieux, du reste, à constater, c'est que ce fut à l'occasion de cette célèbre complainte que les chanteurs des rues remplacèrent par des pianos les orgues de Barbarie qui avaient si longtemps charmé nos arrière-grands-pères.

Une remarque plus curieuse encore à mentionner ici, c'est le mépris affecté par nos aïeux pour tous les instruments de musique.

Nos ancêtres — cela n'est pas douteux — adoraient l'harmonie. Quelle bizarrerie étrange les portait à se moquer des instruments avec lesquels on fait de la musique ? C'est ce qui n'a jamais pu être éclairci.

Tous les mémoires du temps et les rares livres qui sont restés de cette époque rapportent à l'envi les railleries dont le piano a été victime ; la population parisienne, entre toutes les autres, se faisait remarquer par les lazzi dont elle émaillait sa conversation. Entre autres quolibets, lorsqu'on parlait d'une jeune fille dont elle voulait faire l'éloge on disait : Elle est jeune, belle, riche, bien élevée, et elle ne joue pas du piano :

« Oh ! les pianos, les pianos ; qui nous délivrera des pianos ! » s'écriait-on de toute part. Chose singulière, ces mêmes gens qui déblatéraient contre ce pauvre instrument en achetaient un pour leur fille. Paris, pendant cent ans, posséda deux cent mille pianos, ce qui faisait en moyenne plus de deux par maison. Si l'on veut considérer que bien des maisons pauvres n'en avaient point, on ne sera pas médiocrement étonné en pensant que d'autres en possédaient quinze à seize, ce qui n'empêchait pas les Parisiens de répé-

ter à chaque instant : « Ah ! le stupide instrument. »

Ces mêmes Parisiens appelaient le violon, ce sublime pleureur « un *crin-crin*, et on peut affirmer qu'au dix-neuvième siècle, un homme du monde qui eût joué de la clarinette eût été plus déshonoré que s'il eût reçu en riant un crachat sur la face.

On sait la réponse que fit Charles Narrey, l'auteur du *Quatrième larron*, à un auteur débraillé qui lui reprochait sa mise irréprochable :

— Mon cher, laissez ma cravate tranquille, ou je dirai au foyer des Variétés que, dans votre jeunesse, vous saviez jouer de la flûte.

Le bohême se le tint pour dit.

Les gens qui surent *pincer* de la guitare ne purent jamais se débarrasser du titre de troubadours français qui leur fut décerné par dérision et qui les rendit malheureux jusqu'au tombeau, où ils descendirent ceints du fameux pourpoint abricot, le suaire du ridicule.

Mais tout cela n'était rien en comparaison de l'orgue de Barbarie, un aimable instrument pourtant, qui ne demandait aucune connaissance musicale, mais du biceps seulement ; un instrument qu'on en-

tendait à bon marché; un instrument qui vous réveillait gaiement; un instrument qui *faisait* les airs populaires. Ah! sans lui, que de maîtres seraient restés ignorés. Pauvre et brave instrument qui à lui seul a fait plus que tous les orphéons du monde pour donner aux masses le goût de la musique. Comme on le méprisait!

Pour être juste, il faut dire que parfois l'orgue était importun. Quand on perdait un ami, un frère ou une maîtresse, quand, le cœur navré, on recueillait saintement le dernier soupir du moribond, il était désagréable d'entendre dans la rue ou dans la cour un orgue miauler : ***Ah! qu'il fait donc bon, qu'il fait donc bon cueillir la fraise.***

Il y avait dans cette chanson une certaine demoiselle Thérèse qui s'est trouvée mêlée à bien des douleurs.

Il arrivait aussi que l'orgue égayait les situations tristes de la vie. Plus d'un auteur pataugeant devant un comité de lecture a entendu l'orgue lui crier : ***Il faut qu'un bon savetier save, save, save, save, save, save, save, — il faut qu'un bon savetier save, save, save, save son métier.***

L'orgue de Barbarie avait du pour et du contre.

Les bourgeois de Paris avaient deux grands torts à son égard.

Le premier, de déblatérer sans cesse contre lui.

Le second, de jeter des sous à l'homme qui le fait sait grincer.

Il eût été bien plus simple de ne rien dire et de ne pas jeter de sous.

Il est vrai qu'en lisant l'histoire des révolutions, il est facile de remarquer que les bourgeois de Paris ne proiessent pour la logique qu'une faible admiration.

Donc, le docteur Garassus errait au hasard, ne voyant autour de lui que des gens mécontents de ne pouvoir mourir. Effrayé des malédictions prononcées contre lui, il chercha à s'éloigner de la foule et se dirigea du côté du bois de Boulogne. L'avenue de l'Impératrice-Eugénie était encombrée de promeneurs, il prit la route de Neuilly et entra par la porte Maillot.

Malgré un soleil radieux, la nature était triste : elle semblait pleurer. Les arbres, dévorés par d'innombrables bandes d'insectes, paraissaient gémir de douleur. Une légère brise soulevant le sable des allées roulait des torrents de poussière grise. Les oiseaux

s'égosillaient tristement sans comprendre la révolution bizarre qui s'accomplissait dans la nature. Les papillons voltigeaient étonnés de voir vivre encore des fleurs dont la veille ils avaient dévoré le cœur; des chevaux, vaincus par la fatigue, étaient tombés épuisés sur le chemin, et, ne pouvant plus se relever, ils avaient été abandonnés par leurs conducteurs, qui avaient en vain essayé de les tuer.

— Mon Dieu, qu'ai-je fait en désirant la mort de la Mort! murmura Garassus, qui, épouvanté de tant de tristesses, se laissa choir sur un banc.

Il resta longtemps la tête dans ses mains, l'âme livrée à un profond désespoir. Une légère plainte, douce comme le murmure du vent de mai, le fit sortir de sa rêverie. Il regarda, et près de lui il aperçut une jeune fille vêtue de blanc. Quoiqu'elle eût à peine seize ans, son corps maigre était légèrement voûté, comme s'il eût eu à soutenir la pesante main du temps. Ses yeux, bleu-noir, étaient entourés d'un cercle bistré, que la peau livide de son visage faisait paraître encore plus foncé.

— Souffrez-vous, mon enfant? demanda Garassus, poussé par ses habitudes doctorales.

— Oh oui! dit l'enfant.

— Où?

— Partout.

— Mais encore?

— Je ne sais.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes indisposée?

— J'ai toujours souffert.

— Avez-vous votre mère?

— Elle est morte.

— A quel âge?

— A vingt ans.

— Ne faites-vous rien pour calmer vos souffrances?

— Une seule chose pouvait me guérir.

— Laquelle?

— La chute des feuilles. Hélas! maintenant, il n'y a plus de feuilles mortes!

— Moi aussi, j'avais une fille! pensa le malheureux Gascon. Il se mit à pleurer en dedans de lui.

Jean-Baptiste fut réveillé de sa douleur par le bruit d'une musique barbare exécutée par des saltimbanques.

La musique, bonne ou mauvaise, fait toujours supposer une gaieté quelconque. C'est pour cela que les

mendiants, qui sont les plus grands physiologistes du monde, jouent du flageolet au lieu de lire ou déclamer des vers, ce qui serait plus facile et n'exigerait pas de mise de fonds. Une ritournelle, même déchirante, ouvre mieux la veine de la compassion que les meilleurs alexandrins de Voltaire, qui n'en fit que de mauvais.

— Ah! ah! fit Garassus, voilà des gens qui s'amusent. Allons voir cela, ça me distraira.

Il demanda à sa compagne si elle ne désirait point le suivre, mais elle lui répondit tristement :

— Merci, monsieur, la musique me fait mal.

Jean-Baptiste arriva près d'une baraque en toile, ornée de deux énormes tableaux peints à la détrempe représentant, le premier, un homme chevelu ayant pour tout vêtement un caleçon rouge illustré de paillettes jaunes. Cet homme plongeait, sans regarder, son bras droit dans la gueule d'un lion furieux, tandis que du côté opposé son regard fascinateur faisait reculer un tigre irrité.

Le second, plus naïf encore, montrait à l'œil du spectateur étonné une jeune femme bizarrement accoutrée, assise tranquillement sur le dos d'un hor-

rible caïman, cinq ou six serpents des espèces les plus formidables jouaient sur ses genoux, pendant que ses doigts gracieux s'enfonçaient dans un boa qu'elle avait roulé en forme de manchon; un affreux serpent à sonnettes, dont elle s'était fait un collier, montrait son dard vermillon à cinq ou six méchantes vipères entremêlées avec des aspics et formant une espèce de couronne que la belle avait placée sur sa tête.

Sur les trétaux, un homme vêtu comme celui du tableau jouait de la clarinette. Une femme maigre, vieille sèche, jaune, qui avait dû jadis poser pour la fille aux serpents, l'accompagnait sur la guitare.

Autour d'eux une armée d'enfants déguenillés, aux ventres creux, aux regards affamés, battaient du tambour, frappaient une grosse caisse percée ou des cimbales fêlées. Ceux qui n'avaient pas d'instrument dansaient ou faisaient des tours de force, hélas!

— Enfin, se dit Garassus, en regardant les spectateurs, voici des gens raisonnables. Ils cherchent dans les distractions une trêve aux douleurs qu'ils peuvent avoir. Ce sont des sages, qui aiment mieux oublier que de dire du mal de moi.

Il chercha dans la foule une figure sympathique.

Ayant aperçu un homme qui considérait les tableaux avec une grande curiosité, il s'approcha de lui.

— Monsieur, lui dit-il, à l'attention que vous portez à ces peintures, je pense que vous devez être un voyageur. Vous retrouvez là des animaux que vous vîtes en d'autres contrées, « debout dans leur montagne et dans leur volonté, » comme a dit le poëte; cette vue vous rappelle de doux ou de terribles souvenirs, peut-être un trait d'audace de votre jeunesse envolée et votre cœur se réjouit?

— Vous l'avez dit, répondit l'homme, je suis un voyageur sur cette terre de misère; mais je n'ai jamais quitté le département de la Seine, où depuis cinquante ans j'erre de douleurs en douleurs. Je n'ai jamais eu de parents; la charité publique se chargea d'étendre l'amertume sur mon pain. Plus tard j'ai travaillé; j'avais toujours l'amertume, mais je n'avais plus de pain.

— Pauvre homme! fit le docteur.

— Ah! reprit le spectateur, tout cela n'est rien, j'en ai vu bien d'autres. Un jour, je trouvai une jeune, belle et honnête fille qui m'aima, nous nous mariâmes, et sans doute pour l'amour d'elle le bon Dieu

me pardonna : j'eus deux petits enfants et je fus heureux à faire envie à un homme établi. Ah! comme je les aimais tendrement, si vous saviez. Je travaillais le jour pour les nourrir, la nuit je les regardais dormir, et je pleurais en les regardant; c'était bien bon. Je me disais : voilà comment mon père aurait dû m'aimer. Eh bien! ils sont tous morts, elle et eux, les uns après les autres. Celui qui a passé le dernier, c'était mon garçon, il s'appelait Joseph, il savait lire sans avoir appris, tout Montrouge vous le dira; et vous allez voir ma chance : le pauvre petit est mort la veille du jour où on ne devait plus mourir.

— Je vous plains sincèrement, dit Garassus, votre croix a été lourde à porter.

— Vous me demandiez ce que je faisais ici, je vais vous le dire : tous les miens sont morts, je voudrais mourir.

Le docteur gascon fit une affreuse grimace.

— En passant hier j'ai vu ces deux tableaux; en examinant les maîtres de ces animaux féroces, j'ai pensé qu'ils ne les nourrissaient guère. J'ai vendu quelques loques qui désormais me sont inutiles afin de pouvoir payer mon entrée dans la baraque où je

vais me jeter entre le tigre et le lion pour me faire dévorer.

— Y pensez-vous! s'écria Garassus.

— J'y pense depuis longtemps, répondit l'infortuné; j'ai essayé de beaucoup de choses pour me tuer, rien ne m'a réussi; mais cette fois je crois avoir trouvé le joint, et vous ne serez pas assez cruel pour vous opposer à mon projet.

Pendant que le pauvre homme parlait, le maître de la baraque adressait un *speech* au public pour l'engager à « monter dans l'intérieur de la loge. » Il narrait avec volubilité les exploits de son lion, les cruautés de son tigre, et il s'étendait avec bonheur sur les qualités du serpent.

Lorsqu'il eut achevé son annonce, la troupe entière se mit à crier :

— Allons, messieurs, suivez le monde!

— Qu'ate sous, qu'ate sous! Suivez le monde!

Quelques personnes se ruèrent dans la baraque. Parmi elles se trouvaient le médecin et son interlocuteur.

Le saltimbanque arriva, entouré de sa famille, et se plaça au milieu de la salle :

— Mesdames et messieurs, cria-t-il, la ménagerie est derrière ce rideau, mais avant de le tirer à vos yeux éblouis, j'éprouve le besoin de placer une observation.

— Parlez, parlez, crièrent ses enfants pour entraîner le public qui dit à son tour : « Parlez. »

— Mesdames et messieurs, reprit le bohémien, vous n'êtes pas ici sans savoir qu'un médecin célèbre a tué la Mort en combat singulier, croyant, l'animal bête, faire le bonheur de l'humanité.

Les spectateurs se rapprochèrent avec un empressement marqué.

— Ce stupide praticien, mesdames et messieurs, a par son insigne méchanceté rendu notre métier tout à fait impossible. En effet, mesdames et messieurs, qu'est-ce qui faisait notre gloire à nous autres dompteurs? C'était de braver la Mort aux yeux du public charmé et palpitant; maintenant, bernique, va te promener, n, i, ni c'est fini, bonsoir la compagnie.

Un grand désappointement se peignit sur le visage des spectateurs; le saltimbanque reprit :

— Heureusement, mesdames et messieurs, j'ai pris mes précautions pour que le public n'y perdît rien.

Les spectateurs respirèrent.

— Oui, messieurs, pour me montrer digne de votre confiance, j'ai voulu vous montrer ce grandiose et sublime spectacle de l'homme luttant avec le roi des animaux. Mais en même temps, pour supprimer une bravade inutile et échapper au ridicule inhérent à toute entreprise fallacieuse, j'ai fait préparer les sujets en conséquence.

Ce disant, le descendant de Bilboquet tira un rideau de calicot rouge et montra aux spectateurs un tigre qui jadis avait fait l'ornement de la boutique d'un fourreur de la rue Vivienne; un vieux lion rongé par la vermine était entouré de serpents huileux à la peau crevée. Serpents, lion et tigre étaient empaillés.

— Vous voyez, mesdames et messieurs, vous n'y perdez rien, vous avez la vue du roi des forêts sans en avoir les désagréments. De plus, pour que toutes les émotions viennent en foule assaillir vos cœurs, moi et mes sujets nous allons avaler des sabres et nous livrer aux exercices les plus dangereux.

— Misérable! s'écria l'homme qui venait pour se

faire dévorer, tu abuses le public. Je vais t'étrangler comme un chien.

— Monsieur, monsieur, dit le saltimbanque en se débattant, auriez-vous le courage de faire du mal à un malheureux comme moi ?

— Cognez, cognez ! criait la foule, qui voulait des émotions pour son argent.

— Ayez pitié de moi, criait le saltimbanque !

— Vous ne méritez aucune pitié, fit le docteur Garassus.

— Ah ! monsieur, répondit en sanglotant le dompteur d'animaux empaillés, je suis l'homme le plus malheureux de la terre. Ne comprenez-vous pas que pour nourrir ma famille, il me faudra avaler ce sabre pendant l'éternité ?

La foule émue retira le pauvre diable des mains du pauvre diable qui voulait l'étrangler.

Garassus reprit la route du boulevard.

— Ah ! se disait-il, je suis maudit, maudit. Je ne pourrai plus trouver une place sur terre, aussi petite qu'elle soit, pour reposer ma tête, partout où j'irai j'entendrai une malédiction.

Pendant que le vaniteux Gascon se livrait à ces doléances, deux jeunes et élégantes Pariennes passèrent auprès de lui.

Le docteur les examina avec attention.

— Voici, enfin, deux créatures heureuses, pensa-t-il en les suivant dans les Champs-Élysées, afin d'écouter leur conversation.

— Oui, disait l'une, ç'a été charmant dans les premiers temps, mon mari faisait toutes mes volontés.

— Comme le mien.

— Il prévoyait tous mes caprices.

— Comme le mien.

— Il m'aimait enfin; mais, hélas! il est bien changé.

— Toujours comme le mien.

— La vie avec lui est intolérable.

— Ce qu'il y a de plus triste dans tout cela, reprit l'autre, c'est que l'arsenic coûte neuf mille six cent cinquante francs le gramme.

— Ah! chère amie, répondit l'*amie*, ne m'en parle pas; si tout continue à augmenter ainsi, qu'allons-nous devenir!

Garassus épouvanté, tomba évanoui.

Quand il reprit ses sens, sa fille Hélène était agenouillée devant son père, Zidore debout lui présentait un verre d'eau.

XVI

FIN DE L'HISTOIRE DE LA FILLE DU PHARMACIEN

Le 29 octobre 1960, le théâtre de l'Opéra reprenait un ouvrage qui n'avait pas été joué depuis quarante ans.

A ce propos, beaucou d'honnêtes gens faisaient judicieusement remarquer que les anciens valaient mieux que les modernes.

— Voyez, disaient-ils, nos pères avaient *Guillaume Tell*, les *Huguenots*, le *Freyschütz*, *Robert-le-Diable*, la *Muette de Portici*, la *Juive*, *Sainte-Claire* et bien d'au tres chefs-d'œuvre encore. Nous, nous n'avons rien.

— Bah! répondaient les modernes, au temps dont vous parlez, on n'était pas plus content que vous ne l'êtes, et vos pareils du siècle dernier fatiguaient les compositeurs des ouvrages dont vous faites aujourd'hui si grand cas, en leur citant les œuvres de Gluck, de Haase et d'Hændel. Dans cent ans, on assommera encore les nouveaux avec les anciens; votre système est connu; il est vieux comme le monde.

Un événement, du reste, donnait un attrait particulier à la représentation. On parlait des débuts d'une jeune fille, élève du Conservatoire, qu'on disait fort belle et douée d'une voix magnifique. On lisait sur l'affiche :

Pour les débuts de

MADEMOISELLE ANTONINE BIZET

LE FREYSCHUTZ

OPÉRA ROMANTIQUE EN 3 ACTES

Traduit de l'allemand par M. C. PACINI

Musique de CARL MARIA DE WEBER

Le désespoir d'Antonine Bizet avait été profond lorsque Oscar Lavernol, son amant, après avoir avalé

quatre onces d'acétate de morphine, avait été disséqué par le docteur Grenuchot.

Mais les désespoirs profonds sont comme les marais malsains, on finit toujours par les combler.

Après avoir bien pleuré, la pauvre Antonine se mit à chanter, non sans déplorer amèrement les exigences de sa profession.

Le docteur Grenuchot, tout en la soignant, était devenu éperdument amoureux de la maîtresse du pauvre Lavernol, qu'il avait disséqué si méchamment pour prouver sa mort.

Antonine avait une vive aversion pour le docteur Grenuchot, mais comme, en somme, il était médecin de l'Opéra et deux ou trois fois millionnaire, elle avait fini par mettre une sourdine à son aversion et accepté sa protection.

Le premier bienfait de Grenuchot avait été un ordre de débuts pour le plus illustre théâtre lyrique qui soit au monde.

Dans sa joie, Antonine accepta les toilettes nécessaires à ses débuts.

Puis, comme un premier sujet de l'Académie de musique ne peut pas demeurer dans une pharmacie

borgne, il fut décidé que la jeune artiste aurait un appartement somptueux, dans un quartier peu éloigné de son théâtre. Bizet proposa le boulevard Malesherbes...

Oh ! les pharmaciens !

La représentation du 29 octobre si impatiemment attendue fut sur le point de manquer par la négligence de l'employé préposé aux accessoires. Au moment de lever la toile, on s'aperçut qu'un artiste des plus nécessaires à l'ouvrage manquait absolument.

S'il ne se fût agi que d'un ténor ou d'un baryton, avec quatre-vingt ou cent mille francs, on s'en serait procuré un, mais il s'agissait de l'acteur qui remplissait, dans la pièce, le rôle du spectre blanc, un squelette.

Depuis qu'on ne mourait plus, les squelettes étaient hors de prix, mais encore on n'en trouvait pas. Celui du magasin des accessoires, bien que fort âgé avait été, disait-on, volé par un Anglais excentrique ; ce qui est certain, c'est qu'il manquait, et que directeur et régisseurs se regardaient consternés, et la même question passait de bouche en bouche ?

— Que faire ?

Un instant l'on se crut sauvé; le régisseur venait de dire solennellement :

— J'ai une idée!

On se groupa autour de lui, l'assemblée resta suspendue à ses lèvres.

— Oui, j'ai une idée, continua le régisseur. Je propose de supprimer l'acte de la fonte des balles.

L'expédient était impossible ; on ne s'y arrêta pas et l'on se remit à se désoler.

Le docteur Grenuchot vint heureusement mettre un terme à la désolation générale.

— Quoi ! s'écria-t-il, vous êtes embarrassés pour si peu de chose ? Que ne le disiez-vous plus tôt ! J'ai chez moi le plus beau squelette qu'on puisse voir ; je suis trop heureux de le mettre à la disposition de monsieur le directeur. Seulement, dit-il tout bas au régisseur, pour des raisons qui me sont toutes personnelles, je désirerais que mademoiselle Antonine ne sache pas que c'est moi qui ai procuré cet... objet.

On promit à Grenuchot de se taire et ordre fut donné à deux garçons de théâtre d'aller chercher et de porter avec précaution le squelette du pauvre Oscar Lavernol.

— Je vous prierai aussi, monsieur le régisseur, dit Grenuchot, d'avoir le plus grand soin de mon squelette; j'y tiens énormément.

— Ah! dit le régisseur, c'est donc une pièce remarquable?

— Plus que remarquable. Outre qu'il est admirablement articulé, c'est un squelette historique.

— Bah!

— Oui, c'est celui du seul homme qui soit mort depuis deux mois et demi. En le disséquant, j'ai donné une preuve palpable de l'existence de la Mort, et prouvé qu'elle n'est qu'endormie ou arrêtée par un concours de circonstances qu'il ne nous est pas donné d'apprécier.

— Quoi qu'il en soit, on ne meurt plus.

— Mais on mourra.

— Dieu vous entende!

Le squelette du bon Oscar fut apporté et orné d'un linceul, on le plaça dans la coulisse en attendant le moment où il devait apparaître aux yeux de Max épouvanté.

— Arrangez vite le *truc*, afin que le spectre puisse lever le bras, dit le régisseur au machiniste.

— Inutile de mettre un *truc*, fit Grenuchot, l'homme placé derrière n'aura qu'à pousser le ressort, le bras se lèvera instantanément, tenez. Et Grenuchot se mit à faire jouer les membres de l'infortuné Lavernol, qui agirent de la façon la plus intelligente du monde.

Il y eut même tant de grâce dans ses mouvements que toutes les dames du corps de ballet vinrent l'examiner, le toucher, le faire manœuvrer de toutes les façons.

— Tiens, mais il est très-gentil, s'écria une petite danseuse de quinze ans.

— C'est gentil, mais je n'aime pas ça, moi, dit une autre. Au Théâtre-Lyrique, il y en avait cinq ou six qui paraissaient dans *Faust*. Eh bien! je ne me suis jamais amusée avec.

L'ouverture fut exécutée, et le premier acte joué. Le bon Oscar Lavernol faisait le thème de la conversation; la petite danseuse l'avait assis sur ses genoux et l'appelait mon *bébé*, en jouant comme si le squelette eût été une poupée Huret.

Le second acte commença; là était l'entrée de la debutante qui remplissait le rôle d'Agathe. Antonine

Bizet, avec un aplomb au-dessus de son âge et de son talent entonna le premier duo :

ANNETTE, sur l'échelle, clouant le portrait.

Çà ! tiens bien !... C'est là ta place :
Des lutins quelle est l'audace !
Ces vieux nids
En sont remplis !

AGATHE

Ah ! respecte cette image !

ANNETTE

Moi, je rends honneur
Au bon vieux seigneur ;
(En frappant sur le clou.)
Mais qu'on soit docile et sage,
Car déjà j'enrage.

AGATHE

Quel langage :
Que dis-tu ?

ENSEMBLE

ANNETTE

Tu l'ignores ? vois ce traître !
Doit-il pas porter son maître ?
(Elle frappe encore sur le clou.)
Clou maudit, sois donc battu !
Par mes soins mieux suspendu,
Vois-tu,
Hommage ici lui soit rendu !

AGATHE

Très-bien ! à mon aïeul, vois-tu.
Hommage ici soit donc rendu !
(Annette descend de l'échelle et la met de côté.)

AGATHE, seule.

Tout a pour toi des charmes,
Et jamais de sombre langueur.
Que d'alarmes
Dans mon cœur ! } *bis.*

ANNETTE

Les soucis et la tristesse
De moi n'approchent pas,
Plaisirs, joyeux ébats,
Suivent toujours mes pas.
Jamais de pleurs, rire sans cesse,
Chasser l'ennui quand il me presse :
Tet est mon seul soin ici-bas.

AGATHE

Ah ! quel vague effroi m'oppresse ?
Et mon cœur gémit tout bas...
Bien aimé ! de ma tendresse
Tous les vœux suivent tes pas.

— Ah ! mesdames, avez-vous vu ? s'écria la petite danseuse qui tenait toujours le squelette d'Oscar sur ses genoux, comment, vous n'avez pas vu ? Mon *bébé* vient de faire une vie de Polichinelle.

— Qu'elle est sotte ! cette Brunette, dit une grande blonde aux longs bras.

— Prends garde, petite, dit Grenuchot, pour faire tes bêtises, tu appuie sur les ressorts; tu finiras par les casser.

— Mais je n'ai appuyé sur rien du tout, moi, je vous dis, fit Brunette, il a été tout seul; on aurait dit qu'il comprenait. Quand la débutante chantait, il était tout sens dessus dessous.

Tout le monde se mit à rire aux éclats.

— Riez tant que vous voudrez, fit Brunette, je vous assure que c'est la vérité.

— Mon Dieu ! fit Grenuchot à son voisin, avez-vous jamais rien vu de plus amusant que cette fille-là ?

— Même, continuait Brunette, quand elle a dit : « Mon cœur gémit tout bas, » ç'a a eu l'air de lui faire plaisir, et à ces paroles : « De ma tendresse tous les vœux suivent tes pas, » il ne se possédait plus, tant il avait l'air content.

Tout à coup Brunette poussa un grand cri, le squelette d'Oscar s'était levé menaçant et était entré en scène avec une rapidité telle, qu'il était déjà près

d'Antonine avant qu'on eût pu se rendre compte de son action.

Le squelette était arrivé sur le théâtre au moment où Max, entrant pâle et agité, peut à peine soutenir le regard scrutateur de sa fiancée, qui lui dit :

Te voilà donc enfin !

Ce à quoi Max répond :

O mon Agathe !

et ils s'embrassent, dit le livret, qui certainement les calomnie.

Au moment où Max embrassait Agathe — entre fiancés ça se fait tous les jours — une main de fer saisit au collet l'artiste chargé du rôle de Max. Ce chanteur, intrépide et brave garçon, étonné d'abord, allait faire payer cher à son adversaire inconnu l'insulte qui venait de lui être faite devant le public. Mais il recula lorsque le squelette, écartant son suaire blanc, montra au ténor épouvanté sa carcasse d'os blanc.

Le chanteur prit la fuite, le squelette s'approcha

d'Antonine Bizet, la pressa tendrement dans ses bras et la couvrit de baisers.

Sauf une femme des deuxièmes galeries qui se trouva mal, la salle entière partit d'un immense éclat de rire.

Antonine Bizet, au comble de l'effroi, se débattait sous l'horrible étreinte du squelette en délire.

Les spectateurs riaient toujours.

— Au secours ! à l'aide ! criait la débutante en se tordant de douleur. A moi ! à moi !

Le squelette l'embrassait avec plus de fureur. On entendait sa tête sèche taper sur le visage de la jeune fille.

Une bizarrerie singulière vint mettre le comble à la gaieté des spectateurs. A mesure que la fille du pharmacien pâlissait, la figure osseuse et blanche du squelette se couvraient de couleurs, le rouge et le blanc de la chanteuse étaient collés aux os du masque de son lugubre amoureux.

Enfin, après cinquante secondes d'une lutte qui avait paru durer un siècle à la chanteuse, elle eut le bonheur bien rare au théâtre de s'évanouir véritablement.

La première surprise passée, le régisseur ordonna de baisser la toile.

Cependant, le rideau tombé, personne n'osait s'avancer.

Un pompier, plus courageux que les autres, arriva, la hache en main, près du squelette.

Ce déploiement de force du brave soldat n'était certes pas bien nécessaire. Le squelette à genoux devant Antonine évanouie, tenait ses mains dans ses os et semblait la contempler avec ravissement.

Tout le monde cherchait Grenuchot pour lui demander une explication, mais on ne le trouvait point.

Lorsqu'on vint prendre la débutante évanouie, le squelette de Lavernol suivit tristement les gens qui l'emportaient.

On déposa la jeune fille dans sa loge : si par malheur Antonine avait eu une mère, le théâtre eût retenti des cris les plus inouïs.

Un garçon de théâtre entra pendant qu'on desserrait la taille d'Antonine.

— On ne trouve de médecin nulle part, dit-il,

voici toujours, en attendant, la boîte de pharmacie.

Le squelette fit un bond ; s'emparant de la boîte, il l'ouvrit, sentit plusieurs flacons, et s'étant arrêté sur l'un d'eux, il le fit respirer à son ex-fiancée, qui ouvrit les yeux à demi.

Le squelette fit un signe de joie en voyant sa bien-aimée revenir à la vie.

Hélas! pauvre squelette! comme il fut mal payé de tant d'amour et de soins!

Antonine n'avait pas encore fini d'ouvrir les yeux qu'elle s'écriait :

— Encore ce hideux squelette! Quelle horreur! C'est une abomination. Je me plaindrai au directeur.

Oscar squelette fit des signes de désolation qui eussent attendri un mort.

On comprend le trouble que cet événement avait produit dans l'intérieur du théâtre. Si le squelette eût été un homme, on l'aurait fait mettre au violon par les sergents de ville; mais on ne peut pas traiter un squelette comme le premier venu.

Le seul Grenuchot pouvait éclaircir le mystère; mais Grenuchot avait sur-le-champ compris la vérité. La

preuve qu'il avait donnée de l'existence de la Mort n'était pas concluante, son sujet vivait encore.

Grenuchot, comme tous ceux qui aiment la table et les actrices, n'était pas un mauvais homme, il s'en fallait de beaucoup. Spirituel, incisif, malin, il était redouté des sots, mais en réalité il n'était pas mauvais.

Quand Jean-Baptiste Garassus avait annoncé au monde que la Mort était morte, lui Grenuchot s'était mis à crier qu'elle était plus vivante que jamais.

Il n'en savait rien, cela va sans dire ; mais il savait qu'il y a un avantage notoire à se déclarer l'ennemi acharné d'une cause, même lorsqu'elle est juste.

Cela est si vrai, que jamais une grande découverte n'a pu passer en médecine sans avoir été discutée avec acharnement.

Un médecin qui nie l'efficacité de l'huile du foie de morue, par exemple, est sûr d'avoir pour clients tous les incurables pour qui l'huile de foie de morue est impuissante.

Grenuchot, qui feignait de ne pas croire à la mort de la Mort, avait pour clients les gens qui voulaient

mourir. Il s'était enrichi, mais il n'en avait sauvé, c'est-à-dire tué aucun.

Quand il comprit le mal qu'il avait fait au bon Lavernol, Grenuchot fut très-malheureux. On a beau être médecin, quand on pense qu'on a disséqué un pauvre diable vivant, qu'on a fait articuler ses membres avec des ressorts d'acier, cela ne laisse pas que de faire un peu de peine.

Au regret d'avoir commis une si méchante action se joignait la peur de la vengeance. Quand on a fait du mal à quelqu'un et qu'on est honnête, on a toujours peur que ce quelqu'un nous le rende.

Grenuchot se voyait déjà disséqué.

Dans son désir d'échapper à d'affreuses représailles, l'antagoniste de Garassus partit à toutes jambes, ce qui explique pourquoi le régisseur ne l'avait pas trouvé, et aussi pourquoi il n'osait pas prendre un parti contre le squelette.

Cependant, s'armant de courage, il fit appeler la garde, et, escorté par quatre hommes et un caporal, il fit son entrée avec un certain éclat dans la loge de l'actrice.

— Arrêtez cet homme, dit-il aux militaires qui

l'accompagnaient, faites votre devoir, mes braves.

— Un homme? demanda le caporal, ous qu'il est?

— Celui-ci.

— Celui-ci! Vous plaisantez, je présuppose; c'est un esquelette.

— Arrêtez toujours; avez-vous peur?

— Moi, peur! Allons, allons, je vois que vous aimez à plaisanter. Peur!... J'en ai vu pas mal comme lui sur les champs de bataille d'Afrique[1]. Allons, espèce de cadavre, en avant, arche!

Au moment où la garde allait l'entraîner, Oscar eut un mouvement de joie : il venait de marcher sur un crayon ; il le ramassa et écrivit avec sur l'os poli de son bras : « Ne me reconnais-tu pas, Antonine? je suis Oscar! »

M[lle] Bizet poussa un cri perçant.

— Ah! mon pauvre ami! fit-elle en pleurant; ah! mon pauvre ami, c'est toi! Est-ce bien vrai? Mon Dieu! que tu as maigri depuis que je ne t'ai vu!

[1] On se battait encore à Tombouctou, mais peu.

XVII

RÉCRIMINATIONS

— Hélène! ma fille, est-ce bien toi? dit Garassus en revenant à lui; si c'est toi, ma douce enfant, ne pleure pas ainsi, et parle-moi, car, en vérité, je ne sais si je rêve ou si je suis réveillé; je crois que je deviens fou.

— Mon bon père!

— Ah! j'ai entendu ta voix; je ne rêve pas, laisse-moi me remettre; j'ai tant de chose à te dire.

— Si ça vous était égal de venir à la maison, ça vaudrait peut-être mieux que de raconter vos affaires

en plein vent, dit Zidore, en prenant Garassus par le bras.

— Hélas! reprit le docteur, ne savez-vous pas que je n'ai plus de maison? à la place de celle que j'habitais, je n'ai trouvé que des décombres. Le peuple a passé par là.

— Ne vous tourmentez pas de ça, ce ne sont pas les maisons qui manquent à Paris; on démolit tant.

Le docteur appuyé sur sa fille et sur le guide, traversa l'avenue pour gagner la rue des Vignes.

En voyant ce vieillard triste et défait conduit par une belle jeune fille, on s'écartait avec respect sur son passage.

Jean-Baptiste examinait attentivement les impression de la foule. La bienveillance peinte sur tous les visages lui fit peur. Au lieu de supposer que la commisération des gens était pour sa fille, il préféra se l'attribuer. Vaniteux à l'excès, il ne mettait pas en doute que les promeneurs ne le connussent parfaitement, et il ne savait comment se rendre compte de ce qu'il appelait le revirement du public.

— Quoi! pensait-il, tout à l'heure j'étais hué, con-

spué, et voici que maintenant on s'incline sur mon passage. Aurait-on enfin reconnu mon mérite?

La complainte de la *Mort de la Mort*, chantée par un joueur d'orgues, vint le rappeler à la réalité de sa triste position.

— Ma fille, mon enfant, dit-il avec tristesse, je crois que je deviens fou.

Hélène ne répondit pas, et baissa sa tête pour cacher ses larmes.

— Ça ne sera rien que ça, dit Zidore, faut pas faire attention. Bien souvent, on croit comme ça qu'on est fou, et on l'est pas. On a une araignée dans le plafond, on est un peu toqué, et voilà tout.

Lorsqu'on arriva à la maison où Karnix avait installé sa fiancée, le docteur se laissa tomber sur un fauteuil et perdit connaissance.

Hélène pleurait à chaudes larmes. Zidore qui retrouvait toujours son sang-froid dans les grands moments, enleva l'habit et le gilet du docteur, puis il glissa le fauteuil contre le lit, afin d'y hisser le malade. Malheureusement, ses forces trahirent son courage, il ne put parvenir à soulever le savant. Alors, changeant de tactique, il prit l'un des matelas du lit,

le posa à terre, et, au lieu de procéder de bas en haut, il procéda du haut en bas, en poussant le docteur, qui tomba sur le matelas.

Hélène sanglotait; malgré tout son désir de soigner son père, elle ne savait qu'imaginer. Elle jetait sur le guide de longs regards qui pour l'enfant étaient autant de remercîments.

Lorsque Zidore eut mis un oreiller sous la tête du docteur, qu'il eut étendu une couverture sur ses pieds, il se prit à réfléchir. Paraissant avoir trouvé une idée, il se précipita sur les vêtements de Garassus, dont il fouilla toutes les poches.

— Ah! mamselle, s'écria-t-il, je m'en étais douté; pas un sou! le pauvre homme meurt de faim. Je connais ça.

Hélène regarda le guide; ses yeux s'ouvrirent démesurément; une poignante douleur se peignit sur son visage; elle resta un moment immobile comme une statue, puis elle versa un torrent de larmes.

— Ah! mamzelle, dit Zidore, faut pas vous désoler comme ça; ça ne sera rien du tout; ça me connaît; moi qui vous parle, j'ai eu faim plus d'une fois on n'en meurt pas.

Abandonnant le docteur, il s'élança vers la cuisine, en criant de toutes ses forces:

— Un consommé bien chaud... un!

Deux minutes après, il revenait portant une tasse pleine de bouillon froid.

— Tenez, mademoiselle, faites boire votre papa. Vous allez voir l'effet de la drogue; ça ne fera pas un pli.

Hélène s'approcha de son père, auquel elle présenta la tasse.

A peine le docteur eut-il conscience de ce que sa fille lui offrait, qu'il s'empara convulsivement du contenant et vida le contenu d'un seul trait.

— Ah! fit-il, j'ai faim!

Ça se voit, dit Zidore.

— Encore, encore, s'écria le docteur, encore; j'ai faim!

— Un peu de patience, mon brave homme, dit Zidore. Faut pas s'encombrer l'estomac ni fatiguer les voies digestives. C'est connu, vous savez ça aussi bien que moi.

— J'ai faim!

— Naturellement, mais ça ne fait rien. Un peu de

patience, et dans dix minutes nous allons passer à la seconde représentation.

Le breuvage faisait son effet; le docteur commençait à respirer à son aise; à la seconde tasse, des couleurs reparurent sur ses joues, et il commença à se reconnaître. Il récapitula dans son esprit les bizarres événements dont il était le héros depuis quelques jours. Les émotions les plus étranges se peignaient sur son visage à mesure que ses souvenirs lui rappelaient un incident lugubre ou cocasse. Quand le docteur eut bien pensé à lui, il se prit à songer à sa fille qu'il embrassa tendrement.

— Et toi, ma chère enfant, lui dit-il, qu'es-tu devenue? Tu as dû bien souffrir.

— Hélas! oui, dit Hélène, ignorant votre destinée, nous avons été bien inquiets. Sans cesse à votre recherche, nous avons vingt fois perdu vos traces, et nous commencions tout à fait à désespérer quand le hasard nous a fait vous rencontrer.

— Vous qui vous? demanda le docteur.

— Nous et... lui, répondit Hélène en baissant les yeux.

— Oui, lui?

— Mon bourgeois, parbleu, dit Zidore, M. Karnix. Vous lui devez une fière chandelle; sans lui, vous n'auriez plus de fille.

Au nom de Karnix, le docteur s'était levé sombre et menaçant.

— Qu'on ne me parle plus de cet homme! s'écria-t-il; c'est lui qui est l'auteur de tous nos maux. Malheur à lui qui a fait le malheur de l'humanité. S'il se présente devant mes yeux, je le livrerai vivant à toutes les fureurs de ceux qui souffrent; par où j'ai passé, il passera.

— Qu'est-ce que vous dites là, demanda Zidore, et quel mal mon bourgeois vous a-t-il fait?

— Mon père, demanda à son tour Hélène, qui vous égare? Ne comprenez-vous point que, séparée de vous je n'ai eu que Robert pour me protéger au milieu des plus grands dangers? Avez-vous oublié que vous m'avez fiancée à lui et que je l'aime?

— Tu l'aimes! s'écria Garassus, tu aimes cet aventurier! ce n'est pas possible! Comment, toi, si belle, si douce, si charmante, tu aimerais cet intrigant, qui vient on ne sait d'où; ce serait absurde! Tu ne sais

donc pas que c'est à lui que nous devons tous nos malheurs ?

— Je sais qu'il m'a protégée et que le l'aime.

— Mamselle, dit Zidore, vous êtes une brave fille, et mon bourgeois est bien heureux.

— Tu l'aimes ! continua Garassus, tu l'aimes ! En vérité, tu me fais pitié ; tu ne le connais seulement pas ; on n'aime pas les gens qu'on ne connaît pas. Puis je vais te dire, tu ne sais pas tout. Cet homme est la source de tous nos maux.

— Vous l'avez déjà dit, fit Zidore.

— S'il ne s'agissait que de nous, ce ne serait rien, mais il a fait le malheur de l'humanité.

— Vous l'avez déjà dit, fit encore le guide.

— Te tairas-tu, misérable brigand, s'écria le docteur en se précipitant sur le jeune homme ; te tairas-tu, digne valet d'un tel maître ! tu auras ta part dans ma vengeance !

Hélène s'était élancée vers son père, afin de protéger le jeune homme. A ce moment, la porte s'ouvrit, et Karnix parut.

A sa vue, le docteur s'arrêta ému et haletant de colère.

— Sortez, cria-t-il en regardant sa fille et le guide, sortez, vous dis-je ; je veux parler à cet homme.

Hélène et Zidore ne bougeaient pas.

— Ma bien-aimée, et toi, mon enfant, dit Karnix d'une voix douce, retirez-vous, puisque le docteur vous en prie. Et d'un geste il rassura les jeunes gens, qui sortirent.

Jean-Baptiste Garassus écumait de rage en regardant Karnix ; en vain il essayait de parler, les paroles ne pouvaient s'échapper de son gosier serré par la colère.

— Eh bien! maître, demanda Karnix avec tranquillité, que me voulez-vous?

— Misérable! grommelait Garassus.

— Si vous prétendez me remercier des soins que j'ai eus pour votre enfant, ce n'est pas la peine, n'est-elle pas ma fiancée? je n'ai fait que ce que je devais faire.

Garassus rugissait.

— Si, continua Karnix, votre intention est de m'exprimer votre reconnaissance pour toute la peine que j'ai prise à vous chercher, je vous tiens pour quitte, puisque je n'ai point réussi.

— Écoute, ignoble bohémien, dit Garassus, tu me railles, tu fais bien ; mon tour viendra ; pèse bien ce que je vais te dire : Tu n'auras jamais ma fille.

— Si je n'avais pas été sûr de l'avoir, je l'aurais prise, dit Karnix ; continue.

— Tu n'auras pas ma fille, et si d'ici à ce soir tu n'as pas trouvé la Mort, je te livre à l'exécration de tes semblables. Tu ris ? Ah ! si tu savais ce que c'est que d'être maudit par tout un peuple ! tu verras cela lorsque, comme moi, tu auras passé par là.

— Pourquoi serais-je maudit ?

— Pour avoir tué la Mort.

— Qui le sait ?

— Moi, et je le dirai.

— On ne te croira pas. Voyons, vieillard, soyons raisonnable, si c'est possible, et ne perdons pas notre temps en paroles inutiles et oiseuses. Tu as déclaré solennellement à la face de tout un peuple — le premier peuple du monde — que tu avais vaincu la Mort. Tu as savouré à longs traits toutes les louanges que t'ont adressées les esprits frivoles, qui croyaient voir en toi un bienfaiteur de l'humanité. Puis les choses ont changé, ce que tu avais pris pour un bon-

heur universel est maintenaint un deuil général. Ton nom, béni d'abord, est devenu exécré, et tu crois qu'il te suffira de venir dire à l'humanité consternée : « Ce n'est pas moi qui ai fait le mal, c'est Robert Karnix, » pour que l'humanité te croie? cela serait trop facile.

— C'est vrai, murmura le docteur, on ne me croirait pas.

— Voilà que tu deviens raisonnable.

— Je ne puis cependant pas rester éternellement courbé sous l'exécration publique.

— C'est ta faute.

— Jeune homme, fit Garassus, en tombant aux genoux de Karnix, me voilà à tes pieds, moi, un vieillard, le père de celle que tu aimes, pour l'amour d'elle, sauve-moi.

— Impossible.

— Quoi !

— Impossible, te dis-je ! Dabord je te hais, je te hais de toutes les larmes que ta fille a versées, de tous les chagrins qu'elle a endurés par toi et pour toi, comprends-tu ? Ma haine s'est grossie de tout le mal que tu lui as fait.

— Moi, s'écria Garassus, j'ai fait du mal à ma fille! vous ne pensez pas cela?

— Puis, je vais te dire, ce que tu me demandes est impossible. Si je délivrais la Mort, elle me tuerait.

— Eh bien?

— Eh bien! je ne veux pas mourir.

Garassus resta stupéfait devant cette déclaration, du reste assez naturelle dans un temps ordinaire.

— Tu ne veux pas? mourir c'est impossible!

— Non, je ne veux pas mourir, je suis heureux. Au milieu de la désolation universelle, ta fille et moi nous vivons heureux, nous nous aimons. Et pendant que tout ce qui nous entoure appelle la Mort à grands cris, elle et moi nous ne donnerions pas une minute de notre bonheur pour tous les trésors de la terre.

— Oui, je comprends cela, murmura Garassus; cependant, considérez les maux incalculables qui vont fondre sur le genre humain.

— Que m'importe à moi le genre humain! J'emmènerai Hélène. Tous deux dans ma cange, sur le

Nil — le fleuve béni — nous vivrons de notre amour entre l'eau verte et le ciel bleu.

— Crois-tu, misérable ! s'écria Garassus, que je te laisserai me voler ma fille ?

— Hélène me suivra. Je suis son fiancé, et bientôt je serai son mari.

— Jamais !

— J'ai ta parole.

— Je la reprends.

— Vieillard, je t'ai vu faire toutes les ignominies, je t'ai vu mentir, voler et tuer, et cependant, comme tu es son père, ma haine pour toi avait ses scrupules. Maintenant, elle n'en a plus, tu as manqué à ta parole, tu as fait ce que ne font point les brigands qui pillent les caravanes dans le désert, les forçats en leur bagne, les juifs trafiquants du vieux Caire, tu as manqué à la parole donnée ; sois maudit par moi comme tu l'es par tous ! Je ne te demande plus ta fille, je vais la prendre !

— Elle ne te suivra pas.

— Tu vas voir.

Les deux hommes s'élancèrent ensemble à la porte.

— Hélène ! criait Garassus. Ma fille !... Viens !...

— Hélène ! ma bien-aimée ! disait Robert, venez à moi, qui vous aime !

Mais aucune voix ne répondit, et les deux hommes trouvèrent la maison vide, à l'exception d'une jeune fille qui pleurait sur le seuil.

Cette fille avait été prise par Karnix pour servir Hélène.

— Maguelonne ! lui cria-t-il d'aussi loin qu'il la vit, n'avez-vous pas aperçu mademoiselle ?

— Si, dit la jeune fille en pleurant, elle vient de partir.

— Sans rien dire, seule ?

— Non, avec le guide. Il paraît que la pauvre demoiselle a eu l'indiscrétion d'écouter à la porte. Vous vous fâchiez avec son père, elle est partie en pleurant. Avant de sortir, elle m'a dit : Embrasse-moi, ma pauvre Maguelonne, nous ne nous reverrons plus ; et moi je l'ai embrassée, et je pleure sans pouvoir m'arrêter.

Pareil à un tigre, Karnix s'élança dans la rue et s'en fut courant comme un insensé.

Jean-Baptiste Garassus sentait sa tête s'alourdir, et portait la main à son front.

— Je deviens fou, se disait-il. Voici mes maux qui vont recommencer.

Et il se mit à errer dans le chemins, sans savoir où il dirigeait ses pas.

Arrivé à la Chaussée-d'Antin, son regard se porta machinalement sur un bouton de sonnette sur la plaque duquel était gravé un nom.

— Grenuchot! s'écria Garassus. Je suis sauvé.

Et il se mit à enjamber l'escalier qui conduisait à l'appartement de son plus cruel antagoniste.

— Vous allez me recevoir bien mal, dit-il en entrant.

Grenuchot étonné se leva et, se découvrant avec respect, il lui dit :

— Soyez le bienvenu, car vous êtes le savant des savants. En quoi puis-je vous être agréable.

— Je veux mourir à tout prix, dit Garassus, la vie m'est un lourd fardeau, la malédiction de mes semblables me poursuit. J'ai souffert, je n'ai plus de fille. Je veux mourir; disséquez-moi.

— Hélas! monsieur et honoré confrère, fit Grenuchot humilié, que me demandez-vous? voulez-vous vous moquer, vous savez aussi bien que moi que la

mort n'existe plus, puisque vous l'avez tuée, et vous ne sauriez ignorer que le sujet que j'ai disséqué se porte comme vous et moi.

— Ainsi, fit Garassus découragé, vous ne voulez pas?

— Je voudrais bien, reprit Grenuchot avec un regard et un sourire de convoitise. Mais, ajouta-t-il tristement, cela ne servirait à rien et ce n'est pas vous que je voudrais tromper.

Jean-Baptiste, sans rien dire, sortit et marcha droit devant lui le long des boulevards, en réfléchissant à l'horreur de sa position.

Parfois la fameuse complainte venait frapper ses oreilles et il pressait le pas.

D'autres fois, en levant la tête, il apercevait les affiches des spectacles, alors il fermait les yeux. Tous les théâtres jouaient des pièces d'actualité, où la Mort et Garassus avaient les principaux rôles.

A la hauteur du boulevard du Temple, comme le malheureux Gascon se demandait sérieusement ce qu'il allait devenir, un gamin qui avait assisté à la fête de la Vie se mit à crier :

— Ohé! vous autres, ohé! voici le Garassus, voici

le brigand qui a tué la Mort, cette pauvre dame qui ne lui avait rien fait.

Aussitôt, une centaine de polissons se mirent aux trousses de l'infortuné Garassus, hurlant, criant, lançant des pierres et toute sorte d'immondices à la figure de leur victime.

Un instant, le médecin eut envie de se défendre, mais, pris de vertige, il se mit à courir, entraînant après lui la meute furieuse.

Cette course effrénée dura jusqu'à la Bastille, où une trop grande affluence de populaire rendit la circulation impossible.

A la faveur de la foule, Garassus parvint à se sauver et alla se réfugier dans la colonne de Juillet.

— L'hospitalité, s'écria-t-il; au nom du ciel, l'hospitalité!

— Volontiers, répondit le gardien, d'autant mieux que je ne vois plus personne. Autrefois, on venait se tuer ici, ça me faisait quelques pourboires; mais depuis qu'on ne meurt plus, bonsoir, j'ai de la peine à vivre.

— Quoi! dit Garassus, on se tuait en tombant de la colonne?

— Raide comme balle.

Le Gascon n'en entendit pas davantage. Escaladant le tube de bronze, il arriva haletant à la plate-forme et il s'élança dans l'espace.

XVIII

MADAME LA MORT

Le docteur Garassus, pareil à un oiseau qui fond sur sa proie, vint en culbutant cent fois, tomber sur la grille de fer qui protége le bronze des braves de l'originalité des chiens errants.

L'infortuné praticien eût été transpercé d'outre en outre par les lances acérées qui arment la grille, sans une particularité assez singulière.

En l'an 1960, le peuple français, qui est bien le plus singulier peuple du monde, se permit d'avoir quelques velléités de rébellion. Il y avait alors des

citoyens qu'on appelait gardes nationaux, parce qu'ils revêtaient de temps à autre une tunique militaire confectionnée en drap bourgeois.

Or, ces citoyens mâtinés se mirent à crier contre le despotisme et à acclamer la liberté.

Suivant un usage antique et solennel, ils furent en corps déposer des couronnes sur la tombe ou plutôt sur la grille des martyrs; ils nommaient ce pèlerinage une manifestation libérale.

Ces gardes nationaux seront une éternelle singularité de l'histoire française; on les y retrouve ligueurs, frondeurs, jacobins, libéraux et bien autre chose.

Et cependant jamais hommes ne furent mieux traités par les gouvernants, qui ne leur demandaient qu'un bien léger sacrifice, à savoir : s'habiller en militaires quatre fois par an, pour garder, pendant deux heures, des mairies que personne n'attaquait jamais. Voilà ce qu'ils appelaient du despotisme.

Les gouvernements d'alors prenaient peu ou point de souci de ces manifestations, qui aboutissaient point ou peu. Ils avaient, d'ailleurs, en cas de succès, un moyen aussi simple qu'ingénieux d'en finir avec les criards. Le peuple se mettait-t-il de la partie, on bat-

tait le rappel, et les mêmes gardes nationaux, qui les premiers avaient fait du bruit, arrivaient bravement dissiper l'émeute, et tout finissait par des chansons.

La bonne étoile, ou pour mieux dire la mauvaise étoile du docteur voulut qu'une manifestation de ce genre eût été faite le matin même. Les gardes nationaux étaient venus en foule déposer maintes couronnes, qui jouèrent dans la chute du docteur le rôle de ces affreux ronds en cuir vert dont se servent les employés des ministères qui sont près de finir leur temps.

Le Gascon, étourdi par son horrible dégringolade, resta quelques instants complétement évanoui. Le sang envahissait sa tête et sortait par les yeux et la bouche. Il était affreux à voir, le docteur Garassus.

Cependant il revint à lui, et lorsque, toujours assis, du haut de son rond de couronnes, il jeta autour de lui un regard égaré, il vit un polisson qui, à genoux devant lui, s'escrimait à cirer ses bottes.

Pâle et muet de désespoir, le vaniteux Gascon sauta plutôt qu'il ne descendit du singulier piédestal ou le hasard l'avait placé, et il se remit en route, marchant au hasard.

Comme il allait traverser le boulevard Sébastopol, un homme lui saisit le bras en criant :

— L'avez-vous vue, l'avez-vous trouvée?

Cet homme était Robert Karnix.

— Qui? demanda Garassus.

— Elle!

— Non.

Et ils se remirent à marcher en silence.

Hélène, cette chaste et douce créature qui n'avait jamais eu une mauvaise pensée, s'était souvent demandé quel était le mystère qui liait Robert à son père. Elle avait quelquefois soupçonné une convention ténébreuse, mais la loyauté, la grandeur d'âme de son fiancé, avaient chassé cette idée de son esprit.

La colère du docteur lorsqu'il avait vu apparaître Karnix dans la maison des Champs-Élysées, avait fait renaître ses soupçons. La placidité de Robert l'avait rassurée et elle s'était retirée plus à sa prière qu'à l'injonction du docteur. Mais lorsqu'à peine dans l'antichambre elle entendit son père élever la voix, elle revint sur ses pas et, la rougeur au front, le cœur palpitant de crainte, elle écouta à la porte.

Pauvre et douce enfant, elle fut bien punie de son premier crime, lorsqu'elle comprit qu'elle avait été le prix d'un marché qu'elle ne connaissait pas. Son cœur frissonna de dégoût, mais il se rasséréna en écoutant Robert exprimant au docteur son amour pour elle.

— Comme il m'aime! pensait-elle.

Tout à coup, elle tressaillit; son père, agenouillé devant Robert, le suppliait de mettre un terme à ses maux et Robert refusait au nom de son amour.

Hélène, comme si elle prenait un parti soudain, regagna sa chambre.

— Allons, dit-elle tristement, il le faut.

Et s'approchant de la fenêtre, elle appela Zidore qui, seul dans la cour, s'exerçait au noble jeu de bouchon.

Le guide ramassa son bouchon et ses sous et grimpa au premier étage avec la rapidité d'un écureuil.

— V'là le polichinelle demandé, mamselle, dit-il en tordant sa casquette entre ses doigts, faites-vous servir.

— Isidore, demanda Hélène en jetant sur le jeune homme un regard profond, Isidore, m'aimez-vous?

Le guide rougit, puis devint d'une pâleur mortelle; un léger tremblement agita tout son corps.

— M'aimez-vous? reprit Hélène, en fouillant de ses yeux le cœur du pauvre garçon.

— Si je vous aime, fit le guide avec efforts; si je vous aime, ah! mamselle, si vous saviez; mais vous autres, les demoiselles du grand monde, vous ne savez jamais; qu'est-ce que ça vous fait ce qui se passe dans le cœur d'un gamin : c'est pas votre affaire, pas vrai? Et d'abord vous auriez bien tort d'y regarder, vous n'êtes pas faites pour nous; alors, c'est pas la peine.

— Vous vous trompez, dit Hélène, une vraie femme aime toutes les affections et en est touchée; aussi humble qu'elle soit, je partage la vôtre, je me souviens de nos malheurs, de nos dangers, de votre dévouement pour moi et pour Robert, et je vous aime vraiment comme un frère.

— Moi, mamselle, dit Zidore, qui étouffait ses larmes, je ne vous aime pas comme ça.

Hélène fronça ses sourcils bruns, et son regard devint sévère.

— Ah! mamselle, pardon, fit Zidore. Je *m'ai*

mal expliqué, vous n'avez pas compris. Mamselle, au nom du bon Dieu, ne soyez pas fâchée. Moi vous faire de la peine, moi, vous manquer! ah! cré nom! vous ne me connaissez pas.

— Je ne suis pas fâchée, je suis triste, dit Hélène.

Zidore ne comprit pas tout ce qu'il y avait de délicatesse dans cette réponse et il continua.

— A la bonne heure, voyez-vous; je ne me serais jamais pardonné; mais aussi c'est votre faute; vous venez comme ça, sans dire ni bonjour ni bonsoir, me demander si je vous aime. Alors, moi je vous ai répondu oui. C'est pas à vous que je mentirais.

— J'ai eu tort, mon ami, de vous faire cette question; je savais que vous m'aimiez.

— Vous! fit Zidore stupéfait.

—Oui; comment ne l'aurais-je pas remarqué? nous remarquons toujours ces choses-là, nous. Ne vous ai-je pas vu pâlir en me regardant; ne vous ai-je pas surpris me volant un bout de ruban vert que j'avais porté au cou?

— C'est vrai, mamselle, pardon.

— Ne vous ai-je pas senti veiller sur moi? continua Hélène; ne sais-je pas que, la nuit, semblable à

un chien dévoué, vous dormez étendu sur le seuil de ma porte et qu'il faudrait vous fouler aux pieds pour arriver jusqu'à moi? Allez, je sais tout cela; si je l'ignorais, je ne serais pas digne d'être femme.

Et, s'approchant du jeune homme, elle lui tendit la main.

— Merci, dit-elle.

— Il n'y a pas de quoi, allez, mamselle, il n'y a pas de quoi; le métier n'est pas dur, vous l'avez dit; vous avez trouvé l'affaire, vous, mamselle. C'est vrai tout de même, je vous aime comme un chien, — tous les jours un chien aime sa maîtresse, il n'y a pas d'offense, pas vrai, mamselle? — Eh bien! c'est dit, je suis votre caniche, plus caniche que vous ne pensez même; car bien souvent la nuit, étendu sur le seuil de votre porte, les yeux ouverts dans l'obscurité, je vous vois pleine de lumières et de rayons, comme le soleil qui est sur la tête de la sainte Vierge, vous me souriez, et moi je me tors sans savoir pourquoi, je mords le paillasson, et je pousse des gémissements sourds comme qui dirait un chien qui pleure; voilà.

— Ainsi, reprit Hélène non sans un peu d'émotion, si je vous demandais quelque chose, vous le feriez?

— Si je le ferais ! Que grand'mère meure à l'instant, cette pauvre femme, ainsi !

— Bien ! répondez-moi. Où avez-vous vu votre maître pour la première fois ?

— A son arrivée dans Paris, c'était sur la place de Choisy.

— Il vous prit à son service. Que fit-il alors ?

— Il sauva un homme sur le chemin de fer.

— Ensuite ?

— Puis deux jeunes filles qui se noyaient.

— Après ?

— Après ? fit Zidore en balbutiant, il me dit de le conduire au moulin de la Butte.

— Puis ?

— Puis je l'y conduisis.

— Après, après ?

— Oh ! mamselle, ne me demandez plus rien : c'est affreux.

— Je veux tout savoir. N'avez-vous pas juré de tout me dire ?

— Alors, continua Zidore, après avoir hésité, alors j'ai conduit mon maître. Le moulin était à lui. Nous sommes entrés ; un gros orage est arrivé, tout trem-

blait, les éclairs et le tonnerre allaient leur train à faire plaisir. Alors une dame, qui nous suivait depuis le matin, a frappé à la porte, m'sieu Karnix lui a ouvert.

— Une femme ?

— Une dame.

— Après ?

— Mamselle, j'ai promis à mon maître de ne rien dire, fit Zidore suppliant.

— Après ? demanda Hélène, après ?

— Alors la dame a dit comme ça à M. Robert qu'elle l'aimait ?

— Et lui, lui ! dit Hélène en tressaillant, qu'a-t-il répondu ?

— Il ne disait pas trop grand'chose. Alors il est venu un coup de tonnerre qui a tout fait craquer. Mon maître a pris la dame dans ses bras pour la sauver; elle n'avait pas peur, elle riait et lui disait : Viens, mon bien-aimé, je t'aime. Alors un éclair est parti du ciel, le vent a soulevé le voile de la dame; mon maître, épouvanté, l'a laissée tomber dans la trappe, et moi, moi j'ai tiré le ressort, et nous nous

sommes sauvés. Il était emps : nous n'étions pas à la porte que le moulin s'écroulait avec fracas.

Le guide avait fait ce récit en frissonnant de tous ses membres, les cheveux hérissés, il s'était adossé contre la porte sur laquelle il appuyait les mains, il lui semblait qu'elle allait s'ouvrir et qu'un fantôme allait apparaître.

Hélène avait écouté le récit de l'enfant et n'avait fait aucun mouvement. Lorsque Zidore eut fini de parler, elle prit sur son lit un manteau de cachemire gris illustré de velours bleu, un chapeau rond de feutre gris léger, orné d'une plume de même couleur.

— Allons, dit tranquillement la jeune fille en ajustant son chapeau devant la glace, partons.

Avant que Zidore eût eu le temps de faire une observation, Hélène avait franchi la distance qui la séparait de l'avenue. Lorsque le guide, revenu de sa surprise, s'élança à sa poursuite, la jeune fille était déjà loin, et bien que le jeune garçon fût agile, il ne parvint à la rejoindre qu'à la grille du parc Monceaux.

—Mamselle, dit-il en arrivant, essoufflé, mamselle, où allez-vous? vous n'y pensez pas; à la maison, on va être inquiet.

Hélène ne répondait pas.

— Au moins, reprit Zidore, dites-moi où vous allez ?

— Au moulin de la Butte.

—Ah ! le damné moulin du diable ! s'écria le guide en suivant Hélène, qui volait, ah ! le moulin maudit ! il est donc écrit là-haut que j'y reviendrai toujours, et toujours avec ceux que j'aime ; on n'a pas idée de ça, quoi ! mamselle ! Bon, elle ne m'écoute pas, elle file comme le vent ; elle ne sait pas ce qu'elle y trouverait, dans ce brigand de moulin ; mais je lui dirai, moi ; je l'empêcherai d'y aller, moi ; je suis plus fort qu'elle, moi. Ah ! mais faudra voir. Mamselle Hélène ! mamselle ! Ah ! ouitch ! elle ne m'écoute pas plus que rien du tout.

En effet, Hélène, légère comme un sylphe, ne touchait pas la terre, et le vent qui soufflait dans ses blonds cheveux semblait la soulever.

Cependant, lorsqu'arrivée au chemin des Ames, elle s'arrêta pour s'orienter, Zidore prit son courage à deux mains et lui dit :

— Mamselle Hélène, écoutez-moi bien. J'ai juré de faire ce que vous me diriez de faire, c'est très-

bien, vous n'avez qu'à dire un mot, qu'à commander, ce que vous voudrez sera fait, dites-moi de me faire couper en morceaux, ça sera fait à la minute, mais je n'ai pas juré de vous laisser exposer votre vie.

— On ne meurt plus.

— Connu, mais on se fait du mal. Vous, avoir une égratignure! vous n'y pensez pas. Mais vous ignorez donc que personne ne passe dans ce chemin parce que la butte tremble et s'écroulerait à la moindre secousse?

— Il y est bien monté, lui! dit Hélène avec orgueil.

— La belle malice! moi aussi, j'y suis monté, mais ce n'est pas une raison. Et puis, tenez, j'aime mieux tout vous dire, vous voulez voir la dame à la plume noire; n'est-ce pas que je vous ai devinée? Eh bien, cette femme, c'est la Mort. Voulez-vous encore la voir?

— Je le savais, répondit Hélène en écartant le guide qui lui barrait le passage.

— Vous le saviez, et vous voulez monter! eh bien, je vous jure, moi, que vous ne passerez pas.

— Qui m'empêchera?

— Moi.

— Comment?

— En usant de ma force.

— C'est ce que nous allons voir; et la jeune fille tenta un nouvel effort.

Mais Zidore lui avait saisi les bras, ses doigts secs traçaient leur cercle bleuâtre sur sa chair blanche.

— Vous me faites mal.

— Tant pis! dit Zidore avec un regard sauvage; vous ne passerez pas.

La fille du docteur fut effrayée de l'énergie que montrait le jeune homme; elle comprit qu'il n'y avait pas à lutter avec cet amour si entier et si profond, et qu'il valait mieux en tirer parti. La chaste enfant, fermant les yeux à demi, dit à voix basse à son oppresseur :

— Tu m'aimes, n'est-ce pas? Écoute-moi : permets que j'aille où je veux aller; attends ici, si tu crains de me suivre, et à mon retour...

— Que ferez-vous?

— Je t'embrasserai!

Zidore eut un éblouissement; ses doigts se déten-

dirent, le sang lui monta aux tempes, son regard se troubla.

— Allons ! dit-il.

Les deux jeunes gens gravirent la colline avec une rapidité extrême. Arrivés au moulin écroulé, ils reculèrent avec effroi : il leur avait semblé entendre un éclat de rire.

— Maintenant, dit Zidore, que faut-il faire ?

— M'aider à enlever ces pierres, répondit Hélène en s'agenouillant.

— Laissez-moi faire, dit Zidore.

Et, avec une force dont on ne l'aurait pas cru capable, il se mit à déblayer l'entrée du moulin.

— Voilà qui est fait, dit-il au bout d'une heure de travail ; son front ruisselait de sueur et ses mains étaient ensanglantées.

— Maintenant, dit Hélène, il faut chercher la trappe et l'ouvrir.

— Jamais, fit Zidore éperdu, jamais, je suis trop heureux de vivre.

— Je le veux ! dit la jeune fille ; je t'en prie, je t'en conjure !

— Soit ; et d'une main tremblante Zidore fit jouer le ressort.

— Puh ! dit la dame à la plume noire en sortant du caveau, quel vilain endroit ! j'ai chiffonné toute ma jupe. Et d'un tour de main elle rajusta sa crinoline.

Hélène et son guide tremblaient.

— Merci, ma belle fiancée, dit la dame à la plume noire, en regardant la fille du docteur, je vous attendais. Laissez-moi vous embrasser, je vous prie.

Avant qu'Hélène eût le temps de se retirer, malgré les efforts de Zidore pour se mettre entre les deux femmes, la dame à la plume noire déposa un froid baiser sur le front de la jeune fille, qui pâlit, et tomba en murmurant :

— Ah ! madame, vous m'avez tuée.

Zidore allait prendre la dame à la plume noire à la gorge, mais son bras resta suspendu en l'air, comme s'il eût été retenu par une force invisible.

— Isidore, je meurs, dit Hélène ; dis-lui que c'est pour lui, dis-lui que je l'aimais.

— Hélène, Hélène ! crièrent deux voix haletantes.

C'étaient Karnix et le docteur qui arrivaient en courant.

— Hélène, ma bien-aimée ! dit Robert, c'est moi, reviens à toi, je suis là pour te protéger.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Garassus qui avait pris son enfant dans ses bras. Ah ! mon Dieu ! elle est morte.

— Morte !

— Morte, répéta le docteur en éclatant de rire. Et il se mit à chanter sur un rhythme monotone le refrain de la complainte de la mort de la Mort :

Il ne faut pas toucher (*bis*) à l'œuvre du bon Dieu.

— Eh bien, maître, demanda la dame à la plume noire à Karnix, me méprises-tu toujours ?

Karnix pleurait ; il ne répondit pas. — Le chêne était abattu.

La dame à la plume noire se mit à rire, et regardant Paris, elle murmura :

— A nous deux.

Elle descendit lentement, mais comme une personne sûre d'arriver, le penchant de la colline. Lorsqu'elle parvint au détour du chemin des Ames, elle se

trouva en face de Zidore, qui s'était laissé rouler le long de la butte.

— Oh ! madame la Mort, vous l'avez tuée, dit-il, faites-moi mourir aussi.

— Ah ! ah ! dit la Mort en ricanant, je te reconnais ; c'est toi qui m'as appelée biche, n'est-ce pas ?

— Pardon, pardon, madame la Mort, faites-moi mourir, je vous en supplie.

— Hum, fit la Mort en s'éloignant, mourir d'amour à dix-huit ans, tu n'es pas dégoûté.

Dans le lointain, en entendait Garassus qui, croyant bercer son enfant, chantait toujours la complainte de la mort de la Mort :

Il ne faut pas toucher (*bis*) à l'œuvre du bon Dieu.

FIN

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Ce, 15, rue Breda.

MADEMOISELLE

POUCET

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LE 101e RÉGIMENT. — La vie en détail (37e édition).	1 vol.
LA BÊTISE HUMAINE (16e édition)	1 —
LA DAME A LA PLUME NOIRE (2e édition)	1 —
LE GRAIN DE SABLE, 2e série de la Bêtise humaine (9e édition)	1 —
MÉMOIRES D'UN BAISER (3e édition)	1 —
SUR LE RAIL (2e édition)	1 —
JOURNAL D'UN FLANEUR	1 —
LE CAPITAINE SAUVAGE	1 —

LE 101e RÉGIMENT illustré. Un beau volume in-8°.

Pour paraître prochainement :

LES CONSPIRATEURS.
LE ROMAN DU BOURGEOIS.
EUSÈBE ET MADELEINE (3e série de la Bêtise humaine).

CLICHY. — Imp. de MAURICE LOIGNON et Cie, 12, rue du Bac-d'Asnières.

MADEMOISELLE

POUCET

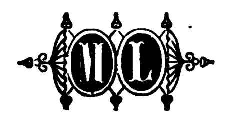
ROMAN PARISIEN

PAR

Claude Antoine Jules Cairon, called

JULES NORIAC

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866



MADEMOISELLE POUCET

I

Il était une fois une jeune fille qu'on appelait mademoiselle Poucet.

On la nommait ainsi parce qu'elle était toute petite et toute mignonne, et aussi parce que dans l'atelier d'Arthur Ygonnard, professeur de peinture pour dames, toutes les élèves avaient un surnom.

Arthur Ygonnard était et est encore, je l'espère, un brave et digne garçon ayant beaucoup de mérite et de bonté. C'est en parlant de lui qu'on aurait pu dire ce que l'on dit si souvent avec raison :

— Les braves gens n'ont pas de chance.

Ygonnard avait quarante-deux ans, une taille moyenne et un physique désagréable. Ses traits, quoique réguliers, offraient un ensemble triste. Il était maigre et jaune; ses cheveux plats n'étaient ni blonds ni roux, ni noirs ni châtains : ils étaient pauvres.

Sa peau avait des reflets ternes ; ses yeux étaient beaux et parfois brillants. Malheureusement, Ygonnard ne regardait jamais en face, non qu'il fût faux ou dissimulé, au contraire, mais à cause d'une excessive timidité qu'il n'avait jamais pu vaincre.

Madame Ygonnard, la mère d'Arthur, avait été de son vivant une épicière extrêmement jolie. Veuve et retirée des affaires, encore jeune, elle avait eu des adorateurs nombreux. Dans le nombre se trouvait un élève de David nommé Gendrinot, garçon aimable et bon vivant, gai et spirituel. Lui seul parmi tous avait pris quelque empire sur l'esprit de la veuve, parce qu'il s'était aperçu que la nouvelle Pénélope, après s'être consolée de la perte de son mari, ne se consolait pas d'avoir été dans l'épicerie.

Bien des gens ont ainsi un souci dans l'âme et se prennent d'une belle affection pour ceux qui les aident

à oublier le passé, ou qui, par une flatterie sotte, savent le rendre supportable.

Gendrinot ne voyait jamais la veuve sans lui dire :

— Chère madame Ygonnard, expliquez-moi, je vous prie, comment, avec tant d'esprit et de grâce, vous avez pu vendre des denrées coloniales?

A quoi madame Ygonnard, flattée d'entendre dire « denrées coloniales » au lieu de l'éternel mot « épicerie », répondait :

— Mon Dieu, cher monsieur Gendrinot, je n'en sais trop rien moi-même. Mariée fort jeune pour obéir à des parents qui croyaient faire mon bonheur, j'épousai monsieur Ygonnard, épicier, comme j'aurais épousé monsieur Ygonnard, médecin ou notaire.

— Malheureux! très-malheureux! disait Gendrinot.

— Hélas! reprenait madame Ygonnard, il n'est pas permis aux humains de régler leur destinée.

— Ce serait trop beau, ajoutait sentencieusement le peintre.

La réflexion de la mère d'Arthur était fort juste.

L'élève de David ne tarda pas à en faire la triste expérience à ses dépens.

Ne trouvant pas à placer ses tableaux, qui représentaient tous la mort du maréchal Lannes, il dut se résigner pour vivre à accepter une place à l'année chez un fabricant d'aïeux.

Les fabricants d'aïeux sont des brocanteurs qui font faire à vil prix des portraits de dames et de seigneurs des temps passés.

Les imbéciles qui veulent éblouir les niais achètent ces vieilles peintures neuves et en font des galeries. Comme don Ruiz Gomez de Sylva, ils énumèrent avec orgueil les vertus de leurs ancêtres.

— Celui-ci, disent-ils, est Jean Le Febvre du Bois, écuyer, qui mourut à Marignan.

— Celui-ci est Enguerrand Chamoiseau, seigneur du Rand, argentier du roi Louis XII.

Les aïeux du temps de la Ligue se trouvent rue de Seine, ceux du temps de la Fronde, au quai Voltaire.

Les aïeux avant Henri IV sont fort recherchés.

Les aïeux Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, sont très-faciles à trouver et à des prix doux.

Comme peu de gens servent bien leur pays, les marchands d'aïeux font de bonnes affaires.

Mais leurs employés en font de mauvaises.

Le souvenir de Gendrinot resta si doux dans le cœur de madame Ygonnard, que lorsque son fils, qu'elle avait appelé Arthur sans savoir pourquoi, devint grand, elle pensa à en faire un artiste.

Le bambin avait douze ans; elle le conduisit chez un élève de Lethière, qui s'engagea, moyennant soixante francs par mois, à en faire un peintre distingué.

Arthur avait vingt ans lorsque sa mère mourut. Sa fortune, qui s'élevait à une centaine de mille francs, fut administrée par un tuteur, son parent, qui lui en vola la moitié en l'appelant vaurien.

Arthur Ygonnard exécutait fort convenablement un dessin à la mine de plomb et faisait des paysages qui donnaient jusqu'à un certain point une vague idée des environs de Fontainebleau.

A vingt-un ans, un garçon qui possède un semblable talent et cinquante mille francs est, s'il est prudent, en passe d'avoir deux mille cinq cents francs de rentes.

Malheureusement les jeunes gens ne sont pas toujours prudents. Arthur, au lieu de confier son argent

au Trésor — ce qui eût flatté le gouvernement — préféra partir pour l'Italie.

Il resta cinq ans à Rome, où il fit des études remarquables sous les plus grands maîtres du café Greco. Quand il n'eut plus d'argent, il revint à Paris demander à l'art sublime ce que lui avait pris le jeu de domino.

Le jeune peintre prit son courage à deux mains et confectionna une foule de paysans et de paysannes de la campagne de Rome.

Léopold Robert avait mis à la mode ces hommes en pain d'épices, qui ont des scapulaires en guise de cravates.

Dans ses connaissances, et grâce à quelques recommandations, Arthur Ygonnard plaça une trentaine de toiles à cent francs à peu près, l'une dans l'autre. Cependant quand ses amis eurent le bonheur insigne de posséder chacun trois paysans et trois paysannes de la campagne de Rome, ils mirent un terme à cette invasion, et rompirent avec le fils de l'épicière.

Alors commença l'éternel drame du marchand de tableaux.

Arthur Ygonnard chercha dans son cerveau les plus

nobles inspirations, et enfanta en trois mois deux toiles représentant un paysan et une paysanne de la campagne de Rome.

Il y avait mis tous ses soins. Tout était étudié minutieusement; la couleur locale était observée scrupuleusement; enfin, pour tout dire, l'homme était en chocolat et la femme en sucre d'orge.

— Ah! s'écriait Ygonnard satisfait de son œuvre, on voit couler les eaux impétueuses du Tibre sous la peau transparente de ce Romain de la rive droite.

Et il murmurait devant la femme :

> Oh! Transtévérine adorée,
> Tu n'es ni blanche ni cuivrée,
> Mais on dirait qu'on t'a dorée
> Avec un rayon du soleil.

Quand les Transtévérins, mâle et femelle, furent congrument léchés et brossés, Arthur Ygonnard acheta avec ses derniers écus deux cadres magnifiques qui lui coûtèrent chacun cent dix francs. Puis, avec toutes les précautions imaginables, il les chargea sur le dos d'un commissionnaire savoyard.

Celui-ci, peu glorieux d'une charge si belle, demanda:

— Bourgeois, où allons-nous?

— Rue Laffitte, chez le marchand de tableaux.

— Ah! fit le Savoyard, je sais où c'est, vous serait-il égal de me payer d'avance?

Arthur Ygonnard donna trois francs au commissionnaire en murmurant :

— Vil Savoyard, va!

Si le brave peintre eût été un penseur, il se serait demandé pourquoi le porteur réclamait d'avance son salaire.

S'il eût été perspicace, il l'aurait deviné.

D'ailleurs, il avait toujours une ressource : questionner l'homme, qui lui aurait répondu :

— Hélas! monsieur, depuis que j'ai l'honneur d'être commissionnaire médaillé du quartier de la Nouvelle-Athènes, j'ai été bien souvent rue Laffitte, ou sur les boulevards, portant sur mon dos des tableaux comme les vôtres. Hélas! j'ai vu bien des déceptions et pas beaucoup d'argent.

Mais Arthur Ygonnard n'était ni penseur, ni perspicace, ni curieux, ce qui fit qu'il suivit tranquillement

l'homme en se contentant de lui reprocher, intérieurement, d'avoir la Savoie pour patrie.

Cadres et hommes arrivèrent rue Laffitte, chez un honorable juif nommé Bindheim ; nous disons juif, parce que c'est seulement quand ils ont cent mille francs de rente qu'on appelle les juifs israélites.

Ce Bindheim était un brave et digne négociant de la famille allemande, pleurant toujours et baragouinant le français à faire rire.

Le jeune artiste le salua civilement, et lui dit avec assez d'aplomb :

— Monsieur Bindheim, mon nom ne vous est peut-être pas tout à fait inconnu, je me nomme Arthur Ygonnard.

— Ah! ah! fit Bindheim, Ygonnard, che ne gonnais bas, mais ça ne fait rien, on ne beut pas gonnaître tout le monte, pas frai?

— Naturellement; j'arrive de Rome.

— Fus être un Crand brix?

— Mon Dieu, non.

— Ça ne fait rien, tu le monde ne beut pas avoir le crand brix, bas frai?

— Naturellement, je venais vous offrir deux tableaux de genre.

— De chenre ? De guelle chenre ?

— Mais, répondit Arthur qui ne put s'empêcher de rougir, mais de... enfin vous allez les voir.

D'une main tremblante, le jeune homme détacha les cordes qui fixaient les deux cadres.

Très-timide de son naturel, il avait à force de volonté montré jusque-là beaucoup d'aplomb; mais, au moment décisif, l'assurance l'abandonnait, son énergie n'était pas secondée par la foi.

— Voilà, fit-il d'une voix entrecoupée; comment trouvez-vous ça ?

— Che ne drouve bas, dit Bindheim, fus fulez les fendre ?

— Mais oui.

— Gombien ?

— Mais qu'est-ce que ça vaut pour vous ?

— Bas crand chose; dites fotre brix ?

Ygonnard fit un suprême effort et répondit :

— Mille francs.

Le marchand se mit à rire de la façon la plus inconvenante du monde.

Le jeune homme souffrait mille douleurs.

— Il fallait me dire que vous ne vouliez pas acheter, je ne vous force pas à acheter.

Et il se mit en devoir de replacer ses Transtévérins sur les crochets du commissionnaire qui assistait à cette scène en digne philosophe qu'il était, sans éprouver aucune émotion à ce spectacle du désenchantement qui n'était pour lui qu'une vieille comédie.

— Che ne tis bas gue che ne feux pas ageter, dit le juif; vous êtes pien bressé.

Après une foule de paroles inutiles, Bindheim offrit cent francs des deux chefs-d'œuvre.

— Cent francs! répondit tristement Ygonnard; les toiles et les cadres, monsieur, me coûtent trois fois cela.

— Guand ils étaient neufs, dit le marchand, ça ne m'étonne pas.

Arthur partit.

— Allons au haut de la rue, dit-il au commissionnaire, il y a un autre marchand.

— Vous auriez mieux fait de les laisser à celui-ci, fit le Savoyard, les autres ne vous en donneront pas davantage.

— C'est ce que nous verrons.

Le peintre se mit en route et visita cinq ou six marchands de tableaux. Partout on lui fit le même accueil et les mêmes offres.

Vers la fin de la journée, il rentra chez lui, découragé et harassé de fatigue, après avoir donné au porteur sa dernière pièce de cent sous.

Pauvre génie incompris ! il se coucha sans dîner et tellement découragé qu'il n'osa pas se demander où il déjeunerait le lendemain.

L'homme qui, en s'endormant, ne s'adresse pas cette question si naturelle, dort entre le suicide et une mauvaise action. Mais Arthur était un digne garçon ; il s'éveilla comme à l'ordinaire, alluma une pipe et se mit à songer.

Il y avait à peu près une demi-heure que le peintre regardait machinalement la fumée s'envoler en spirales azurées, lorsqu'une idée germa dans son cerveau : la Salle des ventes !

A cette époque, messieurs les commissaires-priseurs n'avaient pas fait bâtir leur riche hôtel de la rue Rossini. Ils instrumentaient près de l'Hôtel des Postes dans une vieille maison qu'on appelait et qu'on appelle encore l'hôtel Bullion. Il y avait loin de ce bazar à la rue de Laval. Si bien que maître Ygonnard se trouvait fort empêché de mettre son projet à exécution; un maître ne peut décemment charger son œuvre sur ses épaules et l'aller porter à la Salle des ventes : cela ne serait pas digne.

Il est certains paysans qui portent ainsi leur veau à l'abattoir; mais, vraiment, ils n'ont pas d'excuse, puisque à la rigueur leur veau pourrait marcher.

D'ailleurs, il n'y a aucune comparaison à établir entre un veau et un Transtévérin.

Comme, après tout, Ygonnard n'est pas le héros de ce roman, qui n'a qu'une héroïne, nous allons passer vite sur les faits et gestes du digne artiste, pour arriver le plus tôt possible à mademoiselle Poucet.

Ygonnard, aidé de son portier, arriva chez un commissaire-priseur, qui prisa médiocrement le paysan et la paysanne de la campagne de Rome, et les adjugea,

l'un dans l'autre, au prix modique de cinquante-huit francs.

Cet officier ministériel retint cinq francs quatre-vingt centimes pour ses honoraires.

Arthur donna cinq francs à son portier et mit quarante-sept francs et quatre sous dans sa poche.

Ah! qu'il était donc fâché de n'avoir pas vendu à Bindheim; mais il était trop tard.

Ce déplorable résultat porta un coup grave au courage du pauvre garçon. Il se dit qu'en mangeant un franc par jour, l'avenir lui appartenait encore pour un mois et demi. C'était bien peu de chose.

D'ailleurs, l'infortuné avait compté sans le terme, la blanchisseuse, le charbonnier et mille autres misères.

Le découragement le prit, il tomba anéanti, foudroyé; quand il se réveilla, il était dans une brasserie.

Hélas! c'est toujours là où se réveillent les découragés.

Son air doux lui attira presque tout de suite l'amitié d'un des habitués de l'endroit, homme à la rude moustache et à la tête grise surmontée d'un chapeau tyrolien.

Arthur lui raconta toutes ses douleurs et lui remit sa carte.

— Quoi! s'écria l'habitué, Ygonnard! Arthur Ygonnard! voilà qui est fort. Seriez-vous d'aventure le fils d'une madame Ygonnard qui vendait des denrées coloniales au coin de la rue de l'Échiquier?

— C'était ma mère.

— Vrai?

Et l'habitué grisonnant, qui n'était autre que Gendrinot, se jeta dans les bras d'Arthur.

— Ecoute, mon vieux, s'écria Gendrinot. J'ai beaucoup connu ta mère, une brave, digne et honnête femme, quoi qu'on en ait dit, parce qu'elle était un peu évaporée, tu m'entends bien, mais c'est égal. Je veux faire quelque chose pour toi. Je ne te propose pas de faire des aïeux, c'est un vilain métier; d'ailleurs, il faut un apprentissage. Le hasard fait qu'on me propose dans ce moment de donner des leçons de peinture et de dessin dans un pensionnat de jeunes demoiselles à Passy. Me vois-tu dans un pensionnat de jeunes filles? Pas moyen! mes moustaches les effrayeraient, et ce ne sont ni mes manières, ni mes paroles, ni ma pipe qui les rassureraient. Tu ne fumes pas, tu as l'air honnête, tu n'es pas beau, je crois que tu

conviendras parfaitement. Ce n'est que cent francs par mois, pas grand' chose, mais on vit avec ça. Je vais parler de toi, et je te rendrai réponse demain.

L'affaire réussit comme Gendrinot l'avait prédit. Ygonnard fut accepté. Sa bonne conduite, son honnêteté, sa douceur le firent aimer et estimer. Au bout de six mois, il donnait des leçons dans trois pensionnats.

Le pauvre garçon était complétement perdu.

Il allait devenir, il est vrai, un citoyen estimable; mais comme peintre, il n'y fallait plus songer.

Était-ce un malheur? Non. Ygonnard n'avait pas été touché par l'aile du génie; sa vie était réglée d'avance sur le livre de la fatalité. Il était écrit depuis sa naissance qu'il appartiendrait à la grande famille des ignorés.

Arthur Ygonnard ne s'était jamais illusionné; ce fut sans regret qu'il jeta de l'eau bénite sur les espérances qu'il enterrait.

Pendant vingt ans il s'acquitta en conscience de sa mission. Il avait *donné un art d'agrément* à deux mille demoiselles de la bourgeoisie parisienne, qui

devinrent des dames et qui à leur tour s'adressèrent à lui pour que leurs filles possédassent le même talent d'agrément.

Un beau jour, après un quart de siècle de travail, Ygonnard, devenu à son aise (il avait trois mille francs de rentes), pensa que depuis assez longtemps il allait à la montagne et qu'il était bien temps que la montagne vînt à lui.

Pour aider la destinée à accomplir ce prodige, il remercia quelques-uns des pensionnats qui l'honoraient de leur confiance, et fit peindre en grosses lettres sur sa porte l'avis suivant :

ARTHUR YGONNARD

COURS DE PEINTURE ET DE DESSIN POUR LES DEMOISELLES,

Tous les jours, de dix heures à deux heures

(Dimanches et jeudis exceptés.)

A l'époque où commence cette histoire, le bon Ygonnard avait cinquante-quatre ans, douze élèves du genre

féminin et cinq ou six jeunes gens qui s'éclairaient de ses conseils dans un atelier situé sur le même carré que celui des demoiselles.

Parmi ces derniers se trouvait M. Adelphin Dubois, que nous allons avoir l'honneur de présenter au lecteur dans le chapitre suivant.

II

Adelphin Dubois était un gros et joli garçon âgé de vingt-trois ans. Son père, entrepreneur de bâtiments, était mort pauvre ; mais il avait un oncle, ancien maçon, qui possédait deux millions et qui lui faisait six mille francs de pension.

Cet oncle, Antoine Dubois, n'avait pas d'autre héritier qu'Adelphin. Volontiers il lui eût donné toute sa fortune, mais à une condition : il voulait que son neveu fût architecte.

Son frère, Nicolas Dubois, et lui, avaient eu toute leur vie à se plaindre des architectes.

Les architectes diminuaient leurs mémoires.

Les architectes faisaient refaire leurs travaux mal exécutés.

Les architectes, au lieu de leur donner comptant l'argent des clients, gardaient l'argent et les payaient en billets à quatre-vingt-dix jours.

Enfin, tous leurs ennuis, tous leurs déboires leur venaient des architectes; ce qui fit qu'ils pensèrent que l'architecte était véritablement l'être supérieur en toute chose, et qu'ils désirèrent que leur fils et leur neveu Adelphin fût, par le désir de l'un et la fortune de l'autre, mis au nombre de ces élus qui font trembler le bâtiment.

— Il sera architecte, disait le père pendant sa prospérité. Il n'aura à trembler devant personne.

L'oncle, à son tour, ne cessait de répéter :

— Oui, il sera architecte. Je ne veux pas avoir travaillé toute ma vie pour que mon neveu soit maçon ou entrepreneur. A quoi donc me servirait mon argent?

De son côté, Adelphin disait :

— Si je dois avoir de la fortune, pourquoi diable irais-je me donner bien du mal pour devenir architecte?

Cependant, pour complaire à son oncle, il travailla pendant quelque temps dans la célèbre école de monsieur Labrouste.

Malheureusement, dès ses débuts, il ne se sentit pas frappé par la grandeur de l'art qu'il étudiait. Les splendides chefs-d'œuvre de l'art grec, du moyen âge et de la renaissance ne vinrent pas murmurer à son oreille profane les sublimes grandeurs du passé.

La destinée n'avait pas semé dans sa jeune et jolie tête bourgeoise le moindre germe créateur. Adelphin était né pour être heureux.

Pour être artiste, il faut bien des choses.

Il y a un jeu d'enfant qui s'appelle le jeu des métiers. Cet amusement ne manque ni de profondeur ni d'ingéniosité.

Un bambin monte sur le dos d'un de ses camarades en criant :

— Bonjour, maître !

— Quel métier? demande un tiers.

Cordonnier ou pâtissier, répond l'écuyer; et il continue : Pour un bon cordonnier, *tir li faut* un bon tranchet, *tir li faut* une bonne alène, *tir li faut* du bon cuir, et enfin tous les ustensiles ou accessoires nécessaires à l'artisan qu'il a nommé. Si celui qui est dessus nomme un objet désigné par l'un des acteurs de cette enfantine comédie, il prend la place de celui qui est dessous, ce qui prouve qu'il faut savoir ce qui est nécessaire au travail de tous et avoir de la mémoire. Ce jeu condamne sans appel le plagiaire. Pourquoi les grands n'y jouent-ils pas?

Or, pour y revenir; il faut bien des choses pour être artiste.

Pour être un grand artiste, *tir li faut* la misère.

La misère, qui tue les faibles et qui élève les forts. L'homme qui a eu une minute dans sa vie l'idée titanesque de mettre son pied sur la gorge de la misère, est presque déjà un artiste; quand il a réussi, c'est un homme de génie.

Tir li faut, au pauvre artiste, l'orgueil, l'âpre désir

d'être autre chose que l'homme qui passe sans faire retourner les têtes.

Tir li faut les passions et les désordres qui lui permettent d'analyser sur son cerveau, sur son cœur, sur son âme, ce que les médecins cherchent inutilement sur les cadavres.

Tir li faut la foi, l'amour du vrai, le culte du beau et l'honnêteté.

Adelphin ne possédait que l'honnêteté ; à force de persévérance et de volonté, il aurait pu devenir un artisan habile, un artiste jamais.

Alors il pensa ce que pensent les natures incomplètes; il se dit :

— Là n'est pas la vocation.

Il chercha ailleurs, et tomba un beau matin dans l'atelier d'Ygonnard, auquel il tint ce langage :

— Ygonnard, cher et estimable maître, mon oncle, que vous connaissez, voulant suivre ses propres désirs et aussi exaucer le dernier vœu de mon père, prétend faire de moi un architecte. Hélas ! la ligne droite ne me dit rien, la courbe m'agace, le grec m'assomme, le byzantin m'énerve, le gothique me scie, et le reste m'ir-

rite; je veux être peintre, et je viens à vous : voulez-vous de moi pour élève ?

Arthur Ygonnard réfléchit quelques minutes et répondit :

— Mon cher Adelphin, j'ai connu votre père, et je vous aime ; je vais donc vous parler comme à un frère.

— J'y compte bien.

— La peinture est un art difficile.

— Je le sais.

— Pour arriver il faut bien du travail.

— Je m'en doute.

— Si lorsqu'on a du talent tout était fini, ce ne serait rien, mais tout est à faire. Je suis une preuve vivante de ce que je vous dis là. Depuis vingt-trois ans, j'expose tous les ans, eh bien, sans mes leçons et le peu de bien que j'ai amassé, je ne pourrais pas vivre.

— Oh ! l'argent m'importe peu.

— Je le sais, vous serez riche, ce qui est une condition indispensable pour arriver.

— Cependant, reprit Adelphin, mon ami Eusèbe Martin, qui est presque un philosophe, m'assure que

pour être un grand artiste, il faut être pauvre et orgueilleux.

Ceci est une bêtise. A ce compte-là, Hugo, Meyerbeer, Horace Vernet, qui n'ont jamais connu la misère, ne seraient pas de grands artistes.

— Puth ! fit Adelphin, ils avaient assez d'orgueil, de foi ou d'avarice pour se passer du reste.

Le lendemain Adelphin faisait partie de l'atelier et copiait bravement *Un paysan de la campagne de Rome, attendant sa fiancée près des ruines du Colisée.*

— Je veux bien, disait-il, faire la figure et le paysage, mais je remplacerai le Colisée par des arbres bien sentis ; j'en ai assez de l'architecture !

Adelphin était un garçon de parole : il fit le paysan qui attendait sa fiancée, il fit « la campagne de Rome », mais il ne voulut à aucun prix exécuter les ruines.

— Je ne souillerai jamais mon pinceau, dit-il, à faire du bâtiment.

Son aversion ne se démentit pas ; jamais, pendant le temps qu'il passa dans l'atelier d'Ygonnard, on ne put parvenir à lui faire peindre une maison, une chaumière, un château, un chalet, une église ou un palais.

Un jour, ses camarades d'atelier voulurent lui faire une charge, en lui pariant qu'il ne pourrait copier une des plus jolies esquisses de Lambinet, qui déjà faisait des choses charmantes.

— Y a-t-il du bâtiment? demanda Adelphin.

— Non, lui fut-il répondu.

— Eh bien, je tiens le pari.

On apporta l'esquisse. C'était un charmant paysage, comme le maître devait en faire plus tard. De beaux arbres sur un beau ciel, des chemins couverts et pleins d'un doux mystère. Dans le lointain, une onde pure aux bords fleuris, sur laquelle était lancé un beau vieux petit pont, à moitié couvert de lierre et de mousse.

A l'aspect du pont, Adelphin tressaillit.

— J'ai parié, dit-il, je gagnerai; mais, en vérité, cela n'est pas de l'art, c'est de la maçonnerie.

Il copia l'esquisse; mais il mit tant de lierre et de mousse, que le lynx lui-même n'aurait pu apercevoir une seule pierre.

— C'est de la mauvaise foi? s'écria Paul Buck qui,

étranger à l'atelier à cette époque, avait été nommé juge du camp.

— Mais non! répondit Adelphin avec véhémence; si j'avais été de mauvaise foi, j'aurais fait un pont de bateaux.

Les compagnons d'Adelphin étaient cinq ou six jeunes hommes qui travaillaient presque sérieusement. Les uns étaient venus là parce que M. Ygonnard, qui peignait d'une façon contestable au point de vue philosophique de l'art, enseignait fort bien, dans la vulgaire acception du mot. Son dessin était correct, son coloris juste, mais sa composition était sans grandeur et sans esprit.

Il résultait de ces qualités et de ces défauts que le sieur Arthur, peintre médiocre, faisait d'excellents élèves. Quand on sortait de son atelier, on avait de l'acquit, c'est-à-dire de quoi gagner honnêtement sa vie.

Adelphin resta cinq ans sans faire de grands progrès; il commençait même à mépriser la peinture comme il avait méprisé l'architecture; mais il restait avec bonheur à l'atelier : il avait bien des raisons pour cela.

D'abord il s'était habitué à l'endroit ; il aimait ses camarades. Timide et paresseux, il n'avait jamais songé à se créer d'autres relations. Si bien que si Ygonnard avait congédié son élève, celui-ci eût été bien embarrassé de sa personne.

Depuis cinq années, il venait tous les jours culotter des pipes de midi à quatre heures, tout en causant de peinture et de bien des choses inutiles. Qu'aurait-il fait s'il eût trouvé la porte fermée?

D'ailleurs ses camarades l'aimaient. Sa bonne et franche nature, son bon cœur l'avaient fait estimer. On lui avait pardonné son opulence — cinq cents francs par mois — parce que sa bourse était toujours ouverte.

Si Antoine Berthier était embarrassé pour son terme, ce qui lui arrivait juste quatre fois par an, Adelphin était là.

Si Claudius Aucamp n'avait plus d'argent pour conduire sa maîtresse Jocondine à Saint-Ouen, ce qui arrivait une fois par semaine, Adelphin était là.

Si André Rivard manquait de monnaie pour aller faire sa partie de billard, ce qui arrivait tous les soirs, Adelphin était là.

Si Fulgence Lagluvée avait oublié son porte-monnaie chez lui et n'avait pas de quoi acheter du tabac, ce qui lui arrivait tous les matins, Adelphin était là.

Brave et loyal garçon tout de même, cet Adelphin! il était vraiment digne d'amitié.

Il ne faudrait pas croire cependant que le neveu du digne entrepreneur fît dans ses opérations financières des marchés de dupes. Non. Antoine, Claudius, André et Fulgence remboursaient intégralement les sommes empruntées, lorsqu'ils touchaient les modiques pensions que leur faisaient leurs parents.

Cette honnêteté touchait extrêmement Adelphin. Bien qu'il y fût accoutumé, elle était toujours pour lui un étonnement.

Il se souvenait qu'il n'avait jamais payé ses propres dettes sans un excédant de secours fourni, non sans murmure, par l'oncle Antoine.

Adelphin ignorait l'immense fortune du frère de son père. Un ancien entrepreneur n'avoue jamais qu'il possède deux millions, et il fait très-bien. Aussi le jeune homme avait-il des remords, que la rigide probité de ses camarades rendait plus vifs.

En parlant d'Adelphin, les jeunes peintres disaient:

— C'est un bon ami.

En parlant d'eux, il disait :

— Ce sont de braves et honnêtes cœurs, de vrais artistes.

Des deux côtés, l'amitié était basée sur une profonde estime, ce qui explique pourquoi, dans les moments les plus difficiles, elle ne changea jamais.

Le sixième élève de l'atelier était un pauvre petit bossu nommé Sidoine Bourdois. Cet être disgracié de la nature ne parlait jamais que pour dire à ses interlocuteurs des choses blessantes. Son infirmité et sa laideur l'avaient rendu athée et haineux. Il n'oubliait jamais ceux qui lui avaient fait du mal, et se vengeait tôt ou tard.

Ygonnard était la douceur même; Adelphin, Fulgence, Antoine et André avaient trop compris toutes les douleurs renfermées dans ce corps frêle, pour y apporter de nouveaux chagrins.

Mille fois, sans y réussir, ils avaient essayé par mille douceurs de forcer le pauvre Sidoine à faire sa paix avec l'humanité.

Un jour que Paul Buck était venu mettre dans l'atelier un peu plus de fumée qu'à l'ordinaire, il entreprit de sermonner le bossu.

— Sidoine, mon cher ami, lui dit-il avec une certaine émotion, Sidoine, vous nous rendez très-malheureux, ces messieurs et moi.

— S'il en est ainsi, répondit amèrement Sidoine en pliant son carton, je m'en vais.

— Vous ne m'entendez pas, mon très-cher.

— Je suis bossu, mais je ne suis pas sourd, reprit le pauvre garçon en empilant avec vivacité ses couleurs et ses brosses dans leur boîte.

— Mille tonnerres! écoutez-moi, au moins! s'écria Buck.

— Si c'est pour entendre des duretés, ce n'est pas la peine.

— Des duretés! Quelles duretés, double brute entêtée.

— C'est cela, injuriez-moi, maintenant.

— C'est à le tuer! hurla Paul Buck.

— Ce n'est pas difficile, si le cœur vous en dit, je n'aurai pas la force de vendre ma vie bien cher.

Il se fit un pénible silence. Buck reprit d'une voix sourde :

— Dieu m'est témoin, Sidoine, que vous êtes un mauvais cœur. Je viens à vous au nom de tous, pour chercher à mettre un sourire dans votre infortune, et vous me repoussez bêtement. Allez, vous n'êtes pas digne de notre amitié.

— Non, répéta Adelphin, vous n'êtes pas digne de notre amitié.

— C'est vrai, dirent les autres élèves.

Sidoine, son carton sous le bras, sa boîte à la main, se redressa autant qu'il put, et regardant ses camarades d'atelier, il leur dit avec mépris et amertume :

— Votre amitié! que voulez-vous que j'en fasse de votre amitié?

Un long murmure couvrit sa voix; mais, sans se laisser intimider, le bossu reprit d'un air moitié triste et moitié railleur :

— Votre amitié me rendra-t-elle droit, dites, monsieur Buck? Votre amitié me rendra-t-elle beau, monsieur Ygonnard? Ferez-vous de ma figure une de ces têtes transtévérines que vous faites si bien? Que ferais-

je de votre amitié, Adelphin? Je ne puis pas vous emprunter de l'argent, je fais de la lithographie pour vivre, et comme je ne vis pas, je ne pourrais vous le rendre. Et eux, que feront-ils pour moi? Berthier payera-t-il mon terme? Il n'a pas pour payer le sien. Aucamp me mènera-t-il festoyer à l'île Saint-Ouen avec sa maîtresse? Une femme et un singe, ce serait trop de bêtes à la fois. Rivard m'apprendra-t-il à jouer au noble jeu de billard? c'est tout au plus si de ma tête je pourrais atteindre la bande? Ça ferait rire la galerie. Fulgence me donnera-il son tabac? la pipe me fait mal au cœur. Vous voyez bien que je n'ai que faire de votre amitié, et que vous ne pouvez rien pour soulager mes misères. Mon infortune est sans remède ; laissez-moi donc partir.

— Au revoir, dirent les jeunes gens.

— Adieu! répondit Sidoine en s'élançant pour sortir.

Comme il appuyait la main sur la serrure, la porte s'ouvrit et une voix douce dans sa sévérité fit entendre ces mots :

— Sidoine, mon bon ami, retournez à votre place; vous êtes sur le point d'être deux fois ridicule, une fois

comme bossu, l'autre comme ingrat. Allons, voyons, dépêchez-vous.

Sidoine, atterré, tremblant, hors de lui, retourna lentement à sa place.

Alors on vit s'avancer en souriant un nouveau personnage, bizarre, charmant et indescriptible. C'était un petit être de dix-sept ans, aux allures étranges.

Son costume était aussi singulier que son attitude. Un pantalon de toile grise et des souliers de collégien annonçaient véritablement un garçon. Sa longue blouse harmonieusement drapée jetait une vague incertitude dans l'esprit; mais une physionomie pleine de charme, une longue chevelure brune, brillante et ondulée, de grands yeux noirs doux et étonnés venaient éclaircir le mystère. Après un examen sérieux on ne pouvait s'y tromper: l'enfant au costume masculin était une éblouissante jeune fille, une vierge déguisée en polisson. C'était mademoiselle Poucet

III

Mon honorable et spirituel ami, Paul Féval, le penseur le plus amusant de notre époque, a dit quelque part, dans les *Habits noirs*, je crois, que tout roman a besoin d'un héros ou d'une héroïne. Comme toujours, Paul Féval a raison.

Il est difficile de diviser l'intérêt; les grands romanciers savent bien cela.

La foule se passionne pour *Quentin Durward*, jeune et pauvre gentilhomme écossais, armé de ses vingt

ans, de son besoin d'aimer et de son désir de parvenir, allant chercher amour et fortune à la cour de Louis XI, le justicier.

En revanche, elle reste froide aux faits et gestes des *Puritains d'Écosse*.

Malgré toutes ses beautés, *Notre-Dame de Paris* n'est qu'un chef-d'œuvre de seconde classe, parce que l'intérêt s'y divise. Il y a de grandes individualités, mais aucune d'elles ne s'impose plus qu'une autre et le lecteur est libre d'y choisir le héros que bon lui semble.

Les artistes aiment Quasimodo, les jeunes hommes préfèrent Esmeralda, les hommes Claude Frollo, les bourgeoises rêvent de Phœbus.

Ruy-Blas, le laquais amoureux de la reine, est plus grand que tous les *Burgraves*.

Le *père Goriot* laisse plus de tristesse dans le souvenir que les *Treize* n'y laissent de frayeur.

Les *Trois Mousquetaires* ne sont amusants que parce qu'ils sont quatre.

Athos est la grandeur, Aramis est la ruse, Porthos la force; mais d'Artagnan est plus que tout cela, c'est

l'amour et la jeunesse, la pauvreté et l'ambition ; les quatre plus grandes forces que Dieu ait données à l'homme.

Or mademoiselle Poucet était l'héroïne de cette petite histoire parisienne, qui n'a malheureusement rien de commun avec les chefs-d'œuvre précités.

De son vrai nom, mademoiselle Poucet s'appelait Caroline Souchard.

Voici par quel concours de circonstances cette jeune et mignonne enfant faisait partie de l'atelier de peinture de l'excellent M. Ygonnard.

Son père, le sieur Pierre Souchard, ancien garçon de ferme, ex-brigadier aux chasseurs d'Afrique, était un digne et brave ivrogne, se grisant régulièrement trois fois par semaine.

A son retour d'Afrique, Pierre Souchard, qui s'était déluré au service, arriva tout droit à Paris, cette belle patrie des exilés de la misère.

Là, il essaya une foule de métiers.

Tout d'abord, il vendit des ouvrages moraux, propres à instruire le peuple. Les œuvres de Chateaubriand et les *Mystères de la Bastille*, malgré la dis-

tance qui sépare ces productions, Souchard les vendait indifféremment.

Avec les œuvres de Chateaubriand, il donnait en prime une pendule en zinc, représentant Blaise Pascal traçant des figures géométriques.

Avec les *Mystères de la Bastille*, les abonnés recevaient une pendule représentant mademoiselle La Vallière et en plus deux flambeaux, toujours en zinc, ce qui faisait que beaucoup de gens préféraient les *Mystères de la Bastille*.

Tout alla bien pendant quelque temps; mais tout s'use. Bientôt la population parisienne ne s'intéressa que médiocrement aux Natchez, et la Bastille n'eut plus de mystères pour personne.

Souchard erra à l'aventure, vendant du vin en bouteille le matin et faisant des assurances dans l'après-midi, assurant contre l'incendie ceux dont il allumait le cerveau.

Sa loquacité, pleine d'effronterie et de pittoresque, e fit remarquer d'une crémière de la rue des Dames de Batignolles. Elle lui offrit sa main, qu'il accepta, et il devint ainsi un homme établi.

Être un homme établi est le vœu le plus ambitieux qui puisse germer dans la tête d'un homme sans profession, vivant des hasards de Paris.

Pour établir dans les bas quartiers de Paris ou de la banlieue, un petit commerce de crèmerie, de fruiterie, de friture, d'épicerie et autres industries utiles mais modestes, il faut avoir de quoi payer six mois d'avance, soit cent cinquante francs. Posséder, en outre, la somme nécessaire à acheter un peu de marchandises en attendant le crédit des fournisseurs, soit cinquante francs : en tout deux cents francs.

C'est peu, bien peu.

Hélas ! il est des milliers de gens qui meurent chaque année sans voir se réaliser ce doux rêve si souvent caressé :

Il en est parmi ceux-là qui eussent donné quelques années de leur vie pour pouvoir dire aux populations éblouies :

— Je suis un homme établi !

Le bonheur de Souchard fut profond. La boutique de sa femme était bien achalandée.

Chaque matin, les cuisinières du quartier venaient

faire leurs emplettes, pendant que les ouvriers, les commis et les clercs des environs y dégustaient leur chocolat ou leur café au lait.

En sa qualité d'ancien soldat, Souchard avait été nommé sergent dans la garde nationale.

Un beau grade partout, un honneur à Batignolles.

Pour comble de bonheur, madame Souchard mit au monde une belle petite fille, grosse comme le poing et jolie comme un amour, un ange taillé dans une pomme cuite.

La maison prospérait trop; le diable s'en lassa.

Madame Souchard mourut au printemps de ses jours, comme disait son mari, qui ne pouvait se consoler.

Souchard resta père et établi.

Ce fut une justice à lui rendre : il faisait tout ce qui était possible pour vendre du lait; malheureusement, au lieu de mettre l'argent qu'il recevait dans son comptoir, il le portait chez son voisin le marchand de vins.

Parfois les cuisinières qui voulaient s'établir, et qui voyaient en lui un parti très-sortable, lui faisaient de sages représentations touchant son incontinence.

Souchard, triste et désolé, répondait invariablement :

— J'ai tort, c'est vrai ; mais, voyez-vous, je ne puis faire autrement depuis la mort de ma défunte ; j'ai besoin de me distraire.

L'ex-brigadier abusa tant et tant de la distraction, que ses pratiques le quittèrent.

Il resta seul avec le souvenir de sa femme et une gêne qui le força à fermer sa boutique.

Un soir, il mit la clef sous la porte. Sa petite Caroline dans ses bras, il partit sans savoir où il allait.

Souchard n'était pas un homme faible. Il s'était trouvé souvent dans des positions difficiles.

En Afrique, il avait mangé du cheval, et souvent même il en avait été réduit à se figurer qu'il en mangeait.

A son arrivée à Paris, il avait plus d'une fois frappé à la porte du hasard pour demander si son dîner était servi et si sa couverture était faite. Quand il trouvait la table prise et le lit occupé, il serrait philosophiquement la ceinture de son pantalon et allait bravement s'endormir sous un des ponts de la Seine ou sur les talus du Champ-de-Mars.

Mais en ces temps-là, il était garçon, seul au monde, n'ayant pour toute famille à nourrir que sa paresse et son ivrognerie.

Il se consolait en disant :

— Bah ! il fera jour demain.

Cette réflexion remplie de probabilité, qui jadis le consolait, le rendit ce soir-là plein de tristesse. Il regardait douloureusement sa fillette qu'il adorait.

La pauvre enfant grelottait, bien que le sergent l'eût enveloppée dans sa tunique de garde national, honorable trophée de sa splendeur passée, seule épave arrachée au naufrage.

— Il fera jour demain, se disait comme autrefois le bon Souchard ; que deviendrai-je ? C'est bien ma faute tout de même si j'en suis là. — Si j'étais seul encore, je me tirerais d'affaire ; — mais avec cette pauvre brebis, je n'en sortirai pas. — Ah ! tonnerre du diable ! avoir été établi et se trouver dans un pétrin comme ça, c'est à vous démonter la clavicule du raisonnement.

Et le pauvre diable marchait, marchait comme jadis le juif qui avait repoussé Jésus.

Il était dix heures du soir quand Souchard arriva

sur le pont Neuf. La fatigue et la douleur le harcelaient; il s'assit sur l'un des bancs de pierre qui bordent le terre-plein où se trouve placée la statue de bronze du roi Henri IV.

Il resta longtemps pensif. L'enfant dormait.

Sa marche précipitée, et plus encore sa fuite de la maison que les huissiers devaient envahir le lendemain, lui avaient donné une surexcitation que l'air frais de la rivière ne tarda pas à calmer.

Les idées se présentèrent plus nettes dans l'esprit de l'ancien soldat.

— J'aurais dû rester, pensait-il; peut-être qu'en me voyant ainsi expulsé de chez moi, les voisins seraient venus à mon secours, sinon pour moi, du moins pour la fillette. — Dors, mon pauvre chat! — Ah ben, oui! les voisins! encore de jolis chouans! Ça vous fait bonne mine quand on est heureux, et ça vous méprise lorsqu'on est dans le malheur. — Peut-être ben que le père Poirier m'aurait prêté quéques sous, — j'ai assez consommé chez lui, et d'ailleurs, c'est un brave homme.

Le malheureux se dépitait de son mieux.

— Mille noms d'un bonhomme! murmurait-il, me

voilà dans de beaux draps, et c'est bien ma faute; je n'ai pas eu plus de raisonnement que cette pauvre petite innocente qui ne pense même à rien. — Et c'est elle, le pauvre chérubin, qui sera la victime de mon inconduite.

Les passants regardaient cet homme en blouse et cette petite fille enveloppée dans une tunique à collet rouge; tous flairaient une infortune et précipitaient leur marche.

Un sergent de ville s'approcha de Souchard, après l'avoir regardé longtemps, et lui dit d'une voix bienveillante :

— Vous prenez le frais, camarade?

— Je ne prends rien à personne, répondit brusquement Souchard, le frais est à moi aussi bien qu'à quiconque; et replaçant l'enfant entre ses bras, il se remit en marche en lançant un regard à la statue et en marmottant entre ses dents :

— Oh! s'il vivait encore, celui-là, il y a bien des choses qui arrivent qui n'arriveraient pas.

Henri IV est un roi heureux.

Avare, tricheur au jeu, coureur de filles et renégat, il est resté populaire au lieu d'être exécré.

Comme dit naïvement Le Rágois, c'est :

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

Ceci s'explique facilement : le Béarnais, par bien peu de mots, fit oublier tous ses vices.

— Je veux, avait-il dit, qu'il n'y ait pas une chaumière dans mon royaume où le dernier paysan ne puisse mettre la poule au pot.

Ce vœu, peut-être sincère, a plus fait pour sa mémoire que n'eussent pu faire toutes les vertus qu'il n'avait pas.

Le peuple a si souvent faim!

Un monarque qui désirerait seulement que chacun de ses sujets eût tous les matins un morceau de pain à grignoter, deviendrait immortel en France, où on rêve toujours l'impossible.

Le pauvre Souchard revenait machinalement sur ses pas, regrettant amèrement de n'être pas venu au monde sous le règne du bon roi.

La chaumière, la poule et le pot lui souriaient fort, à lui qui n'avait ni pot, ni poule, ni chaumière.

C'était un triste spectacle que de voir cet homme

désolé, errant à l'aventure, et oubliant ses douleurs présentes en songeant au bien-être chimérique d'un temps passé.

Arrivé à la place de l'Europe, l'oasis du quartier de Clichy, Souchard s'arrêta; il n'était plus qu'à dix minutes du domicile abandonné.

— Faut-il retourner au logis ou rester là, pensait-il avec amertume. Si je retourne, je serai chassé et conspué demain; si je reste, l'enfant va se geler et les sergents de ville vont me faire des misères. Mon Dieu! qui donc aura pitié de moi!

Cet homme, qui avait passé en souriant à travers les plus dures épreuves, se prit à pleurer silencieusement. Il étendit avec soin sa petite fille sur le mur du square et s'appuya sur la grille en se disant qu'à minuit il prendrait une détermination.

Onze heures et demie venaient de sonner; un instant plus tard, il entendit l'horloge du chemin de fer sonner les trois quarts, il se prit à trembler.

Le malheureux n'avait plus qu'un espoir, qu'un rêve, qu'un désir: il aurait voulu que minuit ne sonnât jamais.

Mais le temps est implacable: il marche.

Les horloges, ses ministres, marquent fidèlement sa course sans fin, ne se souciant :

Ni de l'enfant qui meurt;

Ni du vieillard qui demande à vivre;

Ni de l'amant qui ne voudrait pas voir le soleil se lever;

Ni du mari qui a peur qu'il ne se couche trop tôt;

Ni du voleur chargé d'argent et qui arrivera trop tard à la frontière;

Ni des rides de la marquise;

Ni des cheveux blancs de la comtesse.

Si ces ministres de bois ou d'acier avaient une conscience, chose rare chez des.... horloges, leur conscience ne serait pas troublée et leur marche ne cesserait point d'être imperturbable, parce que si le temps cause toutes les douleurs, il les guérit toutes.

Et d'ailleurs qu'importe que l'enfant meure et que le vieillard s'éteigne? l'un et l'autre seront oubliés demain.

Que l'amant serait cruellement puni si le soleil ne se levait pas!

Que le mari serait puni lui-même s'il ne se couchait point.

Avec le temps, le voleur repassera la frontière, la marquise mettra du rouge, la comtesse mettra du noir, et tout ira comme devant.

O Pangloss! vous étiez un grand philosophe! Ce ne sont point vos pareils qui font les révolutions.

L'horloge du chemin de fer sonna minuit.

Souchard, au lieu de prendre une résolution comme il se l'était promis, tomba affaissé près du mur, en s'écriant :

— Ah ! mais le bon Dieu n'aura-t-il donc pas pitié de moi !

Une pluie fine et serrée se mit à tomber. Lorsqu'elle s'y met, la destinée fait bien les choses.

Souchard prit l'enfant, l'étendit sur ses genoux, la couvrit avec soin et la regarda dormir.

— J'aurais mieux fait de rester au pont Neuf et de me jeter à l'eau, murmurait le pauvre homme; la petite est si gentille que quelque âme compatissante l'aurait recueillie, pauvre chérie!

Un éclat de rire frais, jeune et sonore retentit à quelques pas de l'endroit où Souchard pleurait.

Le malheureux père tressaillit; il lui sembla qu'on

lui enfonçait un couteau dans le cœur; il avait peur que ce rire, bruyant comme une nichée de pinsons, ne réveillât son enfant.

Deux jeunes gens bras dessus bras dessous passèrent près de lui. C'était un jeune peintre et sa femme qui revenaient à pied de l'Ambigu-Comique. La femme disait :

— Je me suis bien amusée, mais j'aime mieux être là qu'au milieu de tout ce monde. D'abord je voudrais qu'on fît des drames où personne ne serait assassiné.

— Ce serait difficile, disait le mari, ça ne serait plus des drames.

— Cependant j'ai été bien contente quand Mélingue a tué le traître. Comme il joue bien ce Mélingue!

— Avec ça que c'est malin de tuer un traître!

— Que tu es bête!

— Merci.

— Dis donc.

— Quoi?

— As-tu vu cet homme avec cet enfant enveloppé qui dort sur ses genoux.

— Oui.

— Tu ne trouves pas qu'en passant près de lui ça sentait la misère?

— Ça infectait.

— Quel âge a-t-il, Mélingue?

— Soixante-dix-sept ans.

— Tu te moques de moi. Tu n'as pas vingt sous à lui donner?

— A Mélingue?

— Non, bêta, à l'homme.

— Quel homme?

— L'homme à l'enfant.

— Si vraiment; tiens.

La jeune femme revint sur ses pas et s'approcha timidement de Souchard. Son mari la suivit, parce qu'à Paris on se défie de tout, même des pauvres.

— Tenez, mon brave homme, dit la femme de l'artiste en tendant gracieusement la main.

Souchard, étonné, ne bougeait pas; le peintre prit sa prostration pour de la fierté.

— Pardonnez à ma femme, monsieur, dit-il avec douceur; elle vous a pris à tort dans l'obscurité pour un

malheureux; son bon cœur l'a entraînée; je vous prie de l'excuser.

— Ne vous excusez pas d'être bon, répondit Souchard; ce n'est pas déjà si commun qu'on soit obligé d'en rougir. Je ne suis pas un mendiant, mais je ne vaux guère mieux. .

— Pouvons-nous vous être de quelque utilité? demanda la femme.

— Nous ne sommes pas riches, dit le mari; mais c'est égal...

Le père de la petite Caroline raconta son histoire qu'il termina ainsi :

— Je n'ai plus qu'une chose à faire : porter mon pauvre petit ange aux Enfants-Trouvés et aller me jeter à l'eau.

— Venez vous mettre à l'abri chez nous : nous demeurons là tout près, rue de Hambourg; demain nous aviserons.

— Que Dieu vous bénisse de ce que vous voulez faire pour nous; mais, voyez-vous, cela ne servirait à rien; demain la position sera la même.

— Qui sait? fit l'artiste.

— Et puis, reprit sa femme, rien n'en coûte d'essayer, si demain matin vous n'avez pas changé de résolution, il sera toujours temps de vous noyer.

— Sans compter, dit l'artiste, que la Seine, qui est bonne fille, vous attendra bien jusqu'à midi.

Souchard suivit les deux jeunes gens en les accablant de bénédictions.

A peine arrivée au logis, madame Léa Hermann, — ainsi se nommait la femme du peintre, — combla de caresses l'enfant, qui ne se réveilla pas.

Hermann offrit à manger et à boire à Souchard, qui refusa.

— A votre aise, dit le peintre, je vais vous faire voir votre lit.

Il emmena le pere et l'enfant dans son atelier, et en montrant une immense peau de tigre :

— Voilà le divan ; ce n'est pas beau, mais en revanche, c'est très-dur. La plus belle fille du monde ne peut offrir que... ce qu'elle a. Voici un manteau de dragon qui m'a servi pour mon tableau de la retraite de Moscou. — Vous avez été soldat, tâchez de vous débrouiller et bonne nuit.

— Dieu vous bénisse, monsieur, et votre dame aussi. Je voudrais donner ma vie pour vous.

— Pour ce qu'elle lui a rapporté jusqu'à présent, pensa Hermann, le bonhomme ne ferait pas un grand sacrifice.

IV

Hermann était l'un de ces dix mille artistes qui encombrent le pavé de Paris.

On ne sait d'où ils viennent, et un beau matin ils disparaissent sans qu'on ait su par où. Il est vrai qu'il en revient bien vite d'autres et que personne n'y gagne rien.

En 1848, le premier usage que le peuple souverain voulut faire de son pouvoir fraternel fut de renvoyer les ouvriers étrangers dans leur patrie.

Les Savoyards manquèrent d'avoir fort à souffrir de cet ostracisme, qui, heureusement, ne dura pas dix ans.

— Allez chez vous manger le pain de votre pays, disaient les ouvriers parisiens, et ne mangez pas le nôtre!

Un grand citoyen prononça un discours, — il en prononçait deux ou trois par jour à cette époque; — ce discours se terminait ainsi ou à peu près :

« Un jour, sous l'influence de la liberté, tous les peuples ne feront qu'un. Que les frontières disparaissent, que les limites n'existent plus. Quelle que soit la langue que vous parliez, rappelez-vous qu'il n'y a plus ni Français, ni Savoyards, ni Anglais, ni Allemands... Vous êtes tous concitoyens du grand Empire de Dieu! »

Le peuple souverain prit la chose au sérieux; il dit au Savoyard du coin :

— Reprends ta médaille, bon cousin des marmottes; tu n'es plus un Savoisien, tu es un concitoyen de l'Empire du bon Dieu, et toi, bon Chouflick, aussi, et milord Goddem aussi. Asseyez-vous, commissionnai-

res, cordonniers, jockeys, au grand banquet de la vie, c'est la France qui régale.

Cependant le bon exemple courait le monde, mais pas vite.

L'Angleterre, qui s'intitule par excellence la patrie de toutes les libertés, l'Angleterre disait :

« Les miens vont s'installer à Tours ou à Pau, à Saint-Germain ou à Boulogne; ils ont de belles propriétés dans toutes les provinces françaises. Ils ont de beaux hôtels dans Paris; mais vous, Français mes amis, je vous défends d'acquérir mon sol. Ma terre est la propriété de mes fils et non la vôtre! »

L'Allemagne tenait un autre langage :

« Achetez mes terres, Français riches, venez dépenser votre argent dans mes villes et semer votre or sur la rouge et la noire, rien de mieux; mais que vos pauvres ne s'avisent jamais de dépasser mes frontières. J'envoie à Paris, bon an, mal an, quinze mille bottiers et autant de tailleurs. Je n'ai donc nul besoin de vos artisans. Si, par aventure, l'un des vôtres a l'audace de venir, il ne pourra ni coudre, ni raser, ni tailler, ni raboter, ni limer, ni forger, ni tisser, ni fouler pour

son compte. Tout ce que l'industrie peut gagner sur mes terres appartient à mes enfants. »

Dans cet étrange conflit, le dessus resta à la France. Elle dit à l'Angleterre :

— Gardez votre sol.

A l'Allemagne :

— Gardez vos frontières; j'ai assez de moi pour moi et pour les vôtres. Prenez mon territoire et vous deviendrez Français; envoyez vos artisans, je les nourrirai et ils m'aiméront. Repoussez les miens, ils me reviendront.

Brave et superbe nation, quel exemple elle donne au monde !

Mais cela lui coûta cher au point de vue artistique.

Une avalanche de Fritz, de Frantz, de Willem, d'Hermann, de Smith, de Chiarini inonda les bords de la Seine; les uns tenant en main un ciseau, un pinceau, un ébauchoir, un violon, voire un piano, les autres ne portant rien.

Le monde des arts fut littéralement obstrué.

On s'effraya à juste titre, et cent fois on fut sur le point de dire à l'invasion barbare :

— Braves gens, retournez chez vous.

Mais on pensa à Meyerbeer et à Rossini, à Verdi et à Grisar, à Willems et aux Stevens, à Henri Heine, à Erkmann et à Sivori, à bien d'autres encore, et on leur dit :

— Entrez et honorez-nous, ainsi qu'ont fait vos frères.

Douze ou quinze individus sur trente mille payent l'hospitalité pour tous; les autres meurent dans l'oubli ou dans la photographie, ce qui est bien pire encore.

Hermann, le mari de Léa, était un Allemand, célèbre dans la famille des inconnus.

Il portait une longue barbe et de longs cheveux qui encrassaient invariablement un paletot de velours taillé en forme de pourpoint.

Il ne peignait ni bien ni mal, et exécutait, suivant les besoins de l'exportation, des sujets religieux ou profanes. Du reste, brave et honnête garçon, n'ayant qu'un tort, celui de ne pas dépasser d'un centimètre les vulgaires médiocrités.

Soit par modestie, soit par esprit, toutes les fois qu'on lui parlait de sa peinture, il entamait une disser-

tation sur Gœthe ou sur Schiller, ce qui ne laissait pas d'éblouir les ignorants.

Le lendemain, tout dormait chez l'artiste quand Souchard s'éveilla.

Il prit son enfant sur ses genoux, sépara les cheveux qui encombraient son front, et il la couvrit de baisers.

— Pauvre et chère fillette, dit-il, c'est à toi que nous devons de n'avoir pas couché à la belle étoile.

— Où qu'elle est, cette belle étoile? demanda l'enfant.

— La belle étoile, c'est dehors, dit le père en souriant.

— Eh bien, allons-nous-en, fit la petite.

— Non, reprit Souchard, il faut attendre; nous allons voir une belle dame, qui est bien bonne et qui va t'embrasser; il faudra lui dire que tu l'aimes bien, tu m'entends?

La petite fille entendait, mais elle n'écoutait plus. Ses yeux s'étaient portés sur les toiles peintes ou ébauchées, et elle les considérait avec une grande attention.

— Quoi c'est ça? demanda-t-elle à son père.

— Ça, fit l'ancien chasseur d'Afrique, c'est le bon Dieu, notre père à tous, portant sa croix pour nous racheter.

— Et ce soldat, qu'est-ce qu'il fait?

— Ce n'est pas un militaire, reprit Souchard, c'est Simon, un brave homme, qui veut donner un coup de main à Notre-Seigneur pour porter sa croix. Il a une tunique bleue, mais ce n'est pas un soldat. Je crois même que c'était un ouvrier... Après ça, ajouta-t-il d'un air capable, il se pourrait bien qu'il eût servi dans son temps et fait un congé ou deux.

— Et ça, père, quoi c'est?

— Ça, c'est l'empereur premier, traversant les neiges du mont Saint-Bernard et le soleil d'Austerlitz, pour aller mourir sur le rocher de Sainte-Hélène.

— Et ça?

— Ça, c'est une Moresque qui se balance sur l'onde pure, soi-disant.

L'enfant prenait un plaisir extrême à considérer les mille figures qui ornaient les murs de l'atelier.

Ses questions allaient leur train, lorsque la porte

s'ouvrit et que Léa Hermann apparut au bras de son mari.

— Bonjour, mon brave, dit Hermann. Comment avez-vous passé la nuit?

— Très-bien! grâce à vous et à votre bonne dame. Que le bon Dieu vous en récompense.

Hermann sourit avec la satisfaction d'un homme qui a accompli une bonne action.

Léa prit l'enfant dans ses bras et lui dit :

— Viens, ma belle chérie; tu ne me connais pas, mais n'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur, fit l'enfant; je te connais; tu es la belle madame qui va m'embrasser, je t'attendais.

Le peintre et sa femme se regardèrent en souriant, mademoiselle Caroline Souchard, âgée de quatre ans, venait de faire leur conquête.

— Très-intelligente! fit Hermann.

— Elle comprend tout, dit Souchard. Tenez, vous allez voir.

Et il se mit à questionner l'enfant sur les sujets de de peinture qu'il venait de lui expliquer à sa manière.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Bichette?

— Ça c'est, c'est le bon Dieu! Ah!

— Et cet homme, qu'est-ce qu'il fait?

— C'est M. Simon qui veut porter la croix pour que le bon Dieu ne se fatigue pas.

Léa souriait en regardant son mari. Souchard rayonnant continua :

— Maintenant, ma chérie, dis à la dame ce que c'est que ces tableaux-là.

L'enfant réfléchit un instant et répondit :

— Ça, c'est l'empereur premier qui prend de la neige et du soleil pour se faire un joli rocher et mourir dessus.

Les Allemands ont beau devenir Français, ils n'aiment pas Napoléon. Ce manque d'amour pour le héros qui les a humiliés est, du reste, bien facile à comprendre.

Aussi Hermann éclata-t-il de rire en entendant la singulière explication de la petite fille.

— La vérité sort de la bouche des enfants, s'écria le peintre. Il est impossible de mieux écrire l'histoire que ne le fait ce bébé. Voilà le Bonaparte jugé par la postérité et réduit à sa simple valeur.

— Sans vous commander, murmura Souchard, irrité de l'air persifleur de l'artiste, sans vous commander, personne n'a le droit de juger l'empereur, pas plus la postérité que n'importe quelle autre personne ; et si c'est celui-là qui avait une valeur simple, je voudrais bien connaître ceux qui en ont une double, soit dit sans offenser qui que *ça soye*.

Hermann fronça le sourcil et répondit :

— A Dieu ne plaise, mon brave homme, que je veuille porter atteinte à l'admiration que vous inspire votre empereur ; je sais combien, vous autres Français, vous êtes fiers de votre héros.

— Il y a de quoi, fit Léa en souriant.

— Mon Dieu, sans doute, reprit Hermann, blessé plus qu'il ne voulait le paraître, l'empereur était un grand homme. Tous les pays ont leurs grands hommes; nous avons eu les nôtres aussi. La gloire du grand Frédéric est impérissable ; la Russie a Pierre le Grand, l'Angleterre a Wellington, l'Amérique a possédé....

Un immense éclat de rire interrompit Hermann, une figure joyeuse apparut derrière la fenêtre de l'atelier.

Souchard regardait avec curiosité ce nouveau personnage qui faisait une si singulière entrée.

Le peintre Paul Buck, qu'on a déjà aperçu chez maître Ygonnard, en train de sermonner Sidoine, demeurait dans un appartement situé au-dessus de celui d'Hermann.

Paresseux comme une couleuvre, ou plutôt comme un peintre, ce jeune artiste avait imaginé une corde à nœuds, fixée du balcon supérieur à la barre du balcon inférieur.

Lorsqu'il voulait visiter ses amis, il se laissait glisser; quand il avait fini, il remontait tranquillement, à la force du poignet.

L'ascension et la descente étaient périlleuses; mais l'insouciant jeune homme exécutait l'une et l'autre avec tant de laisser-aller que les gens de la maison avaient fini par trouver ces tours de force la chose la plus simple du monde.

Seul, le portier du logis, qui n'avait aucune considération pour Paul Buck, prétendait que la peur de se trouver nez à nez avec ses créanciers, avait seul enfanté cette bizarre invention.

— Pourquoi ris-tu? demanda Hermann en voyant Buck enjamber l'appui de la fenêtre.

— Mais, répondit Buck en sautant, parce que, depuis trois minutes, je t'admirais voulant persuader à ce vieux brave que le grand Frédéric, un roi à queue de rat derrière la tête, pouvait marcher de pair avec Bonaparte. Tu m'amuses.

— Pardon, fit Hermann, je parle d'un génie qui a honoré mon pays; il y aurait mauvaise grâce à vouloir l'amoindrir devant moi.

— Ce n'est pas mon intention. D'ailleurs, je te passe ton grand Fritz, mais à une condition : tu allais nous entretenir de la jeune Amérique. Soit; cause de Washington, puisque c'est ta manie; je te passe même Franklin qui, après tout, était un physicien. Mais, pour Dieu, pas un mot de Bolivar, cet affreux juge de paix qui a inventé le chapeau tromblon. Ah! pouah!

— Vous autres Français, dit Hermann, vous vous croyez très-forts parce que vous tournez tout en ridicule; aussitôt que vous avez fait une charge, vous croyez que tout est dit.

— Alors pourquoi ne vas-tu pas t'établir dans le Mas-

sachusets pour peindre les batailles de la Brandywine ou de Germantown?

— Parce que la France est plus près de l'Italie; parce que la France est le pays du goût comme l'Amérique est celui de la liberté. Quelle que soit d'ailleurs la patrie que je puisse adopter, je ne peindrai pas plus la retraite de la Brandywine que le désastre de Waterloo.

— Mon Dieu! que vous êtes ennuyeux avec vos éternelles discussions, s'écria madame Hermann. En vérité, monsieur Buck, si cela continue, je vous jure que je couperai votre corde.

— Vous aurez raison, chère madame, répondit Buck; mais cela ne m'arrivera plus. D'ailleurs c'est toujours votre Hermann qui commence.

— Comment, s'écria le peintre, c'est moi qui grimpe à ta fenêtre? C'est trop fort!

Pendant cette inutile discussion, Pierre Souchard avait conduit l'enfant au fond de l'atelier et s'y tenait discrètement à l'écart.

Hermann et sa femme racontèrent l'histoire du pauvre homme à Buck, et lui demandèrent conseil.

— Voyons, cher monsieur Buck, dit Léa, vous, si

ingénieux, trouvez donc un moyen pour que ces pauvres gens puissent vivre.

— Demandez-moi tout de suite, chère madame, de découvrir le mouvement perpétuel.

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Après le pain quotidien, c'est ce qu'il y a de plus difficile à trouver.

Buck réfléchit longtemps en regardant Souchard; tout à coup il s'écria :

— Mon Dieu! mon Dieu, que nous sommes bêtes!

— Pourquoi? demanda madame Hermann en riant.

— Pourquoi? continua Buck; mais voilà deux heures que nous nous creusons pour chercher comment nous pourrons trouver du travail pour que ce pauvre diable puisse vivre, lui et sa fillette : il n'y avait qu'à le regarder pour trouver. Jetez donc un coup d'œil sur ce gaillard-là, vous m'en direz des nouvelles.

— J'ai beau le regarder, je ne vois pas, dit Hermann.

— Ni moi.

— Ah! reprit Paul, c'est que vous ne regardez pas bien. Comment, vous, qui êtes femme! comment, toi, qui es peintre! vous n'avez pas découvert dans ce vieux

brave un excellent modèle. Voyez ses pieds, ses mains, son cou, tout cela est merveilleusement attaché et dans les meilleures proportions du monde. Regardez sa figure, vive, intelligente et énergique; vous en ferez, quand vous voudrez, un guerrier ou un penseur, un soldat ou un bénédictin. Examinez les rides prématurées qui sillonnent son front; il a fait la campagne de Russie comme le fameux grenadier couvert de neige, du Luxembourg, ou il a vécu dans une grotte comme saint Anselme. Mettez-lui une serviette blanche sur la tête, il aura l'air de l'Arabe du désert; couvrez-le d'une tunique rouge, il ressemblera comme deux gouttes d'eau au centenier qui garde le tombeau de Jésus. Allongez sa blouse, il vous représentera un prétorien se rendant au Forum; ôtez-la-lui, et vous verrez un gladiateur entrant dans le Cirque.

— Tout cela est vrai, dit Hermann; j'avoue que je n'avais pas bien regardé.

— Sans compter, reprit Buck, que Charles Voillemot, le grand peintre des Amours, des Jeux et des Ris, sautera de joie en voyant ce baby, fait de lis et de roses,

qui ressemblerait à l'Amour, si l'Amour n'avait pas fait la bêtise d'être un garçon.

On annonça à Souchard ébahi l'emploi qu'on allait tirer de sa gracieuse personne. Le pauvre homme resta stupéfait.

— Écoutez, dit-il, pour être vrai, je dois vous avouer que lorsque j'étais aux chasseurs d'Afrique, je n'étais pas plus mal ficelé qu'un autre, même que je n'avais que quarante-cinq centimètres de tour de taille; vu que j'avais un camarade de lit, un nommé Lamoureux, soi-disant qu'était son nom, qui serrait mon ceinturon en me mettant son genou dans le dos, et que je l'aidais réciproquement; que dans le régiment il n'y en avait pas trois comme nous deux pour avoir la taille fine. Mais du diable si j'aurais cru que ma vieille carcasse pouvait être bonne à quelque chose.

— Cette modestie vous honore, dit Buck, et ne vous empêchera pas de gagner six francs par jour et un pourboire en tabac de caporal.

— Pas possible ! s'écria Souchard u comble de la joie. Comment, j'aurais cette chance-là ! Ah ! monsieur, est-ce possible ?

— Puisqu'on vous le dit.

— Ah ! c'est que, voyez-vous, quand on voit un pauvre homme sans pain, avec une enfant, on lui dit comme ça, pour lui donner du courage : « Vous allez gagner six francs par jour. » C'est que je connais la vie, et que je sais bien que six francs c'est de l'argent ; ça ne se trouve pas sous le pied d'un vétérinaire. Voyons, mon bon monsieur, dites-moi que vous ne me trompez pas.

— M. Buck est incapable de se jouer de votre infortune, dit madame Hermann ; vous pouvez croire ce qu'il vous affirme.

La joie de Souchard fut sans bornes, il se mit à rire et à danser en tenant l'enfant dans ses bras. Ce malheureux, qui la veille voulait se noyer, se mit, sans la moindre transition, à parcourir les champs de l'avenir.

— Nine ! ma Nine ! s'écriait-il, moitié souriant, moitié pleurant, tu entends ce qu'il dit, le monsieur ? papa va gagner beaucoup d'argent pour sa fillette chérie : elle aura des belles robes pour être jolie, et un beau manteau pour avoir bien chaud. A bas la tunique de la garde nationale, t'auras un *bernous* ; c'est moi qui te le dis, et des beaux souliers, et qui sait, avec le

temps, ton père pourra s'établir; j'ai été établi, je n'avais pas six francs par jour, je n'avais même rien, c'était ta mère qui avait tout. Oui, ma Nine, tu vas grandir heureuse; ce n'est pas toi qui demanderas à te marier, il n'y a pas de danger; tu voudras rester avec ton père, pas vrai? Vive le maréchal Bugeaud!

Buck considérait silencieusement le père et la petite fille.

Madame Hermann souriait au bonheur de Souchard.

Hermann paraissait froid; mais ses yeux, d'un bleu pâle, étaient plus animés qu'à l'ordinaire. Les braves cœurs se réjouissent volontiers du bonheur d'autrui.

Buck rompit le premier le silence.

— Cet ex-guerrier, dit-il, me paraît complétement idiot. Cependant je découvre sous son crétinisme une dose suffisante d'amour paternel pour en faire un être intéressant. Pour commencer, je le prends aujourd'hui; je tiens à l'étrenner.

— Que la charité est une charmante chose! dit madame Hermann; voilà qu'elle va vous forcer à travailler.

— Il y a longtemps que cela ne lui est pas arrivé, fit Hermann en riant.

— Hélas! reprit Buck, une fois n'est pas coutume; je suis dans un jour de bravoure. D'ailleurs, je vous l'ai dit, je tiens à ce que l'invincible Souchard fasse ses débuts dans mon atelier : l'argent des pauvres porte bonheur.

— Vous êtes un bon et aimable garçon, mon cher Paul, dit Léa en tendant gracieusement sa main à l'artiste qui la baisa avec plus d'affection que de galanterie.

— Vous voyez bien que j'avais raison, reprit Paul, voilà le bonheur qui commence.

— Assez de marivaudage, dit Hermann; emporte ton modèle et laisse-moi travailler. Léa gardera l'enfant.

— Soit, s'écria Buck. Voyons, maître Souchard, par le flanc que vous voudrez, en avant! arche!

Souchard embrassa la petite Caroline, en lui recommandant d'être sage, et suivit gravement Paul Buck.

V

Hermann se mit au travail. Léa donna des images et des chiffons à l'enfant, prit une tapisserie et vint broder près de son mari.

— Quel brave garçon, ce Paul! fit Hermann.

— Charmant, répondit Léa. A-t-il du talent?

— Il en aurait beaucoup; malheureusement il n'aime pas beaucoup à piocher.

— Ça viendra.

— Oui, quand il ne sera plus temps.

— Pourquoi ne se marie-t-il pas?

— Il ne lui manquerait plus que ce malheur-là.

— Comment avez-vous dit cela, monsieur? Je vous prie, répétez donc, s'il vous plaît?

— Je répète.

— Etes-vous donc si malheureux d'être marié?

— Je suis l'homme le plus heureux du monde.

— Eh bien?

— Lui, ce ne serait pas la même chose.

— Et pourquoi? voulez-vous me dire pourquoi?

— Mon Dieu! parce qu'il est de la coterie des Buveurs d'eau.

— Qu'est-ce que cela?

— Dix ou douze garçons qui se sont faits volontairement les amants de la misère. Il en est parmi eux qui sont hommes de lettres, d'autres peintres, d'autres musiciens. Les uns pourraient faire des articles de journaux et vivre en attendant mieux; les autres pourraient faire quelques toiles pour les marchands; les musiciens pourraient donner des leçons et être à l'abri du besoin; mais ils préfèrent manquer de tout. Ils se sont fait une auréole de leur pauvreté. Ils se drapent

dans leur dénûment, et méprisent profondément ceux qui ont des bottes et les appellent « épiciers. » Leur unique Dieu, c'est l'art. Comme tous les fanatiques, ils encensent leur divinité sans la connaître. Ils arriveront tôt ou tard, parce qu'ils sont tous merveilleusement doués; mais ils verront bien des jours s'écouler avant que l'heure de la célébrité sonne pour eux. Ils refusent tous les travaux modestes, sous prétexte de dignité artistique; c'est sous ce grand mot qu'ils cachent leur paresse et leur vanité.

— Pourquoi se sont-ils nommés les Buveurs d'eau?

— Parce qu'ils ne boivent que de la bière.

Comme Hermann et sa femme riaient, un écriteau suspendu à une ficelle vint battre les vitres.

— Bon! dit le peintre, voilà encore ce farceur de Buck qui fait des siennes.

Il s'approcha de la fenêtre et prit la pancarte, sur laquelle il lut :

TÉLÉGRAPHIE PRIVÉE DE TOUT

Paul Buck, maître peintre, et son modèle Souchard, l'ancien guerrier, viennent de se mettre à l'œuvre. Le

maître exécute un épisode des fêtes de Versailles, commandé par un marchand (Pouah!). *L'ancien guerrier, couronné d'algues marines, pose pour le génie des Eaux dans un élégant déshabillé du matin. Les peuplades environnantes sont dans la désolation.*

— Il est fou, ma parole d'honneur! dit Hermann.

— Pauvre garçon! il est bien heureux d'être gai, fit madame Léa; dans sa position, bien d'autres pleureraient. La jeunesse est une belle chose.

— Malheureusement, ça ne sert à rien.

— Ça sert toujours à vieillir.

— C'est vrai.

Une deuxième pancarte descendit.

— Encore! fit Hermann.

— Lis donc!

— Pourquoi faire? ça m'empêche de travailler. Lis toi-même.

DEUXIÈME TÉLÉGRAMME

Une erreur déplorable vient d'avoir lieu. Le maître ayant ordonné à l'ancien guerrier de prendre une bou-

teille de rhum pour imiter la conque marine et de souffler dedans, afin de donner la couleur locale à sa pose, l'ancien guerrier a soufflé le rhum au lieu de souffler dans la conque, et cela avec une bonne foi tout à fait déplorable. Le malheureux est endormi comme un boa; le maître va faire comme lui. Les populations sont dans l'allégresse.

— Diable! fit Hermann, je crois que nous avons mis Souchard à une bien mauvaise école.

VI

La petite Caroline croissait en âge et en gentillesse. Elle allait avoir douze ans. Près de huit années s'étaient écoulées depuis que madame Hermann l'avait recueillie ainsi que son père, par une soirée pluvieuse et froide.

Maître Souchard avait bien vieilli.

L'abus des liqueurs fortes l'avait brisé. Malgré bien des tentatives, il n'avait jamais pu se corriger de l'ivrognerie. L'absinthe avait terrassé cet homme que

dix ans d'Afrique et quinze années de misère avaient à peine amoindri.

Maigre, jaune, voûté, il marchait lentement. Ses yeux étaient devenus ternes, ses cheveux étaient tombés, et tous ses membres s'agitaient en frissonnant.

Un jour, il cessa de boire parce que sa main tremblante faisait choquer le cristal contre ses dents lorsqu'il portait le verre à ses lèvres pâles.

Cette abstinence forcée le sauva. Il reprit quelque force; mais ce qu'il appelait « les grâces de sa personne » avait disparu.

La profession de modèle, son unique et dernière ressource, lui était désormais interdite, à moins pourtant qu'un artiste n'eût voulu peindre l'ombre de Banco ou le sinistre convive qui avait bu le vin doré de la vigne des Borgia.

Par commisération, quelques peintres, qui avaient pu apprécier l'honnêteté de Souchard, lui faisaient balayer leur atelier et nettoyer leurs palettes.

De ce nombre était Arthur Ygonnard, le doux fabricant de Transtévérins qui a montré le bout de son modeste museau au commencement de cette histoire.

Ygonnard avait deux ateliers, l'un pour les demoiselles, l'autre pour lui et ses élèves.

Souchard les balayait avec tranquillité.

Ne parlant jamais, et sa maladie l'empêchant de fumer, il convenait fort pour un atelier de jeunes filles.

Comme tous les anciens soldats, il était propre et soigneux, ce qui convenait encore mieux à l'atelier des jeunes gens.

Les peintres, — cela a été dit souvent, — ne brillent pas par l'amour de l'ordre, domestiquement parlant, bien entendu.

Malgré toutes ces bonnes qualités, il est probable que l'intérêt que les artistes témoignaient à l'ancien soldat n'eût pas été de longue durée. Heureusement pour lui, sa fille l'accompagnait sans cesse; la sympathie que sa gentillesse inspirait se déversait sur le père.

C'était une singulière enfant que cette petite Caroline, elle appartenait à la secte privilégiée des *charmeurs*.

Avez-vous remarqué certains hommes et certaines femmes qui ont dans toute leur personne un charme indéfinissable, un je ne sais quoi qui attire tout d'abord et inspire la sympathie.

Ils ne sont pas régulièrement beaux ; mais leur voix est suave, mais leur regard est doux, mais leur geste est gracieux au possible.

Quand ils parlent, c'est pour s'entretenir de vous ou de ceux que vous aimez : jamais d'eux-mêmes.

En vous voyant, ils savent démêler, avec un tact infini, vos goûts, vos habitudes et jusques à vos passions. Une sorte d'intuition magnétique leur fait deviner ce qui vous intéresse ; aussi ce qu'ils disent a un attrait aimable qu'on ne saurait jamais oublier.

Il est des charmeurs dans toutes les classes de l'ordre social : partant des grands charmeurs et des petits charmeurs.

Les grands hommes ne sont pas tous des charmeurs.

Les charmeurs sont presque tous des grands hommes.

Molière, qui était un grand homme, ne fut pas un charmeur, puisqu'Armande le trompa.

Brummell et le comte d'Orsay étaient deux charmeurs ; il ne faudrait pas d'énormes efforts pour en faire des grands hommes.

Napoléon Ier a été le charmeur le plus sublime des

temps modernes, comme Jules-César a été le plus grand charmeur des temps anciens.

Au-dessous de ces charmeurs des mondes, il y a les charmeurs de la maison, minces et douces individualités qui éclairent radieusement le foyer domestique.

Il y a encore les charmeurs du petit coin social qui s'appelle le monde, individualités spirituelles et aimables qui feraient pardonner aux heureux du jour si les pauvres savaient comprendre.

Donc Caroline Souchard était devenue la charmeuse de l'atelier d'Ygonnard.

Longtemps son père avait fait le ménage de l'artiste. Chaque matin il arrivait tenant Caroline par la main; pour tout au monde Souchard n'eût voulu confier son enfant à des mains étrangères.

— Tiens-toi tranquille dans ce joli petit coin, ma Nine, lui disait-il; regarde tout, mais ne touche à rien si le monsieur venait, il se fâcherait, et papa n'aurait plus de pain pour nourrir sa petite Nine.

L'enfant s'asseyait par terre, ramassait des morceaux de fusain ou de crayons de couleur, et se mettait à dessiner.

D'abord dans ses dessins tout fut sacrifié à la couleur : c'étaient des losanges rouges et des ronds verts sillonnés de lignes noires ; c'était le chaos.

A mesure que la lumière se faisait dans son petit cerveau, l'enfant tâchait de donner une forme à ses pensées. Elle dessinait des hommes représentés par des ronds appuyés sur deux lignes droites.

Ces ronds, qui ne tardaient pas à être illustrés de deux petits ronds beaucoup plus petits, d'un triangle et d'un trapèze long, avaient la prétention d'être des têtes. Les deux petits cercles représentaient les yeux, le triangle le nez, le trapèze long la bouche. Les deux longues lignes noires n'étaient autre chose que les jambes.

L'enfant rayonnait lorsque, par un effet du hasard ou de sa réflexion, elle trouvait un trait distinctif qui caractérisait son bonhomme. Tantôt c'étaient cinq ou six hachures au crayon rouge qui indiquaient que ce bonhomme était un soldat, et mille autres découvertes aussi innocentes.

Un matin que son père l'avait laissée seule dans l'atelier des demoiselles, elle trouva un modèle aban-

donné, une superbe page de nez! Elle s'en empara, et pendant bien longtemps elle chercha à étudier par principes.

Malgré ses heureuses dispositions, la pauvre petite en aurait été pour ses frais d'ambition, si un événement malheureux n'était venu seconder ses projets ou plutôt ses désirs.

Un matin, Souchard éprouva une douleur atroce qui l'empêcha de se lever, un rhumatisme articulaire paralysait ses membres.

Caroline pleurait et se désolait en entendant son père pousser des hurlements affreux.

Quelques voisins accoururent, appelèrent un médecin, soignèrent le père et consolèrent l'enfant.

Les pauvres gens s'entr'aident volontiers, parce qu'ils savent bien que leur tour viendra d'avoir à souffrir et à réclamer le secours du prochain.

Les peuples qui avoisinent les déserts pratiquent largement l'hospitalité; leur tente est accessible à tout passant, parce qu'ils savent que le lendemain, voyageurs à leur tour, ils iront frapper à la porte d'autrui.

Leur hospitalité, qu'on a vantée peut-être trop, remplace tout simplement les auberges.

Quand Souchard, consolé par le médecin, eut fini de crier, il lui vint une idée. Il pensa que, ne voyant pas ses ateliers propres et rangés, ce bon monsieur-Ygonnard mettrait son manque d'exactitude sur le compte de l'ivrognerie et prendrait un autre serviteur.

— Ma pauvre Nine, dit-il à sa fille, voilà que tu as onze ans; il faut que tu travailles à gagner le pain de ton père.

— Je veux bien, je veux bien, s'écria la petite fille, je ne demande pas mieux; je sais ce qu'il faut faire... je vais aller vendre mes nez.

— Quels nez?

— Mes nez donc!

L'enfant alla prendre un amas de papier qu'elle avait caché derrière une caisse dans laquelle on mettait le linge.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça? demanda Souchard.

— Ça, c'est ma peinture, répondit fièrement la petite Caroline en développant sous les yeux de son père une

avalanche de nez verts, bleus, rouges, jaunes et noirs.

— Nous verrons ça un autre jour, fit le malade; il s'agit d'autre chose pour le moment : il nous faut de l'argent.

— Le marchand de tableaux m'en donnera.

— Le marchand, quel marchand?

— Celui qui achète les tableaux à M. Ygonnard.

— Il t'a dit qu'il te donnerait de l'argent! s'écria Souchard.

— Il ne me l'a pas dit; je ne lui ai jamais parlé, répondit l'enfant; mais si je veux lui vendre ma peinture, il faudra bien qu'il m'en donne.

Le pauvre père ne put s'empêcher de sourire; il oublia sa douleur.

— Tu es une belle petite fille, ma Nine; c'est gentil de vouloir vendre ses joujoux pour son père.

— Dame! puisqu'il le faut; ça me fait du chagrin, mais que veux-tu, j'en referai d'autres.

— Hélas! mon pauvre chat, dit Souchard ému, les marchands n'achètent pas les dessins des petites filles. Ils ne prennent que ceux des hommes, et encore faut-il qu'ils soient très-grands.

— Les nez?

— Non, les hommes.

— Ah! fit Caroline, c'est-il donc malheureux! et elle se mit à pleurer.

— Ne te désole pas, et fais ce que je vais te dire, continua Souchard; écoute-moi bien. Tu vas aller chez M. Ygonnard. Avant que personne ne soit arrivé, tu balayeras les ateliers, ensuite tu laveras les palettes. Tu sais comment je fais?

— Mais oui; l'autre jour j'en ai lavé deux. Ne t'en souvient-il pas?

— C'est ma foi vrai. Ensuite tu placeras en ordre les cartons et les boîtes de ces demoiselles.

— Ce n'est pas difficile.

— Après, tu iras dans le grand atelier, tu débourreras les pipes.

— Je sais, j'ai débourré la tienne.

— Quand elles seront vides, tu passeras le jonc dedans; tu trouveras les joncs derrière la Léda.

— La femme qui a un cygne?

— C'est ça, mon petit ange!

— J'y vais; adieu, père!

— Adieu, mon chérubin ! que Dieu t'accompagne.

L'enfant partit et exécuta avec intelligence les ordres de son père. Ygonnard ni ses élèves ne soupçonnèrent pas l'absence de leur brosseur : — c'est ainsi qu'ils appelaient Souchard.

Lorsque la fin du mois arriva, le père de Caroline se leva comme il put, et alla toucher son mois.

— Tenez, mon brave, lui dit le doux maître, voici vos soixante francs; je vous fais mille compliments, jamais les ateliers n'avaient été aussi bien tenus.

Le malade se troubla un peu, et il mit dans sa poche, non sans rougir, l'argent qu'il n'avait pas gagné.

— Ne pourriez-vous venir dans la journée? lui demanda Ygonnard; ces messieurs vous feraient faire quelques courses, ce serait autant de gagné.

— Je suis très-fatigué, répondit Souchard, les ateliers sont très-grands, c'est bien dur à faire, et il s'en alla, emportant, avec ses rhumatismes, un mensonge pénible.

Le mois suivant, Caroline continua son dur labeur, Son père se rétablissait à vue d'œil; un matin il lui dit :

— Voilà que je vais bien mieux, ma chérie; je vais bientôt reprendre mon ouvrage, et tu pourras te reposer à ton tour, il est bien temps.

— Il n'y a rien de pressé, répondit l'enfant, soigne-toi bien, et ne t'inquiète pas.

— Au fait, pensa Souchard, pourquoi me presserais-je? rien ne m'inquiète, comme dit la bambine.

Le mois échu, il alla toucher son salaire comme il avait fait le mois précédent.

Peu à peu Souchard s'habitua à cette vie misérable, mais oisive. Il laissa travailler sa fille, et alla de cabaret en cabaret colporter ses prétendus chagrins. Là, il s'affilia à une classe de citoyens qui représente la paresse en plein Paris.

La plupart de ces gens étaient d'anciens ouvriers que la fainéantise ou la débauche avait fait sortir de l'atelier, et qui, pour vivre, tenaient dans les fêtes publiques des environs de Paris, des jeux d'adresse ou de hasard.

C'est une fameuse profession que celle de teneur de jeux; on ne travaille pas l'hiver, et l'été on travaille fort peu. Sans compter qu'on est de toutes les fêtes. Les dépenses d'établissement sont un peu fortes, et

c'est très-heureux. Sans cette difficulté, peu aisée à surmonter, les fêtes des environs de Paris offriraient trop de distractions.

Souchard, qui n'avait pas assez d'argent pour acheter un billard anglais, ou le jeu de Pologne, ou un jeu de Siam, ou une loterie de macarons, encore moins une loterie de porcelaine, Souchard avait longtemps cherché dans son cerveau le moyen de diriger un jeu économique.

C'était un problème difficile à résoudre.

Il y avait bien le tir à l'arbalète, où les tireurs adroits font sortir l'Empereur et son petit chapeau.

Il y avait bien le dynamomètre, un Turc en bois qu'on assomme pour deux sous.

Il y avait encore la juste balance et la quille à Mayeux, mais la balance était trop chère, et la quille trop vulgaire.

Ne pouvant acheter aucun jeu, Souchard en inventa un, qui consistait à enfiler, à vingt-cinq pas, un anneau de rideau sur un couteau piqué dans une planche. Le mortel assez heureux pour accomplir ce tour de force invraisemblable, gagnait le couteau qui coûtait six sous à Souchard.

La combinaison, bien simple, de cette opération était basée sur ce fait indiscutable, qu'on n'enfile pas tous les six coups un petit anneau de cuivre sur un gros couteau qu'on distingue à peine.

Souchard gagnait à diriger cette entreprise une quinzaine de francs par semaine, qui, joints à ce que donnait Ygonnard, formaient un bien-être relatif.

Six mois se passèrent ainsi, l'enfant travaillant pendant que le père buvait en mauvais lieux. Les choses auraient duré longtemps ainsi, heureusement, lorsque Sidoine le bossu fut admis à faire partie de l'atelier de maître Arthur Ygonnard.

Sidoine Bourdois était le troisième fils d'un quincaillier du faubourg Saint-Denis. Son père, Andoche Bourdois, avait vendu son fonds et s'était retiré à la campagne, en disant à ses trois garçons :

— Le bien de votre mère s'élève à trente-six mille francs, Joachim, qui est majeur, va touchèr ses douze mille francs ; Joseph et Sidoine auront une rente de six cents francs jusqu'à leur majorité. Maintenant, mes enfants, débrouillez-vous si vous voulez. Si mon père m'en avait donné autant, je serais peut-être million-

naire; je suis arrivé à Paris en sabots, ce qui ne m'a pas empêché de faire mon affaire.

Après ce speech, M. Bourdois était parti en laissant sa postérité livrée aux orages de la destinée.

Sidoine, le seul des Bourdois qui tienne à cette histoire, était lithographe. Comme tous les bossus, il était extrêmement adroit de ses longues mains. Son père, voyant ses dispositions pour la peinture, assembla la famille, et il fut décidé que l'enfant serait lithographe, parce qu'il était faible et que le métier n'était pas fatigant.

— D'ailleurs, ajouta le père, nous vivons dans un siècle de lumière où les gens intelligents ne doivent pas contrarier la vocation des enfants.

Sidoine, comme tous les êtres disgraciés, avait l'âme sensible. Il pleurait en voyant passer des enfants au bras de leur mère. Lorsqu'il entendait un jeune garçon parler de la tendresse que son père avait pour lui, son cœur se serrait, et il se disait :

— Ils sont bien heureux de ne pas être seuls au monde.

Ses compagnons de travail n'avaient pas su démêler

la profonde douleur qui envahissait le cœur du bossu.

La jeunesse cherche rarement à approfondir les misères humaines.

— Sidoine, mon vieux, lui disaient les plus charitables, tu as bien tort de te faire tant de chagrin à cause de ta bosse. On peut être bossu et être très-gentil. D'ailleurs, ce n'est pas ta faute, pas vrai? Tout le monde a quelque chose. Qu'est-ce que tu dirais, si tu étais aveugle, ah? Personne ne te la reproche, ta bosse, on sait bien que tu ne l'a pas mise sur ton dos pour faire du genre; ne pleure donc plus.

— Hélas! pensait Sidoine, ils sont tous les mêmes. C'est bien ennuyeux de n'être pas bâti comme tout le monde; mais qu'est-ce que cela me ferait, si j'avais comme eux quelqu'un pour m'aimer?

Doué d'une intelligence très-développée, Sidoine comprit bien vite que le règne de la lithographie était passé. Il aurait pu se faire photographe, il préféra devenir peintre.

Il se présenta chez Ygonnard et le pria de lui révéler le secret de son art.

Arthur était un trop excellent homme pour ne pas recevoir le malheureux garçon à bras ouverts.

— Venez, dit-il, le métier est ingrat, mais avec du temps et de la patience on vient à bout de tout. D'ailleurs, si vous ne réussissez point, vous n'en mourrez pas.

— Combien me prendrez-vous par mois, demanda Sidoine.

— Pour vous, ça ne sera rien, répondit Ygonnard avec bonté.

— Alors bonsoir, monsieur, fit le bossu; je vous remercie, mais je ne veux rien devoir à personne.

— Mon enfant, reprit le maître, vous avez tort: la reconnaissance n'est lourde qu'aux mauvais cœurs. Mais, à votre aise, payez si vous voulez; que pouvez-vous donner?

— Trente francs, monsieur, et même plus, balbutia Sidoine.

— Trente francs, soit. Venez demain à une heure.

— Je travaille chez un lithographe, et je ne saurais venir à cette heure; je vous demanderai de venir le matin jusqu'à midi.

— C'est l'heure des demoiselles; mais cela ne fait rien : je traverserai de temps en temps le couloir pour vous donner des conseils; seulement vous serez seul.

— Je préfère cela.

Sidoine prit congé du maître et revint le lendemain à sept heures. Il attendit longtemps, croyant qu'Ygonnard l'avait oublié.

Apercevant la petite Souchard en train de nettoyer l'atelier, il lui demanda :

— A quelle heure arrive le maître, mademoiselle, je vous prie?

— Sur les neuf heures, neuf heures et demie, répondit l'enfant en rougissant.

— Je vous remercie.

Caroline était dans un grand embarras. Elle ne connaissait point Sidoine, et elle craignait, avec raison, qu'il n'apprît à Ygonnard qu'il avait été renseigné par une petite fille. Le maître, qui ignorait le stratagème que la maladie et ensuite la paresse avaient inspiré à Souchard, ne manquerait pas d'entrer en fureur en le découvrant. Souchard, au reste, avait dit à sa fille :

— Surtout, petite, arrange-toi pour que le patron ne

sache pas que ce n'est pas moi qui vient. Nous n'aurions plus un croûton à mettre sous la dent; car il ne voudrait pas d'une gamine comme toi pour faire les ateliers.

Caroline entrevoyait la colère de M. Ygonnard, les reproches de son père, qui désormais, pensait-elle, n'aurait plus de pain. Après bien des hésitations, elle s'approcha de Sidoine et lui dit en tremblant :

— Monsieur...

— Quoi, mon enfant?

— Voudriez-vous être bien bon?

— Je ne demande pas mieux.

— Eh bien, ne dites pas à monsieur que c'était moi qui faisais le ménage lorsque vous êtes arrivé. Dites-lui que c'était papa, je vous aimerai bien.

Comme tous ceux qui ont eu à souffrir de la société, Sidoine était observateur.

Il chercha longtemps dans les yeux noirs de l'enfant à déchiffrer le secret qu'elle semblait vouloir cacher. C'était du temps perdu : la petite Souchard était impénétrable. Elle était restée calme et froide après sa tentative audacieuse.

Le bossu avait fort envie de la questionner; sa timidité l'en empêchait. Quand il était prêt à s'enhardir, il lui venait un remords. Il se demandait, lui qui ne voulait avoir rien à démêler avec personne, s'il avait bien le droit de s'immiscer dans la pensée d'autrui.

Pourtant sa curiosité l'emporta, et il dit à l'enfant :

— Pourquoi voulez-vous me faire mentir?

L'enfant le regarda à son tour et répondit d'un air chagrin :

— C'est vrai, c'est un mensonge; je n'y pensais pas, non vraiment, je n'y pensais pas, monsieur, je vous assure.

Et comme Sidoine se taisait, elle reprit avec volubilité :

— Un mensonge, c'est vilain, je l'avais véritablement oublié. Comment avais-je fait pour oublier cela? Madame Vergami, notre voisine, m'a si souvent répété qu'il fallait toujours dire la vérité.

— Madame Vergami a raison, répondit Sidoine, qui ne savait que dire.

— Elle a raison parce qu'elle est grande. Quand on est grand, on n'a pas besoin de mentir; on fait ce

qui vous plait et l'on va où l'on veut : personne n'a rien à vous dire. Si quelqu'un vous fait une observation, on répond : « Ça ne vous regarde pas! » et tout est dit; en vérité, ce n'est pas bien difficile. Tandis que lorsqu'on est petite comme moi, c'est bien différent.

Sidoine se taisait; il entrevoyait que le désir des confidences tourmentait l'enfant. Il devinait sans peine qu'il apprendrait tout ce qu'il voudrait, à la condition de ne point questionner.

Caroline, fort ennuyée du mutisme du bossu, faisait de vains efforts pour reprendre la conversation.

— Oui, oui, murmurait-elle, quand on est petite, c'est bien différent, petite et pauvre.

— Je suis petit et pauvre, dit Sidoine se parlant presque à lui-même.

Caroline fixa sur lui ses deux grands yeux noirs et lui dit d'un ton grave qui faisait un contraste bizarre à son enjouement habituel :

— C'est pour cela que je m'adressais à vous et que je vous demandais de me rendre un service que je n'aurais jamais osé réclamer d'un autre.

— Vous avez remarqué que j'étais petit; ce n'est pas

bien difficile à voir; mais comment savez-vous que je suis pauvre?

— Vous venez de le dire vous-même; puis, je l'avais pensé. Lorsque vous êtes arrivé, vous avez essuyé plus de vingt fois vos pieds sur le paillasson avant d'entrer.

— Ça prouve que je suis propre.

— Ça prouve aussi que vous être pauvre. Je vois bien ça, moi qui balaye; les riches n'essuient jamais leurs pieds quand ils vont chez les pauvres.

— Oui, ils croient toujours que leurs semelles à eux sont plus propres que les tapis des autres.

— Ça n'est pas ça. Ils se disent : « Puisqu'il n'y a pas de domestiques dans cette maison, personne ne se plaindra. »

Sidoine Bourdois regarda Caroline avec étonnement et lui dit après un moment de silence :

— Quel âge avez-vous donc?

L'enfant répondit :

— Voilà que je vais avoir treize ans.

Le lendemain les deux délaissés se rencontrèrent de nouveau, mais ce jour-là, comme la veille, la glace fut à peine entamée; il leur fallut près de trois se-

maines pour la rompre tout à fait; ceux qui souffrent sont méfiants.

Pourtant, le besoin d'épanchement est si impérieux chez les malheureux, que, petit à petit, l'enfant raconta au bossu tous ses petits chagrins.

De son côté, Sidoine raconta ses douleurs à l'enfant, et, en la voyant fondre en larmes aux récits de ses misères, il éprouva un bonheur inconnu.

Cette compassion dénuée de tout intérêt grandissait Sidoine à ses propres yeux. Il lui sembla que son existence, vide jusqu'alors, venait de s'emplir tout à coup.

Durant le jour, il pensait, en travaillant, à sa petite amie. En rentrant le soir, il se disait : « Je la verrai demain. »

Il était devenu gai, doux et affable envers ses compagnons de travail, qui ne comprenaient rien à cette rapide métamorphose.

Lorsqu'il rentrait dans sa chambre solitaire, il n'ouvrait plus tristement sa fenêtre pour contempler d'un œil triste ces milliers de maisons où grouillaient des millions d'êtres, ses frères, et où nul ne pensait à lui.

Son cœur ne se gonflait plus d'amertume en entendant les chants d'ivresse des viveurs attardés. La douce et rieuse chanson de la grisette sa voisine ne lui donnait plus envie de pleurer. Il avàit beau se dire, ce pauvre petit bossu, qu'au milieu de cet amas de pierres vivaient des gens droits, beaux, riches et aimés, il ne lançait plus d'imprécations fatales sur la ville des hontes et des plaisirs. Il n'appelait plus Paris la Babylone moderne.

Il arrivait allègre et gai, trottinant de ses longues jambes et chantonnant de sa voix claire et chevrotante le refrain du jour.

Semblable à un amoureux, il s'accoudait sur sa fenêtre et tàchait de percer l'obscurité pour apercevoir la maison de sa petite compagne, peu éloignée de la sienne.

Bien peu parmi les gens heureux comprendront cette affection immense si vivement éprouvée. Un mot de Sidoine l'expliquera.

Un jour, après avoir bien cherché dans son esprit ce qui pourrait plaire à sa petite amie, le bossu entra dans un magasin de jouets et acheta une belle petite

poupée, qui lui coûta six francs, c'est-à-dire deux ou trois demi-journées de travail. On sait que le jeune lithographe étudiait la peinture pendant la matinée.

— Tenez, Caroline, voilà ce que j'ai acheté pour vous.

— Pour moi?

— Oui, regardez.

— Qu'est-ce que c'est?

— Déchirez le papier et regardez.

— C'est pour moi, vrai, vous ne me trompez pas?

— Vous ai-je jamais trompée?

— Non, vraiment; mais pourquoi me donneriez-vous quelque chose?

— Pour que vous soyez contente.

La fille de Souchard déploya le papier et jeta deux cris, l'un de surprise, et l'autre d'admiration.

— Oh! quel joli mannequin! s'écria-t-elle. Est-il assez gentil!

La pauvre petite n'avait jamais possédé de poupée; elle ne savait même pas ce que c'était.

En revanche, elle passait sa vie à épousseter les mannequins des ateliers.

Sidoine aurait pu la détromper ; mais en voyant la joie qui illuminait les yeux de sa petite amie, il se garda bien de lui expliquer son erreur.

— Que vous êtes donc bon, m'sieu Sidoine, dit-elle, de me donner ça pour moi. Oh ! si je savais, je ferais un beau portrait avec ; mais je ne sais pas... Vous êtes donc devenu riche, vous ?

— Oh ! non... Pourquoi ?

— Mais parce que ça doit coûter pas mal d'argent, ce petit modèle-là. Je suis sûr que vous en avez eu au moins pour douze sous ?

Douze sous représentaient une somme fantastique dans l'esprit de Caroline.

— Oui, reprit Sidoine, dix ou douze sous ; je ne sais pas au juste.

— Comment vous remercier ?

— Oh ! bien facilement.

— Dites.

— Tu m'as dit un jour que si je ne disais pas au maître que tu faisais l'ouvrage de ton père, tu m'aimerais bien.

— Oui, j'ai dit cela.

— Je n'ai pas trahi ton secret.

— Ça, c'est vrai.

— Alors tu m'aimes un peu.

— Moi ! oh ! mais je vous aime beaucoup.

— Chère enfant, ne me remercie pas. Tu viens d me dire que tu m'aimes beaucoup, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, allez !

— Eh bien ! c'est la première fois que j'entends quelqu'un me dire cela : comprends-tu si je suis heureux ?

— Non, pas très-bien.

— Je vais mieux t'expliquer, tu vas comprendre.

— Je vous écoute bien.

— Je n'ai pas connu ma mère.

— Ni moi.

— Mon père n'aime rien au monde.

— Mon père, à moi, m'aime beaucoup.

Sidoine haussa les épaules et continua :

— J'ai deux frères, mais ils ont honte de moi.

— Pourquoi donc ?

— Parce que, dans la rue, les passants rient en me voyant.

— Pourquoi donc, monsieur Sidoine?

— Parce que je suis bossu.

— Ça n'est pas drôle.

— Oh! certes non, et cependant mes camarades d'atelier et de classe se sont toujours moqués de moi.

— C'étaient des méchants.

— Non, fit Sidoine, c'étaient des hommes.

— Je le pense bien.

— J'avais fini par croire que je n'entendrais jamais une bonne parole. J'avais acheté un chien, je partageais mon déjeuner et mon dîner avec lui; il s'est sauvé pour errer à l'aventure; il a préféré la liberté à mon amitié. Comprends-tu, maintenant?

— Non, du tout.

— Comment, tu ne comprends pas combien je suis heureux que tu m'aimes beaucoup, moi qui, hier encore, aurais donné la moitié de ma vie pour qu'un chien m'aimât un peu.

— Maintenant, je comprends, dit la fille de Souchard en fixant son regard profond sur Sidoine; je comprends tout à fait.

— Je savais bien que tu me comprendrais; tu n'es

qu'une enfant, mais tu as bien souffert aussi, toi! s'écria le bossu d'un ton plus emphatique que pénétré.

— Quand je dis que je comprends, reprit Caroline avec hésitation, je n'en suis pas trop sûre; laissez-moi vous dire... ne m'interrompez pas, même si je me trompe; ça m'embrouillerait. Voilà: vous avez un père qui est un méchant homme et des frères qui sont mauvais aussi. Puis, vos amis se moquent de vous. Alors tout cela ça vous rend triste.

— C'est bien cela.

— Alors vous dites comme ça : « Personne ne m'aime, » et vous avez du chagrin.

— Oui.

— Eh bien ! c'est votre faute.

— Ma faute !... ma faute !... s'écria Sidoine, que dis-tu là ?...

— Je dis que c'est votre faute.

— Ah ! elle aussi !... murmura le bossu, elle aussi !..

Et il se mit à pleurer.

— Tiens ! fit l'enfant, voilà que vous pleurez. A votre âge, vrai, ce n'est pas gentil ; mais écoutez-moi

donc au moins! Si vous ne m'écoutez pas, vous ne saurez pas ce que je veux vous dire.

— Peu m'importe!

L'enfant prit un plumeau et, comme si rien ne s'était passé, elle se mit à épousseter les cadres des Transtévérins qui garnissaient pittoresquement les ateliers de maître Arthur Ygonnard.

La matinée se passa silencieuse.

Sidoine laissa partir Caroline sans lui adresser la parole. Le lendemain il en fut de même : des jours, des semaines s'écoulèrent ainsi. Comme tous les êtres faibles, le bossu était boudeur.

Après deux ou trois mois de bouderie, pendant lesquels la fille de Souchard ne desserrait les dents que lorsqu'elle ne pouvait faire autrement, un événement bien léger vint, à la grande joie du bossu, renouer l'entente cordiale entre les deux exilés.

Un matin que Caroline époussetait et que Sidoine brossait un ciel jaune d'Orient, un bruit sinistre se fit entendre. L'enfant jeta un grand cri; un châssis venait de se détacher du clou où il était attaché depuis bien

des années, et était venu se briser en tombant avec fracas aux pieds de la jeune fille.

Après un instant de silence, Sidoine, qui s'était remis le premier, s'élança vers l'enfant.

— Vous n'êtes pas blessée? s'écria-t-il.

L'enfant, pâle de frayeur, n'avait pas la force de répondre.

Le bossu suait à grosses gouttes; il se frappait le front, en cherchant inutilement un moyen de secourir sa petite amie.

— Ah! balbutiait-il, la voilà qui va se trouver mal... Que faire?... Il y a vraiment des moments où on voudrait être médecin.

— Je crois bien, dit en riant la fille de Souchard, qui s'était bien vite remise.

— Mon Dieu! que vous m'avez fait peur! lui dit le bossu.

— Est-ce moi ou le tableau? demanda l'enfant avec une douce mutinerie.

— Vous et le tableau; mais vous surtout... Je vous croyais blessée, malade.. Ah! tenez, je ne suis pas encore bien remis.

— Je vais vous soigner, fit Caroline malicieusement. Voulez-vous de l'eau sucrée avec de la fleur d'oranger ?

— C'est cela que je cherchais ! s'écria Sidoine en se tapant le front avec un comique désespoir.

— Je vais vous en préparer un verre.

— Oh ! non, pas pour moi, c'était pour toi... Dans mon trouble, je ne savais où donner de la tête.

— Ah ! vous prenez beaucoup d'intérêt à moi aujourd'hui, monsieur Sidoine !

— Aujourd'hui comme toujours.

— Alors pourquoi ne me parlez-vous plus ? Il est bien heureux que la *Femme à la cruche* soit tombée, sans cela vous bouderiez encore...

— Tu m'as fait bien du chagrin.

— Moi ?

— Oui, en me disant que tout ce qu'il y a d'horrible dans ma vie, toutes mes misères, toutes mes peines, arrivaient par ma faute.

— C'est vrai, répondit l'enfant ; et je vais vous le prouver quand vous aurez eu la bonté de remettre la

Femme à la cruche à la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Sidoine monta sur l'échelle, et avec une vigueur qu'on n'aurait pas soupçonnée en voyant sa chétive personne, il replaça le châssis décroché.

— Tenez, dit Caroline, si vous n'aviez pas été là et si vous n'étiez pas mon ami, ce tableau renversait toutes mes petites combinaisons.

— Comment cela?

— C'est bien simple. Mon père ne veut plus travailler Ce ne serait rien, si le monde n'était pas si drôle. Je fais le ménage mieux que papa. Mais si monsieur apprenait que ce n'est pas son brosseur qui balaye ici, il entrerait dans une colère furieuse, parce qu'il croirait qu'on s'est joué de lui. Il appellerait supercherie mon application à bien faire et mon dévouement pour papa.

— C'est vrai, dit Sidoine, c'est très-bien raisonné.

— Puis, continua Caroline, quand il aurait bien juré, quand il aurait bien injurié mon père, il se dirait que soixante francs par mois pour une gamine qui n'a pas quatorze ans, c'est un peu beaucoup, et après avoir

appelé papa misérable et exploiteur, il me diminuerait de trente francs.

— Oh! encore très-vrai, mon enfant. Qui est-ce qui t'apprend à raisonner ainsi?

— Bon! voilà que vous recommencez à me tutoyer, monsieur Sidoine. Bah! vous faites bien, cela me fait plaisir. Vous me demandez qui m'apprend à réfléchir? C'est moi-même. Je vis seule; à quoi penserais-je, si je ne songeais aux dangers de ma position?

— C'est vrai.

— Mais en pensant à moi, je songe aux autres, à vous surtout.

— A moi?

— Certes. Ne vivons-nous pas ensemble? Vous avez beau me bouder, ne pas me parler, me dire tu, me dire vous, je sais bien que vous m'aimez.

— Oh! de tout mon cœur!

— Vous faites bien. Moi aussi, Sidoine, je vous aime, parce que vous êtes vraiment bon. Voyez-vous, quand je vous dis quelque chose de désagréable, ce n'est pas pour vous contrarier, c'est pour vous amener à me demander des conseils.

— Des conseils à toi? fit le bossu stupéfait.

— A moi.

— Voyons, donne-moi des conseils.

— Eh bien, écoutez-moi. Vous passez votre vie à gémir sur votre personne qui n'est pas faite comme les autres. Je conviens que c'est fort malheureux; mais enfin, la chose est ainsi, il n'y a pas à la refaire.

— Malheureusement. Diras-tu aussi que si je suis bossu c'est de ma faute?

— Si je vous disais cela, monsieur Sidoine, vous vous fâcheriez encore et vous ne me parleriez pas de huit mois; et cependant vous auriez tort, car si vous vouliez, si vous vouliez bien, personne ne s'apercevrait que vous êtes bossu.

— Vous voulez plaisanter, Caroline! dit tristement Sidoine. Soyez gaie, si vous voulez, c'est de votre âge; tâchez de ne pas être cruelle.

— Je ne plaisante pas, reprit gravement Caroline, je dis ce que je pense. Si, au lieu de gémir éternellement, ce qui offense Dieu et ennuie les hommes; si, au lieu de vous plaindre, vous preniez votre parti en brave,

tout cela changerait. Vous fuyez le monde, qu'est-ce qu'il vous a fait?

— Ah! si tu le savais?

— Je sais bien des choses. Je sais que le monde est meilleur qu'on ne le dit. Depuis que je vous connais, je vous écoute avec soin, je vous étudie. Je vous vois fuir tous ceux qui viennent à vous, je vous vois repousser toutes les mains qui se tendent vers les vôtres.

— C'est vrai.

— Savez-vous pourquoi? Parce que vous êtes orgueilleux.

— Moi!

— Parce que vous avez de mauvaises pensées et que vous jugez mal les autres; parce que, à force d'être envieux, vous êtes devenu méchant!

Sidoine garda le silence.

Caroline continua :

— Il vous serait si facile d'avoir la vie douce et heureuse, si vous teniez pour vraies toutes les marques de sympathie qu'on vous témoigne. Mais non, vous préférez mépriser l'univèrs, au lieu de vous dire : « Dieu

m'a créé infirme et chétif pour que tout le monde s'intéresse à moi, pour que chacun me tende la main et m'aide à vivre. » Vous passez votre vie à souffrir des avances que l'on fait vers vous.

— Je vois, dit Sidoine, que vous ne m'avez pas compris, quand je vous ai raconté toutes mes douleurs.

— J'ai mieux fait que vous comprendre, dit Caroline, je vous ai deviné. Vous m'avez parlé de l'égoïsme et de l'avarice de votre père...

— Lui donnez-vous raison, à lui aussi ?

— Je ne lui donne ni tort ni raison. Il est votre père, partant il est libre d'agir comme bon lui semble ; vous moins que tout autre vous avez le droit de critiquer sa conduite. Il vous a élevé, instruit ; il vous met à l'abri de la faim. Que demandez vous de plus ?

— Moi ? rien. Mon père est riche ; il me donne à peine de quoi manger, mais je ne me plains pas, je suis heureux, très-heureux.

— Vous devriez l'être, reprit Caroline en baissant les yeux, si vous pensiez que beaucoup sont obligés de nourrir leur père au lieu d'être nourris par lui.

— C'est vrai, c'est vrai, murmura Sidoine ; je recon-

nais que j'ai eu tort sur ce point. Je te demande pardon de m'attrister devant toi, qui est plus malheureuse que moi.

— Qui vous a dit que j'étais malheureuse, monsieur Sidoine? M'avez-vous entendu me plaindre, s'il vous plaît ?

Dans toutes ces discussions, la fille de Souchard était un mélange indescriptible de grâce, de douceur et de despotisme. Son caractère était doux et tendre; mais, nerveuse à l'excès, elle ne pouvait retenir de petits emportements qui ressemblaient à de la colère. Sidoine courbait la tête devant cette enfant qui se révoltait chaque fois qu'elle le trouvait rebelle à ses observations pleines de bon sens.

Caroline Souchard savait lire et écrire; Madame Hermann lui avait appris sans peine; mais elle ne savait pas coudre.

A tous ses moments de liberté, elle prenait des livres dans la bibliothèque d'Ygonnard et les rapportait fidèlement.

Son jugement, fort développé par ses lectures, n'avait été gâté par aucun raisonnement étranger.

Personne n'était venu lui dire :

— Telle chose est ainsi.

— Il faut avoir telle opinion sur cela.

Sa nature était restée entière et pure.

a bibliothèque d'Ygonnard se composait d'auteurs choisis; l'honnête artiste lisait beaucoup pendant les longues soirées d'hiver.

— C'est vrai, reprit Sidoine après avoir réfléchi, tu ne te plains jamais; tu es l'ange de la résignation.

— A quoi cela me servirait-il? à ennuyer les autres, ça ne me rapporterait rien.

— Tu n'es pas heureuse, mais tu es si jeune; le bonheur viendra pour toi un jour ou l'autre. Tu seras très-belle quand tu seras une femme, ta figure maigre s'arrondira, ta peau brune blanchira, ton front bas se développera, tes dents blanches, mais mal rangées, se caseront comme des touches d'ivoire, tes cheveux mal peignés auront, lorsqu'ils seront lissés, d'éblouissants rayons, et tu n'auras qu'à ouvrir ou fermer tes longs cils bruns, pour avoir l'air, à ton gré, d'une vierge d'Italie ou d'un démon d'Espagne, d'une tourterelle endormie ou d'une panthère éveillée.

— Ça m'est bien égal, répondit Caroline; si je suis belle, tant mieux, si je suis laide, tant pis; je saurai bien me faire aimer tout de même.

— Tu en parles à ton aise.

— Je suis sûre de ce que je dis.

— Tu le crois. Voyons, dis-moi ton secret; si tu étais à ma place, comment ferais-tu pour te faire aimer?

— Ah! cela ne me serait pas difficile. Si j'étais à votre place, Sidoine, je ne parlerais jamais de moi; jamais je n'entretiendrais les autres de ma disgrâce ni pour en pleurer, comme vous le faites quelquefois, ni pour en rire, comme font souvent ceux qui ont le même malheur que vous. J'ai lu dans un livre que tous les bossus ont de l'esprit et de la malice; tant pis pour eux. Ah! tant pis vraiment! l'homme qui raille ses infirmités pour empêcher les autres d'en rire est presque méprisable; celui qui déteste ceux qui sont droits et voudrait les voir courbés comme lui est méprisable tout à fait. Montrez-vous doux et serviable pour tous; faites le bien que vous pourrez faire. Riez toujours. Ceux qui vous verront sourire le jour sauront bien que

vous pleurez la nuit, ils vous plaindront. Vous mériterez toutes les commisérations, car vous ne les aurez point mendiées.

— Mais, fit Sidoine, je ne tiens pas à inspirer de la pitié.

— Vous inspirerez de l'affection. Chacun se dira : « Pauvre et brave garçon, la destinée n'a pas été juste envers lui ; il méritait mieux que cela ! » Et tout le monde vous tendra une main amie. Les hommes ont tant d'orgueil qu'ils croient qu'il est en leur pouvoir de réformer les arrêts du sort et de corriger les esquisses du bon Dieu.

— Tout cela, chère enfant, changera-t-il mon sort ? les visages souriants que je verrai autour de moi en diminueront-ils l'amertume ?

— Oui, Sidoine, oui, je vous l'assure, en vous voyant aimé, estimé, choyé, vous finirez par oublier et croire que vous êtes comme tout le monde. Il vous suffira, ajouta-t-elle en souriant et en prenant la main du bossu, il vous suffira de regarder toujours devant vous ; si vous regardez derrière vous serez changé en statue de sel et vous fondrez aux premières larmes comme

madame Loth, une désobéissante dont je lisais l'histoire, l'autre jour, dans ce gros livre-là.

— Caroline, ma chère enfant, reprit Sidoine, si je ne craignais de vous sembler ridicule, je me mettrais à vos genoux ; vous n'êtes pas une jeune fille, vous êtes un ange, une sainte. Vous avez tant de raison, que lorsque vous n'êtes plus là, il me semble, en me rappelant vos paroles, que j'ai fait un songe doux et profond ; en vous écoutant, la lumière se fait dans mon esprit. Chacune de vos paroles est une révélation. Vous me consolez comme si vous étiez un prêtre ; vous me donnez de la force comme si vous étiez un homme. Vous m'aviez rendu bon, et voilà que je redevenais mauvais parce que vous ne me parliez plus.

— A qui la faute ?

— A moi certainement. Il m'eût suffit d'un mot, d'un geste, pour vous faire revenir ; mon orgueil m'empêchait de m'incliner devant vous. Je me sentais encore plus petit que je ne suis.

— La *Femme à la cruche* a bien fait de tomber, dit Caroline en souriant. Je suis doublement heureuse de

sa chute, ajouta-t-elle, parce que j'ai un conseil à vous demander et un conseil à vous offrir.

— Tant mieux deux fois ! s'écria le bossu ; j'écouterai votre conseil avec reconnaissance, et si je puis vous donner un bon avis, je serai bien heureux. Voyons d'abord ce que vous avez à me dire.

— Non, fit la fille de Souchard, je commence par ce que j'ai à vous demander.

— Bien.

— Vous savez, continua-t-elle, que je vais avoir bientôt l'âge où on se suffit à soi-même.

— Ne gagnez-vous pas votre vie par votre travail ? interrompit Sidoine.

— Soit, reprit Caroline ; mais c'est grâce à un mensonge, à un subterfuge qui finira par être connu un jour ou l'autre. Je pense d'ailleurs que ma mission sur terre ne doit pas être de balayer des ateliers jusqu'à la fin de mes jours.

— C'est aussi mon opinion.

— Il est donc temps que j'apprenne un état.

— Ce serait sage.

— Lequel ?

— Ah ! voilà ce que je ne sais pas.

— Je le sais, moi.

— Vraiment ?

— J'y pense depuis longtemps, allez. D'abord je voulais être fleuriste; je trouvais que c'était charmant tout plein de faire de belles fleurs aussi bien que le premier soleil venu.

— En effet, c'est assez crâne.

— Oui, mais nous avons une voisine sur notre carré, mademoiselle Eudoxie, qui est fleuriste. Eh bien ! croiriez-vous qu'elle m'a dit qu'on ne gagne rien à faire de belles fleurs; il n'y a que les fleurs communes qui rapportent. Il faut faire des roses violettes, des violettes rouges ou des fleurs d'oranger en mousseline avec de la graine de maïs dedans, sans cela on ne gagne rien.

— Voilà qui est malheureux.

— N'est-ce pas? J'étais bien désolée. Heureusement, j'ai une autre voisine, mademoiselle Clara, qui est coloriste; un état très-bien; elle gagne quarante sous par jour, croiriez-vous cela ?

— Mais oui.

— A son atelier, c'est bien plus fort; elle a une de ses amies qui gagne trois francs.

— Diable !

— Oui ; mais il faut tout dire, elle sait dessiner.

— Vous m'en direz tant.

— Alors, moi, je me suis dit : Je veux être coloriste.

— Très-bien pensé.

— Et comme on gagne davantage quand on a appris à dessiner, eh bien ! je prierai mon ami monsieur Sidoine de m'apprendre ; c'est indiscret, mais...

— Que je vous remercie d'avoir songé à cela, s'écria Sidoine tout heureux ; oui vraiment, je vous apprendrai tout ce que je sais et de grand cœur.

— Quand je disais que vous étiez bon !

— Par exemple !

— Je vous ai demandé un conseil et votre aide, maintenant écoutez-moi.

— Volontiers.

— Vous venez ici tous les matins à huit heures, quelquefois avant.

— Oh ! pas souvent !

— A onze heures, M. Ygonnard arrive; il vous donne quelques conseils, il critique ou il loue votre ouvrage et vous partez.

— Sans doute !

— Eh bien ! désormais je vous engage à faire le contraire.

— Le contraire de quoi ?

— Vous irez chez votre lithographe le matin, et vous viendrez ici, à midi, travailler avec les autres élèves.

— Jamais.

— Pourquoi ?

— Parce que…

— Parce que quoi ?

— Parce que rien.

— Je vais vous dire pourquoi, moi. Vous ne voulez pas travailler avec les autres, parce que vous avez peur qu'ils ne se moquent de vous.

— C'est vrai.

— Vous avez raison ; mais quoi ! il se moqueront deux ou trois jours, et ce sera fini.

— A quoi me servira cette nouvelle épreuve ?

— D'abord à vous habituer à en subir d'autres, ensuite à apprendre la peinture.

— Comment cela?

— Depuis un an vous avez copié la *Femme à la cruche*, puis la *Jeune fille attendant son fiancé sur les bords du Tibre*, puis le *Laboureur de la campagne de Rome*, puis la *Transtévérine offrant son enfant à la Madone* enfin tout ce qu'il y a ici.

— Mais oui.

— Où cela vous mènera-t-il?

— Mais à savoir peindre.

— Et après?

— Comment, après?

— Oui, vous saurez peindre comme M. Ygonnard; mais ce n'est pas assez.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que seul on fait toujours la même chose; je veux dire qu'il faut qu'un peintre voie peindre les autres pour apprendre comment on fait pour peindre et pour savoir comment les autres pensent. Un homme tout seul n'a pas assez d'esprit pour deviner; il faut qu'il s'inspire de l'esprit d'autrui.

— Comment sais-tu cela ?

— Je le sais par moi-même, j'ai plus travaillé que vous, et voilà où j'en suis.

Caroline ouvrit un carton et montra à Sidoine, ébahi, une véritable collection de nez, d'yeux, d'oreilles, et de bouches.

Les nez dominaient.

— Tenez, reprit Caroline, je sais dessiner tout cela, et jamais je ne saurai faire toute seule une tête si vous ne venez à mon secours. Vous, vous êtes comme moi. Vous savez la campagne de Rome sur le bout du doigt; l'autre jour, vous avez voulu peindre un coin des fortifications, cela avait l'air d'un gros crouton sur des épinards.

— C'est vrai.

— Je crois bien que c'est vrai. Chaque jour, M. Ygonnard vous dit : : « Bistrez la figure, — allongez-moi ce bras, — raccourcissez-moi cette jambe, — les mains ne sont pas sur leur plan ; brossez, léchez, empâtez ; » mais il ne vous dit jamais : « Faites un bonhomme sans modèle ou d'après nature. » Il sait bien que vous ne sauriez pas. Allez demain dans le grand atelier, vous

aurez des modèles; vos camarades, par leurs railleries, vous instruiront plus que les conseils du maître. Ils vous donneront des idées, vous donnerez les vôtres ; vous y gagnerez et personne n'y perdra.

— Demain j'irai à l'atelier à midi.

— Bon, vous ferez bien.

— Mais tu pars à dix heures; comment ferai-je pour te voir ? Ah ! je ne peux pas vivre sans te voir, dit le pauvre Sidoine.

— Bah ! répondit la jeune fille, n'aurons-nous pas les dimanches pour nous ?

— C'est bien peu.

— Le plus beau jour de la semaine ! Merci, vous êtes bien difficile.

Lorsque M. Ygonnard arriva, Sidoine lui manifesta le désir de changer les heures de ses leçons. Le professeur adhéra à cette demande, et le lendemain le bossu, arrivé le premier, attendait, le cœur palpitant de crainte, l'arrivée de ses futures camarades.

C'était un moment bien dur à passer pour le pauvre garçon.

Il connaissait, par ouï-dire, les innombrables charges

d'atelier. Il savait le bonheur qu'éprouvent les jeunes gens à trouver un souffre-douleur, et il se disait, en se rendant justice, qu'il serait une cible merveilleusement choisie, que nul n'était plus grotesque que lui, et que ces ennemis allaient avoir beau jeu.

M. Ygonnard entra pendant que le pauvre enfant faisait ses douloureuses réflexions.

— Je viens voir, mon cher, si vous êtes bien installé.

— Parfaitement, monsieur, je vous remercie, répondit Sidoine; j'ai grand désir d'apprendre et grand courage, et je me trouve bien partout où je puis travailler.

— Le front du doux maître se plissa; un sentiment de gêne ou d'inquiétude vint contracter ses traits, il désirait parler, mais l'excellent homme était fort timide; il cherchait, sans les trouver, des circonlocutions pour arriver à dire une chose qu'il croyait utile, mais pénible à entendre.

Sidoine pressentait que son maître était embarrassé pour lui faire une confidence.

Il eût bien désiré lui dire de parler avec franchise, qu'il était décidé à tout entendre, qu'il s'était cuirassé

avant d'entrer dans le grand atelier, qu'il s'attendait à tout, qu'il était résigné ; malheureusement Sidoine était aussi timide que son professeur. Aussi le silence devenait-il très-gênant.

Arthur Ygonnard, comprenant qu'il fallait faire diversion, regarda avec attention le chevalet de Sidoine.

— Ah ! ah ! fit-il, vous avez attaqué les *Faneurs ;* vous avez bien fait. Depuis quand avez-vous commencé cela ?

— Il y a cinq ou six jours ; et, si vous voulez bien vous en souvenir, c'est d'après vos conseils que j'ai entrepris cette copie qui me paraît tout à fait au-dessus de mes forces, répondit Sidoine.

— En effet, je me souviens ; oui, en vérité, je me le rappelle maintenant. D'abord cela m'avait échappé, mais présentement j'y suis positivement ; c'est bien moi qui vous ai engagé à copier cette toile. J'ai tant de choses dans la tête ; et puis c'est l'un, et puis c'est l'autre. Sans compter les demoiselles, j'ai dix-sept élèves en tout ; vous comprenez que je dois confondre parfois, même très-souvent, n'est-ce pas ?

— Ce qui m'étonne bien davantage, monsieur, re-

prit le bossu, enchanté de parler pour se soustraire à ses pensées, ce qui m'étonne, monsieur, c'est, au contraire, votre admirable mémoire.

— Oh ! une mémoire médiocre !

— Non, vraiment, monsieur ; souvent, en remarquant que vous vous souveniez des observations que vous m'aviez faites, je me suis demandé : Comment M. Ygonnard, avec ses nombreuses occupations, peut-il faire pour se rappeler ainsi tout ? Oui, je me suis souvent demandé cela, je vous assure.

— Vraiment, fit Ygonnard, flatté plus qu'il ne semblait le paraître. C'est une habitude, il y a si longtemps que je professe ! Tout est habitude ici-bas.

— Tout le monde n'a pas votre bonheur, monsieur, reprit Sidoine avec volubilité. Tenez, sans aller plus loin, mon patron d'apprentissage, Louis Chauvelot, le lithographe : eh bien ! il n'a pas de mémoire du tout. Un jour il dit blanc, l'autre jour il dit noir ; il ne sait jamais le lendemain ce qu'il vous a recommandé la veille, et le soir il vous dit le contraire de ce qu'il vous a dit le matin. C'est même très-gênant, très-gênant.

— En effet.

— Il sait cela, et ça le tracasse beaucoup. Ça lui fait même beaucoup de tort pour ses clients ; on lui fait à chaque instant de vifs reproches pour ses oublis et pour ses distractions. Heureusement pour lui sa maison est bonne, et il a des économies.

— Est-ce qu'il a intention de se retirer ?

— Je l'ignore, monsieur.

— Vous êtes beaucoup d'artistes dans cette maison-là ?

— Oh ! les lithographes sont des ouvriers ; ce ne sont point des artistes.

— Je vous demande pardon.

— Oui, ceux qui copient des tableaux de maître pour les rendre populaires par la lithographie, oui, monsieur ; mais vous avouerez que ceux qui, comme moi, font des lettres de faire part pour les mariages ou pour les enterrements, des factures ou des étiquettes pour le commerce, ceux-là sont de simples et bien modestes ouvriers.

— Toutes les professions sont honorables, dit M. Ygonnard sentencieusement.

— Sans nul doute, répondit Sidoine ; mais il y a des

degrés en tout, je pense. Mais pour répondre à la question que vous vouliez bien m'adresser, nous sommes une vingtaine à peu près employés chez M. Chauvelot, oui, une vingtaine au moins, en comptant les apprentis

Le professeur resta un instant silencieux ; mais, s'armant de courage, il affecta de jeter une question en l'air et dit :

— Diable ! une vingtaine ! vous avez dû avoir quelquefois du fil à retordre avec ces gaillards-là ?

— En effet, monsieur, je n'ai pas toujours été bien heureux. Même maintenant, bien que je sois le plus ancien, mon assiduité et ma résignation n'ont pas désarmé mes camarades, qui se rient sans pitié de mon infortune.

— Et cela vous chagrine, n'est-ce pas ?

— Dame ! ça n'est pas bien gai d'être infirme et d'avoir par-dessus le marché des gens pour vous bafouer.

— C'est vrai, très-vrai, ce que vous dites là ; moi, je me mets à votre place, ça me contrarierait beaucoup, je ne puis dire le contraire. Aussi, je ne vous cacherai pas que, lorsque vous m'avez dit que vous vou-

liez travailler avec mes autres élèves, je n'ai pas laissé que d'être fort embarrassé.

— Pourquoi ? demanda brusquement Sidoine.

— Mais parce que...

— Oh ! vous pouvez parler ; ne vous gênez pas pour me dire des duretés, j'y suis habitué.

— Je n'ai pas de duretés à vous dire, j'ai des craintes à vous exprimer ; il est de mon devoir de vous en faire part.

— Je vous écoute.

— Vous allez vous trouver là tout à l'heure avec des gaillards, Claudius Aucamp, André Rivard, Adelphin Dubois et deux ou trois autres... Mon Dieu, ils ne sont pas méchants, certainement non ; mais, entre nous, je crains...

— Qu'ils ne soient cruels ?

— Non, mais... vous savez...

— Hélas ! oui, je sais par expérience les lazzi et les quolibets qui vont pleuvoir sur moi.

— Soyez sûr que je leur recommanderai...

— N'en faites rien, interrompit vivement Sidoine ; ils n'auraient qu'à avoir pitié de moi !

— Je vous répète que dans le fond ils ne sont pas méchants ; ils aiment à rire, mais ce sont de braves et aimables jeunes gens.

— Ne vous alarmez pas, monsieur, je sais d'avance, vous dis-je, le sort qui m'attend ; je suis préparé et résigné à tout.

— Les premiers temps seulement seront durs.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Dieu vous entende !

— Tenez-vous sur une réserve prudente.

— C'est mon intention.

— Parlez peu.

— C'est mon habitude.

— Travaillez et laissez dire.

— C'est mon devoir.

— Au revoir, mon cher ami. Je vous le répète, les premières journées seulement seront difficiles à passer ; après, ça ira tout seul. Voulez-vous que je reste ici ? Voilà l'heure où ces diables-là arrivent. Ils sortent de la brasserie, ils sont d'une gaieté folle, ils se moque-

raient du bon Dieu, s'ils osaient; oui, décidément je vais rester; devant moi ils n'oseront pas.

— Je vous en prie, monsieur, ne changez en rien vos habitudes, que ce soit aujourd'hui ou demain, il faudra toujours que le moment arrive.

— C'est vrai, répondit Ygonnard, qui brûlait du désir de s'en aller pour ne pas entendre l'éclat de rire qui allait accueillir Sidoine, lorsque les rapins entreraient.

— A demain.

— A demain et merci, monsieur, fit Sidoine.

Arthur Ygonnard était parti depuis un quart d'heure, lorsqu'une voix joyeuse se fit entendre dans l'escalier; c'était M. Adelphin Dubois qui chantait à tue-tête :

Quand le roi rencontra Nadar,
Il lui dit : Bonjour, camarade,
Avec vous, j'veux faire de l'art.
Nadar dit : Si c'est ta toquade,
Faut pas t'gêner, t'arriveras;
Toute la brasserie émue
Resta deux grands jours éperdue,
Pour avoir vu dedans la rue,
Nadar et le roi sous son bras.

— Mon Dieu ! murmura Sidoine, quel peut être ce roi qui appelle M. Nadar son camarade et qui se promène avec lui, bras dessus bras dessous, dans la rue des Martyrs ?... Si ces brigands-là se moquent d'un roi, assez sublime pour traiter un artiste comme un frère, que ne feront-ils pas à mon égard.

Adelphin entra et s'arrêta sur le seuil de la porte en apercevant Sidoine. Le jeune peintre portait un costume complet en velours brun à côtes. Ses longs cheveux étaient recouverts par un chapeau gris, de forme ronde ; son linge était d'une blancheur éclatante, ses bottes et ses gants étaient irréprochables ; cependant, malgré toute sa bonne volonté, il lui manquait une chose qui ne s'achète pas, l'élégance.

Le fils de l'entrepreneur était beau dans la commune acception du mot. Ses cheveux, châtains, étaient soyeux et régulièrement plantés ; son nez droit rappelait les statues grecques : ses yeux noirs étaient encadrés par des sourcils bien dessinés ; sa bouche était petite, ses dents belles ; mais il lui manquait la distinction.

On disait de lui : c'est un beau garçon, et pourtant,

bien qu'il eût alors vingt-six ans, il avait dû se contenter des amours faciles. Il avait eu beau chercher sur sa route, il n'avait jamais rencontré cette douce admiration des femmes sans laquelle l'amour n'existe pas. Aussi partait-il d'un éclat de rire démesuré, lorsqu'il voyait l'un de ses camarades les cils entourés de larmes amères au souvenir d'une infidèle.

Sans se rendre bien compte de ses imperfections, Adelphin comprenait qu'il lui manquait quelque chose. Il devinait sa nature incomplète et se trouvait gêné lorsque le hasard le plaçait près d'un homme de talent ou d'un homme simplement distingué. Un jour son ami André Rivard lui avait dit en riant :

— Tu auras beau être riche, bon garçon et généreux, jamais tu n'auras pour payer la grâce de Claudius Aucamp, qui n'a pas le sou.

Cette innocente sortie avait fort affligé Adelphin, parce qu'elle reposait sur un fond vrai.

Sidoine avait, sans se lever, soulevé son feutre mou et secoué sa blouse grise pour en cacher certains plis chargés de couleurs. Adelphin, lui, se découvrit poliment et s'avança le sourire sur les lèvres :

— Seriez-vous, monsieur, un nouveau camarade? dit-il à Sidoine; êtes-vous par hasard un jeune lithographe plein d'espérance dont nous a parlé Arthur? — Les élèves n'appelaient jamais Ygonnard autrement; — soyez le bienvenu.

Sidoine, interloqué par une politesse à laquelle il était loin de s'attendre, balbutia quelques mots de remercîment.

— Il paraît, cher monsieur, reprit Adelphin, que vous êtes un travailleur sérieux, un vrai piocheur; Arthur nous a raconté vos progrès; je vous avoue que je n'y croyais que relativement, mais il m'a suffi, en entrant, de jeter un coup d'œil sur votre toile pour voir qu'Arthur n'a rien exagéré, au contraire.

Sidoine répondit :

— Vous êtes bien honnête.

Un nouveau personnage apparut; c'était un grand garçon aux longs cheveux blonds, aux yeux gris, à la peau blanche. Il devait demeurer dans le voisinage, car il était nu-tête et vêtu d'une vareuse rouge.

— Claudius, mon cher ami, s'écria Adelphin, je t'annonce un nouveau copin.

— Tant mieux, répondit Claudius Aucamp en saluant Sidoine, plus on est de fous, moins on peint. Voulez-vous me permettre de vous serrer la main, monsieur ?

— Bien volontiers, dit Sidoine.

— Ici, nous sommes tous frères, continua Claudius, il n'y a que de bons garçons, comme Adelphino Adelphini que voici ; nous aimons trop le plaisir et peut-être pas assez le travail, mais nous avons l'esprit tendu vers les grandes choses et l'amour du beau ; si vous pensez comme nous, il ne tiendra qu'à vous que nous soyons vos amis.

— J'en serai honoré, fit Sidoine, rouge de plaisir, et je ferai, monsieur, ce que je pourrai pour me faire estimer de vous et répondre à votre bonne grâce.

— J'en suis sûr, reprit gracieusement Claudius, et, maintenant, dites-nous votre nom, je vous prie, afin que nous puissions vous présenter à nos amis que j'entends monter.

Le bossu répondit :

— Je m'appelle Sidoine Bourdois.

— C'est un assez vilain nom, dit Claudius Aucamp, mais il a un certain cachet.

— Ma foi, reprit Sidoine en souriant, ce n'est pas moi qui l'ai choisi.

— Vous eussiez peut-être choisi plus mal, fit Adelphin. En art il ne s'agit pas d'avoir un joli nom, les jolis noms ne se retiennent pas. Au contraire, un nom bizarre frappe le public. Sidoine est un nom propre qui n'est pas commun.

— C'est sa seule excuse, fit Sidoine.

— Tiens, vous avez de l'esprit? dit en riant le fils de l'entrepreneur.

— Si je n'en avais pas un peu, ce ne serait guère la peine d'être bossu, répondit avec un sourire triste l'ami de la petite Souchard.

— Vous êtes un brave garçon, fit Claudius Aucamp; le diable m'emporte, si je ne vous aime pas déjà.

La porte s'ouvrit. André Rivard, Antoine Berthier et Fulgence Lagluvée entrèrent en faisant grand bruit.

— Messieurs, s'écria Adelphin, un peu de silence :

permettez-moi de vous présenter notre nouveau compagnon d'étude, M. Sidoine Bourdois.

Les jeunes gens firent au bossu un signe de tête amical, et vinrent à tour de rôle lui serrer la main. Adelphin continua :

— M. Sidoine est lithographe de son métier. Fils d'un père riche, mais tout à fait ladre. Notre camarade s'est senti à l'étroit entre la plume de roseau et la pierre. Il a entendu en lui remuer la grande voix qui agite les justes et les grands; il veut devenir un artiste, un peintre!

— Dieu le bénisse! s'écrièrent en chœur les jeunes artistes; il n'y a pas de sots métiers, il n'est que de sottes gens! Honni soit qui mal y pense! Dieu et mon droit! L'union fait la force! *Nec pluribus impar.*

Sidoine ouvrait de grands yeux étonnés. Adelphin, qui voyait son embarras, continua :

– Ne faites pas attention à ce chœur antique : c'est ce que nous appelons une scie.

— La scie, interrompit Claudius Aucamp, est l'art d'être goujat en société.

— Eh! dis donc, toi, s'écria Fulgence Lagluvée, tu

ne vas pas commencer la cinquième leçon du ***Manuel du savoir vivre***, ou la troisième des ***Règles de la bienséance puérile et honnête*** ?

— Je ferai ce que je voudrai, dit Claudius Aucamp.

— Nous verrons bien.

— Vous allez voir.

— Je t'en défie !

— Messieurs ! messieurs ! s'écria Sidoine, je vous supplie d'en rester là ; une altercation à cause de moi me causerait le plus grand chagrin ; je ne me consolerais de ma vie.

— Une altercation ? fit Claudius étonné.

— Quelle altercation ? demanda Fulgence d'un air stupéfait.

— Mais n'alliez-vous pas vous disputer ? dit le bossu.

— Nous ?

— Nous ?

— Mais...

— Jamais, au grand jamais, cher monsieur, s'écria Fulgence ; une dispute est la seule chose qu'on ne connaisse pas ici où on connaît tout, même le trictrac,

un jeu qui se perd. Claudius Aucamp, notre ami, nous menaçait de nous faire une leçon. Je l'ai pressé, piqué, asticoté, non pour éviter la leçon, mais pour avoir au contraire le plaisir de l'entendre. C'eût été la première fois que j'aurais eu le bonheur de lui voir faire quelque chose.

— Mon cher Sidoine, dit doucement Adelphin, ne prêtez qu'une attention médiocre aux discours de ces messieurs.

— Très-poli! s'écrièrent les jeunes gens.

— Ce sont d'aimables garçons, mais incapables d'avoir du bon sens pendant plus de dix secondes. Basez-vous là-dessus.

— Remerciez, Sidoine! remerciez? hurlèrent les élèves. Il n'y a de Dieu que Dieu! Adelphin n'est qu'un architecte!

— Vous voyez, continua Adelphin, la plaisanterie est d'autant plus facile à prendre qu'elle est toujours la même.

— Je vous remercie, dit le bossu, de la peine que vous prenez de me mettre au courant de vos habitudes. Je vous sais vraiment beaucoup de gré. Bien

que je ne sois pas très-susceptible, ajouta-t-il en rougissant, j'aurais pu me formaliser. Vous savez, quand on est infirme, on croit toujours que les autres se moquent de vous, et cela fait de la peine. J'avais bien peur, allez! Quand je suis entré, mon cœur battait d'une force! je ne puis pas vous dire; non, je ne le pourrais pas. Mais maintenant je suis remis, remis tout à fait. Je sens que vous êtes de braves cœurs et que je serai heureux avec vous. Riez, plaisantez, moquez vous de moi, si cela peut vous faire plaisir, ça ne me fera rien. Je sens que je vous aime beaucoup.

Les jeunes gens se regardèrent les uns les autres. Il y avait dans leur regard une tendre commisération pour le pauvre Sidoine.

Il eût été d'assez mauvais goût de répondre à l'allocution du bossu. Les élèves d'Ygonnard le comprirent; pour se donner un maintien, ils prirent leurs palettes et se placèrent devant leurs chevalets.

Il se fit quelques minutes de silence. Le fait était tellement anomal qu'on vit apparaître la tête étonnée

du maître au haut de l'escalier de communication qui reliait les deux ateliers ensemble.

— Hé! hé! messieurs, fit Arthur Ygonnard, qu'est-il donc arrivé? Je n'entendais rien, je vous croyais tous morts. Voici la première fois, depuis que je professe, qu'il se fait ici un quart d'heure de silence.

— Pour une fois que ça arrive, interrompit Claudius Aucamp, vous faites bien des embarras.

— C'est vrai, mais ça ne m'arrivera plus, probablement.

— J'en ai peur.

— Est-ce vous, mon jeune ami, reprit le maître en s'adressant à Sidoine, qui avez opéré ce prodige?

— Je ne sais, monsieur, répondit Sidoine. Nouveau venu, j'ignore encore les mœurs de l'atelier. Tout ce que je puis vous dire, continua-t-il en fixant le maître, c'est que ces messieurs m'ont accueilli comme un de leurs pairs, ce qui m'a fait infiniment d'honneur et de plaisir.

Ygonnard ne put retenir un soupir de soulagement. Il regarda à droite et à gauche, donna quelques conseils, fit quelques observations, et remonta lentement

l'escalier, en faisant un petit signe amical à Sidoine.

— Quel digne homme! s'écria le bossu.

— Qui ça, demanda Fulgence, Arthur? Je crois bien, un brave et digne homme.

— Il est bien malheureux, dit Fulgence d'un air profondément navré, qu'il soit si complétement idiot.

Et il se mit à bourrer une pipe.

— Idiot n'est pas le mot, dit négligemment André Berthier en roulant une cigarette; il me semble que le mot crétin serait bien plus en situation.

— Pourquoi? demanda Sidoine.

— Mais parce qu'il est le maître; ce mot n'attaque en rien ni son honneur, ni sa probité, ni son mérite; mais il suffit qu'il soit le maître pour être digne de cette appellation.

— Nom d'un bonhomme! s'écria André Rivard, voilà que je viens de faire une belle affaire!

— Quoi? quoi? demanda-t-on de toute part.

— Une bêtise.

— Ça n'explique rien.

— Voyez.

— Quoi?

— Regardez.

— Eh·bien?

— Vous ne voyez pas

— Nous voyons Antigone conduisant son vieux père Œdipe, dit Adelphin.

— Pardon! interrompit Fulgence, parle pour toi. Moi je vois un vieillard qui ne saurait être Œdipe, puisqu'il n'a pas de gros pieds, et une jeune fille qui ne peut pas être Antigone, puisqu'elle ne porte pas l'amphore traditionnelle.

— Fulgence a raison, dit Adelphin.

— Il a tort! s'écria Aucamp. Œdipe commence sa route, il ne peut pas avoir les pieds enflés; quant à Antigone, elle attend le porteur d'eau; tout l'indique.

— Vous n'y êtes pas! cria Rivard, vous êtes aussi niais que moi. Comment! ne voyez-vous pas — ô comble de la dérision! — que j'ai placé le père avant la fille, et que c'est l'aveugle Œdipe qui a l'air de conduire sa fille, au lieu d'être conduit par elle.

— Puth! fit Claudius Aucamp, on a vu des aveugles bien intelligents.

— D'ailleurs, continua Antoine Berthier, l'histoire

d'Œdipe est pleine de ténèbres; qui peut prouver que le devineur de rébus se soit véritablement crevé les yeux? La fable a tout grossi; le fils et l'époux de Jocaste était peut-être un simple myope.

— D'ailleurs, dit Fulgence, ça ne fait pas trop mal ainsi.

— Moi, reprit Adelphin, à ta place je laisserais les choses comme elles sont; qui s'en apercevra? D'ailleurs, quoi qu'il arrive, tu seras sûr d'être le premier qui ait traité ce sujet sous un jour nouveau.

La discussion allait s'éterniser, lorsqu'un nouveau venu apparut sur le seuil de la porte.

C'était un jeune homme pâle et élancé, un peu plus âgé que ses amis; il portait sur son visage les traces du chagrin; la pauvreté avait éteint son regard et froncé ses deux sourcils noirs et épais, vigoureusement arqués. Des rides prématurées annonçaient que son cœur avait battu au milieu des tempêtes du cœur. Un sourire froid et dédaigneux avait creusé deux sillons près de sa bouche; là étaient enterrés les deux sublimes compagnons de la jeunesse : l'amour et la foi.

Avant qu'il eût desserré les dents, les jeunes peintres lui avaient présenté Sidoine Bourdois.

— Allons! s'étaient-ils écriés, allons! ami Buck, arrive donc, voici un nouveau venu, M. Sidoine Bourdois, qui brûle de faire ta connaissance.

— Ah! fit Paul Buck, si vous brûlez tant que ça, donnez-moi donc du feu pour allumer ma pipe.

Sidoine s'élança vers les allumettes, en alluma une et la présenta gracieusement à Paul Buck, qui le regardait étonné.

— Merci, fit-il, vous êtes un gentil garçon.

— Vous voyez que tout le monde vous dit la même chose, mon cher Sidoine; on croirait qu'on s'est donné le mot, dit Adelphin.

— Je ne puis attribuer tant de bonne grâce qu'à votre extrême bienveillance.

— Puisque vous faites tous semblant de travailler, reprit Buck, je vais vous présenter les uns après les autres au jeune Sidoine, afin qu'il sache bien dans quel coupe-gorge il est tombé.

— Allons, bon, nous voilà gentils entre les mains

de ce misanthrope sans repentir, dit Adelphin. C'est égal, va toujours.

— Celui qui parle, reprit Paul Buck sur le ton d'un montreur de figures de cire expliquant sa galerie, celui qui parle est le sieur Adelphin Dubois, surnommé l'*Homme au sac;* son oncle, un brave et digne oncle, lui fait six mille francs de rentes.

— Boum ! s'écrièrent les élèves.

— Vous avez le droit de vous montrer stupéfait, reprit Paul Buck.

— Je le suis tout à fait, répondit Sidoine.

— Allons, tant mieux, poursuivit Paul ; le susdit Adelphin est un ladre vert, qui nous prête de l'argent pour se figurer qu'il est un artiste.

— Voyons, Buck, pas de mauvaises plaisanteries, s'écria Adelphin.

— Je ne plaisante jamais entre mes repas, et voici plusieurs jours que je dîne peu et que je ne déjeune point. Je dis la vérité, rien que la vérité, et je déclare que je ne suis ni allié ni parent de la famille du prévenu, qui, au demeurant, n'est qu'un simple architecte.

— Jamais ! s'écria Adelphin ; j'aimerais mieux mourir !

— Tu n'es pas dégoûté. Le second, ce grand blond, là-bas, répond dans l'atelier au nom de Claudius Aucamp. Dans le monde il est plus connu sous celui de l'*Amoureux des ondes*, à cause de son amour pour l'île Saint-Ouen. C'est un parfait seigneur, un gentilhomme accompli, qui tirerait l'épée comme Saint-Georges, s'il avait eu l'idée d'apprendre.

— J'en sais assez pour te démolir.

— Très-bien, dis tout de suite que tu tuerais Jocelyn de Gatechair, et qu'il n'en soit plus question. Ce jeune amoureux des ondes est, comme vous le voyez, la modestie même : aussi, moins heureux qu'un panari, il aura bien de la peine à percer.

— Je serai illustre quand tu seras célèbre.

— Très-bien ! en ce cas nous avons le temps de continuer les biographies commencées. Ceci vous représente André Rivard, qui a inventé la paresse, et Antoine Berthier, qui l'a perfectionnée en compagnie de Fulgence Lagluvée, ici présent. Ces nobles émules de Raphaël feront un grand chemin dans le monde,

parce qu'en quinze ans, à eux trois, ils n'auront pas achevé cette toile que vous voyez là-bas, au fond. Voilà deux ans qu'elle est là. Ils avaient bien commencé. Chacun devait travailler pendant une semaine et céder la place à un autre. De cette façon, ils pensaient créer une œuvre originale renfermant en elle les rayons de trois esprits différents; nouvelle ét sublime trinité qui devait faire sensation dans le monde artistique. Ils prirent pour sujet Jésus au jardin des Oliviers. Arthur, qui est bon prince, esquissa les personnages. Un jour, Fulgence, qui a une langue de quinze pieds, laissa entendre à ses collaborateurs qu'il rêvait un ciel d'Orient comme on n'en avait jamais vu, un de ces beaux ciels jaunes qui ont l'air d'être faits avec de l'écorce de citron ou d'orange, à ce point qu'on peut supposer que lorsqu'il pleut sous ces ciels-là, c'est de la limonade qui tombe. Antoine Berthier ne laissa pas que d'être blessé par cette prétention de Fulgence.

— Tu n'entends pas, dit-il, nous imposer ton ciel?

— J'entends faire un beau ciel, et voilà tout, ré-

pondit Fulgence d'un petit air décidé. Quel ciel verrais-tu, toi? demanda-t-il.

— Mais, répondit Berthier, je vois un ciel bleu comme tous les ciels qui ont l'habitude du monde. D'ailleurs, les plus grands maîtres ont fait des ciels bleus; je veux faire comme les plus grands maîtres.

— Tu n'es qu'un plagiaire.

— Et toi, qu'un insensé.

— La dispute aurait duré longtemps, poursuivit Paul Buck, si le bon André, qui était intéressé dans l'affaire, n'était survenu; on le consulta sur le ciel jaune et sur le ciel bleu.

— Moi, répondit le nébuleux Rivard, je ne vois pas mon ciel comme les vôtres: je voudrais un ciel approprié à la circonstance, c'est-à-dire magnifique et solennel, comme il convient à un ciel sous lequel prie le Fils de Dieu.

— Très-bien! firent les deux associés; après?

— Je voudrais, continua André Rivard, un ciel qui soit souriant quoique plein de majesté.

— Très-bien; après?

— C'est-à-dire un ciel d'un bleu gris, plutôt gris

que bleu, chargé de nuages pourpres que le soleil, en s'irradiant sur eux, a frangés de festons d'or.

Ainsi parla André; ses deux amis levèrent les épaules, et la dispute recommença à trois comme elle avait commencé à deux. Un nouveau juge fut nécessaire; on prit Adelphin Dubois que voici. Adelphin, qui est un bon garçon, ne voulant se brouiller avec personne, répondit :

— Moi, j'avoue qu'un ciel jaune ne me déplairait pas, quoique un ciel bleu me paraisse plus naturel ; mais pourtant je suis forcé d'avouer qu'un ciel gris chargé de nuages empourprés ne manquerait pas d'avoir un certain cachet pas commun du tout.

— Claudius fut consulté à son tour :

— Bah! dit-il, tous les ciels sont bons pour qui a la foi; tirez au sort dans un chapeau.

— C'était sage; malheureusement les bons conseils sont ceux qu'on ne suit jamais. Au lieu de s'arrêter là, les frères féroces consultèrent Arthur, qui dit :

— Je réfléchirai.

— Huit ou quinze jours après, il arriva un matin, la figure rayonnante, l'air heureux, le regard animé.

— Mes enfants, dit-il, j'ai trouvé! Par exemple, ce n'est pas sans peine; j'ai songé bien des nuits. Il m'était si dur de voir la discorde dans l'atelier. J'ai trouvé une chose bien simple. Vous savez que ce sont les choses simples qui se trouvent le plus difficilement; puis, quand on les a, on se dit : Tiens! que j'étais bête de ne pas avoir deviné cela tout de suite!

— Voyons, voyons l'idée! demandèrent avec anxiété les trois dissidents.

— Eh bien! répondit Arthur, voici la chose : je crois que vous feriez bien de ne pas faire de ciel du tout.

— Booum!!! hurlèrent les trois anabaptistes.

— Pardon, je m'explique. Où est le Seigneur? dans le jardin des Oliviers, n'est-ce pas?

— Oui.

— Tout indique que ce lieu, nommé dans les saintes Écritures le jardin des Oliviers, n'était autre chose qu'un bois.

— Pourquoi?

— Dame! un bois d'oliviers...

— Après?

— Ensuite ?

— Eh bien ! dans un bois, que voit-on lorsqu'on lève la tête ? On voit les branches et les feuilles des arbres qui font un ciel de verdure, une nue verte. Vous me direz que parfois on aperçoit le ciel à travers des éclaircies. Eh bien ! faites-en trois : la première, jaune ; la seconde, bleue ; la troisième, grise aux nuages empourprés et frangés d'or. C'est simple comme bonjour.

— Les trois jeunes hommes furent tellement frappés par cette judicieuse déduction du maître qu'ils allèrent à la brasserie et qu'on ne les revit plus de trois jours. A leur retour ils avaient abandonné momentanément un projet qui devait faire tomber leurs cheveux et les mener à la postérité ; mais, pleins de courage, ils le reprendront un jour ou l'autre : l'autre probablement.

— As-tu fini bientôt ? demanda Adelphin.

— Oui, monsieur, répondit Paul Buck ; qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je voulais te demander quel ciel tu mets à tes assiettes ?

— Cette profonde ironie d'Adelphino Adelphini, mon cher Sidoine, continua Paul, n'a d'autre but que celui de vous apprendre que je suis, par nécessité, peintre décorateur sur porcelaine. Quand, par aventure, j'oublie que je suis un ouvrier pauvre, c'est M. Dubois, l'homme au sac, qui a soin de me le rappeler.

— Allons! s'écria Claudius Aucamp, *ne nous la fait pas* à l'aigreur. Voilà deux heures que tu nous blagues, et tu te montes comme une contre-basse parce qu'on se permet de te plaisanter un peu; ça n'est pas de jeu, ça, voyons.

— Mon père était un pauvre et brave musicien allemand qui n'avait plus de patrie et qui ignorait sa famille. Il m'a laissé pour tout héritage un violon du célèbre Amati et une clarinette d'un aveugle inconnu; si bien que si le diable mourait, je n'hériterais pas de quatre sous de tabac. Mais si j'avais le bonheur d'avoir des rentes et d'être le neveu bien-aimé d'un millionnaire, monsieur Adelphin, je ferais à mes assiettes des ciels de pièces de cent sous et j'inviterais tout le monde à dîner; voilà ce que je ferais.

— Eh bien! cher ami, reprit le bon Adelphin en

souriant, fais-moi le plaisir de dîner avec moi ce soir.

— Merci, répondit Paul Buck, je ne dîne jamais entre mes repas, et il sortit en se drapant dans sa vareuse.

Plus délabré que Job et plus fier que Bragance,

déclama Adelphin.

— Voyons, fit Claudius Aucamp, puisqu'il n'est plus là, disons du bien de lui : ça nous changera.

Il ne sera plus parlé de ces conversations nulles et décousues qui absorbaient niaisement le temps que les élèves d'Arthur Ygonnard aurait pu employer à des études sérieuses.

Il était cependant nécessaire d'en donner un spécimen, parce que nulle part, mieux qu'à l'atelier, on ne saurait trouver un étier plus sûr pour mesurer l'esprit du moment.

En France, l'esprit, ou si l'on aime mieux la gaieté, change souvent de moule. Sous le Directoire on *mystifiait*.

Ce genre de facétie dura longtemps, plus on rendait autrui ridicule et plus on avait d'esprit.

M. Romieu fut le dernier mystificateur. Après avoir mystifié des portiers, auxquels il demandait des mèches de cheveux, et des épiciers à qui il faisait couper une livre de chandelle en trente-six morceaux, il mourut mystifié à son tour par les petits jo rnaux du temps, qui inventèrent à ses dépens une histoire de hannetons fort mystifiante.

Après les mystificateurs vinrent les farceurs, qui inventèrent les fameuses charges. Ces plaisanteries de mauvais goût, qui eurent une certaine vogue, consistaient à choisir une victime et à en abuser.

Ordinairement la victime était encore un portier, dans la cheminée duquel on faisait descendre un squelette attaché à une corde. Le portier avait grand'peur et on riait beaucoup.

Henri Monnier fut le précurseur de Cabrion, ou, pour mieux parler, l'un fut copié sur l'autre. Type amusant, après tout, puisqu'il faisait rire et bien rire. Aujourd'hui Cabrion est oublié, et tout le monde connaît Pipelet, qui depuis s'est vengé bien cruellement en restant l'insipide et éternel portier que vous savez.

Plus tard, M. Henri Monnier abandonna ses victimes

pour les peindre, et fit les admirables scènes de la vie parisienne, qui sont dans la mémoire de tous, véritables photographies exécutées bien avant que M. Daguerre eût inventé son objectif.

Au temps de Balzac, le maître illustre, les plaisanteries d'atelier consistaient à ajouter les syllabes *ra*, *ma* à la fin de tous les mots.

— Joli tableaurama, s'écriait Bixiou.

Quand cette turpitude fut usée, il en vint une autre dont l'emploi était facile, il suffisait de dénaturer les proverbes.

— N'attachez pas vos chiens avec des *cent-suisses.*

— Tout ce qui reluit n'est pas *fort.*

— Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu *hais.*

— Il faut savoir se *traire* à propos, s'écriait le rapin Léon de Lora, surnommé Mystigris, nom qui vient de mystifier. Balzac était soigneux.

— Alphonse Karr arrive ; l'esprit apparaît. Antoine Huguet, Charles Lefloch et leur rapin Gargantua, sont spirituels comme des singes et gais comme des pinsons.

Gargantua place les fourchettes dans la tête de

Niobé, et Charles Lefloch donne à un pauvre homme de la rue la bonne paire de sabots que le grigou de propriétaire a laissée sur le carré pour pénétrer dans l'atelier d'Antoine Huguet. Le lecteur, qui ne peut s'empêcher de sourire, se demande comment le propriétaire fera pour s'en aller. Mais il n'a pas longtemps à songer aux infortunes du vieux ladre, l'immense éclat de rire de l'atelier l'envahit bien vite, il ne s'arrêterait plus sans les touchantes infortunes de Geneviève.

Ici le décor change.

Les artistes deviennent des bohêmes par la grâce et l'esprit d'Henri Murger.

Mystigris est un grand peintre. Gargantua est mort ignoré, Charles Lefloch fait des marines au mètre, Antoine Huguet a dû se marier.

Voici venir Lazare, un buveur d'eau; Marcel, un buveur d'amour, et Rodolphe, qui pleure et ne boit rien.

Ils ont de l'esprit, de la finesse et beaucoup de philosophie.

Florine, Tullia, Coralie et la Schoutz ont aussi dis

paru pour faire place à Mimi, qui n'a pas de poitrine, à Musette, qui n'a pas de cœur, et à Camille, en vacance.

La jeunesse a mis un crêpe à son cœur ; on ne rit plus dans ce monde où l'on a faim.

Les festins ruisselants de lumières où Bixiou représente la gaieté publique, les côtelettes aux cornichons, où Gargantua représente la gaieté privée, tout cela a été balayé par le temps ; un triangle de fromage de Brie est seul resté sur la table des dévorants comme une pierre sépulcrale destinée à recevoir l'épitaphe de la bohême.

Ah ! pourtant il ne faut pas en dire de mal de ces pauvres bohêmes ! Rien n'a remplacé encore leur dernier et sombre éclat de rire, qui se perd dans le lointain.

Aujourd'hui, les peintres — eux-mêmes ! — sont devenus sérieux ; ils s'habillent comme des Anglais et rient de même.

Ceux qui portent la toque de Raphaël et le pourpoint de velours sont jugés ; ils n'auront jamais de talent.

Ceux qui endossent la vareuse et fument la pipe finiront sur une échelle de la rue, illustrant la boutique d'un bonnetier, ou faisant pour vivre de la charcuterie *trompe-l'œil.*

En notre temps, le fils qui dit à son père : « Je veux être peintre, » ne soulève aucun orage au sein de la famille.

Les grands parents sont convoqués; on discute; l'oncle Montchanin prend la parole :

— Certainement, dit-il, il eût été préférable qu'Anatole *embrassât* une autre profession que celle d'artiste peintre; mais, après tout, c'est une *partie* comme une autre quand on a de la persévérance, le goût du travail et de l'économie.

— Nous avons dans notre maison, s'écrie Mlle Montchanin, un peintre, M. Monadelschi, qui gagne pas mal d'argent.

— J'en ai entendu parler, en effet, s'écrie le père, c'est lui qui a peint avec son propre sang la galerie du château de Fontainebleau.

— C'est cela même.

— Eh bien! Anatole, reprend le père, fais-toi pein-

tre, puisque telle est ta vocation et que tu ne veux pas être autre chose; mais si tu meur à l'hôpital, ne t'en prends qu'à toi, et souviens-toi bien que ta mère et moi, nous avons fait tout ce que nous pouvions pour t'empêcher de suivre une voie *pavée* d'écueils et de toutes sortes d'épines.

— Oui, p'pa, répond le Rubens de l'avenir.

Et le voilà transplanté dans un atelier où il paye pension et où il travaille ni plus ni moins que s'il était dans une étude de notaire ou dans un magasin de nouveautés.

En compagnie de sept ou huit drôles qui prennent l'art pour une industrie, il étudie honnêtement; il ne pense ni à la gloire ni à la postérité. Ils ignorent le nom de Massaccio, mais tous savent que M. Court gagne beaucoup de mille francs par an.

Aussi, plus de gaieté, plus d'entrain, plus de verve! Ils ne piochent plus, ils travaillent.

Lorsqu'ils font du paysage, ils ne vont pas chercher dans les endroits perdus le secret des grandes harmonies de la nature.

Ils font et leurs arbres et leurs ciels et leurs chau-

mières et leurs prés couverts comme les anglaises d'un vilain voile gris; ils étalent sur leurs châssis une toile d'araignée et s'écrient avec des airs de gloire :

— Sapristi ! ça a-t-il assez l'air d'un Corot !

Hélas ! oui, cela en a tout l'air, mais ça n'en a que l'air.

Leurs Romains ressemblent aux Romains de Couture, leurs soldats, à ceux de Pils ou de Dumaresq; leurs exilés sont ceux de Barrias et non ceux de Tibère; et leurs Transtévérins ont plutôt l'air de moissonner dans les marais Pontins que sur la rive droite du Tibre.

En perdant le désir d'être, ils ont perdu la joie.

Devenus des manœuvres, ils rient comme des épiciers ou plutôt comme tout le monde, aujourd'hui qu'il n'est plus d'épiciers.

Ils n'ont plus le regard profond des chercheurs; ils n'ont plus ce nimbe impalpable qui dore d'avance les fronts où le génie doit se poser. S'ils l'ont, leurs chapeaux en forme de melon empêchent de le voir.

A l'exception de Claudius Aucamp, que l'habitude d'aimer avait grandi, les élèves d'Arthur Ygonnard

étaient de bons jeunes bourgeois, mettant de la terre de Sienne dans du cobalt, du vert dans du bleu et du rouge dans tout, sans s'occuper autrement de la gloire.

Sidoine avait aussi des inspirations artistiques; malheureusement, élevé dans un milieu commun, le grand l'étonnait sans le frapper, et, comme il était infirme et disgracié, le beau l'attristait; il ne l'admirait pas, il l'enviait.

Il y avait trois ou quatre mois que le bossu suivait le cours commun d'Arthur Ygonnard. Ces quelques semaines furent le temps le plus heureux de sa vie; tout le monde l'aimait et le traitait en enfant gâté. Ces grands gaillards, ses amis, l'avaient adopté.

Parmi eux, deux surtout lui avaient voué une extrême amitié.

C'était d'abord Adelphin Dubois; la faiblesse du bossu faisait une perpétuelle réclame à sa force.

L'autre était Claudius Aucamp, qui, doué d'une âme généreuse, avait bien vite compris l'amertume qui accablait cette jeune et malheureuse existence.

Souvent le dimanche, et quelquefois le lundi, les ca-

marades de Sidoine avaient voulu l'emmener avec eux partager leur plaisir ; Sidoine avait refusé.

— Si tu n'as pas d'argent, je t'en prêterai, lui avait dit à l'oreille le bon Adelphin.

— J'en ai, je vous remercie, avait répondu le bossu, en montrant, non sans vanité, un porte-monnaie assez bien garni.

— Tant mieux ! murmurait Adelphin ; mettons que je n'ai rien dit.

Souvent il était revenu à la charge, mais toujours sans le moindre succès.

— Ami Sidoine, lui disait Claudius, je sais pourquoi tu ne viens pas; tu as peur qu'on ne te plaisante. Ne crains rien, mon garçon ; je suis là et j'ai deux amis pour te défendre.

Et il montrait deux bras nerveux illustrés de respectables poings.

— Vous êtes bon, répondait le bossu ; je suis bien heureux d'avoir des amis comme vous et Adelphin ; mais ce n'est point la crainte d'être plaisanté qui m'empêche de vous suivre. Je suis habitué à toutes les farces imaginables. Autrefois j'étais bien affecté lors-

qu'on se moquait de moi ; aujourd'hui tout cela coule sur ma bosse comme une goutte d'eau sur une cuirasse.

— Alors tu as des secrets ?

— Oui.

— Garde-les. Si tu éprouves plus de plaisir ailleurs, va, mon enfant; mais fais bien attention à ceci : on n'a pas le droit d'être malheureux tout seul.

Sidoine n'était pas malheureux. Le dimanche, il se levait de bonne heure et venait à l'atelier, où la petite Caroline Souchard l'attendait.

Ce jour-là, Ygonnard allait à sa campagne, située à l'Isle-Adam, et les deux enfants jouissaient d'une entière liberté.

Fidèle à sa promesse, Sidoine enseignait le dessin à Caroline, qui faisait d'immenses progrès. Le bossu était tout fier des aptitudes de son élève.

— Ce n'est pas moi qui enseigne bien, c'est toi qui a de merveilleuses dispositions, répondait-il, lorsqu'elle le remerciait.

A deux heures, les jeunes gens passaient prendre Souchard et allaient se promener à Romainville ou aux

Prés Saint-Gervais, ou dans les fêtes où l'ancien modèle colportait son jeu des couteaux.

Caroline avait raconté à son père tout ce qui lui était arrivé avec Sidoine depuis leur première entrevue.

Souchard, en véritable philosophe du trottoir, avait écouté avec attention le récit de l'enfant; il voyait les causes et cherchait à deviner si les effets seraient à son avantage.

Tout d'abord l'amitié que l'enfant avait vouée au bossu lui avait paru une chose excellente en elle-même.

— Si la petite, pensait-il, n'avait pas une compagnie qui lui plaise, elle s'ennuierait toute seule et je serais obligé de faire la besogne.

D'ailleurs la jeunesse de sa fille et l'infirmité de Sidoine avaient chassé tout soupçon de cet esprit méchant et vulgaire, né et développé dans un milieu où, malheureusement, tous les soupçons sont plausibles.

Un dimanche matin, l'ancien modèle dit à sa fille :

— Pourquoi ne m'amènes-tu pas ce bon jeune homme qui t'apprend à dessiner? Je voudrais le re-

mercier. Nous lui devons bien une politesse, après tout, pour la peine qu'il se donne pour toi. S'il n'est pas fier et qu'il veuille venir avec nous, il nous fera honneur et plaisir.

Caroline, enchantée, fit l'invitation à Sidoine, dont les yeux étincelèrent de joie.

En chemin, Caroline parla de son père; elle l'expliqua comme elle le voyait avec ses yeux d'enfant, s'inspirant, du reste, pour faire son portrait, de ce qu'elle lui avait entendu dire à lui-même.

— Papa, voyez-vous, disait-elle, c'est un bien brave homme, allez! Il est un peu brusque, un peu grondeur, parce qu'il a eu bien du chagrin dans sa vie. C'est le chagrin qui l'a rendu comme ça, et pas autre chose; avant même, il était très-gai quand il était établi; mais il a tout perdu, et, dame! ça l'a aigri. Il y avait bien de quoi, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Quand on perd tout, ça vous aigrit toujours; mais, au fond, il est très-bon et bien reconnaissant, allez! Tenez, il y a une dame qui nous a fait du bien,

Madame Hermann, la femme du peintre, vous savez bien?

— Oui, je connais ce nom-là.

— Eh bien! tous les ans, à sa fête, il m'envoie lui porter un bouquet, même que la dernière fois, elle me donna dix francs. Vous ne croiriez pas que papa ne voulait pas les prendre. « Garde-les, » qu'il disait, « c'est à toi et pour toi. » Il a fallu me fâcher; il ne voulait pas entendre parler des dix francs du tout. Enfin il a fini par les prendre parce qu'il a eu peur que je ne vinsse à les perdre.

— Ah!

— Mon Dieu, oui! Tenez, c'est comme vous; quand je lui ai dit que vous m'appreniez à dessiner, il m'a dit comme ça: « Je ne crois pas que ça te servira beaucoup de savoir faire des nez; c'est une partie qui n'est pas très-bonne, puisque les hommes n'y gagnent pas beaucoup d'argent; il y a sans doute des mortes-saisons. Mais, c'est égal, faut faire une politesse à ce monsieur. »

— Je n'ai pas besoin de ça.

— Je le sais bien; mais c'est pour vous dire com-

bien papa est bon; il a bon cœur, allez, celui-là. C'est même la cause de son malheur; il a été trop confiant, il vous le dira lui-même.

Quand les enfants arrivèrent, Souchard les attendait à sa porte. Il avait mis sa plus belle blouse bleue et son chapeau gris, en feutre mou, héritage d'Arthur Ygonnard.

— C'est bien de l'honneur que vous nous faites, monsieur, dit-il à Sidoine; vous, un artiste, un jeune homme de bonne famille, venir avec des ouvriers, c'est bien le cas de dire que vous n'êtes pas fier.

— Tous les hommes se valent, répondit Sidoine. Ma famille n'est pas à Paris; je suis seul au monde, et c'est moi qui vous remercie de vouloir bien m'admettre en votre compagnie.

La journée se passa en compliments de part et d'autre. On dîna sur l'herbe. Les enfants se promenèrent pendant que Souchard exploitait le jeu des couteaux.

A onze heures, on songea à la retraite.

Sidoine voulut à toute force se charger de la planche aux couteaux, parce que Souchard était resté assis

toute la journée, « ce qui est plus fatigant que de marcher. »

— Ton père est un brave homme que j'aime déjà, dit Sidoine. Tiens, à le voir marcher ainsi à côté de nous, on dirait que nous sommes ses enfants. Si tu veux, Caroline, tu seras ma petite sœur.

— Ah! je ne demande pas mieux, fit Caroline. Que j'ai donc passé une bonne journée!

— Et moi donc!

Souchard, plongé dans ses réflexions, regardait marcher les jeunes gens.

— Allons, murmura-t-il, ce petit Mayeux-là n'est pas dangereux. Le voilà déjà qui porte la planche; il ira tout seul.

Sidoine alla tout seul, comme Souchard l'avait pensé.

Il revint chaque dimanche, et comme les meilleurs cœurs sont capables de petites bassesses, il apportait fréquemment au père de Caroline quelques-uns de ces petits cadeaux qui entretiennent l'amitié.

Une fois, c'était une pipe en bruyère; l'autre, c'était du tabac ou une blague.

Souchard acceptait en se faisant tirer l'oreille.

—Non, vrai, monsieur Sidoine, disait-il, ça n'est pas gentil de votre part; je ne veux pas vous refuser; mais là, la main sur la conscience, je n'aime pas à accepter ce que je ne puis pas rendre.

— Tu n'as pas besoin de rendre, petit père, disait Caroline, puisque Sidoine ne fume pas.

— Il est sûr, répondait Souchard, qui ne demandait pas mieux que d'être convaincu, il est sûr que quand on ne fume pas, ce n'est pas comme si l'on fumait.

— Quel digne homme ! pensait le bossu; c'est la délicatesse en personne, et quelle naïveté!

Le naïf Souchard, comme l'appelait Sidoine, avait été longtemps tourmenté par le remords en voyant sa fille, si petite, si mignonne, travailler à sa place; vingt fois il avait été sur le point de se remettre à la tâche. Malheureusement pour lui, la paresse et surtout les fâcheuses fréquentations, les mauvais vents enfin, dissipèrent les remords, qui ne reparurent plus à l'horizon de sa conscience.

L'ancien soldat alla même jusqu'à penser que le devoir des enfants était de travailler pour leurs parents,

tant il est vrai que les meilleures maximes du monde peuvent servir d'excuse à de mauvaises choses.

Sidoine, esprit clairvoyant et sensé, avait souvent blâmé à part la conduite de Souchard, qu'il avait fini par trouver détestable.

Après avoir dit bien souvent que le père de Caroline « était un vilain homme, » il était arrivé à faire de lui presque un ami.

Cela se comprend.

D'abord, le bossu avait besoin de lui : les moments les plus doux de sa vie étaient les soirées du dimanche.

Pendant que Souchard attirait les chalands au jeu des couteaux, Sidoine et Caroline allaient se promener dans la campagne.

O les doux instants! les belles soirées! pour un monde le pauvre peintre n'y eût pas renoncé.

Or, obligé de vivre en bonne intelligence avec le père de sa petite amie, il avait fini par se persuader que la conduite de Souchard envers sa fille était fort naturelle.

Quand, poussé par un intérêt quelconque, on fait

commerce d'amitié avec un homme de rien, on cherche à le réhabiliter afin de n'avoir pas à rougir de lui.

Un autre sentiment avait aussi rendu le bossu indulgent. L'affection extrême qu'il portait à Caroline, et dont il ne comprenait pas lui-même toute l'étendue, rendait Souchard sacré à ses yeux; involontairement il le regardait avec amitié, quelquefois même avec attendrissement, et, sans sa timidité, il se serait jeté dans ses bras en lui disant :

— Que je vous remercie d'être son père !

Souchard, lui, ne se sentait porté ni en bien ni en mal pour Sidoine. Avec la finesse qui caractérise les gens vicieux, il avait compris l'amour du jeune homme pour sa fille, mais il ne s'en était pas inquiété autrement.

— La petite est jeune, avait-il pensé. D'ailleurs, avec ce bosco-là, il n'y a pas de danger; elle est bien trop futée, et, au moins, à voir un bossu dans le quartier, on rit, mais on ne jase pas; c'est toujours ça.

Un dimanche, les trois amis partirent pour la fête de Saint-Ouen. Souchard, les mains dans les poches de sa blouse, marchait devant, en fumant sa pipe avec in-

souciance. Derrière lui venait Sidoine, portant l'éternelle planche, et la petite Caroline, chargée du transport des couteaux.

— Vous devez être fatigué? disait l'enfant.

— Moi?... Oh! du tout, au contraire! répondait le jeune homme.

— Heureusement, nous arrivons... ce n'est pas trop tôt.

— Veux-tu que je porte les couteaux?

— Mais du tout... c'est pour vous que je dis ça.

— Tu es trop bonne.

— Avez-vous été à Saint-Ouen déjà?

— Jamais.

— C'est joli... vous allez voir, il y a une île...

— L'île de Saint-Ouen?

— Naturellement. Ça va être un plaisir de se promener; nous irons nous asseoir là-bas, voyez-vous? au haut de l'île, sur le bord de l'eau.

Comme Sidoine levait la tête pour apercevoir l'endroit désigné, il s'arrêta tout à coup et laissa tomber la planche.

— Ah! ah! paresseux! fit Souchard, vous en avez

assez? Eh bien! arrêtons-nous là; ici ou ailleurs, ça m'est égal... Tous les endroits sont bons quand ça mord.

Et il se mit à planter ses couteaux sur la planche en criant à tue-tête :

— Tenez, messieurs! qu'est-ce qui veut gagner un magnifique couteau à manche de corne et sa lame en acier, deux pièces magnifiques? Voyez, demandez! six anneaux pour un sou! ça n'est pas difficile.

— Ah! mon Dieu! s'écria Caroline en regardant Sidoine, ah! mon Dieu! qu'avez-vous donc?

Le bossu était là, les yeux fixes, la rougeur au front et immobile comme une statue.

— Rien! rien! répondit-il d'une voix entrecoupée.

Et il salua gauchement deux jeunes gens en compagnie de deux dames en toilettes tapageuses, qui riaient beaucoup.

Les deux hommes étaient MM. Claudius Aucamp et Adelphin; les dames n'étaient personne.

— Quel animal! s'écria Adelphin, lorsqu'il eut fait quelques pas, quel animal stupide!... Avait-il besoin de nous saluer?

— En effet, répondit Claudius Aucamp, voilà une heure que je faisais semblant de ne pas le reconnaître.

— Moi aussi. Pauvre garçon ! il aura cru qu'on riait de lui.

— On m'avait dit qu'il était de parents riches.

— On dit tant de choses.

— Pauvre garçon !

— Si vous avez quelque chose, Sidoine, dites-le-moi, je vous en supplie? faisait Caroline en joignant ses petites mains.

— Mais je n'ai rien, vraiment!... Ah! par exemple, c'est moi qui n'ai rien, je t'assure

— Si.

— Mais non.

— Vous mentez.

— Moi? Ah! non. Souvent comme ça il arrive qu'on a l'air d'avoir quelque chose, et on n'a rien du tout. Ça se voit tous les jours, pas vrai, monsieur Souchard.

— Ça se voit sans se voir.

— Qui avez-vous salué ?

— Deux camarades de l'atelier, messieurs Aucamp et Adelphin Dubois.

— Ah! fit Caroline en rougissant à son tour, je comprends...

Et elle mit ses deux petites mains dans les longues mains du bossu.

— Moi, je ne comprends pas, fit Souchard en fronçant le sourcil; seulement, je sais que pour ce qui est de rougir des camarades, vaut mieux ne pas venir avec eux.

— Ah! pouvez-vous croire?

— Je ne crois pas, je suis sûr, n'ayant mon rayon visuel dans ma giberne. Si donc vous rougissez de nous, monsieur Sidoine, faut pas vous gêner; allez retrouver vos camarades, vous leur direz comme ça: J'ai rencontré sur le chemin un vieux troupier et sa demoiselle; ils étaient échignés. Alors je leur z'y ai donné un coup de main, mais je ne les connais pas plus d'Adam que d'autres personnes.

— Vous me connaissez mal, monsieur Souchard, répondit Sidoine; je ne rougis pas de ceux que j'aime, ils sont trop peu nombreux pour cela. Je suis, en effet,

ennuyé de cette rencontre, parce que demain ces messieurs vont me questionner et que je ne sais pas mentir.

— Qu'avez-vous besoin de mentir?

— Mais ils me demanderont où je vous ai connu, et je ne puis leur répondre sans parler de Caroline.

— Diable! je vous demande pardon, je n'avais pas songé à ça, moi. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette affaire.

— J'y songerai, fit Caroline d'un petit air décidé; venez, Sidoine.

Souchard regarda les enfants s'éloigner.

— En voilà un qui se gâte, murmura-t-il en pensant à Sidoine; il lâche la planche et les autres ont pincé la bonne place; j'étais pas fâché de lui mettre un peu le marché à la main. Ça lui fera *faire* attention une autre fois.

Caroline et son fidèle ami allèrent s'asseoir sur l'herbe, près du rivage. Tous deux gardaient le silence en considérant les eaux vertes de la Seine rouler en flots mal élevés.

Le paysage n'était pour rien dans cette contempla-

tion; les deux jeunes gens regardaient sans voir et se taisaient, parce qu'ils ne savaient l'un et l'autre comment aborder le sujet qui les inquiétait. La jeune fille se décida la première à rompre le silence.

— Ça a dû vous ennuyer tout de même? fit-elle en hochant la tête.

— Quoi?

— Vos amis.

— Pourquoi?

— Oh! vous avez été humilié: papa a eu raison.

— Non, je t'assure.

— Je comprends ien ça. Aussi pourquoi venez-vous avec nous?

— Parce qu'il n'y a qu'avec vous que je suis heureux.

— Alors vous allez payer votre bonheur en essuyant les plaisanteries de vos camarades.

— C'est vrai, fit piteu ement Sidoine.

— Ils vont vous demander depuis quand vous courez les foires?

— J'en ai bien peur.

— Si vous êtes marchand forain?

— Je le crains.

— Bah ! vous en serez quitte pour leur répondre que sur la route vous avez rencontré deux voisins, un vieillard et une enfant, bien fatigués tous les deux, et que — par charge — vous leur avez donné un coup de main. Voilà toute l'histoire.

— Tiens, fit Sidoine, c'est vrai ; voilà ce que je leur dirai. Je n'avais pas pensé à cela. Il faut avouer que tu as bien de l'esprit ; tu trouves des choses si simples, qu'on est tout étonné de n'y avoir pas pensé.

Quand le bossu était content, il tutoyait la petite Souchard.

La soirée fut triste, malgré les efforts de Sidoine ; Caroline était songeuse.

Quand le moment de la retraite arriva et que Sidoine, selon son ordinaire, s'empara de la fameuse planche aux couteaux, elle lui dit d'un petit ton sec :

— Ne craignez-vous pas, mon cher Sidoine, de retrouver vos am

— Non, non, balbutia le bossu ; d'ailleurs, ça m'est égal.

Lorsque la jeune fille s'endormit bien avant dans la nuit, sa dernière pensée fut amère.

— Oh! fit-elle, que sommes-nous donc pour que Sidoine, dont le dernier passant se moque, en soit arrivé à rougir de nous?

Le lendemain d'une fête, l'atelier est sombre; chacun arrive en bâillant ou en allongeant les bras.

Sidoine, ce jour-là, tout au contraire de ses camarades et par une bonne politique, arriva de fort bonne heure. Il aimait mieux, dans le cas où on le questionnerait, avoir à répondre particulièrement à Claudius ou à Adelphin qu'aux deux réunis.

Si, par bonheur, ils arrivaient les premiers, le reste de l'atelier ne serait pas initié à la rencontre.

Malheureusement les élèves arrivèrent tard; ils sortaient de la brasserie, où ils avaient un peu plus déjeuné que d'habitude pour réparer leurs forces, usées la veille.

Il était deux heures quand le flot déborda.

— C'est tout de même très-superbe, messieurs, s'écria Adelphin; il n'y a rien qui tienne, tous les

jours nous sommes là au travail sans manquer une seule fois.

— Manquer un jour! fit Rivard, nous aimerions mieux mourir.

— Mourir positivement, dit Fulgence en bourrant sa pipe.

— Le travail que vous ferez aujourd'hui sera propre, fit négligemment Claudius; c'est moi, mes enfants, qui n'ai pas confiance dans les chefs-d'œuvre du lundi!

— Aucamp est un grand penseur, messieurs! s'écria Adelphin. Je propose d'ajouter à son nom celui de « de Châlons, » sous lequel il est généralement connu; espérons que M. le garde des sceaux n'y verra aucun inconvénient.

— Aucamp de Châlons, dit Buck, très-réussi; ça n'a jamais été fait, non, merci, n'est-ce pas, Claudius? Diable d'Adelphin, quel joli architecte!

— Adelphin pique son soleil, fit observer Rivard; ça prouve au moins qu'il est consciencieux.

— Plus consciencieux que Sidoine, on ne peut dire mieux.

— Il est sûr qu'en voilà un qui, pour la conscience, rendrait des points à un cheval du Cirque.

— Quand on parle du Cirque, il faut ajouter olympique ; ça fait bien dans le paysage.

— Je trouve Sidoine complétement dépourvu de mérite au point de vue de la conscience et de l'assiduité ! s'écria Buck. Il ne va nulle part, ne s'amuse jamais le dimanche ; il n'y a donc aucun effort pour lui à être exact le lundi.

— C'est vrai.

— Je m'amuse comme les autres, fit Sidoine en prenant les devants ; j'ai été hier à la fête de Saint-Ouen, et je ne suis rentré chez moi qu'à deux heures du matin.

— Tiens ! fit Claudius en regardant Adelphin, nous y étions aussi ; nous ne vous avons pas vu.

Le susceptible bossu comprit la charité de cette réponse ; mais il préféra prendre le bœuf par les cornes.

— Moi, je vous ai très-bien aperçus... vous étiez avec des dames en chapeaux ronds.

— Boum ! hurla l'atelier.

— Tout le monde vous regardait à cause de leur mise excentrique.

— Boum!...

— En effet, reprit Adelphin Dubois, blessé par la raillerie qui avait soulevé les rumeurs de l'atelier, en effet, je me souviens, il m'a semblé voir quelque chose qui vous ressemblait; mais comme ce quelque chose portait un jeu d'adresse sur son dos, je ne pensais pas que ce fût vous.

— C'était moi-même, reprit avec effort Sidoine. J'avais rencontré des voisins à moi, un vieillard et une enfant, très-fatigués tous les deux, et j'avais, vous me blâmerez peut-être, offert mon aide à ces braves gens. Cela vous semblera extraordinaire, à vous qui êtes riche, monsieur Adelphin Dubois... L'idée d'assister les pauvres ne vient guère qu'aux pauvres.

— Bravo, Sidoine! s'écria Buck.

— Très-bien! très-chic! dirent à leur tour Rivard et Fulgence.

— Pardon! interrompit gravement Claudius, c'est ici comme chez les saint-simoniens de Ménilmontant, il faut que chacun soit jugé suivant ses œuvres. Adel-

phin est un bon garçon; on lui fait une scie parce qu'il a de l'argent. Ça n'est pas sa faute, ce n'est certes pas lui qui l'a gagné; aussi il le dépense très-bien... Vous en savez tous quelque chose?

— C'est vrai!

— Donc Adelphin est un double idiot, mais c'est un bon garçon.

— Excessivement vrai! crièrent les jeunes gens.

— Tandis que M. Sidoine, continua Claudius, n'est qu'un petit poseur.

Le bossu se leva menaçant.

— Pardon! je m'explique. On ne vous demandait rien, n'est-ce pas?. On poussait même la délicatesse jusqu'à faire semblant de ne vous avoir point vu. C'est Adelphin qui, hier soir, a eu cette bonne idée, et voilà que non-seulement vous venez attraper les toilettes de deux jeunes personnes de la plus grande distinction, mais vous venez encore renier vos amis. Ce n'est pas bien, maître Sidoine.

— Maître Sidoine, ce n'est pas bien, répétèrent les jeunes gens.

— Pardon! je n'ai renié personne! s'écria le bossu.

Vous voulez en imposer... je ne renie pas mes amis, entendez-vous?

— Pas de paroles oiseuses!... Ne venez-vous pas de nous parler de voisins rencontrés par hasard?

— Sans doute.

— Un vieillard, une enfant?

— Oui.

— Vous les avez aidés par aventure parce qu'ils étaient las?

— Mais certainement.

— Eh bien! c'est d'autant plus gentil de votre part, que depuis un an vous allez dans toutes les fêtes foraines avec l'enfant et le vieillard en question, et que vous portez avec la même grâce la même planche à enfiler les couteaux... Voyez, messieurs, six anneaux pour un sou!

Sidoine était cramoisi; il voulut parler, mais ses paroles restèrent dans son gosier.

Claudius reprit :

— Ah! ne croyez ni à un reproche ni à une raillerie de ma part. Si ce vieillard était votre père, si cette enfant était votre sœur, je me mettrais à genoux devant

vous pour vous demander votre amitié. Ce sont des amis seulement; votre action est encore plus belle, mais pourquoi en rougir?

— Je n'en rougis pas, balbutia Sidoine.

— Si, vous rougissez de vos amis, ce n'est ni d'un brave artiste, ni d'un cœur loyal. Ces gens-là vous aiment, sans cela vous ne vous seriez pas attaché à eux. L'âge de l'enfant et votre honnêteté éloignent tout mauvais soupçon. Vous avez donc tort, mille fois tort de renier ceux qui vous aiment et que vous aimez... La véritable affection ne saurait consister à porter éternellement une planche à enfiler les couteaux.

— Je suis libre de mes actions, je pense? dit Sidoine, et je n'en dois compte à personne.

— Cher ami, vous êtes dans une profonde erreur, répondit Claudius. Comme je ne veux pas être juge et partie, notre ami, M. Paul Buck, que voici, va se faire un véritable plaisir de vous expliquer combien vous vous trompez étrangement.

— Je n'aime pas beaucoup le rôle que tu me donnes là, mon cher Claudius, dit gravement Paul Buck.

Faire de la morale à un digne garçon qui a eu un moment d'erreur dont il se repent, cela est fort triste; c'est presque cruel.

— Quand il se repent, oui, fit Claudius en regardant Sidoine, qui affectait un air dégagé. Mais lorsqu'au contraire il paraît satisfait, il est un devoir que ceux qui sont plus vieux que lui doivent savoir remplir.

— En ce cas, la morale est inutile.

— Oui, mais le devoir est accompli.

— En vérité, messieurs, s'écria le bossu, vous prenez trop grand souci de ma conscience; je suis content d'elle, que cela vous suffise; elle ne relève que de moi.

André Rivard se leva.

— Devant l'attitude de Sidoine Bourdois, dit-il, je demande sur l'heure sa mise en jugement.

— Et, bien qu'il soit le dernier venu à l'atelier, je prie le tribunal de le traiter comme le premier venu, dit Fulgence en bourrant une nouvelle pipe.

Les jeunes gens chuchotèrent entre eux. Au bout

d'un instant, Paul Buck, du ton d'un avoué qui pose des conclusions, prononça ce qui suit :

— Attendu que le sieur Sidoine Bourdois, ici présent, est convaincu du crime de mauvaise camaraderie, tant envers un vieillard inconnu et une jeune fille qui l'est davantage, qu'envers ses compagnons de travail ; après en avoir délibéré, la Chambre des mises en accusation ordonne que ledit Sidoine Bourdois sera, sans nul délai, traduit devant un tribunal commis à cet effet, et qu'il sera jugé suivant les us et coutumes de l'atelier. Le dit, composé de M. Adelphin Dubois, président.

De MM. André Rivard et Fulgence Lagluvée, juges.

Le siége du ministère public sera occupé par M. Claudius Aucamp.

Maître Paul Buck, nommé d'office, est chargé de la défense du prévenu.

Pendant les dernières paroles de Buck, le tribunal s'était organisé avec la rapidité que mettent les artistes toutes les fois qu'ils accomplissent une action qui doit les éloigner du travail.

— Accusé, levez-vous! s'écria le président Adelphin.

Sidoine ne bougea pas.

— L'empressement que vous mettez à obéir aux ordres du tribunal ne peut que vous gagner sa bienveillance.

— Monsieur! s'écria Sidoine, je n'ai à obéir aux ordres de personne, et comme il ne me plaît pas d'être la victime de vos mystifications, je m'en vais.

Il se fit un profond silence. Les visages étaient ironiques. Sidoine s'élança vers la porte ; elle était fermée.

Un immense éclat de rire accueillit cette tentative de fuite.

— Voyons, s'écria Sidoine, assez de plaisanteries ainsi!

— Ah! monsieur, fit Claudius, nous ne plaisantons pas du tout,

— Vous croyez que je vais me soumettre à vos caprices! hurla le bossu, dont les yeux s'injectèrent de sang. Vous vous trompez; je suis faible, vous vous dites comme ça : Il est faible, nous en ferons ce que nous voudrons; et vous riez. Ah! mais vous vous trom-

pez, vous vous trompez tout à fait, et, dussé-je me faire tuer, je sortirai d'ici!

S'emparant d'une barre de fer qui servait l'hiver à attiser le feu du poêle, S doine frappa sur la porte à coups redoublés.

Mais la porte était solide, et le tribunal gardait ce calme plein de majesté qui est le plus bel apanage de la justice.

Au bruit que faisait le bossu, M. Ygonnard, qui était dans l'atelier des demoiselles, s'empressa d'accourir. Il apparut au haut de l'escalier de communication et dit, sans manifester trop d'étonnement :

— Eh bien! messieurs, qu'est-ce qu'il y a?

Sidoine s'élança, franchit d'un bond cinq ou six marches, et s'écria d'une voix entrecoupée par la colère :

— Ce qu'il y a, monsieur? Il y a que ces messieurs me font des violences; il y a qu'ils me martyrisent moralement et qu'ils poussent la cruauté jusqu'à vouloir m'empêcher de sortir pour que j'endure leurs lâchetés; il y a que je suis ici chez vous; il y a que je vous paye

et que je veux m'en aller. Voilà ce qu'il y a ; faites ouvrir cette porte.

— Allons ! allons ! messieurs, ouvrez, je vous prie ; vous avez tort, mille fois tort de tracasser ce jeune homme ; vous lui ferez quitter l'atelier... ce n'est pas généreux de votre part.

— Pardon ! dit Claudius, le sieur Sidoine oublie de vous dire qu'il est en accusation.

Ygonnard fit un mouvement de surprise.

— S'il en est ainsi, reprit-il sérieusement en s'adressant au bossu, mon autorité disparaît devant les usages que j'ai sanctionnés ; vous appartenez à ces messieurs jusqu'à cinq heures ; après, vous serez libre, libre de partir et de ne plus revenir.

Il s'éloigna lentement et disparut derrière la galerie de bois découpé de l'escalier.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Sidoine en rugissant, allez, vous avez une heure devant vous ; c'est plus qu'il n'en faut pour faire du mal.

— Prévenu, fit le président Adelphin, quels sont vos nom et prénoms ?

— Mon nom, que vous feignez d'ignorer, vous le

saurez un jour; car j'aurai plus de talent que vous, et je vous rendrai au centuple le mal que vous me faites.

— Le tribunal, continua le président, vous sait gré de votre modération; il vous en tiendra compte, n'en doutez pas.

— Je me moque de ce que vous pouvez faire et dire, entendez-vous?

— Quel est votre âge?

— J'ai l'âge où l'on ressent les injures et où l'on sait les venger.

— Fort bien... Que faisiez-vous dans la nuit d'hier à la fête de Saint-Ouen, en compagnie d'un bateleur et de sa demoiselle?

— Vous m'ennuyez.

— Très-bien... Pourquoi avoir dit que vous ne connaissiez pas ces gens, puisque l'accusation établit que vous vivez dans leur intimité?

Sidoine ne répondit pas; il croisa ses longues et frêles jambes sur les barreaux de son tabouret et se mit à siffloter.

A trois ou quatre questions que lui posa Adelphin, il ne répondit pas davantage.

Après avoir pris du regard conseil du tribunal, le président ajouta :

— La parole est au ministère public.

— Messieurs, dit Claudius en se levant, l'affaire qui nous occupe est si grave, que j'hésiterais à parler si une promesse sacrée ne nous liait depuis longtemps.

Je n'ai, certes, pas besoin de vous rappeler les raisons qui nous firent fonder l'association des *justiciers*. Ces motifs, vous les connaissez mieux que moi ; mais il est bon que l'accusé les apprenne à son tour, pour ne pas soupçonner notre justice.

— Je ne veux rien savoir, criait Sidoine, je ne veux rien connaître; vous abusez de votre force; vous vous mettez cinq contre un, voilà ce que je sais. Eh bien, c'est lâche, m'entendez-vous ?

Claudius continua, comme si personne n'eût parlé :

— Il y a quelque dix ans, de jeunes artistes, aujourd'hui nos maîtres, épouvantés de la répulsion que les bourgeois avaient pour nous, résolurent de mettre fin à un état de chose qui n'était pas sans inconvénients.

Il est pénible de l'avouer. Les bourgeois étaient dans leur droit; le tort était de notre côté. Nos excentricités de costume, de langage et de conduite leur donnaient cent fois raison. Cependant, comme il était impossible de dire à cinq ou six mille gaillards, dont les plus vieux avaient vingt-cinq ans : « Vous allez sur l'heure mettre un cadenas à votre gaieté, une serrure de sûreté à votre jeunesse, puis vous fourrerez dans votre malle vos habitudes et votre esprit ; » tout cela pour plaire à des boutiquiers parisiens, on dut chercher ailleurs un moyen de conciliation. On le trouva, mais dans l'ordre moral seulement. Une commission fut nommée et décida que pour avoir désormais le droit à l'excentricité, il fallait posséder deux choses :

Le talent et l'honnêteté.

Il faut le dire, messieurs, cette décision était admirable. On est véritablement fort lorsqu'on peut dire à un bourgeois stupide :

— Si vous êtes honnête, je suis votre égal et j'ai sur vous l'avantage du talent.

D'ailleurs, messieurs, le talent n'est-il pas le précur-

seur du génie, et l'homme de génie n'a-t-il pas le droit de tout faire, même le mal?

— Si, si?

— Shakspeare est un pilier de brasserie, Richelieu est un assassin, Corneille un va-nu-pieds : qui leur en veut?

— Personne.

— Eh bien! messieurs, je vous le demande, Sidoine Bourdois a-t-il du génie?

— Pas l'ombre.

— A-t-il du talent?

— Il ne sait pas ce que c'est.

— Bien. Je m'attendais à vos réponses. Maintenant, je vais avoir l'honneur de vous prouver que ce jeune barbouilleur, dont nous avions fait notre confrère, n'est pas un honnête garçon.

— Pour ça, je vous en défie, s'éria Sidoine; vous êtes des calomniateurs, je suis plus honnête que vous tous.

— Si vous entendez, monsieur, reprit Claudius toujours avec calme, que vous n'avez jamais assassiné ni volé, que vous n'avez rien incendié, que vous ne faites

point de la fausse monnaie, que vous n'empruntez pas les foulards des gens qui passent, et autres gentillesses appréciées de différentes façons par messieurs les magistrats, si vous entendez cela, monsieur, vous avez raison, vous êtes un honnête homme, dans la stupide acception du mot. Mais si vous voulez me le permettre, je vous dirai qu'il est une honnêteté plus grande que celle dont vous parlez, c'est l'honnêteté du cœur; elle s'appelle la délicatesse. Comme l'autre, elle a ses lois, et c'est à ces lois que vous avez manqué.

Sidoine haussa les épaules.

— Je vais, continua Claudius, passer aux faits reprochés à l'accusé.

— C'est inutile; ils sont connus, trop connus, dit Rivard.

— C'est vrai, crièrent les autres.

— La parole est à maître Paul Buck, dit le président Adelphin. Maître Buck, le ministère public a été doux et convenable, je vous engage à rester dans les mesures voulues par la bienséance. Que le désir de rendre votre client blanc comme neige ne vous entraîne pas au delà du respect que vous devez au tribunal.

— Messieurs, s'écria Buck en relevant ses manches avec le geste familier aux avocats, messieurs, l'énormité des faits commis par l'accusé ne me laisse qu'une porte de sortie. Comme je ne veux tromper ni surprendre personne par mon éloquence, j'ai l'honneur de vous prévenir que je vais plaider la folie ou tout au moins la monomanie. Ceux qui voudraient fumer une pipe peuvent le faire sans craindre de nuire au droit sacré de la défense; l'odeur du tabac ne m'incommode pas.

— La cause est entendue, dit majestueusement le président.

— Elle a plus de chance que moi, répondit sèchement l'avocat.

Adelphin et ses assesseurs chuchotèrent un instant. Enfin le président prononça d'une voix peu émue le jugement suivant :

— Attendu qu'il est patent que le sieur Sidoine Bourdois, *se disant artiste peintre*, a été vu, dans la nuit du dimanche 7 juillet, en compagnie d'un vieillard et d'une jeune fille à la fête de Saint-Ouen;

Attendu que l'accusé a rougi jusqu'aux oreilles et

s'est trouvé honteux d'être rencontré en si pauvre compagnie, ce qui est la preuve d'une vanité bête;

- Attendu que, questionné le lendemain, il a déclaré avoir rencontré fortuitement cette jeune fille et ce vieillard et ne pas les connaître;

Attendu qu'il résulte des faits de l'accusation que ledit Sidoine, *se disant artiste peintre*, vit dans une grande intimité avec les deux personnes en question, qu'il a reniées sans aucun motif puisque le coq ne chantait pas;

Attendu que par ces mensonges réitérés il a doublement manqué aux devoirs de l'amitié, tant envers le vieillard et son enfant qu'envers ses camarades d'atelier;

Par ces motifs :

Condamne le sieur Sidoine à ne plus se dire artiste peintre, à avoir à tout jamais son nom rayé du grand livre de la Renommée, où tout artiste doit se faire un devoir de l'effacer avec acharnement;

Ordonne que tous les ateliers seront clos pour ce monsieur vaniteux et ingrat;

Dit que tout artiste peintre rencontrant Sidoine

même avec le ministre d'État, si le hasard permettait que Son Excellence se promenât avec le coupable, tout artiste devra lui dire ces mots ignominieux :

— Tu peux te fouiller, tu n'as pas de cœur !

Ordonne en outre qu'à partir de ce jour, le sieur Sidoine ne fait plus partie de l'atelier. Des plantes odoriférantes seront brûlées jour et nuit pour purifier l'air, son tabouret sera rasé et qu'on sèmera du chanvre sur ses décombres.

Et, se tournant vers Sidoine, Adelphin lui dit :

— La loi vous accorde trois minutes pour vous donner de l'air.

Sombre et pâle, Sidoine s'était levé et s'avançait vers la porte.

— Je pars, dit-il; je n'emporte d'ici que mon mépris; j'ai la conscience de valoir mieux que vous.

— Ainsi soit-il ! répondit Paul Buck.

La porte s'était refermée sur le bossu.

Les jeunes gens tâchèrent de rire.

— Bon débarras ! fit Rivard.

— Il m'agaçait, cet agneau-là, avec sa bosse, reprit Fulgence.

— C'est ennuyeux d'avoir du matin au soir devant soi une vilaine figure, fit observer Buck.

— On n'a pas besoin de raisons pour se débarrasser d'un ingrat, dit Claudius Aucamp.

— Avez-vous remarqué, demanda Adelphin, que du commencement à la fin il avait l'air très-convaincu de son innocence.

— C'est de l'aplomb.

— C'est de l'impudence.

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Bon, voilà le président qui a des remords.

— Poule mouillée !

— Bâton flottant !

— Cire molle !

— Tout ce que vous voudrez, fit Adelphin, mais plus je me rappelle la douleur et la fierté de ce garçon, plus j'ai peur d'avoir commis une mauvaise action.

— Allons donc !

— A ce point que, s'il était encore là, je lui tendrais la main.

Un sanglot parti du haut de l'escalier attira l'attention des jeunes gens.

Claudius enjamba les marches avec rapidité.

Il regardait sans rien apercevoir, lorsqu'il eut l'idée de soulever une tapisserie sous laquelle était blotti quelque chose.

Un petit être humain était là, accroupie et pleurant; ses cheveux noirs et frisés cachaient sa figure et se perdaient sur une robe d'indienne brune.

Claudius enleva cette petite masse sombre, et la montrant à ses amis du haut de l'escalier, il s'écria :

— Mon Dieu ! qu'est-ce que cela peut bien être.

Cela, c'était mademoiselle Caroline Souchard.

L'enfant était venue toucher le mois de son père, c'est-à-dire le sien.

M. Ygonnard allait la payer, lorsque le bruit que faisait Sidoine pour ouvrir la porte avait attiré son attention. Le digne maître avait été s'enquérir du tumulte et, suffisamment édifié, il était revenu dans

l'atelier des demoiselles où il avait oublié l'enfant. Caroline avait attendu patiemment, examinant avec curiosité les jeunes filles en train de dessiner.

Et pendant que maître Ygonnard expliquait à une jeune institutrice en herbe que les fleurs doivent être fort dessinées, afin de bien apparaître sans confusion, Caroline avait entendu la voix menaçante de son ami Sidoine.

Elle prêta l'oreille avec attention ; un pressentiment secret lui disait qu'elle n'était point étrangère à ce qui se passait dans l'atelier voisin.

Elle écoutait sans rien démêler ; mais quand les mots « jeu d'adresse, — vieillard et jeune fille, — planche à couteau, — fête de Saint-Ouen, » — parvinrent jusqu'à elle, son doute se changea en certitude.

Il était question d'elle, de son père ; Sidoine criait, qu'est-ce que cela voulait dire ?

La fille du soldat, oubliant pourquoi elle était venue, se glissa sournoisement vers l'escalier, gravit les marches, en faisant semblant d'examiner avec attention les tableaux représentant des Transtévérins qu'elle voyait chaque jour.

Peu après, elle arriva sur la plate-forme qui reliait entre eux les deux ateliers.

Là, un certain danger était à craindre. Il fallait à tout prix n'être point aperçue. Caroline se pelotonna comme un chat et alla s'accroupir derrière une tapisserie qui représentait — les élèves d'Arthur s'en souviennent bien — la *Visite de Télémaque chez Idoménée.*

Blottie dans sa cachette, la petite amie du bossu avait peu entendu, mais elle avait tout compris.

Mille pensées agitaient son jeune cerveau, et elle se promettait de donner le lendemain des conseils sérieux à son ami.

Elle s'apprêtait à repartir, lorsque la voix de stentor d'Adelphin lui apporta mot par mot la sentence qui frappait son ami.

Ne se rendant pas compte de la plaisanterie un peu bien outrée des artistes, elle envisagea la situation de Sidoine comme la plus pitoyable du monde. Elle le vit à jamais banni, perdu, déshonoré, et tout cela à cause d'elle.

Elle pleura amèrement.

Ses larmes étaient silencieuses, son pauvre petit cœur grossissait, elle respirait à peine.

Mais lorsqu'elle entendit le départ de son ami, et qu'elle pensa qu'elle ne le verrait plus chaque matin; que c'était à cause d'elle et pour ne pas divulguer son secret qu'il était ignominieusement chassé, elle ne sut plus retenir sa douleur et éclata en sanglots.

Claudius Aucamp était monté à ce moment, avait pris l'enfant à bout de bras et l'avait délicatement posée sur une table carrée en chêne sculpté. Il avait délicatement écarté ses cheveux, et un étonnement plein d'admiration avait accueilli l'apparition de mademoiselle Souchard.

— Quelle ravissante petite créature! s'était écrié Claudius, qui considérait déjà l'enfant comme un trésor découvert par lui.

— Ne dirait-on point *Mignon regrettant sa patrie!* fit Adelphin.

— Avec cette différence qu'elle est plus jolie!... Mais il y a quelque chose, dit Paul Buck.

— C'est la jeunesse de la *Joconde!* s'écria Fulgence.

— En effet, interrompit André Rivard ; cependant elle est plus distinguée.

Ces exclamations n'avaient rien d'exagéré.

Caroline allait avoir quinze ans ; sa beauté était aimable et étrange.

Au premier abord elle devait frapper des artistes ; on comprenait que plus tard elle frapperait le vulgaire.

Ses cheveux noirs brillaient comme si des diamants eussent été cachés sous leurs ondulations. Épais et courts, partagés au milieu de la tête et retroussés sur les côtés avec la main, ils eussent rappelé la coiffure de l'archange Michel, si quelques mèches indociles n'avaient serpenté sur le front. Ses yeux, d'un noir éclatant et profond, étaient ombragés par de longs cils bruns, voile mystérieux et pudique qui cachait les étincelles d'esprit qui devaient devenir des feux brûlants d'amour. Les sourcils, quoique épais, étaient admirablement dessinés. Le nez, droit, se relevait sous l'impulsion de deux narines roses, qui se dilataient suivant toutes les impressions du cœur ou de la tête ; la bouche était petite, les dents mal rangées, mais d'une

éclatante blancheur et avaient l'air de petites noisettes oubliées par un enfant sur les pétales d'un œillet rouge. Le menton était fin, et l'ovale du visage délicieusement modelé. La peau était brune, mais transparente; on devinait un sang ardent et pur à travers les petites veines bleues qui, venant des tempes, se perdaient dans le velouté des joues.

Caroline Souchard était petite, mais parfaitement faite; ses bras ronds et forts, sa poitrine sèche et bombée, sa main mignonne et délicate, son pied fluet et délicat.

Il avait fallu dix secondes aux jeunes peintres pour découvrir et apprécier de si suaves beautés. Ils se regardèrent sans dire un mot; mais leur silence équivalait à une série d'admirations.

Claudius reprit le premier la parole et dit à la jeune fille :

— Ma chère enfant, que faisiez-vous ainsi cachée? Etes-vous une élève d'Arthur, et ce vilain homme vous aurait-il grondée?

Caroline ne répondait point; elle n'avait même pas

l'air d'entendre; elle promenait son regard étonné sur les jeunes gens.

— Tu lui parles trop fort, à cette pauvre gazelle effarouchée, dit Adelphin; tu vas voir qu'elle va me répondre à moi... Cher petit ange, dites-nous qui vous fait tant pleurer?

Caroline ne répondait pas.

— C'est un ange du ciel!... quand le ciel est noir, s'écria Paul Buck; si vous voulez en obtenir un mot, parlez-lui en grinçant des dents.

Un murmure de reproche accueillit cette sortie; mais Paul ne s'en effraya pas.

— Oh! continua-t-il, je ne suis pas sentimental, moi, parce que je connais les femmes.

— Ce n'est pas une femme, c'est une enfant.

— Une petite fille qui a ces yeux-là, c'est un démon en apprentissage... Voyons! petite, dit Buck en fronçant le sourcil, tu ne veux donc pas nous répondre?

— Non! fit sèchement Caroline.

— Là, voyez-vous... Et pourquoi, s'il te plaît?

— Parce que vous êtes des méchants.

— Nous?

— Vous.

— Vraiment!... Méchants, soit; mais au moins dis-nous pourquoi?

— Parce que, fit Caroline en ouvrant ses grands yeux, parce que vous avez chassé mon ami.

— Quel ami?

— Sidoine.

— Ah! ah! voilà le mystère découvert! s'écria en riant Paul Buck. Regardez-la donc bien, Adelphin, et toi, Claudius, je parie que c'est la fille aux couteaux.

— Oui, dit Caroline, je suis la fille aux couteaux, comme vous dites.

— En effet, fit Adelphin, maintenant je la reconnais.

— C'est cela.

— Mais, dit à son tour Claudius, comment êtes-vous ici et pourquoi pleurez-vous?

— Je vous ai dit pourquoi je pleurais. C'est parce que vous avez fait un vilain affront à mon pauvre Sidoine, et je suis ici parce que je venais toucher le mois de mon père, qui est le *brosseur* de M. Ygonnard.

— Quoi! s'écria Paul Buck, tu serais la fille de Souchard, l'ancien guerrier?

— Oui.

— Du brave Souchard qu'Hermann avait recueilli par une nuit d'orage?

— Oui.

— Tu serais ce bébé que le brave homme colportait dans une tunique de garde national?

— Oui.

— Mais c'est vrai! je te reconnais maintenant, mais très-bien.

— Moi aussi; vous êtes monsieur Paul Buck, un peintre qui faisiez boire papa toute la journée et qui le chassiez le soir en l'appelant ivrogne.

— C'est bien cela: tu as de la mémoire.

— Je me souviens du mal et du bien : vous avez été bon pour papa; il vous aime beaucoup.

— Ah! Eh bien, tant mieux; alors, chère petite, si nous sommes des amis, tu vas me dire pourquoi le départ de Sidoine te cause tant de chagrin.

— Parce que j'en suis cause; c'est ma faute.

— Comment cela?

Caroline baissa les yeux et ne répondit pas.

— Voyons, voyons, reprit Paul, rassure-toi, et pour

te calmer, laisse-moi te dire que ton méchant bossu, que tu as l'air de tant aimer, t'a reniée et a prétendu ne connaître ni toi ni ton père; il a rougi de vous, parce que vous êtes pauvres; il est puni, c'est bien fait.

— Non, c'est mal fait, répondit Caroline : c'est pour me faire plaisir, pour ne pas nous faire perdre notre pain, que M. Sidoine nous a reniés, comme vous dites. D'ailleurs, si nous voulons être reniés, nous, ça nous regarde, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Tenez, ajouta Caroline en fixant son regard profond sur Adelphin, dont la figure ouverte lui revenait beaucoup, tenez, j'aime mieux tout vous dire que de laisser mépriser celui qui m'appelle sa sœur.

— Oh! oh! s'écria Buck, ça tourne au drame; on voit que l'enfant est l'élève du bossu : elle parle comme on crie à l'Ambigu.

— Tais-toi donc, fit Adelphin en frappant du pied, tu es fatigant. Voyons, ajouta-t-il d'un ton doux en s'adressant à la petite Souchard, parlez, ma chère enfant, nous vous écoutons. Si nous avons été injustes

envers votre ami nous réparerons notre injustice sur-le-champ.

— Lesurques, après soixante-dix ans, attend encore une pareille faveur, murmura Buck.

Caroline raconta la maladie de son père, sa rencontre avec Sidoine, la bonté du jeune homme qui avait gardé son secret, qui lui avait enseigné le dessin, qui était devenu l'ami et presque le serviteur de son père.

Le récit de la jeune fille fut touchant dans sa simplicité; à mesure qu'elle avançait, les cinq artistes éprouvaient le malaise qui accompagne une mauvaise action.

— Maintenant, dit Caroline en terminant son récit, M. Ygonnard va me renvoyer. Je n'oserai jamais revoir Sidoine, qui a eu tant de chagrin à cause de moi, et que dira mon père, si j'ose revenir sans argent à la maison? Ah! j'étais trop heureuse, ça ne pouvait pas durer; il faudra que j'aille travailler dans une fabrique; j'aime mieux mourir, non que je sois paresseuse, au moins; mais je ne veux pas être ouvrière, pas par fierté, bien sûr : il n'y a pas de quoi être fière quand

on est une pauvre fille comme moi. Mais je sens que je ne pourrai jamais, jamais : ça ne me dit pas.

— Mon enfant, reprit Adelphin, nous sommes les auteurs du mal, nous réparerons le mal. Arthur vous gardera, et votre père ne saura rien de toute cette sotte histoire.

— Vous êtes bon, vous, monsieur; je m'en étais bien doutée en vous regardant. Je vous remercie bien; mais que ferais-je ici sans Sidoine?

— Vous serez notre petite sœur; au lieu d'un ami, vous en aurez cinq.

— Vous êtes bien honnête, dit Caroline, mais ce n'est pas la même chose. Vous autres, vous êtes riches et heureux, qu'avez-vous besoin que je vous aime?

— Nous ne demandons pas à être aimés, nous, dit Claudius; nous ne vous demandons que de vous laisser aimer.

— Ma foi non, dit Caroline, ça ferait trop de peine à mon frère Sidoine.

— Il est donc jaloux? demanda Buck en ricanant.

— Jaloux? je ne sais pas ce que c'est que cela; mais ce que je sais bien, c'est que voilà deux ans que Si-

doine est mon ami; je suis sûre que, s'il savait que d'autres que lui font ce qu'il faisait pour moi, il aurait bien du chagrin.

— Brave petit cœur! s'écria Fulgence.

— Bonne petite nature, dit André.

— Bah! fit Buck attendri malgré lui, Sidoine reviendra.

— Jamais.

— Alors il ne t'aime pas.

— Oh si! mais vous l'avez humilié, méprisé : il ne vous pardonnera pas ça et ne reviendra jamais.

— Si on lui écrivait?

— Il ne répondrait pas.

— Si on l'envoyait chercher?

— Il ne viendrait pas.

— C'est donc un roi, un duc, un empereur?

— Non, c'est un pauvre bossu.

— Voyons, fit Adelphin, si j'allais le chercher moi-même?

— Il ne vous ouvrirait pas la porte.

— Bah! je lui demanderai pardon à travers le trou de la serrure.

— Ah ! s'écria Caroline en sautant au cou d'Adelphin, si vous faisiez cela ! ah ! tenez, je vous aimerais bien.

Et, toute honteuse de son action, elle baissa les yeux en rougissant.

Adelphin prit la jeune fille par la main et lui dit :

— Je ferai ce que j'ai dit, je vous le promets ; mais il faut que vous me suiviez chez Arthur ; avant d'aller demander notre pardon à votre ami, il faut que j'obtienne le vôtre près du maître.

Le neveu du riche entrepreneur avait une grande influence sur Ygonnard, qui, comme tous les gens qui ont beaucoup travaillé pour amasser peu, respectait beaucoup la fortune.

Il raconta au peintre le subterfuge de Souchard ; Arthur, d'abord fort irrité, ne tarda pas à s'apaiser.

— Comment, petite, dit-il, tu as fait cela ?

— Oui, monsieur, répondit Caroline en baissant les yeux.

— Mais c'est fort beau cela, sais-tu bien ; c'est un

glorieux mensonge qui vaut mieux qu'une mauvaise vérité.

— N'est-ce pas, s'écria Adelphin, n'est-ce pas que c'est admirable et touchant? Oh! cher maître, que je savais bien que vous seriez attendri par tant de courage et de jeunesse!

— Je le suis, Adelphin, mon ami, je le suis positivement... Attendri, c'est bien le mot; on le serait à moins. Quand je pense que c'est ce diable de Souchard qui a une fille comme celle-ci. En vérité, il n'y a qu'un ivrogne pour avoir de ces chances-là.

— Ah! monsieur, papa est bien malade, allez!

— Il guérira, mon enfant, ne t'inquiète pas. Va, ma fille, et remercie M. Dubois; c'est à sa recommandation que j'oublie les peccadilles de monsieur ton père et que je te garde. Je n'aurais pas été fâché de lui donner une leçon à ce braillard-là... Allons, bon, voilà que tu pleures à présent... Eh bien! non, non, ton père n'est pas un ivrogne, ni un braillard, ni autre chose, es-tu contente?

Caroline sourit au milieu de ses larmes, et, se tournant vers Adelphin, elle lui dit :

— Monsieur, je...

— Bon ! interrompit Adelphin, n'allez-vous pas me remercier pour si peu de chose ?

— Non, fit Caroline embarrassée, je voudrais vous demander quelque chose.

— Avec plaisir, ma chère enfant, parlez.

— Eh bien ! répondit mademoiselle Souchard en rougissant comme une cerise, si vous vouliez, je... je laverais votre palette.

Ygonnard partit d'un immense éclat de rire.

Adelphin, profondément touché par ce naïf élan de reconnaissance, prit les deux mains de la jeune fille.

— Vous êtes une brave et vaillante petite créature, dit-il, j'accepte de grand cœur.

— Alors, reprit Caroline en souriant, il faudra travailler beaucoup, pour me donner de l'ouvrage.

— Tiens ! tiens ! fit Ygonnard, la petite n'est pas sotte.

— Allons chercher Sidoine ! s'écria Adelphin ; passez la première.

Caroline s'élança joyeuse vers l'escalier. Ygonnard l'arrêta.

— Hé ! petite, dit-il, attends donc une minute, je fais une réflexion.

— Ça vaut la peine d'attendre, fit Adelphin, ça n'arrive pas tous les jours.

— C'est bon, mauvais plaisant.

— Voyons la réflexion.

— Je pense que je donnais soixante francs par mois à Souchard pour faire les deux ateliers, qui, à vrai dire, ne font qu'un, puisqu'ils communiquent par un escalier qui monte ici et descend de l'autre côté, ou, si vous aimez mieux, qui monte dans l'autre atelier et qui descend ici.

— Il faut bien qu'il monte et qu'il descende, puisque la porte de communication est dans la galerie supérieure des deux ateliers... Ensuite ?

— Je veux bien ; moi, je ne suis pas architecte, dit Ygonnard d'un air pincé.

— Il ne faut pas avoir de regrets pour ça, reprit Adelphin ; mais que disiez-vous ?

— Je ne disais rien ; seulement, je pensais que pour

une petite fille soixante francs par mois c'est beaucoup d'argent.

— Pardon !... Fait-elle bien son ouvrage ?

— Très-bien.

— Sans ce qui vient d'arriver, vous ne vous seriez jamais aperçu de la substitution ?

— Je ne dis pas.

— Alors pourquoi voudriez-vous profiter d'un malheur ?

— Pardon à mon tour. Je vous ferai remarquer, Adelphin, que vous me dites là une vilaine chose.

— C'est qu'en vérité votre réflexion me semble tellement bizarre...

— Chacun entend ses affaires à sa manière, mon cher Dubois.

— Alors c'est une affaire... Ah ! très-bien !

— Je raisonne. Un homme ou un enfant ce n'est pas la même chose.

— Quand l'enfant travaille mieux que l'homme surtout.

— Il est certain que si j'avais voulu prendre une pe-

tite bonne, j'en aurais eu pour vingt-cinq francs à choisir.

— Une bonne, il faut la nourrir.

— Oh ! ça mange si peu !... Pour vous montrer que je ne veux pas profiter d'un malheur, je donnerai trente francs à la petite, si cela lui convient.

— Ça me convient, monsieur, dit Caroline, qui souffrait beaucoup de cette discussion

— Voyez ! elle est plus raisonnable que vous.

Adelphin était furieux ; mais il n'osait faire paraître sa colère, de peur de nuire à la jeune fille.

— Soit, monsieur, dit-il assez sèchement, vous avez raison : les affaires sont des affaires, et les vôtres ne me regardent pas.

Et, prenant l'enfant par la main, ils montèrent ensemble l'escalier et disparurent derrière les tapisseries.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'un immense cri, parti de l'atelier des jeunes gens, vint faire tressaillir le professeur.

— Arthur est un pingre ! Arthur est un pingre !

— Bon ! fit Ygonnard, les voilà partis. Je suis un

pingre! un pingre! C'est bientôt dit. Après tout, qu'est-ce que cela me fait? J'économise près de quatre cents francs par an; quatre cents francs, ça fait toujours vingt francs de rente.

Adelphin, au grand désespoir de Caroline, s'était empressé de raconter à ses camarades l'économie sordide de leur professeur. Le récit n'était pas terminé, que le formidable cri : « Arthur est un pingre ! » avait fendu les airs.

André Rivard avait fait la charge d'Ygonnard sur le mur et avait, en lettres immenses, écrit en légende : *Arthur est un pingre!*

— Messieurs! s'écria Fulgence Lagluvée, je propose de condamner Arthur à un mois de scie.

— C'est ça! crièrent les autres, un mois de scie au sieur Arthur.

— Vous êtes des idiots! fit Claudius en arrêtant les cris d'un geste impératif; vous êtes stupides! Ne comprenez-vous pas que si vous tracassez Arthur, il prendra cette enfant en grippe et la renverra.

— Il y a du vrai dans ce que dit Claudius, fit Paul.

— Je propose quelque chose de bien simple, reprit

Aucamp : dans sa reconnaissance, la petite a offert à Adelphin de nettoyer sa palette ; que par devoir elle nettoie les nôtres, et chacun de nous la payera ; de cette façon, elle ne perdra rien.

— Au contraire, elle y gagnera.

— Messieurs, fit Caroline, qui éprouvait une grande humiliation ; messieurs, je vous en supplie, ne faites pas attention à moi, je vous assure que j'ai bien du chagrin de mettre ainsi tout sens dessus dessous, et que je n'ai besoin de rien. Vous êtes très-bons ; je vous remercie bien comme si j'acceptais.

— Ma petite fille, dit Claudius avec douceur et autorité, à partir d'aujourd'hui vous êtes l'enfant de l'atelier, vous n'avez plus le droit de rien refuser.

— L'enfant de l'atelier ? demanda Caroline, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire, chère enfant, que nous vous adoptons, répondit Adelphin.

— A l'unanimité ! crièrent les peintres.

— Oui, reprit Claudius, l'atelier est une famille ; nous sommes six frères ici, en comptant Sidoine, qui reviendra ; vous serez le septième.

— Oh ! je veux bien.

— En ce cas, nous allons vous baptiser, reprit Claudius.

Et, montrant Adelphin à Caroline, il ajouta :

— Allons, mademoiselle Poucet, embrassez votre parrain.

— Mademoiselle Poucet, parce que nous sommes sept frères et qu'elle est la dernière venue, voilà qui est ingénieux, dit Paul Buck.

— D'autant mieux qu'elle est assez petite pour entrer dans un sabot, fit Adelphin.

— Elle est assez jolie pour trouver l'ogre, fit remarquer Fulgence.

— Sans compter, dit doucement André, que son père pourrait bien la laisser perdre. Claudius est ingénieux.

— Hélas ! répondit Aucamp, ce ne sont point toutes ces raisons qui m'ont déterminé au choix de ce nom. C'est que la pauvre enfant a été jusqu'ici forcée de disputer son pain aux oiseaux du ciel et qu'elle n'a trouvé que des cailloux sur sa route.

Selon sa promesse, Adelphin alla trouver Sidoine.

Chemin faisant, le bon architecte se disait :

— Il ne faut pas me dissimuler que j'ai entrepris là une tâche fort difficile. Cet enragé de bossu est orgueilleux comme trois poëtes. Nous l'avons fort humilié, et je suis sûr que s'il en avait la force, il me flanquerait par la fenêtre. J'aurais dû amener Claudius ; il est l'homme des situations embrouillées. Mais on ne pense pas à tout. Après tout, j'ai promis ; si je ne réussis pas, ma foi, tant pis. Pourvu que l'enragé m'ouvre sa porte seulement.

Adelphin était arrivé. Il frappa ; personne ne répondit. Il frappa une seconde fois sans plus de succès. Il allait se retirer, lorsqu'il aperçut que la clef était à la serrure. Il entra.

La chambre de Sidoine était un logis meublé à vingt-cinq francs par mois, chiffre qui dispense de toute description.

La nuit s'avançait, et ce ne fut pas sans peine qu'Adelphin distingua Sidoine, assis près de son lit, la tête dans ses mains.

— Hum ! fit Adelphin.

Sidoine ne bougea pas.

— Hum ! hum ! fit-il encore.

— Qui va là ? murmura le bossu sans se retourner.

— Ami.

— Qui ?

— Moi, parbleu ! Adelphin Dubois, pour vous servir, cher ami, si j'en étais capable.

— Vous n'en êtes pas capable.

— Vous êtes bien dégoûté.

— Je suis comme ça.

— Bon ! puisqu'il en est ainsi, j'attendrai.

Sidoine se leva lentement et, s'approchant de son camarade, il lui dit :

— Qu'attendez-vous, monsieur Dubois, je vous prie. Attendez-vous que je me souvienne, une à une, des paroles blessantes que vous m'avez dites ? que je me rappelle, sans en oublier aucun, tous les affronts que vous m'avez faits ? Attendez-vous cela ?

— Non, cher ami, j'attends que vous ayez allumé une bougie pour vous dire le but de ma visite.

— Je n'allumerai rien ; dans la nuit, quand je ne me vois pas, il me semble que je suis un homme.

— A votre aise, cher ami, reprit Adelphin, qui ne comprit pas l'amertume de cette réponse, à votre aise. Voilà de quoi il s'agit : Ce matin, nous avons eu de grands torts envers vous, et je viens, au nom de tous, vous demander pardon.

— C'est trop de peine. Je vous ai pardonné déjà; vous n'êtes que les instruments de la destinée qui me poursuit.

— Soit, mon cher Sidoine, mais il paraît que la destinée vous a pardonné aussi.

— Moi, je ne lui pardonne pas, interrompit vivement Sidoine. J'ai trop à me plaindre d'elle.

— A votre aise. Permettez-moi d'achever ma commission. Nous avons appris par la petite Souchard le motif de votre silence obstiné.

— Caroline! vous l'avez vue?

— Je la quitte à l'instant. Elle nous a tout raconté. Arthur a un peu crié; mais il s'est calmé en faisant une économie : il a rogné la moitié des gages de la pauvre petite. Blessé de cette sordide injustice, l'atelier a adopté Caroline, qui devient notre rapin sous le nom de mademoiselle Poucet; c'est moi qui suis son parrain.

Nous la traiterons comme une sœur, revenez-nous, elle aura un frère de plus.

— Vous avez fait cela, vous !... Ah ! c'est tout de même bien de votre part. Vous êtes bien méchants, mais vous êtes bien bons.

— Total, rien. Voyons, cher ami, ne pleurez pas; vous nous revenez, c'est entendu ; nos amis vous feront eux-mêmes leurs excuses.

— Des excuses à moi ! fit Sidoine en riant et en pleurant, ah !... Laissez-moi allumer la bougie... bon. Des excuses à moi ! pourquoi faire, grand Dieu ?... Est-ce que je n'aurais pas dû être plus confiant envers vous, qui êtes de braves cœurs, et vous dire : tenez, il n'y a pas de mystères dans tout ça, voilà la chose ; n'en dites rien, la petite perdrait son pain. Oui, voilà ce que j'aurais dû faire certainement.

— C'est comme si vous l'aviez fait. A demain.

— A demain.

Aussitôt qu'il fit jour, Sidoine s'habilla et ouvrit sa fenêtre.

— Ah ! fit-il, quel beau ciel et qu'il fait bon de vivre !

Il regarda les nuages pendant deux heures.

— Et cependant — murmura-t-il en sortant de sa rêverie — s'il est vrai qu'il y ait un Dieu là-haut, pourquoi ne m'a-t-il pas bâti comme les autres? je ne lui avais rien fait!

Mademoiselle Poucet s'était aussi levée de grand matin. Pour la première fois de sa vie, elle se regarda longtemps dans son miroir après qu'elle fut peignée. Elle atteignit sa robe des dimanches, mit son beau ruban vert, souvenir de madame Hermann, et elle se dirigea vers l'atelier où elle trouva le bossu.

Les deux jeunes gens se racontèrent dix fois l'histoire de la veille. Sidoine poussa un cri d'étonnement.

— Que tu t'es faite belle! s'écria-t-il.

— Dame! dit Caroline, je ne pouvais pas faire autrement.

— Pourquoi?

— Mais pour vous.

— Pour moi?

— Mais sans doute. Après votre beau dévouement d'hier, il faut bien que je vous fasse honneur.

— Que tu es gentille!

— Allons, c'est bon; voilà que vous me faisiez déjà de grands vilains yeux.

A une heure, messieurs les artistes arrivèrent. Claudius Aucamp, qui venait en tête, aperçut le premier Caroline.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écria-t-il en montrant la jeune fille à ses camarades. Ce n'est pas, je pense, mademoiselle Poucet; quelqu'un nous l'aura changée.

Caroline et Sidoine étaient interdits; les autres attendaient, prévoyant quelque nouvelle plaisanterie. Mais Claudius était calme et sévère, un certain courroux semblait le dominer.

— Corne de bœuf! tête de buffle! s'écria-t-il, quelle est cette mascarade? Approche ici, mam'selle Poucet; veux-tu bien m'ébouriffer ces petits crins noirs! Quel est l'âne bâté de perruquier qui t'a lissée ainsi?

— C'est moi, monsieur, dit Caroline en tremblant.

— Eh bien, tu as fait là un beau chef-d'œuvre. Allons! allons! mon enfant, laissez-moi faire.

Claudius enleva le peigne qui comprimait la coiffure de Caroline. Il le replaça au même endroit, après avoir desserré, soulevé des flots de cheveux noirs et brillants

qui ondulèrent sous les rayons du soleil qui filtraient à travers les rideaux.

— Et cette robe d'épicière en vacance, veux-tu bien cacher cela ! continua Claudius. Un ruban vert !... Mais tu ne sais donc pas, petite malheureuse, que le vert noircit les brunes ? C'est gentil d'être noire ; mais tu as ton compte sans le ruban vert.

Et d'un tour de main, il enleva le fameux ruban.

— Tiens ! continua-t-il, tu vois qu'on pense à toi : voilà une belle blouse en toile grise que nous t'avons achetée ce matin ; un rapin qui n'aurait pas de blouse, ne serait pas un rapin.

Avant que Caroline ne fût revenue de sa stupéfaction, Claudius lui passa le nouveau vêtement, qui lui donna une allure étrange.

Les peintres battirent des mains à cette transformation.

— En vérité, elle a l'air d'une artiste ! s'écria André Rivard.

Sidoine prit dans son carton un dessin de Caroline et le montra aux jeunes gens émerveillés.

— Elle est déjà une artiste! s'écria-t-il, voici son ouvrage. Un dessin d'après la bosse : mon portrait.

Cette plaisanterie, dite gaiement par Sidoine, fit rire les jeunes gens qui se passèrent le portrait de main en main.

L'œuvre de mademoiselle Poucet n'était certes pas une bonne chose, le dessin en était mal assuré, et la critique aurait eu à s'exercer sur bien des incorrections; mais il résultait au premier abord une chose frappante. Caroline Souchard avait donné à la physionomie de Sidoine une tristesse si douce et si intelligente, une finesse si résignée, qu'on se sentait le cœur serré en regardant cette jeune figure où toutes les douleurs de la vie avaient laissé une trace.

Adelphin n'osait se prononcer; Fulgence et André éprouvaient un sentiment de jalousie mal dissimulée; Paul affectait une indifférence complète; Claudius seul ne cachait pas son admiration.

— Comment! s'écria-t-il, vous n'êtes pas plus étonnés que cela? Est-ce que par hasard vous auriez perdu la vue ou le cœur? Est-ce que vos veines seraient taries et

ne charrieraient plus une goutte de sang artiste? Voyons, mais parlez donc!

— Il est sûr que c'est assez gentiment troussé, pour quelqu'un qui n'en fait pas son métier, répondit Adelphin qui eût été heureux d'applaudir aux paroles de Claudius, mais qui craignait que l'admiration de son ami ne fût une plaisanterie.

— Assez gentiment troussé! s'écria Aucamp. Ah! architecte, mon camarade, voilà donc tout ce que tu as trouvé. Et vous, mes maîtres, êtes-vous de ceux à qui les louanges écorchent la langue? Trouvez-vous aussi que c'est gentiment troussé?

— Gentiment troussé suffit à mon admiration, dit Buck.

— La nôtre ne demande pas autre chose, fit Fulgence.

— Ah! misérables que vous êtes! s'écria Claudius avec une exaltation comique, vous n'avez ni cœur ni entrailles. Non, ni Papavoine assassinant des petits enfants, ni Castaing empoisonnant son ami, ni Ravaud étranglant sa maîtresse endormie, n'étaient d'aussi grands criminels que vous.

— Il faudra nous guillotiner tout simplement, dit André Rivard.

— Vous n'en valez pas la peine, reprit Claudius, vous venez de commettre le plus grand forfait qui puisse entacher l'âme d'un artiste; vous êtes passé auprès du sublime sans ôter vos casquettes. Tenez, là-dedans, il y a un homme stupide, notre digne maître Arthur, un idiot que vous appelez crétin, et vous n'avez pas tort; eh bien! cet idiot, qui n'a jamais soulevé le coin du voile qui cache le beau au profane, va tomber en admiration devant ceci, vous allez voir.

Et, d'une voix de tonnerre, il se mit à crier :

— Arthur! Arthur! on vous apporte de l'argent.

— Un commissionnaire de la part de mademoiselle du Pallis, crièrent tous les élèves.

Mademoiselle du Pallis était une intrigante qui avait pris des leçons d'Ygonnard, pendant six mois, et qui était partie un beau matin sans dire bonjour et sans payer.

Ygonnard avait été fort touché par ce mauvais procédé. Il y avait quinze ans qu'il avait été la victime de

ce manque de délicatesse, et, depuis ce temps, il ne passait pas une semaine sans dire, à propos de rien :

— J'ai toujours dans l'idée que mademoiselle du Pallis reviendra ou que nous entendrons parler d'elle d'une manière ou de l'autre.

Les élèves se regardaient entre eux, et souriaient comme sourient les petits-fils d'un vieux soldat qui raconte pour la millième fois la bataille de Bautzen.

— Mon Dieu! reprenait Ygonnard, elle m'aurait dit: Je ne puis pas vous payer. Je lui aurais répondu : Tant pis! que voulez-vous, à l'impossible nul n'est tenu; au plaisir de vous voir! mais partir ainsi, ce n'est pas bien. L'argent, parbleu, je m'en moque, c'est le procédé.

Les regrets éternels du pauvre professeur avaient inspiré à Aucamp l'idée de la plaisanterie à laquelle ses camarades s'étaient associés.

En entendant le nom de mademoiselle du Pallis accouplé au mot argent, monsieur Ygonnard apparut rayonnant au haut de la galerie.

— Quand je disais qu'elle reviendrait, s'écria-t-il, quand je le disais ! Eh bien, où est ce commissionnaire? demanda-t-il lorsqu'il fut dans l'atelier.

Il s'agit bien de mademoiselle du Pallis, dit Claudius, c'était un *truc* pour vous faire venir vite.

— Ah!

— Oui, regardez-moi ça.

Ygonnard poussa un soupir de regret, et après avoir grimacé un sourire d'homme habitué aux charges, il prit le papier que Claudius lui présentait, l'examina avec attention et le rendit après un long examen.

— Eh bien! demanda Claudius.

— Eh bien, quoi? répondit Arthur.

— Que pensez-vous de cela, maître!

— Dites votre opinion sans apprêt et sans fard, fit Buck.

— Ne vous laissez pas intimider par les menaces de la Russie, cria André.

— Toutes les opinions sont libres, lorsqu'elles sont exprimées de bonne foi, dit Fulgence.

— Je pense, répondit lentement monsieur Ygonnard, je pense que si celui d'entre vous qui a fait cela, voulait travailler, un jour viendrait où il pourrait serrer la main de monsieur Flandrin, et que monsieur Flandrin serait enchanté de serrer la sienne.

— Que disais-je? cria Claudius. Avais-je raison, oui ou non.

— Il ne s'agit pas de crier au miracle, répondit Buck. Nous ne demandons pas mieux que d'admirer, mais nous désirons le mot du rébus.

— Celui qui a fait cela, reprit Ygonnard, a trouvé la dernière expression de l'art : la beauté dans la laideur, le sublime dans la vulgarité.

— Voilà qui est aimable pour Sidoine, dit Buck.

— Oh ! cela ne me fâche pas.

— Serait-ce vous, cher enfant, demanda Ygonnard, qui auriez fait ceci?

— Non, monsieur, répondit le bossu. C'est mon élève, mademoiselle Poucet que voici.

— La petite Souchard ! Allons donc, vous plaisantez.

— Non, monsieur, demandez-lui?

— Est-ce vrai, petite?

— Oui, monsieur, répondit Caroline ; c'est bien moi, mais avec les conseils de monsieur Sidoine.

Monsieur Ygonnard prit l'enfant avec émotion et lui donna un baiser sur le front. Claudius, Adelphin, Paul, André et Fulgence en firent autant.

L'atelier était en joie. Chacun proclamait le mérite de mademoiselle Poucet.

Pour rendre la fête complète, Arthur invita tous ses élèves à dîner au Moulin de la Galette, sur les hauteurs de Montmartre.

La troupe joyeuse partit. Caroline Souchard avait, de son autorité privée, saisi le bras de Sidoine et montrait le chemin.

Le dîner fut joyeux. Mademoiselle Poucet fut la reine de la petite fête. A dix heures on se sépara heureux

En se couchant, Sidoine avait le cœur gros; il souffrait sans se rendre compte de sa douleur; il s'endormit en murmurant :

— J'espère bien qu'ils ne l'embrasseront pas ainsi tous les jours.

A peu près au même instant, Adelphin s'endormit en disant :

— C'est singulier! je ne sais pas pourquoi j'ai été ennuyé quand Claudius l'a embrassée.

Caroline fermait les yeux et croyait rêver; elle disait tout haut :

— C'est étrange! j'ai senti en moi quelque chose de tout drole lorsque M. Adelphin m'a embrassée.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Adelphin? demanda Souchard, qui, de la chambre voisine, avait entendu la réflexion de sa fille.

— Adelphin, répondit mademoiselle Poucet, tu sais bien, c'est un élève de l'atelier; tu ne te rappelles pas, celui qui est si riche?

— Alors il t'a embrassée? dit l'ivrogne en se retournant sur son grabat. Eh bien! il a bien fait; c'est bon signe. Les gens riches qui vous embrassent, ça porte toujours bonheur.

Arthur Ygonnard, lui, n'avait eu aucune pensée malicieuse; il avait cependant beaucoup réfléchi, et voilà quel était le résultat de ses pensées :

« Caroline est un trésor. »

Depuis bien des années le professeur cherchait, sans le trouver, le moyen d'être chez lui et ailleurs.

— Quel malheur! se disait-il, que je n'aie pas un ami sincère qui fasse ma besogne au dehors pendant que je me repose au dedans. Les leçons en ville sont ce qu'il y a de plus lucratif; j'ai été obligé de les aban-

donner à cause de mes rhumatismes, c'est fort déplorable. J'ai cherché longtemps un élève capable de me suppléer, mais je n'ai trouvé que des paresseux ou des garçons impossibles. Ceux qui me rendraient volontiers ce service sont des imbéciles incapables de rien enseigner et de se présenter dans le monde. Ceux qui ont du talent fument la pipe et ont des berrets basques sur la tête. Un seul aurait pu faire mon affaire, c'était Buck; il a de la tenue quand il veut. Mais quand je lui ai parlé de partager le prix des leçons qu'il donnerait pour moi, il m'a appelé : exploiteur. C'est un manque de raison et de justice; il crève la misère, c'est bien fait. Qui empêcherait que je me servisse de la petite Poucet, comme ils l'appellent, pour me suppléer? Avec quelques leçons, je la perfectionnerai; elle ira dans mes pensionnats, elle y gagnera de belles robes... Oui, je ferai cela : Caroline est un trésor.

Ygonnard ne perdit pas de temps ; à la grande stupéfaction de l'atelier, il prit un Auvergnat qu'il chargea de faire le ménag , et mademoiselle Poucet passa élève.

Les élèves complimentèrent le maître sur sa générosité et son désintéressement.

Il répondit quelques phrases empreintes de modestie.

— C'est une brute, disait Claudius, mais il est charmant dans le fond.

Cependant Sidoine éleva une objection.

— La gloire, dit-il, est une belle chose, certainement; mais Caroline a besoin de gagner pour vivre, et, quelles que soient ses dispositions, il est probable que d'ici à trois ou quatre ans elle ne gagnera rien.

— Je n'ai pas l'habitude de faire les choses à demi, avait répondu le maître, mademoiselle Poucet gagnera toujours ses soixante francs par mois; seulement, elle m'aidera un peu.

— Tout ce qu'il y a de plus idiot, mais sublime, avait murmuré Claudius à l'oreille d'Adelphin.

Une seule chose contrariait le maître; il avait fait cette réflexion, pleine de justesse, que les demoiselles qui avaient vu Caroline dans l'exercice de ses fonctions de balayeuse, ne voudraient jamais admettre qu'elle fût devenue une grande artiste, quelle que fût d'ailleurs la perfection de son talent.

Ygonnard connaissait le cœur humain.

Pour obvier à cet inconvénient, il résolut de laisser mademoiselle Poucet dans l'atelier des garçons, où sa jeunesse et sa beauté seraient suffisamment défendues par le bossu.

Cette décision fut accueillie avec joie dans l'atelier.

Caroline travailla du matin au soir; ses progrès furent rapides. Ygonnard prenait d'elle un soin immense.

Buck et Aucamp, qui avaient réellement beaucoup de mérite, donnaient des conseils qui profitaient énormément à cette jeune fille avide d'apprendre et admirablement douée.

Au bout de quelques mois, Ygonnard fit venir Caroline dans l'atelier des demoiselles, désert en ce moment, et lui parla ainsi :

— Ma chère enfant, il y a longtemps que je désirais causer avec toi; je n'ai qu'à me louer de tes progrès, mais je vois avec peine qu'en compagnie de ces drôles, tu es devenue un vrai garçon. Voilà maintenant que tu portes une blouse comme un rapin et des pantalons, je ne sais pas pourquoi?

— Il ne faut pas être sorcier pour deviner, dit mademoiselle Poucet.

— Je ne suis pas sorcier.

— Ça se voit.

— Alors, explique-moi...

— Une blouse, ça économise les robes.

— Soit. Mais les pantalons.

— Dame ! à cause de l'escalier de la galerie.

— Ah ! c'est juste. Mais je t'ai surprise l'autre jour fumant une cigarette.

— Pour ça, j'ai eu tort. Ça ne m'arrivera plus, c'est mauvais en diable.

— Ton langage n'est guère celui d'une jeune fille.

— Je parle comme ceux qui m'aiment.

— C'est très-joli, mais ça ne peut pas durer. J'ai songé à ton avenir; je veux te mettre à même de gagner de quoi suffire à tes besoins et à ceux de ton père. Dès lundi, tu iras donner des leçons dans la pension de mesdames de Bellesgrues. Il est donc nécessaire de changer de ton et d'allure, me comprends-tu?

— Oui, mais je ne saurai jamais enseigner.

— C'est simple comme bonjour. Écoute-moi. Pour

les élèves nouvelles, tu ne seras pas embarrassée, j'espère ?

— Mais si, vraiment.

— Tu leur montreras à tracer des lignes verticales et horizontales ; ensuite, à faire des hachures de toutes les façons ; puis, tu leur donneras des modèles d'yeux, de nez, de bouche et d'oreilles. Ensuite, tu passeras à la tête : *Coriolan*, *Andromède*, *Scipion*, *Marius*. Comme académies, tu leur feras copier *Socrate buvant la ciguë* et *César mourant*. *Tatius* et l'*Enlèvement des Sabines*, c'est pour les garçons. Quand la copie ne sera pas exacte, tu gronderas en corrigeant. Ce n'est pas plus difficile que ça ; d'ailleurs, je serai là de temps en temps.

Mademoiselle Poucet fit quelques observations auxquelles le maître répondit victorieusement. Puis il lui donna cent francs, en la priant de s'acheter de quoi se vêtir le plus convenablement possible.

Le lundi suivant, mademoiselle Souchard donnait sa première leçon de dessin dans le pensionnat le plus renommé de Chaillot, à la grande satisfaction des dames

de Bellesgrues, qui lui trouvèrent un air décent et distingué.

Quinze jours après, ma tre Arthur présentait son élève, chargée de le remplacer de temps à autres, aux demoiselles Rédillon, de Passy, qui furent enchantées de ne pas perdre tout à fait le bon monsieur Ygonnard. — Les deux pensions donnaient chacune mille francs par an au professeur de dessin.

En rentrant, le maître dit à mademoiselle Poucet :

— Maintenant, chère enfant, te voilà libre et indépendante, tu es une véritable artiste ; je ne te donne plus soixante francs par mois ; tu les gagnes.

— Oh ! monsieur, dit Poucet, comment ferais-je pour reconnaître toutes vos bontés.

— Tu travailleras bien.

— Oh ! je vous le jure.

Caroline ne vint plus à l'atelier que trois fois par semaine. Les peintres avaient pris la jeune fille en si grande affection que les jours où elle ne venait pas se passaient dans la tristesse ; personne ne travaillait.

Fulgence et André jouaient au bezigue sur un coussin de tapisserie qu'Arthur prétendait avoir été brodé par

la princesse Palatine, mère du duc d'Orléans. Claudius lisait les vers de Musset, Buck fumait silencieusement, Adelphin rêvait et Sidoine soupirait.

Les jours où Poucet venait, tout le monde arrivait à l'heure. On lui faisait raconter ses visites aux pensionnats, on la faisait chanter. Elle cédait à toutes les demandes; mais récits et chansons se disaient en travaillant.

La jeune fille avait installé son chevalet dans la galerie, au haut de l'escalier. De là, elle voyait tout, et, si parfois elle apercevait l'un de ses amis les bras pendants, elle s'arrêtait net au milieu de son couplet. Le paresseux savait ce que cela voulait dire, il se remettait à son œuvre et Poucet à sa chanson.

Un matin, Adelphin était seul et pensif dans l'atelier, lorsque Claudius entra.

— Qu'as-tu, bonhomme? demanda Aucamp. Tu as l'air triste et malheureux.

— Vraiment, non, répondit Adelphin.

— Vraiment, si; mais s'il te plaît de garder ta douleur pour toi, ne te gêne pas, vil égoïste!

— Que viens-tu faire si matin?

— Chercher mon volume de Musset... Et toi?

— Moi?... Je voulais retoucher un peu ma toile.

— Quelle plaisanterie!... Viens déjeuner,

— Soit.

A la fin du repas, Adelphin dit à Claudius :

— Hier, j'ai rencontré Poucet, qui montait dans l'omnibus de Chaillot. Elle avait une robe blanche avec des pastilles lilas, un chapeau de paille avec des rubans mauves, et un petit paletot de soie noire avec un flot de rubans sur l'épaule gauche. Elle était charmante; je ne pouvais en revenir; au lieu de la gamine que tu sais, j'ai trouvé une ravissante jeune fille.

— Je comprends, dit Claudius, pourquoi, à dix heures du matin, tu retouchais ta toile.

— Eh bien! répondit Adelphin, tu es plus avancé que moi, je n'y comprends rien du tout.

Adelphin était très-sincère. Il aimait mademoiselle Poucet, mais cet amour était venu sans préméditation. L'image de la jeune fille s'était logée en son cœur sans y être conviée. Il est vrai que, ne se doutant pas de l'envahissement, Adelphin n'avait rien fait pour la chasser.

Les réflexions de Claudius lui ouvrirent les yeux. Il comprit alors que l'amour n'était point ce qu'il avait cru jusqu'à présent. Cet insouciant garçon était parvenu à l'âge de trente ans sans se soucier autrement de son cœur, longtemps endormi par les faciles amours.

Cet attachement nouveau, qui aurait dû le charmer, ne laissait pas que de l'inquiéter beaucoup.

— Hélas! disait-il à Claudius, la vie devient impossible pour moi; la nuit, le jour, que je dorme ou que je veille, je vois cette petite tête noire apparaître sur ma toile ou sur mon chevet.

— Mais, répondait Claudius, ça ne doit pas être désagréable?

— Oh! si, vraiment. J'éprouve, lorsque je vois Poucet, un embarras extrême, je suis gêné, je n'ose pas la regarder; je voudrais qu'elle s'en allât, et lorsqu'elle n'est pas là, je donnerais ma vie pour la voir.

— Diable! diable! disait Claudius, c'est grave, très-grave; car enfin, Poucet est notre enfant, nous l'avons reconnue, adoptée. S'il te prenait fantaisie de mal te conduire avec elle, nous serions obligés de trouer

un peu ta peau, chacun à notre tour. Ce serait fort désagréable, parce qu'à la fin tu aurais l'air d'une écumoire.

— Peux-tu penser?

— Je ne pense rien, mais je connais la vie. Tu n'es pas plus fort qu'un autre; au contraire, enfant gâté, jeune homme riche, tu as été habitué à te passer toutes tes fantaisies ; je t'empêcherai de te passer celle-ci.

— Je n'y ai jamais pensé.

— Tant mieux. Pour commencer, je t'avertis que je vais faire garder l'enfant par un chien plus fidèle que celui d'Ulysse, qui, tout fidèle qu'il était, ne mordait pas les amants de Pénélope.

— Nous verrons cela, dit en souriant Adelphin.

— Tu vas le voir tout de suite.

En entrant à l'atelier, Claudius avisa le bossu, en train de travailler.

— Sidoine, cher ami, lui dit-il, regardez Adelphin; vous le voyez bien, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Eh bien! Adelphin est amoureux de Poucet.

Sidoine rougit et devint livide; son regard hébété

allait de Claudius à Adelphin. On aurait dit que le malheureux garçon venait de perdre la raison. Cependant il se remit peu à peu et murmura en tremblant :

— Je ne suis ni le père ni le frère de Caroline, que voulez-vous que je fasse à cela?

— Bon, dit Claudius, maintenant je suis bien tranquille.

Adelphin était tout embarrassé.

— En vérité, mon cher Aucamp, dit-il, tu vas trop loin dans tes plaisanteries.

— Très-bien, répondit Claudius ; j'ai menti, n'est-ce pas ? Alors, cher ami, jure sur ta parole d'honneur que tu n'aimes pas d'amour mademoiselle Poucet, et je vais te faire des excuses.

— Va-t'en au diable avec tes excuses et mêle-toi de ce qui te regarde.

— Bon, nous sommes édifiés... Êtes-vous édifié, Sidoine?

Le bossu ne répondit pas ; il brossait avec fureur un ciel qui ne lui avait rien fait.

Lorsqu'il avait commencé sa toile, Sidoine avait rêvé un ciel pur et bleu ; depuis un quart d'heure, il

avait si bien fait, que son ciel était devenu gris, brumeux et chargé de sombres nuages.

Hélas! tous, tant que nous sommes, nous agissons ainsi : c'est le propre des vrais artistes d'imprimer à leurs œuvres les tristesses de leur âme.

Tel qui était né pour publier des volumes pleins de sourires, écrit des romans désespérés parce que la vie a été pour lui pleine d'amertume.

Un autre pleure des vers plaintifs qui aurait fait de gaies chansons, si sa maîtresse n'avait eu un beau matin l'idée d'avoir quelques diamants pendus à son cou.

Dans un milieu moins excusable, tel critique tance un auteur dont il dirait du bien, si son estomac de critique ne lui faisait pas mal, ou si un créancier ne venait ébranler sa sonnette au moment où il trempe sa plume dans l'encrier.

La chose est ainsi, que voulez-vous y faire?

Sidoine avait été extrêmement troublé. Il y avait longtemps qu'il aimait Caroline et qu'il le savait. Il aimait la jeune fille, mais il ne s'était jamais demandé ce que lui rapporterait son amour. Le premier attache-

ment qui naît dans le cœur d'un jeune homme est toujours honnête et désintéressé.

Voir Poucet chaque jour, se promener avec elle le dimanche, jamais Sidoine n'avait rêvé plus loin.

En apprenant qu'Adelphin était *amoureux* de Caroline, son amour, jusqu'alors pur et limpide comme un lac, s'agitait dans son âme comme une mer chargée de tempêtes, emplissant son cœur d'une écume souillée et bourbeuse.

La haine, l'envie, la jalousie, la convoitise, tous les mauvais sentiments enfin, entrèrent avec fracas dans cette nature honnête. D'abord le bossu songea à la vengeance; mais comment se venger? il n'avait ni le droit ni la force.

— Parbleu! pensa-t-il, il ne faut pas être bien fort pour tuer un homme; David tua Goliath.

Certes, oui, David vainquit le géant, mais il avait une fronde. Une fronde et le bon droit, deux armes terribles. Quand les gens chétifs et petits de taille ont dit : « L'empereur Napoléon n'était pas grand et David tua Goliath, » il leur semble qu'ils ont tout dit. Hélas! cette bo ffée de van envolée, ils compren-

nent que Napoléon était le bras du progrès, que David était le bras de Dieu, et ils tombent dans le néant du haut de leur impuissance et de leur nullité.

Les bons pleurent et se résignent ; les mauvais s'arment du couteau. Le pauvre bossu flotta entre le meurtre et la résignation ; mais l'idée du mal ne fit que traverser son cerveau. Son honnêteté triompha.

— D'ailleurs, se dit-il, pourquoi m'aimerait-elle et qui me prouve qu'elle l'aime ?

A partir de ce jour, il épia Poucet du matin au soir. D'abord, il avait eu la pensée de s'attacher aux pas d'Adelphin ; mais il lui répugnait d'espionner les actions d'autrui. Protéger Caroline était pour lui un droit ; il se cramponna à cette idée et suivit la jeune fille avec tout l'acharnement que mettrait un saint à accomplir un devoir.

L'amour grandit des difficultés qu'il rencontre. Adelphin, qui peut-être n'aurait plus pensé à mademoiselle Poucet huit jours après ses confessions à Claudius, s'irrita des obstacles que le petit bossu multipliait sous ses pas. Son caprice devint une passion ardente et vigoureuse.

Les femmes ne se trompent jamais. Les plus chastes devinent avec un merveilleux et déplorable instinct les convoitises dont elles sont l'objet.

Mademoiselle Poucet eût été une exception. Son enfance, écoulée dans la solitude, hors de tout contact, n'avait pas été souillée par des pensées étrangères. Grande fille, elle avait été traitée en garçon, si bien qu'elle ne s'était jamais demandé la différence qui existait entre elle et les jeunes gens qui l'avaient adoptée.

Ce furent les soins que prenait Sidoine pour la protéger et la persévérance que mettait le bossu à ne la point quitter, qui lui donnèrent à penser.

En le voyant apparaître, pâle et crispé, entre elle et Adelphin, quand ce dernier voulait lui parler dans l'atelier; en remarquant que, lorsque le hasard lui faisait rencontrer Adelphin dehors, lorsqu'elle allait donner ses leçons, le même hasard amenait Sidoine, elle se demanda comment et pourquoi il en était ainsi.

Brave et vaillante fille, elle eut beau se creuser la cervelle, elle resta près d'un an sans deviner.

Ah! ce fut un bien grand malheur et une bien mau-

vaise idée qu'eut Sidoine de vouloir se faire le régulateur de la destinée.

Si Adelphin avait dit à mademoiselle Poucet :

— Je vous aime, je ne puis et ne saurais vivre sans vous. Vous êtes mon bonheur, ma joie, mon espoir; je meurs pour vous...

Et mille autres niaiseries du vocabulaire des amoureux, il est certain que la petite Souchard serait partie d'un grand éclat de rire qui aurait rendu Adelphin ridicule à tout jamais, et eût été le dénoûment de cette comédie que les précautions malentendues du bossu jaloux allaient changer en drame.

Pendant un an, Caroline ne devina pas l'amour qu'elle avait inspiré, et nul ne peut dire combien eût duré cette chaste ignorance, si elle n'avait jamais mis les pieds dans un pensionnat de demoiselles.

Parmi les élèves des demoiselles Rédillon, se trouvait une grande et blonde jeune fille, qui, par sa grâce, sa beauté, son esprit, sa fortune, sa naissance, était la perle de la pension.

Tous les pensionnats de jeunes filles possèdent une perle.

Celle des dames Rédillon était alors mademoiselle Amélie de Villecresne, fille du marquis de Villecresne, capitaine de vaisseau, gouvernant une des colonies françaises. Sa tante, madame de la Roche-André, l'avait mise en pension jusqu'au retour du capitaine de Villecresne, parce qu'elle-même avait dû rejoindre son mari, consul général de France à Hambourg.

Mademoiselle Amélie de Villecresne avait, de prime abord, ressenti une vive sympathie pour la maîtresse de dessin.

De son côté, mademoiselle Poucet n'avait pu s'empêcher, en sa qualité d'artiste, d'admirer cette blonde et blanche jeune fille, douce comme une madone et gracieuse comme une fleur.

On dit que l'affection naît des contrastes ; c'est très-vrai, mais voici pourquoi : il faut toujours donner la raison des faits.

Les contrastes en eux-mêmes ne signifient rien ; mais il arrive presque toujours ce qui advint entre la fille de Souchard et la jeune patricienne.

La première fois qu'elles se parlèrent, Poucet dit à l'autre :

— Ah ! mademoiselle, que vous êtes belle !

A quoi Amélie de Villecresne répondit :

— Vous êtes bien aimable, mais vous me deviez bien cela : je ne trouve rien au monde d'aussi joli que vous.

— C'est que vous ne vous connaissez pas ; on dirait que la Vierge a fait son fil en or pour vous tresser des nattes. Vos yeux sont bleus comme le ciel d'un beau jour ; votre peau est blanche comme un lis ; votre taille est vaporeuse ; vos pieds ne touchent pas la terre. Et, l'autre jour, en vous voyant faire un bouquet dans le jardin, je me disais : voilà un ange que les autres ont envoyé au marché aux fleurs.

Mademoiselle de Villecresne rougit et répondit :

— En vérité, je ne sais plus que vous dire, je vais avoir l'air de vous rendre la monnaie de votre compliment ; mais vraiment, je le répète, vous êtes ce que j'ai vu de plus joli au monde Ne m'interrompez pas.

— Vous allez me faire rougir.

— Vous serez plus belle encore, il n'y a pas de mal à ça.

— Mais on ne m'a jamais fait tant de compliments.

— Je comprends cela ; mais moi, voyez-vous, chère mademoiselle, je ne suis pas jalouse, je dis tout ce que je pense.

— C'est trop.

— Non, c'est assez. Je vous écoutais tout à l'heure me parlant de *mes grâces*, vous m'amusiez beaucoup. Vous ne savez pas ce que je désirerais le plus au monde, ce sont vos yeux noirs où votre mère a oublié ses diamants.

Poucet répondit à cette flatterie par un sourire si triste, que mademoiselle de Villecresne comprit.

— Vous voulez dire, reprit-elle, que votre mère ne possédait pas de diamants; c'est qu'elle n'avait pas voulu vous les reprendre. Si vous saviez combien mes airs éthérés me déplaisent, et combien j'admire votre grâce brillante et humaine. Ne me parlez pas des blondes. Ma blancheur, on me jette toujours cela au

nez. J'ai l'air d'une rose trempée dans du lait. Quand le lait aura séché, je serai fanée.

— C'est le sort de toutes les roses.

— Tenez, je me connais bien, je trouve que j'ai l'air d'une grande brebis qu'on a donnée au jardin d'acclimatation de mesdames Rédillon; tandis que vous, vous êtes une petite panthère libre et bondissante, gracieuse et belle.

— Quelle comparaison!

— Moi on me montre aux étrangers, qui me regardent comme un produit bien venu, grâce au soin des éleveurs; vous, il faudra un chasseur hardi pour oser vous regarder.

Caroline ne répondit rien, elle prit la main d'Amélie et l'embrassa; mademoiselle de Villecresne retira sa main avec vivacité, et enlaçant Poucet dans ses bras elle baisa ses joues avec tendresse.

Les deux jeunes filles s'aimaient de toute leur force.

Leur amitié était née, non des contrastes qui existaient entre leurs natures, mais parce qu'elles s'enviaient toutes deux et que nous sommes portés à

aimer ceux qui nous envient une grâce du corps ou une faculté de l'esprit. Tel est le secret de l'amour dans les contrastes.

Elles causèrent longtemps.

Au détour de l'allée, mademoiselle de Villecresne, qui tenait le bras de Poucet sous le sien, se retourna ; elle abaissa ses yeux languissants sur sa nouvelle amie, et lui dit :

— Petite Panthère, répondez-moi franchement, voulez-vous?

— Oh ! de grand cœur, dites?

— Vous, qui avez la clef des champs dans votre poche, n'avez-vous jamais aperçu, derrière un rocher ou un buisson, le chasseur dont je vous parlais?

— Non, fit mademoiselle Poucet; mais il y est peut-être, quand je passerai près du buisson, je regarderai.

Les deux amies se séparèrent, et Caroline revint toute pensive à l'atelier.

Elle considéra longtemps Sidoine, qui faisait semblant de travailler et jetait sur elle ses regards timides

et passionnés. Poucet s'approcha de son chevalet et se mit à peindre en murmurant :

— Non ! ça ne peut pas être ça.

Sidoine l'accompagna chez elle, et la quitta à sa porte ; son père n'était pas rentré. Après avoir ôté son chapeau, la jeune fille, songeuse depuis le matin, se mit à sa fenêtre. Tous les soirs elle prenait un plaisir extrême à regarder les enfants qui jouaient sur les buttes Montmartre. Ce jour-là, les bambins avaient été jouer ailleurs, quelques promeneurs désœuvrés animaient seuls le paysage.

Poucet allait refermer sa fenêtre, mais elle s'arrêta brusquement, son regard s'anima, son sang reflua vers ses joues, elle resta les bras suspendus à l'espagnolette, ses yeux s'étaient arrêtés sur un homme assis sur l'herbe.

— Oh ! dit-elle en tressaillant, je ne me trompe pas ? c'est Adelphin, c'est bien lui.

C'était en effet M. Adelphin Dubois. En apercevant mademoiselle Poucet, il s'était levé et la saluait en secouant dans l'air son mouchoir blanc.

Mademoiselle Poucet, pour la première fois de sa

vie, ne répondit pas à un salut fait par l'un des amis de l'atelier, elle rougit, ferma sa fenêtre et tomba sur une chaise où elle resta longtemps rêveuse.

Les pas de son père qu'elle entendit dans l'escalier la réveillèrent.

— En vérité, fit-elle, s'il y avait eu un buisson, je croirais que c'est le chasseur dont me parlait mademoiselle de Villecresne.

Le surlendemain, elle retourna à la pension, et lorsque Amélie vint l'embrasser, elle lui dit tout bas :

— Je crois que j'ai bien des choses à vous demander.

Quand elle partit, son amie l'accompagna encore, la fille du marquis riait de tout son cœur.

Entre deux éclats de rire, elle s'écria :

— Je regrette le buisson, mais je suis obligée d'avouer qu'il n'est pas absolument indispensable, à la rigueur on peut s'en passer.

Le dimanche qui suivit fut un jour bien triste pour le pauvre Sidoine. Selon son habitude, il s'était paré de ses plus beaux habits et avait été chercher Poucet

pour l'accompagner dans l'endroit que Souchard désignerait.

Sa surprise fut extrême, lorsque le propriétaire du *jeu des Couteaux* annonça qu'il allait à la fête de Saint-Cloud, et qu'il entendit Caroline lui dire :

— Eh bien ! va, père, prend le chemin de fer, et surtout sois raisonnable ; à ce soir.

Souchard embrassa sa fille, alluma sa pipe et partit avec une indifférence complète.

—Tu n'accompagnes pas ton père? demanda Sidoine.

— Non.

— Pourquoi ?

— Pour rien.

— Es-tu malade?

— Oh ! du tout.

— Mais alors?

— Mon Dieu, je vais vous dire : j'ai beaucoup réfléchi. Tous les métiers sont honorables, sans doute, mais comme depuis que je vais dans les pensions, je connais beaucoup de monde, je pense qu'il ne serait pas convenable qu'on me vît dans une fête, mêlée avec les saltimbanques et les gens que vous savez. Cela

pourrait nuire à mon avenir. Quand j'étais enfant, c'était bien, mais à présent...

— A présent que vous êtes une demoiselle, dit ironiquement Sidoine, ça pourrait vous compromettre, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu, mon cher Sidoine, quelle que soit la peine que cela semble vous faire, je suis obligée d'avouer que je suis une demoiselle et que j'ai besoin de mériter la confiance que l'on m'accorde.

— Et que comptez-vous faire aujourd'hui ?

— Rien.

— Ne voulez-vous pas vous promener ?

— Seule ! y pensez-vous.

— Né suis-je pas là ?

— Vous ne réfléchissez pas, mon ami, qu'il serait peu convenable de nous promener sans que mon père fût avec nous.

Le pauvre bossu était stupéfait.

— Ne suis-je donc plus votre ami ? demanda-t-il tristement.

— Vous serez toujours mon frère.

Six mois avant, Sidoine eût été bien heureux d'en-

tendre Caroline l'appeler son frère; mais dans la disposition d'esprit où il se trouvait, ce titre lui parut froid et déplaisant.

— Puisque vous ne voulez pas sortir, dit-il, je vais vous laisser; vous avez peut-être besoin d'être seule.

— Non, répondit Poucet; restez, au contraire, j'ai beaucoup à vous parler.

— Et moi aussi, fit Sidoine; ça tombe bien.

Malgré cette double déclaration, les deux jeunes gens restèrent fort longtemps sans parler; un embarras extrême se peignait sur leur visage. Pourtant Sidoine finit par se décider.

— Vous avez quelque chose à me dire? demanda-t-il.

— Vous aussi, je crois, répondit Caroline. Commencez d'abord.

— C'est que, vraiment, ce que j'ai à vous conter est si étrange, que je préférerais vous voir commencer; j'ai besoin de me recueillir.

— C'est comme moi, dit Caroline.

Il se fit un nouveau silence.

— J'ai remarqué depuis quelque temps, mon cher

Sidoine, reprit Poucet, que vous mettez à me suivre partout un acharnement qui me paraît tout à fait singulier.

— Moi?

— Vous. Je crois, je suis sûre même que cette surveillance bizarre doit avoir un excellent motif.

— Croyez que des raisons que vous apprécierez...

— Eh bien, mon ami, c'est ce motif, ce sont ces raisons que je veux connaître.

— Impossible; je ne puis rien vous répondre, fit Sidoine d'un ton sec.

— En ce cas, mon cher Sidoine, je vais parler pour vous. Je pourrais bien vous dire que je suis libre, que ma conduite ne regarde personne, que vous n'êtes ni mon père ni mon tuteur; mais j'irais contre mon cœur en agissant ainsi.

Pendant que mademoiselle Poucet faisait, d'un air mutin, cette déclaration d'émancipée, le pauvre bossu avait des larmes plein les yeux et soupirait comme un soufflet de forge.

Caroline reprit :

— Vous êtes mon frère : vous m'avez le premier

tendu la main et je vous en sais gré : car vous étiez faible vous-même. Je vous ai voué une éternelle amitié; mais je ne veux point de secret entre nous. Vous ne voulez pas m'apprendre le vôtre, je vais vous dire le mien.

— Oh ! ne me jugez pas, je m'en vais tout vous dire, s'écria Sidoine; je n'ai pas à rougir de trop vous aimer. Écoutez-moi : la vie, ma chère Caroline, est une chose difficile pour une jeune fille belle comme vous l'êtes.

— Ah çà ! interrompit mademoiselle Poucet en riant, c'est donc vrai que je suis jolie ? voilà deux fois qu'on me le dit.

— Qui vous a dit cela ? demanda Sidoine en fronçant le sourcil.

— Que vous importe ? continuez. Vous disiez donc que j'étais jolie ?

— Je disais belle, trop belle. Cette beauté étrange qui s'est révélée soudain sera peut-être la cause de bien des larmes pour vous, de bien des douleurs pour moi.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Caroline, qu'arriverait-il donc si j'étais laide?

— Il adviendrait que personne ne ferait attention à vous, que vous m'aimeriez sans doute, ne pouvant mieux faire, et que ma vie entière eût été consacrée à vous rendre heureuse.

— Hélas ! je vous comprends. Je vous avouerai même que j'avais parfois rêvé ce que vous me dites là. Il me semblait alors qu'avec vous la vie eût été douce.

— Et à présent?

— A présent, à présent j'ai changé d'avis.

— Vous êtes cruelle.

—Non, je suis franche. Quand je faisais les doux et sages rêves dont je vous parle, je croyais qu'on pouvait dire à son cœur : « aime, » et que le cœur aimait comme la voix chante quand on lui dit de chanter. Je me trompais. Il paraît que le cœur ne nous appartient pas tout à fait. C'est un pantin à nous que les autres font danser. Voilà bien longtemps qu'Adelphin tient les fils du mien; quand je m'en suis aperçue, il n'était plus temps de les lui reprendre; ils étaient trop embrouillés.

— Ainsi, vous aimez Adelphin? fit Sidoine, dont la voix tremblait.

— Je l'aime, répondit Caroline.

— Oh ! mon dieu, comme vous me dites cela. Est-ce bien possible ! Vous êtes calme et tranquille, et vous voyez que j'ai le cœur brisé.

— J'avais deviné votre douleur; j'en ai souffert avant de la faire naître. Il y a mieux, mon pauvre Sidoine, je sens que c'est vous que je devrais aimer; je sens que c'est vous qui me rendriez heureuse. J'ai fait mille réflexions sur tout cela, allez ! et après bien des discussions entre ma raison et mon cœur, discussions où tous deux avaient tort, où tous deux avaient raison, j'ai bien pleuré, parce que j'ai senti que ma raison n'était rien, que mon cœur était tout.

— Mais enfin, comment cela s'est-il fait? dites-moi tout; je veux tout savoir.

— Hélas ! ne ne le sais pas moi-même. C'est venu tout seul. Chaque jour je vous voyais tous à l'atelier. J'aurais dû vous aimer, vous, mon bon Sidoine, vous qui avez été pour moi plus qu'un frère, plus qu'un père. Il me semblait, à moi qui n'ai pas connu ma

mère, que vous lui ressembliez, que vous étiez elle-même sous une autre forme, et quand j'étais seule et que je me prenais à penser à tout ce que vous aviez fait pour moi, je vous appelais « maman Sidoine; » oh! j'aurais dû bien vous aimer.

— C'est vrai, dit naïvement le bossu.

— J'aurais dû aimer Claudius Aucamp, qui a de beaux grands yeux gris et une vaillante tête, Claudius, qui est la bonté, Claudius, qui est généreux comme un roi et doux comme un chevalier.

— Je ne savais pas toutes ces qualités à monsieur Aucamp, fit Sidoine d'un air ironique.

— C'est que vous ne le connaissez pas.

— Je le regrette.

— J'aurais pu, continua Caroline, aimer Paul Buck, un bon cœur aussi, celui-là, un véritable artiste, paresseux et aimant. Pauvre cœur, qui s'est brisé sur d'indignes amours et qu'une femme dévouée relèvera avec un sourire.

— C'est une cure dont vous parlez là?

— Soit. J'aurais dû aimer André Rivard qui tremble

quand je le regarde; j'aurais dû aimer Fulgence qui pleure quand je ne le regarde pas.

— Ça doit vous gêner de ne pouvoir regarder l'un sans faire pleurer l'autre.

— Tenez, continua Caroline sans paraître entendre les petits sarcasmes du bossu, j'aurais dû écouter M. Ygonnard un jour qu'il me dit : « J'ai cinquante ans, je deviens vieux, j'ai besoin d'une femme qui sera ma fille ; si je trouvais un cœur dévoué, je mourrais content, en pensant que le fruit de mon travail servirait à rendre heureuse celle qui me fermerait les yeux. »

— Pourquoi ne prend-il pas une sœur de charité?

— Oui, j'aurais dû aimer tout le monde avant Adelphin, et cependant, et presque malgré moi, c'est lui que j'aime.

— Il est bien heureux !

— Vous me demandiez tout à l'heure comment cela s'est fait ?

— Oui.

— Mon Dieu, je n'en sais rien. Un matin, je me suis éveillée en pensant à lui, en me couchant j'y son-

geais encore. Quand il arrive tard à l'atelier, mon cœur devient gros. Quand il ne vient pas, je m'en vais pour ne pas montrer ma douleur.

— Mais lui, vous aime-t-il?

— Il m'aime.

— Il vous l'a dit?

— Non, jamais.

Sidoine respira, ses yeux prirent une teinte d'espoir.

— Jamais, continua Caroline il ne m'a parlé d'amour, mais j'ai tout deviné.

— Quoi?

— Mille riens.

— Lesquels?

— Je ne saurais vous le dire, mais il m'aime, j'en suis certaine.

Et Caroline releva la tête avec fierté.

— Écoutez-moi, pauvre et chère petite sœur, dit Sidoine avec tristesse, et ne m'en veuillez pas si je vous dis des choses qui vous feront de la peine; en vous attristant, j'accomplis un devoir.

— Parlez.

— Ne croyez pas surtout que la douleur de n'être pas aimé de vous envenime mes paroles, je vous aime de toute mon âme, mais je vous jure que jamais je n'avais espéré être aimé de vous, je me connais trop. Oh! si ce bonheur m'était arrivé, j'aurais été si heureux, que j'aurais pardonné à Dieu de m'avoir fait laid et difforme.

— Pauvre Sidoine!

— A l'heure présente, mon parti est bien pris, je ne m'occuperai plus de moi, je ne veux que penser à vous. Je devrais vous fuir, mais quelque chose me dit que vous aurez besoin de moi. Je reste.

Poucet s'avança et baisa Sidoine sur le front. Le pauvre bossu fondit en larmes.

— Oh! dit-il en sanglotant, je suis heureux, bien heureux; non, vrai, je vous assure que je ne mérite pas tant de bonheur.

— Vous méritez mieux que cela; un jour vous serez aimé aussi.

Sidoine se prit à rire amèrement.

— Voyons, fit Poucet, que voulez-vous me dire?

— Ah! oui, reprit Sidoine, vous avez raison. J'avais commencé mon discours; où en étais-je?

— Je ne sais.

— Non, je me rappelle maintenant, je n'avais pas commencé; je ne commencerai pas. Que vous dirais-je? qu'Adelphin est riche? Vous le savez.

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Adelphin a un oncle millionnaire.

— C'est très-heureux pour lui.

— Ne me comprenez-vous pas?

— Du tout.

— Pensez-vous que M. Dubois, qui a rêvé pour son neveu un mariage riche, le laissera épouser une jeune fille pauvre?

— Je n'ai jamais songé à cela. Adelphin est libre et n'a pas besoin du consentement de son oncle.

— C'est vrai.

— Du reste, tout cela m'est bien égal.

— Ainsi, vous comptez assez sur l'amour d'Adelphin pour croire qu'il abandonnera une fortune considérable pour vous épouser?

— Pourquoi l'abandonnerait-il?

— Mais parce que, s'il vous épouse, le vieil avare le déshéritera.

Sidoine triomphant se leva et considéra la jeune fille qu'il avait cru blesser mortellement; il voulait à son tour, le pauvre amoureux, jouir de sa douleur et rire de ses larmes.

Mademoiselle Poucet, le regard calme, le sourire aux lèvres, lui dit :

— Pour Dieu, mon ami, pourquoi me racontez-vous tout cela? Que m'importe qu'il m'épouse ou ne m'épouse point! Pourvu qu'il m'aime, c'est tout ce que je demande au ciel.

— Vous voulez donc devenir sa maîtresse! s'écria Sidoine en se couvrant le visage de ses mains. Oh! Caroline, est-ce bien vous que j'entends?

Mademoiselle Poucet se leva; son œil avait pris un air sévère et froid, elle s'approcha de Sidoine :

— Monsieur, lui dit-elle, je me souviens de votre amitié pour moi, de ce que vous avez fait pour mon père; je me rappelle que c'est à vous que je dois un peu de talent et beaucoup de bonheur. Pourtant, tous ces deux souvenirs ne me feraient pas oublier que

vous m'avez insultée, si d'ailleurs je ne compatissais aux douleurs de votre cœur, dont je suis la cause innocente. Je vous pardonne.

— Ah ! fit Sidoine, vous valez mieux que moi, je ne mérite pas d'indulgence.

— D'un seul mot, reprit Caroline, vous venez d'effacer toutes les pages du passé. Du reste, vous avez bien fait, ajouta-t-elle, nous ne pouvions plus les lire ensemble.

Sidoine se leva.

— Je suis bien lâche ! dit-il. Non, je suis vraiment trop lâche !... On n'est pas plus misérable que je ne le suis... je ne mérite ni pardon ni pitié... et cependant je vous adore...

Les sanglots étouffaient sa voix ; il sortit en se frappant la tête.

Mademoiselle Poucet le suivit des yeux dans la rue, où il marchait comme un homme ivre. Quand il tourna le coin de la place et qu'il disparut, elle regarda encore un instant et murmura :

— En vérité, le ciel n'est pas juste ; mais ce n'est pas ma faute.

Mademoiselle,

Mademoiselle Amélie de Villecresne,

Boulevard de Beauséjour,

Passy.

« Amélie, ma chérie, mademoiselle Poucet, ton amie, est la plus heureuse petite fille qui soit au monde.

» Au milieu de sa joie, sa première pensée est de te faire part de son bonheur. C'est ça qui est gentil !

» Voilà ce qui arrive ; — il ne s'agit pas de bavarder pour ne rien dire. — Hier, en te quittant, je courus à l'atelier dans l'espoir de rencontrer mon pauvre Sidoine, qui, depuis la triste soirée des explications, ne m'a pas adressé la parole. Je voulais, d'après tes conseils, mettre quelques gouttes d'eau dans cette âme qui brûle. Je traversais l'atelier des demoiselles et j'allais descendre, lorsque du haut de la galerie j'entendis prononcer mon nom.

» Si du haut de la galerie tu entendais prononcer ton nom, toi, Amélie, qu'est-ce que tu ferais?

» Tu écouterais... Oh! ne dis pas non, tu écouterais. C'est ce que j'ai fait.

» Pour mieux entendre, je me suis cachée derrière l'une des tapisseries. Il y en a quatre qui sont là pendantes comme si on les avait mises exprès.

» Celle derrière laquelle je me blottis, lorsque je veux surprendre quelque petit secret, représente le *Vaisseau d'Ulysse, roi d'Ithaque, battu par les vents.* Ce vaisseau est une espèce de trirème, qui a plutôt l'air d'un sabot que d'un navire, si bien que je me fais tout à fait l'effet de mon homonyme, de petite mémoire, caché dans la chaussure du brave bûcheron son père.

» Juge un peu si je dus tendre les oreilles : *on* parlait de moi. *On*, c'est Adelphin, je n'ai pas besoin de te le dire; Paul Buck et Claudius Aucamp, que tu connais par mes récits, étaient avec lui. Voilà ce qu'ils disaient; tu peux croire qu'il ne manque pas une virgule de leur conservation :

» — Certes, disait M. Buck, Poucet est gentille,

très-gentille même; mais de là à l'épouser, il y a un abîme.

» — Pourquoi? demandait Adelphin.

» — Mon Dieu, parce que...

» — Tu n'as pas d'autres raisons à me donner?

» — Mais c'est plus qu'il n'en faut... demande à Aucamp.

» — Puth! fit Claudius, je ne me mêle pas de ces choses-là.

» J'avais toujours pensé que Claudius avait pour moi une grande amitié. Cette indifférence à mon égard m'a beaucoup chagrinée; mais j'avais tort de m'alarmer, comme tu vas le voir.

» — Tu l'aimes donc bien? demanda M. Buck.

» — Je l'aime tant, fit Adelphin, qu'il n'est pas de parole au monde capable d'exprimer ce que je ressens là pour elle.

» Là, c'était son cœur.

» — Quand tu ne l'aimeras plus, tu trouveras toutes les paroles que tu voudras pour énoncer tes regrets de l'avoir épousée.

» — Je l'aimerai toujours.

» — Je connais ça.

» — Que ferais-tu à ma place?

» — D'abord, je commencerais par lui demander si elle m'aime.

» — Ça, dit Claudius, c'est impossible. Quand nous avons adopté Poucet, nous avons tous juré sur l'honneur de ne jamais parler d'amour à cette enfant et de ne rien faire qui puisse l'entraîner dans la mauvaise voie.

» — Moi, reprit Paul, je n'aimerais pas à épouser une petite diablesse qui a passé sa vie avec un bossu, et si j'étais à ta place, je serais médiocrement flatté d'être le gendre du sieur Souchard, l'ivrogne le plus réussi du département de la Seine. Je sais bien que de temps à autre tu pourrais t'exercer au noble jeu des couteaux; mais ce n'est pas encore là le dernier mot du bonheur.

» Claudius reprit :

» — Ami Paul, Adelphin nous consulte; dis ton opinion; tu as le droit de l'énoncer, puisqu'il te la demande; mais pour Dieu, ne dis pas de bêtises. Tu sais combien le bossu aime Poucet; mais cette affection a

» — Je vais vous prier, chers amis, d'allez chez M. Souchard lui demander pour moi la main de sa fille.

» Là, ma bonne Amélie, le cœur m'a manqué, le bonheur m'a grisée, je suis tombée sans connaissance comme une petite sotte que je suis. J'ignore ce qui s'est passé après ; mais je le saurai, tu le sauras. Quel malheur que tu sois la fille d'un marquis ! comme tu aurais dansé à ma noce ! tu aurais joliment bien fait dans le paysage.

» Je t'embrasse, ma belle,

» Ton heureuse et sincère amie,

» POUCET. »

Pendant que mademoiselle de Villecresne lisait la lettre de Poucet, Claudius Aucamp et Paul Buck cheminaient vers la demeure de Souchard.

Pour accomplir la mission qu'Adelphin leur avait donnée, les deux artistes s'étaient déguisés en bourgeois, c'est dire qu'ils étaient à peu près propres.

Claudius, luxe étrange ! avait même acheté des gants. Paul Buck n'en revenait pas.

Quand les deux amis arrivèrent chez Souchard, ils trouvèrent l'ex-brigadier en train de perfectionner le *jeu des couteaux*.

— Soyez les bienvenus, messieurs, dit le père de Poucet sans se déranger ; donnez-vous donc la peine vous asseoir... Faites excuse, je n'en ai que pour une petite seconde.

— Comment donc ! mais ne vous gênez pas, je vous prie, dit Claudius.

— Les affaires avant tout, fit Paul.

— Vous êtes bien honnêtes, reprit Souchard. C'est rapport à mon jeu ; c'est demain la fête de Courbevoie, et je le change de fond en comble... Quoi ! il n'y restera plus rien de rien, ma parole d'honneur !

— Vraiment ?

— Mon Dieu ! oui ; faut toujours faire du nouveau, pas vrai ? Sans le progrès, pas de salut ; le progrès, c'est l'âme de la civilisation.

— Oh ! oh ! Souchard, s'écria Paul, vous parlez comme le *Siècle*.

— Je le lis quelquefois, dit Souchard avec modestie ; aussi, je suis progressiste, moi. Tenez, j'ai vu que le jeu des couteaux avait fait son temps, j'ai inventé le jeu du lapin.

— Cela doit être curieux, fit Claudius, qui, depuis qu'il examinait Souchard, trouvait sa mission difficile et ridicule.

— Mon Dieu ! non, reprit Souchard ; c'est la même chose que l'autre, mais c'est le contraire, censément. Voyez plutôt.

— Voyons.

— Autrefois, je piquais mes couteaux sur ma planche. Bon, qu'est-ce qui arrivait ?

— Des trous ? dit Paul.

— Non, reprit Souchard ; il arrivait ceci : c'est que quand on gagnait, on gagnait des couteaux.

— Naturellement.

— Eh bien ! c'était bête.

— Bah !

— Suivez bien mon raisonnement. Je donnais six anneaux pour deux sous ; la pratique se mettait à quinze pas et lançait les anneaux. Dans les premiers

temps, ça allait bien; mais voilà que mes gaillards ont trouvé le truc; les filous gagnaient presque à tous les coups.

— Vous, vous perdiez toujours?

— Non, parce que les couteaux ne valaient pas deux sous; mais voilà qu'au bout de quelque temps, ils avaient tous des couteaux, les scélérats! et dame, quand on a seulement deux ou trois couteaux, c'est bien assez pour un homme seul.

— C'est très-judicieux ce que vous dites là.

— Vous êtes bien honnête... Alors, qu'ai-je fait? Au lieu de piquer quinze couteaux sur ma planche, je n'y plante qu'une lance, je ne donne que trois anneaux, et je flanque la pratique à vingt pas.

— Diable! dit Claudius, ça ne doit pas être facile.

— C'est plus difficile, soit; mais aussi, au lieu d'un couteau, je donne un lapin à celui qui gagne.

— Pardon! fit Buck, je ne vois pas bien l'avantage qui résulte de ce nouvel arrangement.

— Oh! interrompit vivement Souchard, il n'y a pas de comparaison, on ne gagne presque jamais.

— Alors, vous n'aurez plus de pratiques.

— Que si, parce que, voyez-vous, on a beau dire, c'est joliment flatteur, tout de même, de gagner un lapin.

— Très bien ; mais si, comme ils ont fait pour les couteaux, vos clients attrapaient encore le truc ?

— Ça ne ferait de rien, reprit Souchard avec fierté ; tout est calculé. On a assez d'un ou de deux couteaux, mais on n'a jamais assez de lapins.

Paul se leva d'un air grave.

— Monsieur, dit-il, votre logique, votre perspicacité et votre profonde connaissance du cœur humain, nous font bien augurer pour le succès d'une démarche que nous venons faire près de vous.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, demanda Souchard très-flatté, mais un peu surpris de la solennité de Paul Buck et de Claudius ?

— Nous avons l'honneur, monsieur, reprit l'artiste, de vous demander la main de mademoiselle Caroline, votre fille, pour M. Adelphin Dubois notre ami.

— M. Dubois, continua Claudius, a trente-deux ans,

un assez joli talent d'amateur, et plus de cinquante mille francs de rente.

— *Cinquante mille francs de rente*, répéta Buck, en appuyant sur les mots.

Un nuage passa devant les yeux de Souchard; il laissa le jeu du lapin s'échapper de ses mains; il regarda tour à tour les deux jeunes gens pour voir s'il n'était pas la victime d'une plaisanterie; puis, revenant à lui peu à peu, il s'écria :

— Pardon, messieurs, mais, voyez-vous, là... vrai, je suis ému, ma parole! je n'ai pas mes pensées bien à moi. Pourriez-vous me dire combien cinquante mille francs de rente ça fait à manger par jour?

Claudius fronça le sourcil; mais Buck répondit tranquillement :

— Ça doit faire quelque chose comme cent trente-huit francs.

Souchard eut un autre éblouissement.

— Sapristi, s'écria-t-il, sept louis tous les matins sur sa table de nuit, ça doit rudement vous taper dans l'œil?

— Je ne saurais vous renseigner à cet égard, et je le

regrette fort, mon cher monsieur, dit Buck. Pouvons-nous espérer?...

— Encore une question? reprit Souchard, les parents de ce monsieur sont-ils consentants?

— Il n'en a pas, reprit Claudius ; il possède un vieil oncle qui ne demande qu'à le voir heureux et qui lui laissera toute sa fortune.

— En effet, reprit Buck, j'avais oublié de vous dire que le jeune homme a des espérances.

Mais Souchard l'arrêta du geste :

— Oh! moi, voyez-vous, dit-il, je ne suis pas regardant ni ambitieux, si le jeune homme plaît à l'enfant, M. le maire mettra sa sous-ventrière tricolore ; s'il ne lui plaît pas, ma foi, à la guerre comme à la guerre! il faudra bien qu'il lui plaise, pas vrai?

Au moment où Claudius allait prononcer quelques paroles indignées, la porte s'ouvrit et Poucet entra.

— Arrive donc, s'écria Souchard, arrive donc!

— Claudius, Paul? fit Caroline.

— Ces messieurs viennent te demander en mariage?

Poucet rougit.

— En effet, ma chère enfant, dit Claudius, Adelphin, qui vous aime, nous a prié de demander votre main à votre père.

— Et votre père, interrompit Buck, n'a pas voulu nous donner une réponse sans connaître vos sentiments.

— Il est si bon, dit Poucet.

— Dame! ton bonheur avant tout, s'écria Souchard; je n'ai que toi d'enfant, je veux que tu sois heureuse, et que, plus tard, tu ne viennes pas me dire ci et ça et l'autre.

— Je ne dirai jamais cela, je vous le promets.

— Vous consentez? demanda Buck.

— De tout cœur.

— Vous aimez donc Adelphin?

— De toute mon âme.

— Alors, dit Paul Buck, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes; j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— A bientôt, Poucet, dit à son tour Claudius; vous serez heureuse, si Dieu vous donne tout le bonheur que vous méritez.

— Du bonheur, du bonheur, murmura Souchard en fermant la porte ; certainement qu'elle en aura du bonheur, je l'ai élevée pour ça. Tiens ! fit-il en se frappant le front, j'ai oublié de leur dire quelque chose.

— Quoi, père ?

— Quelque chose d'important.

— Mais encore ?

— J'entends que vous vous donniez tout au dernier vivant.

— Je ne comprends pas.

— On ne sait ni qui vit ni qui meurt, et je ne veux pas que tu sois malheureuse après avoir été riche, je sais trop ce que c'est que d'être dans la misère après avoir été dans l'opulence.

A Mademoiselle

Amélie DE VILLECRESNE.

« Mademoiselle mon amie, j'ai l'honneur de vous faire part de mon mariage avec M. Adelphin Dubois. Notre union, qui est depuis longtemps accomplie dans

nos cœurs, sera célébrée à Saint-Vincent-de-Paul, ma paroisse. Quand? Je n'en sais rien, mais ce sera bientôt. Aussitôt que je saurai quelque chose de certain touchant ce grave événement, tu en seras avertie!

» Comme je t'aime, ma chère Amélie!

» Je ne sais pas pourquoi je te fais cette déclaration. Comment ne t'aimerais-je pas? Tu es si bonne pour moi que le sort avait placée si loin de toi.

» J'ai une idée. — J'espère que cela ne t'étonne pas? — Il me semble que c'est à notre amitié que je dois tout mon bonheur, vrai. On est bête quelquefois, — souvent même. — On se met une idée dans la tête, impossible de la faire déloger. Croirais-tu qu'il me semble que la destinée nous voyant si unies ne veut pas nous séparer.

» Tu avais beau dire, vois-tu, mais si j'étais restée Mlle Poucet, rapin chez maître Ygonnard, comment aurais-je pu demeurer ton amie?

» Tu vas te marier, un de ces jours, à quelque beau gentilhomme bien riche. — En voilà un que je ne plaindrai pas! — Tu seras marquise tout au moins. Vois-tu la belle mine que Mlle Poucet eût fait dans tes

salons. Je dis Mlle Poucet, parce que pour rien au monde je ne voudrais faire annoncer Mlle Souchard.

» Tandis que, maintenant, c'est bien différent, Mme Adelphin du Bois, c'est quelque chose. Je sais bien que mon mari futur est d'une noblesse douteuse, mais il sera millionnaire, et il me semble qu'un million, cela doit aplanir un peu les distances.

» Un million! Cela t'étonne, mais c'est ainsi, ma chère. Un vieil oncle riche à pleins sacs. Mon Adelphin est son unique héritier.

» Ce qu'il y a de charmant c'est que M. Dubois, mon futur, a voulu que j'ignorasse ce détail. Il s'est entendu avec ses amis et avec mon père pour qu'on ne me dise rien de cette fortune inespérée. Heureusement, j'étais cachée dans mon sabot; tu sais la fameuse trirème d'Ulysse, roi d'Ithaque?

» J'ai d'abord trouvé ça très-sot de la part d'Adelphin; je l'aimais avant le million et naturellement le million ne me le fera pas aimer moins. Mais voici l'excuse qu'il a donnée à Claudius.

» — Je veux, a-t-il dit, qu'*elle* ignore ce détail heureux, elle est si fière, si étrange, qu'elle serait capable

de ne pas vouloir de moi parce que je suis riche. D'ailleurs, je veux que ce soit elle qui me fasse la grâce de m'épouser. Je veux être un amant et non une aubaine. »

» C'est gentil cela, n'est-ce pas? Il y a encore une nuance qui va te plaire, tu vas voir combien Adelphin est bon, simple et délicat.

» Lorsque le lendemain de la demande je suis arrivée à l'atelier, tu crois peut-être qu'il s'est précipité à mes genoux; rien du tout.

» — Bonjour, Poucet.

» — Bonjour, Adelphin.

» — Voulez-vous voir un homme heureux?

» — Oui.

» — Eh bien, regardez-moi.

» Je lui ai tendu la main; il a repris :

» — Maintenant, voulez-vous voir une jeune et belle fille qui sera la femme la plus aimée et la plus heureuse du monde?

» — Non, ai-je répondu, je la connais.

» Et nous nous sommes mis à travailler comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé.

» Une heure après, nous nous sommes trouvés tout

près l'un de l'autre, moi, sur *mon* escalier, lui, sur l'échelle; je lui ai passé ma main à travers les barreaux de la rampe, j'ai cru que je n'allais en retirer que la moitié et qu'il allait manger l'autre.

» — Comment saviez-vous que je vous aimais? lui ai-je demandé.

» — Je ne la savais pas, je m'en suis douté.

» — Pourquoi?

» — Parce que vous avez pâli le jour où je me suis piqué le doigt avec le compas.

» — Ce n'est pas une raison?

» — Si, car huit jours avant vous avez ri en voyant Fulgence se faire une piqûre bien plus grave.

» — Quel homme profond vous faites.

» — Puis, a-t-il ajouté, ce qui m'a fait croire que vous m'aimiez, c'est que Sidoine me déteste.

» Voilà le hardi chasseur dont tu parlais, il est bon et doux, et a juste assez d'esprit pour faire un délicieux mari.

» Maintenant, il faut que je te dise combien ta petite amie Poucet est pleine de perfidie.

» Adelphin a loué sournoisement un ravissant petit

hôtel dont le jardin donne sur le bois. C'est loin, mais *il paraît* que nous aurons des voitures.

» Cette bonbonnière a un haut rez-de-chaussée où l'on arrive par un perron italien. Claudius, qui a du goût, dit que c'est ravissant. A l'heure qu'il est les ouvriers bouleversent le deuxième étage.

» L'ameublement et l'ornementation de notre nid étaient devenus la grande affaire de l'atelier. Chacun faisait part de ses goûts, proposait un plan, et on allait aux voix. Cachée derrière mon inévitable tapisserie, j'entendais tout et je frémissais.

» Oh! je frémissais plus que je ne saurais te le dire, on ne parlait que de colonnes torses, que de bahuts, de vitraux moyen âge, de chambranles Renaissance et surtout de salons orientaux. La sueur me coulait du front.

» C'est là que tu vas voir poindre mon astuce. Au premier mot d'ameublement, j'avais tout de suite pensé au splendide hôtel de ta tante de La Roche-André. Je me suis rappelé qu'en me parlant de ses merveilles, tu me disais : Il n'y a qu'un homme à Paris qui sache meubler un hôtel, c'est Fauh. J'ai quitté ma cachette et

je suis arrivée en chantant. Tout le monde s'est tu, comme tu penses bien. Je me suis mise au travail.

» Tu sais que les hommes ont la prétention d'être très-fins, c'est bête, mais ils sont ainsi. Voilà que Paul Buck se met à crayonner comme s'il venait d'avoir une idée, il fait des signes aux autres par mille clignotements d'yeux, et, s'adressant à moi d'un air indifférent, il me dit :

» — Dites donc, vous, petite Poucet, ma chère amie, qui avez du goût, que me conseillez-vous comme ameublement pour *ma Mort d'une jeune fille ?*

» La *Mort d'une jeune fille* est un tableau qui lui est commandé par un marchand du boulevard, qui a une spécialité de *Morts de jeunes filles.* Ce juif fait des affaires d'or. Il paraît qu'il y a beaucoup de gens qui ne seraient pas heureux s'ils n'avaient pas chez eux, entre un faux Watteau et un vrai Galimard, une jeune fille en train de mourir.

» Je lui ai répondu :

» — Je ne vous conseille rien.

» — Vous n'êtes pas prêteuse.

» — Que voulez-vous que je vous dise, je n'entends rien aux ameublements.

» — Mais, a repris Buck d'un air fin, en regardant nos amis, si vous aviez à vous meubler une chambre, comment feriez-vous ?

» — Je ne ferais pas, ai-je dit, et j'ai lâché ta fameuse phrase. « Je m'adresserais à Fauh, le seul homme qui sache meubler un hôtel. » Et je suis partie sans retourner la tête de peur d'être changée en statue.

» Je n'étais pas au haut de l'escalier qu'Adelphin s'est écrié :

» — Sidoine, prenez une voiture et amenez-moi ce Fauh-là, mort ou vif.

» Sidoine a hésité ; mais il est parti, le brave garçon, et une demi-heure après il revenait avec le tapissier.

» Adelphin a montré le plan de l'hôtel et a parlé de ses désirs. Le spirituel artisan a répondu :

» — Monsieur, des colonnes torses, c'est bien neuf ; des bahuts, c'est bien vieux ; des vitraux, c'est bien rare ; des chambranles, c'est bien cher. Quant aux sa-

lons orientaux, ne m'en parlez pas. Mosquées, palais, harems, tout cela a l'air d'être du nougat de Provence enveloppé dans du papier doré.

» Claudius s'est mis à rire; les autres ont fait comme lui; le pauvre Adelphin était atterré.

» — Mais enfin, monsieur, a-t-il dit, comment entendriez-vous l'ameublement de cet hôtel?

» Après avoir bien étudié le plan, l'artiste — bon, voilà que je l'appelle artiste, maintenant; ma foi, tant pis — l'artiste a répondu :

» — Sauf meilleur avis, je vous proposerai le grand salon Louis XIV, en chêne naturel surchargé de feuillages d'or, très-peu d'or, rideaux et tentures en tapisserie de Neuilly à fleurs semées sur fond vert d'eau.

» — Adopté! a crié l'aréopage.

» — Pour le salon intime, a continué le tapissier, je vous engage à entrer dans le Louis XVI pur : c'est droit et correct comme le grec, mais plus aimable. Les meubles blancs reposent la vue. Comme il faut les relever un peu, les tentures seront sur un fond lie de vin à lacs bleus. Pour peu que ces messieurs veuillent

illustrer les portes et le plafond d'amours en camaïeux, ce sera fort joli.

» — Adopté ! adopté !

» — Pour votre atelier, je ne vous conseille pas les tapisseries anciennes. Tout le monde en a de laides ; pour en avoir de belles, il faut trouver une grande occasion. En attendant, si vous voulez remplacer le chêne par l'ébène pour les meubles, les galeries et la rampe de l'escalier, les panneaux en noyer sculpté, vous aurez ainsi un atelier dans le style que vous préférerez ; et ce sera neuf et original.

» — Monsieur, dit Buck, vous êtes un maître.

» Le tapissier a salué.

» — Comment, monsieur, a demandé Adelphin, ferez-vous les deux chambres à coucher que vous voyez là ?

» Pour les chambres à coucher, a répondu l'ordonnateur, il n'y a pas à choisir : le confortable est poussé aujourd'hui aux dernières limites, je vous ferai donc du confortable.

» — Mais de quel style ?

» — Si vous le voulez bien, ce sera du Napoléon III.

» — Soit ! a dit Adelphin un peu ahuri, et il a remis le plan au tapissier, qui est parti comme un simple mortel.

» — Mes enfants, s'est écrié Buck, voilà un homme qui nous enfonce à vingt-six pieds au-dessous du niveau de la mer.

» Je vais donc avoir toutes ces splendeurs que tu m'as fait aimer. Oh ! Amélie, ma belle chérie, marie-toi bien vite pour venir voir tout cela. Dépêche-toi ; je mettrai des fleurs partout et mon cœur sera illuminé.

» Je t'embrasse,

» POUCET. »

Tout ce qu'écrivait mademoiselle Poucet à Amélie de Villecresne était rigoureusement vrai. Sans que rien ne fût changé dans les habitudes de l'atelier, on sentait une ébullition souterraine.

Adelphin arrivait accablé de fatigue.

— Ça marche, disait-il tout bas ! c'est pyramidal ! quelle surprise !

Claudius venait ensuite.

— Je viens d'inspecter les travaux ; c'est féerique ! Pauvre Poucet, sera-t-elle étonnée !

Un matin Fulgence, qui avait été chargé d'aller à Neuilly, revint tout en sueur.

— F-i fi, n-i ni, s'écria-t-il ; le bazar est terminé. C'est esbrouffant ! je veux être là pour voir l'espatement de Poucet.

Le grand jour arriva : la noce fut superbe.

Monsieur Ygonnard et Sidoine étaient les témoins de la mariée, Claudius et Paul ceux de l'époux.

Le commandant, marquis de Villecresne, de retour depuis quelques jours, avait consenti à accompagner sa fille. Le brave marin ne savait rien refuser à Amélie. Son habit brodé et chamarré de décorations charmait fort les élèves d'Arthur, malgré leurs petits airs démocratiques.

Souchard arriva en habit noir et en cravate blanche ; ses habitudes militaires lui donnaient une roideur que le portier de la mairie prit pour de la distinction.

— Mon commandant, dit Souchard au marquis de Villecresne, la première fois que j'eus l'honneur de

vous voir, nous étions en train de prendre Alger ; la dernière fois, c'était en trente-trois, nous étions en train de la garder.

— Monsieur, répondit le marquis, je suis heureux de retrouver ici un compagnon d'armes.

— Que ton père est bon d'avoir donné une poignée de main à papa ; au moins il n'osera pas se griser, dit Poucet à Amélie.

— Ma chère belle, fit Amélie en arrangeant la coiffure de Caroline ; une couronne de fleurs d'oranger, ça ne se met pas sur l'oreille, ce serait par trop... peintre.

Adelphin, épanoui de bonheur, et Sidoine, pâle de tristesse, entrèrent :

— Voilà le chasseur, dit Poucet.

— Et le chassé, dit Amélie.

La jeune patricienne se mit à examiner ces deux hommes si différents. Adelphin, qui n'était pas mal en veste de velours, était gros en habit et ridicule en cravate blanche. Sidoine, au contraire, malgré son infirmité, ne manquait pas de distinction : la douleur ennoblissait ses traits irréguliers, mais expressifs.

— Voilà deux grands amours qui passent, dit André Rivard.

— Les grands amours, ça passe toujours, fit Buck.

— Entre les deux, son cœur a balancé, dit M. Ygonnard.

— Il n'y avait cependant pas à hésiter, dit mademoiselle de Villecresne, à qui Claudius offrait le bras jusqu'à la voiture.

— Ah ! c'est que vous ne les connaissez pas tous les deux, dit Aucamp.

— Si, vraiment... et j'aurais choisi l'autre, répondit Amélie.

— Ah ! mademoiselle, s'écria Claudius, nous sommes bien faits pour nous entendre. Quel malheur que nous ne soyons pas faits pour nous parler !

Devant l'officier municipal, mademoiselle Poucet prononça le *oui* solennel d'une voix claire et assurée.

A l'église, tout se passa merveilleusement. L'aspect d'un temple catholique produit un effet saisissant sur les gens qui n'ont pas l'habitude d'y entrer souvent.

Les jeunes artistes avaient été gouailleurs à la mairie. A l'église, ils furent respectueux d'abord, recueillis

ensuite. Puis, l'orgue et l'encens aidant, ils devinrent songeurs.

A Paris, les membres du clergé ont un tact parfait pour reconnaître les gens. Le discours d'un prêtre qui marie deux artistes n'est pas le même que celui du prêtre qui marie deux bourgeois.

Le vicaire qui unit Adelphin à mademoiselle Poucet était un homme jeune encore, dont la physionomie était franche et ouverte. Son allocution fut touchante et simple.

— Vos cœurs, dit-il en finissant, vos cœurs volent l'un vers l'autre. Aimez-vous, c'est l'ordre de Dieu.

— Décidément, dit Paul Buck en descendant les marches de l'église, tout ceci est fort beau. Ces grands pilliers, ces splendides vitraux, ces fleurs, ces chants, cette douce et bonne morale accompagnée par l'orgue, ça vous empoigne crânement.

— Ne m'en parle pas, dit Claudius, c'est à donner envie de se marier.

Les peintres jetèrent toute leur monnaie aux pauvres, qui, étonnés de tant de largesses, se disaient entre eux :

— Quels sont donc ces gens qui donnent tant? A coup sûr, ce ne sont pas des riches.

La foule, qui se presse au milieu de toutes les voitures de noces, trouva la mariée charmante.

Il est une chose à remarquer : cette foule est toujours composée de jeunes filles et de vieilles femmes. Illusions naissantes, illusions perdues. Espérances et regrets. Vivant plaidoyer en faveur du mariage.

Par les soins de maître Arthur Ygonnard, un déjeuner avait été préparé à l'atelier.

Chacun fut prévenu qu'il ne fallait pas trop manger, afin de pouvoir faire honneur au dîner.

Le commandant de Villecresne était parti en sortant de l'église; il avait emmené sa fille, en promettant qu'il la laisserait assister au dîner et au bal, qui devaient avoir lieu au bois de Boulogne.

Malgré les avertissements réitérés, les amis des mariés s'étaient attablés et mangeaient à belles dents.

Parfois Souchard, le verre à la main, invitait les convives à la sobriété, pareil au mauvais apôtre qui disait : « Faites ce que je dis et ne faites point ce que je fais. »

L'exemple étant plus attrayant que la morale, chacun dévorait et buvait à plein verre.

Au dessert, André Rivard, qui aimait les traditions, se leva :

— Messieurs et amis, s'écria-t-il, je bois à la vertu et à la grâce : A madame Adelphin Dubois !

— Messieurs et amis, dit Fulgence en se levant à son tour : à la bonté, à la franchise ; je bois à Adelphin Dubois !

Il se fit un silence. On attendait la réponse ; mais les jeunes époux ne répondirent pas ; ils avaient disparu.

— Messieurs, s'écria Souchard d'une voix avinée, mon cœur de père est sensible, certainement... pa rapport que... naturellement... Je suis très-honoré de ce que... de ce qui... A la vôtre pareillement...

Le brave homme était d'autant plus troublé, que tout le monde s'était tu, et qu'il prononçait son speech au milieu d'un profond silence.

Chacun s'interrogeait du regard.

Tout à coup Sidoine apparut au haut de l'escalier ; il était pâle et tremblant ; ses longs cheveux plats re-

tombaient en mèches sur son visage. Il venait de chercher Adelphin et Poucet dans l'atelier des demoiselles, où tout le monda pensait qu'ils s'étaient réfugiés.

— Ils n'y sont pas! murmura-t-il d'une voix entrecoupée, je n'ai trouvé personne.

— Oh! oh! fit Buck, voilà qui est étrange.

— Bizarre! bizarre! s'écrièrent les autres.

— C'est à n'y rien comprendre! disait maître Arthur Ygonnard.

— Quoi donc? demanda Souchard.

— Mais Adelphin et Poucet ne sont plus là.

— Là où qu'ils sont? dit le père.

Et comme personne ne lui répondait, il se leva comme il put et s'écria :

— J'espère bien que mon gendre ne m'a pas ravi ma fille adorée! Je ne suis pas méchant, mais il ne faudrait pas jouer ce jeu-là avec moi... J'irai réclamer mon enfant jusque sur la terre étrangère, et même plus loin... Voilà comme je suis...

— Je dois avouer, répondit Ygonnard, que la conduite des jeunes gens me paraît assez... c'est-à-dire

pas très-convenable ; mais, après tout, ils sont mariés, ils sont libres.

— Libres de quoi ? demanda Souchard.

— Mais, répondit Buck, ils sont libres d'aller où bon leur semble.

Puis, irrité du ton que prenait le père de Poucet, il ajouta :

— Vous aurez beau faire les gros yeux, c'est comme si vous dansiez ; aujourd'hui Caroline n'a qu'un maître, c'est Adelphin. Elle ne doit rester qu'avec Adelphin. Adelphin lui dirait : « Allons habiter avec les bourgeois, au sein de la rue de Rivoli prolongée, » il n'y aurait pas à dire, il faudrait y aller. Du reste, soyez sans inquiétude de ce côté-là ; Adelphin n'est pas cruel, et d'ailleurs, il a trop peur de la garde nationale.

Comme la plupart des ivrognes, Souchard, au lieu de se fâcher des plaisanteries du peintre, eut un moment d'attendrissement.

— Voilà bien les enfants ! s'écria-t-il, on travaille nuit et jour pour les élever, on se saigne, et lorsqu'ils

sont grands, ils ne font pas plus attention à vous que si vous n'étiez pas de ce monde.

Non, mon gendre ne fera pas ce que vous dites, — il en est incapable, —, et sachez, pour votre gouverne, qu'il n'a pas plus peur de la garde nationale que de n'importe qui. Moi aussi j'en ai été de la garde nationale; on ne le dirait pas, mais c'est comme ça, et gradé même, vous m'entendez bien? A votre santé et la compagnie.

— Quel âne!

— Quelle brute!

— Quel crétin!

— Quel idiot! s'écrièrent les jeunes gens.

— Oh! messieurs, dit Sidoine, n'insultez pas ce pauvre homme, que le bonheur de sa fille a grisé.

Souchard, qui n'avait été que médiocrement touché par les injures, fut blessé de la protection de Sidoine. L'idée d'être défendu par un faible le fit rougir; il s'écria :

— Hé! dites-donc, vous là-bas, messieu Mayeux, de quoi que vous vous mêlez à cette heure? En voilà-t-il pas un Alcide qui veut défendre les autres, de quoi

ça se mêle! Ça fait mal! Apprenez, monsieur le Bosco, que je ne permets pas plus à personne qu'à autrui de m'insulter, et que je ne suis pas plus ivre que vous et moi du bonheur de ma fille que de n'importe quoi, vin, cognac ou autre chose. A votre santé et la compagnie.

Comme c'était la vingtième fois au moins que Souchard portait le même toast, il arriva qu'au vingt et unième il se laissa tomber sur un fauteuil, roula de gros yeux à droite et à gauche, et finalement s'endormit comme une marmotte en murmurant :

— C'est égal, voilà comment on enfonce les malins, ce n'est pas plus long que ça.

Il est une chose, une seule qui surnage dans le vin, c'est l'orgueil de l'homme.

— Voilà qui est parfait, dit Buck en voyant Souchard assoupi, en voilà un qui ne fera pas rougir sa fille pendant le dîner. Voyons, Fulgence, donne-moi un coup de main : prends par là, bon, hisse!

Les deux jeunes gens enlevèrent le buveur et l'emportèrent dans une chambre voisine, où ils le déposè-

rent sur un canapé. Buck ferma la porte et mit la clef dans sa poche.

— Et maintenant, dit-il, bien que nous n'ayons pas absolument faim, il serait peut-être temps de nous diriger vers le bois où nous trouverons sans doute nos égarés.

On monta en voiture. Durant le chemin, les jeunes gens et maître Ygonnard lui-même se perdaient en conjecture sur la disparition des époux.

Arrivés au restaurant, ils questionnèrent tout le personnel du pavillon d'Armenonville; mais nul ne put les renseigner : on n'avait pas vu les mariés.

— Nous jouons *le Chapeau de paille d'Italie*, disait l'un.

— Ou *la Mariée du mardi gras*, disait l'autre.

— Ils sont partis pour l'Italie.

— Ils ont été à Sainte-Geneviève faire brûler un cierge.

Mais toutes ces pauvres facéties étaient dites avec un embarras mal dissimulé.

Les invités arrivaient les uns après les autres et de-

mandaient à saluer les époux ; on leur disait : « Attendez. »

Les convives du soir étaient pour la plupart des artistes, des jeunes filles, élèves d'Ygonnard, des sous-maîtresses et quelques demoiselles des pensions où Poucet donnait des leçons.

Tous ces gens étaient là sans que personne leur fît les honneurs de l'endroit ; inconnus les uns aux autres, ils paraissaient fort gênés.

— Sacrebleu ! dit Claudius à l'oreille de Paul, voilà que je commence à être très-inquiet. S'il leur était arrivé quelque chose ?

— Puth ! fit Buck, que veux-tu qu'il leur arrive ? D'ailleurs, s'il y avait un malheur, nous le saurions déjà.

La manière dont le jeune homme prononça cette banalité fit comprendre à son ami que son inquiétude était partagée.

Tout à coup un cri de joie éclata et tous les convives se précipitèrent au balcon. Adelphin et Poucet arrivaient dans une élégante victoria.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Mlle Rédillon, ah ! Sei-

gneur! est-ce bien Dieu possible! elle n'a plus sa fleur d'oranger!

En effet, Poucet était enveloppée dans un burnous bleu et portait, coquettement incliné, un chapeau de paille Henri IV, garni de plumes bleues.

Elle sauta d'un pied léger, suivie d'Adelphin, qui venait de donner avec importance un ordre à son valet de pied.

Les dames chuchotaient, les demoiselles se parlaient bas. Les hommes, éblouis par le luxe de leur ami, admiraient l'équipage avec un sentiment d'envie si naturel, qu'il est presque inutile de le mentionner.

La grande porte s'ouvrit et Mlle Poucet fit son entrée en grand costume de mariée : couronne au front et voile sur les épaules.

La métamorphose s'était si vite opérée, que la surprise fut générale.

Poucet, qui avait plutôt l'air d'une communiante que d'une mariée, embrassa ses jeunes amies et salua les vieilles avec une grâce parfaite.

— Nous vous avons inquiétés, mes bons amis, dit elle en se tournant du côté où étaient ses camarades

d'atelier; ne nous en veuillez pas et pardonnez-nous, ou plutôt pardonnez-moi, car c'est moi qui ai commis la faute. J'ai forcé *mon mari* à se soumettre à une fantaisie.

— Une fantaisie le premier jour, dit M. Ygonnard, ça promet.

— N'est-ce pas? reprit Poucet. Figurez-vous que je trouve souverainement ridicule la promenade du jour en habits de mariée. Tout le monde vous regarde, tous les yeux ont l'air de vous adresser une menace éloignée. Si bien que j'ai jeté un burnous sur mon voile, une casquette sur ma couronne, et j'ai prié Adelphin de me mener promener en voiture.

— Découverte? fit Buck.

— Découverte, répondit Poucet.

— Oui, dit Adelphin, nous avons été visiter notre hôtel!

Poucet alla causer avec ses amies.

Les cinq artistes et Ygonnard s'approchèrent d'Adelphin.

— Eh bien! dit l'un.

— Elle a dû jeter de beaux cris?

— Je vois son étonnement.

— Comme elle a dû être heureuse.

— A-t-elle dû tout admirer en artiste.

— Elle a dû être pétrifiée?

— J'aurais voulu être là pour jouir de sa joie.

— Mes enfants, reprit tristement Adelphin, elle n'a pas été surprise, elle n'a pas crié, elle n'a pas été joyeuse, elle n'a rien admiré et a discuté avec persistance sur la nécessité absolue de faire placer une marquise sur le perron, afin de pouvoir, par les jours de pluie, descendre facilement de voiture.

On allait se mettre à table, lorsqu'on annonça l'oncle Dubois.

Il se fit un grand silence; chacun voulait voir un homme capable de donner un million à son neveu.

L'oncle Dubois était un petit vieux, sec, noir et ratatiné; il avait une perruque rousse trop courte d'où s'échappaient quelques cheveux blancs; ses oreilles étaient illustrées de boucles en or.

Il embrassa Poucet, en lui faisant un compliment équivoque; puis il raconta à tout le monde qu'il était

arrivé à Paris nu-pieds, bien supérieur en cela aux gens qui y arrivent en sabots.

Adelphin était au martyre.

Pendant le dîner, l'oncle Dubois manifesta son étonnement de ne voir personne chanter une chanson.

— Sans refrains, pas de bonnes noces !

Et il entonna d'une voix chevrotante une chanson dont voici le dernier couplet :

Puisque l'hymen vous assemble,
Que l'amour suive vos jeux,
Quand on est si bien ensemble,
Il faut toujours être à deux.
Allez où le vent vous pousse,
Sans humeur et sans regret,
Et puisse une amitié douce
Remplacer l'amour parfait (*bis*).

— Monsieur, dit Poucet en s'approchant d'Adelphin, vos amis ont eu une bien mauvaise idée d'enfermer mon père, la chanson de votre oncle l'aurait bien amusé.

Adelphin ouvrit de grands yeux étonnés et entraîna Poucet dans l'embrasure de la fenêtre.

— Caroline, mon cher ange, s'écria-t-il, qu'as-tu? que t'ai-je fait?

— Je n'ai rien, mon ami, répondit-elle, absolument rien. Je me demande seulement une chose.

— Laquelle?

— Si vous me dites *toi* ce soir, que me direz-vous demain?

Quelques convives vinrent interrompre la conversation des mariés pour prendre congé d'eux. Comme on ne fit rien pour les retenir, d'autres suivirent leur exemple et la cérémonie s'acheva comme celle de Marlborough : chacun s'alla coucher.

— Oh! oh! fit Buck, ça sent la gêne, ici.

— Qu'as-tu donc? demanda Claudius à Adelphin, au moment où celui-ci allait monter en voiture.

— Je ne sais, répondit l'*heureux* époux, mais j'ai froid dans le dos.

La voiture partit rapide comme l'éclair.

Il y avait quinze jours que le neveu du père Dubois habitait son hôtel en compagnie de sa jeune et jolie épouse.

Par discrétion, et peut-être à cause de la susceptibilité ridicule des pauvres, leurs amis n'avaient pas été encore leur faire visite.

Un jour, Adelphin allant chez son notaire avait rencontré Buck :

— Pourquoi ne venez-vous pas nous voir? avait demandé Adelphin.

— Nous n'avons pas d'oncles, avait répondu Paul, et il faut becqueter chaque jour que Dieu fait.

— Venez le dimanche, alors! s'était écrié Adelphin, et il avait fouetté son cheval.

Paul l'avait regardé partir d'un air triste.

— Voilà, avait-il pensé, tout ce qu'il trouve à me dire; il est plein de cœur, ce gaillard-là,

Arrivé à l'atelier, il raconta son entrevue.

— Mon bon vieux, dit Claudius, tu étais à pied, Adelphin était en voiture; il allait chez son notaire, tu

allais au mont-de-piété. Quelle diable d'idée as-tu eue de l'arrêter? qu'est-ce qu'il y a de commun entre ce seigneur et toi?

— C'est vrai, murmura Paul; nous sommes séparés par un mur de trente-trois mille pieds de hauteur.

— Oui, c'est cela, dit Claudius, trente-trois mille pieds à trente francs le mètre.

— Ce n'est pas moi, mes amis, qui tenterai l'escalade, fit Rivard.

— Ni moi, ni moi, ni moi, dirent les autres.

A partir de ce moment, Adelphin était devenu la cible sur laquelle on lançait les railleries. C'était à qui tomberait sur le pauvre millionnaire.

— Il avait besoin de ça, ce n'est pas son pinceau qui l'aurait fait vivre.

— Aux innocents les mains plaines.

— Bête, mais pas mauvais garçon.

— Allons donc! avec çà que c'est difficile d'être bon garçon, quand on a de la monnaie de reste.

— Puisque cet animal avait de l'argent à ne savoir où le mettre, qu'avait-il besoin de nous prendre Poucet qui était la joie de la maison?

— C'est bien vrai ça, tout de même.

— Depuis qu'elle n'est plus là, ça manque de chansons et d'éclats de rire.

— Ce sont des ingrats, ils auraient bien pu venir nous voir, on ne lâche pas des amis comme ça.

— Mais il me semble, dit tristement Sidoine, que c'est à nous à les aller voir : nous leur devons une visite.

— Les pauvres ne doivent rien aux riches, maître Sidoine, vous saurez cela, répondit Buck sententieusement. Si l'usage voulait que nous allassions déposer des cartes chez nos amis, la délicatesse exigeait qu'ils vinssent les premiers. N'étions-nous pas la famille ? Poucet n'était-elle pas notre fille adoptive ?

— C'est vrai, cria le chœur.

— Anathème sur eux, reprit Buck; qu'ils restent seuls !

— Une !

— Deux !

— Trois !

— Avec leur *conjungo !*

Pendant que le clan maudissait les deux fugitifs, voilà ce qui se passait à l'hôtel Dubois.

Poucet, étendue sur une causeuse, lisait un roman nouveau. Un élégant déshabillé blanc, illustré de Valenciennes et coupé par la meilleure faiseuse, faisait admirablement ressortir les grâces suaves de sa petite personne. De temps en temps, elle levait les yeux au ciel ou regardait à droite ou à gauche, en femme médiocrement intéressée par sa lecture.

— Puh ! fit-elle en posant son livre, toujours des femmes qui trompent leurs maris, cela est bien vulgaire et bien ennuyeux.

Adelphin entra. Quinze jours de mariage l'avaient vieilli de dix ans. Il était pâle, bouffi, mal peigné. On voyait sa peau blême sous le col fripé de sa chemise entr'ouverte. Sa robe de chambre en velours noir, serrée par une cordelière d'or, était du dernier ridicule. Il s'approcha de sa femme et la baisa au front.

— Mon ami, dit Poucet, j'ai une prière à vous faire.

— Dis plutôt un ordre à me donner; parle, mon cher ange, fit galamment Adelphin.

— Je désirerais que, lorsque vous me faites la grâce de venir me voir, vous soyez assez bon pour vous faire annoncer.

Un éclair de colère traversa le front d'Adelphin, mais il se contint.

— Soit, ma chère, puisque je ne suis pas le bienvenu chez toi, je te ferai demander tes heures. Veux-tu que je sonne pour te faire demander par un domestique si tu veux déjeuner?

— Non, dit tranquillement Poucet, j'ai donné des ordres pour qu'on serve à onze heures et demie.

— Parfait.

— Est-ce que vous déjeunerez dans votre appartement, mon ami?

— Pourquoi cette question?

— Mais, à cause de votre costume.

— Quoi! que lui trouves-tu à ce costume?

— Je le trouve ridicule.

— Comment, sacrebleu! une robe de chambre de trois cents francs! Ah çà! est-ce que je n'ai pas le

droit de m'habiller chez moi comme bon me semble, à la fin? Si je voulais manger en manches de chemise, n'en ai-je pas le droit?

— Chez *vous*, si vraiment, reprit Poucet avec son calme imperturbable; mais chez *nous*, vous n'avez pas le droit de me manquer de respect devant vos gens.

Adelphin se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Très-bien! dit-il, je vais aller mettre ma cravate blanche.

— Pourvu que vous en mettiez une, peu m'importe la couleur.

Un quart d'heure après, Adelphin reparut habillé.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit sa femme, de votre empressement à m'être agréable.

— Il n'y a pas de quoi.

Comme ils descendaient à la salle à manger, un domestique tendit une carte de visite à Poucet.

— Joseph, dit-elle, je vous ai prié trois fois de ne me rien présenter de la main à la main. Veuillez me remettre cette carte sur un plateau; puis vous irez faire régler votre compte par ma femme de chambre : vous n'êtes plus à mon service.

Le domestique s'inclina et sortit.

— Mais, ma chère enfant, s'écria Adelphin, tu es d'une sévérité...

— Vous me trouvez sévère parce que je congédie un domestique qui, par trois fois, enfreint mes ordres et me manque de respect. A moins qu'il ne m'assassine pour me voler mes diamants, je ne vois pas trop ce qu'il pourrait faire de plus.

Le laquais revint avec un plat d'argent.

Poucet prit la carte et dit nonchalamment à son mari :

— C'est M. Ygonnard.

— Faites entrer bien vite ! s'écria Adelphin.

Et il alla au-devant d'Arthur avec cordialité.

— Quoi ! c'est vous, cher maître ? Que vous êtes gentil d'être venu !... vous allez déjeuner avec nous, hein ?... Joseph, un couvert et rondement !

Madame Dubois fut fort gracieuse pour son ancien maître ; mais elle ne parla point de ses anciens amis.

A table, elle fit les honneurs avec une sollicitude charmante.

— Donnez une salière à monsieur, dit-elle au domestique.

— Pourquoi faire? demanda Ygonnard.

— Mon Dieu! c'est dans le cas où, comme mon mari, vous auriez l'habitude de tremper vos radis dans la salière, au lieu de mettre du sel dans votre assiette.

Adelphin rougit comme un écolier.

Après le repas, Arthur fut convié à visiter l'hôtel, Adelphin voulait éblouir son vieux professeur.

Le bon Ygonnard examina tout en vrai connaisseur. L'atelier surtout excita son admiration.

— Pour le coup! s'écria-t-il, voilà bien le plus bel atelier que je connaisse; c'est princier... Et quel jour!... Rien n'y manque.

— Si, dit Poucet, il y manque un maître capable d'y faire une œuvre.

Adelphin rougit encore.

A deux heures, Madame Dubois annonça qu'elle allait sortir.

— Où vas-tu? lui demanda son mari.

— Faire des visites.

— Quelles visites ?

— Si vous me faisiez l'honneur de m'accompagner, vous verriez où je vais, mon ami.

— Ah ! répondit Adelphin, qui appréhendait les visites plus que tout au monde, ah ! ma chère âme, tu es bien libre, vas où il te plaira, tu es libre, tout à fait libre.

— Votre mansuétude me touche.

En ce moment, un jardinier tourna l'allée et se découvrit humblement devant Poucet.

— Fichtre ! pensa maître Ygonnard, voici des gens joliment bien dressés.

— Mon ami, dit Madame Dubois, je vous ai prié d'ordonner à vos gens de ne pas avoir toujours la casquette à la main ; il me faut leur rendre leur salut... rien n'est plus désobligeant.

Madame Dubois partit. Ygonnard n'osait pas questionner Adelphin ; il attendit pendant deux heures, espérant des confidences. Ne les voyant pas venir, il prétexta un dîner en ville et se retira.

— Allons ! pensa Adelphin, me voilà seul. Suis-je assez malheureux !... Pourquoi a-t-elle changé ainsi,

elle si charmante, si bonne?... Pouvais-je soupçonner que le bonheur métamorphoserait aussi bêtement une créature intelligente?... Malgré tout, je l'aime plus que jamais; devant elle, je suis comme un enfant!... Elle ne m'aime pas, elle!... Mon Dieu! s'écria-t-il, si elle en aimait un autre!... Ah! que je suis bête! elle ne m'aurait pas épousé... Je ne puis penser qu'elle m'a pris pour ma fortune, puisqu'elle ignorait que je fusse riche... C'est un mauvais moment à passer, le bonheur reviendra... Le changement de position, ça fait toujours quelque chose. On se croit fort et pas du tout... Moi-même j'ai été un peu ébloui; j'ai lâché mes pauvres vieux amis.

En disant ces absurdités, Adelphin marchait sans savoir où il allait. Un soupçon avait montré le bout perfide de son nez et avait fini par envahir son esprit, si bien que, sans trop s'en rendre compte, le mari alla droit dans la chambre de sa femme. Là, poussé par une foule de mauvaises pensées, il fouilla dans tous les tiroirs.

On dira qu'Adelphin était un homme mal-né, un rustre sans dignité. Adelphin aimait. L'amour fait

faire les plus belles et les plus vilaines choses du monde. Donc, il fouilla partout et fut bien puni, car il trouva un paquet de lettres dont la lecture manqua de le rendre fou. Il frappait du poing, il pleurait, il riait avec mépris.

Ces lettres étaient tout simplement celles de Mademoiselle de Villecresne. Adelphin y lut comment Poucet, le sachant riche, l'avait joué en faisant meubler l'hôtel à sa fantaisie.

— Ah! s'écria le malheureux, j'aimerais mieux qu'*elle* m'eût trompé.

Ce n'était pas vrai du tout.

Il disait cela, comme les gens qui ont mal aux dents disent qu'ils aimeraient mieux une fluxion de poitrine.

On efface une petite perfidie, on n'efface pas une infidélité.

Adelphin eut tout le temps pour réfléchir. Après avoir voulu tuer la perfide Poucet, il résolut de tenter un dernier effort pour la ramener à lui. Après dîner, il l'entraîna dans un petit salon turc, s'agenouilla sur un petit coussin et lui prit sa petite main :

— Cher ange, lui dit-il, tu n'es pas heureuse!... Ah! ne dis pas que si, tu n'es pas heureuse, je le vois bien. Prends patience. Tu ne m'aimes pas... Ne dis pas non, je le sens bien, mais cela viendra, prends patience. Je t'aimerai tant qu'il faudra bien que ça vienne. Tu n'auras pas un désir qui ne soit accompli, pas un rêve qui ne soit réalisé... Tiens! cherche dans ton esprit, trouves-y quelque chose d'impossible, tu seras satisfaite. Voyons! dis, parle, que veux-tu?

— Mon ami, répondit Poucet, si vous voulez véritablement m'être agréable, perdez, je vous prie, l'habitude de me tutoyer.

Adelphin se leva triste et digne.

— Soit, dit-il, adieu, madame, je ne vous tutoyerai plus.

— Merci, monsieur, et au revoir.

Le lendemain de cette triste soirée, maître Paul Buck, Claudius Aucamp, Fulgence, André et Sidoine mangeaient tranquillement sur le poêle un jambonneau, bien et dûment pané.

— Combien peut coûter un porc? demandait Lagluvée.

— Heu! répondait Rivard, dont le père était fermier, un joli porc, mais un joli, par exemple, ça va dans les cinquante à deux cent dix-sept francs.

— C'est bien ce que je pensais. Maintenant, autre chose. C'est bien avec les jambes du porc qu'on fait les jambons?

— Naturellement.

— Combien un porc peut-il bien avoir de jambes?

— Quelle bêtise! quatre.

— Bon. Eh bien, alors, comment expliques-tu que les charcutiers puissent donner un jambonneau pour trente-deux sous, puisque ça ne mettrait un porc qu'à six francs huit sous?

— Je n'explique pas.

— Pas de paroles oiseuses, interrompit Buck, ils se retirent sur les saucisses.

— D'ailleurs, ajouta Claudius, il est bien rare que les charcutiers ne vendent pas des homards.

Comme on tâchait de démêler la pensée de l'orateur, la porte s'ouvrit, et Adelphin parut. Le mari de Poucet avait remis sa veste de velours.

Aucun étonnement ne se manifesta chez les peintres.

— Tiens! Adelphin! fit Claudius, bonjour, mon vieux.

— Veux-tu manger du jambon? demanda Paul.

— Ma foi, oui, répondit Adelphin, en serrant la main à tout le monde, voilà près de trois semaines que je n'ai pas déjeuné, et il se mit à manger de grand appétit et à boire. Après quoi, il bourra une pipe.

— Oh! oh! cria Claudius, à qui Ygonnard avait raconté les airs de duchesse de Mlle Poucet, oh! oh! que va dire madame Dubois?

— Je ne suis plus marié; il n'y a plus de madame Dubois, dit Adelphin, et il fit à ses amis le récit fidèle de ses infortunes. Pour couper court à tout cela, dit-il en finissant, je voulais demander une séparation à la justice; mais il paraît que pour se séparer il faut battre sa femme; je n'ai pas eu ce courage-là. J'ai pris mes cliques et mes claques au lieu de les lui donner; je lui laisse tout, et me voilà. Je reviens avec vous, mes frères, reprendre notre bonne vie d'autrefois, chanter et rire.

— Rire c'est difficile, quand on n'est pas heureux, dit Sidoine.

— L'amour est-il mort? demanda Claudius.

— Mort et enterré, répondit Dubois.

— Bon, fit Buck, mais combien de temps porteras-tu son deuil?

— Je l'ai porté toute une nuit, maintenant j'ai cédé le crêpe à un autre, et la preuve c'est que, malgré la piquette que nous venons d'avaler, je suis prêt à chanter une chanson.

— Très-bien! puisque tu es guéri, chante-nous la chanson de Poucet, dit Buck d'un air narquois.

Adelphin se leva; mais le souvenir arrêta les paroles dans sa pensée, l'air dans son gosier, ses yeux s'obscurcirent de larmes, et il retomba sur sa chaise.

— Ah! millions de diables! mes pauvres vieux, murmura-t-il, si vous voulez voir un être malheureux, vous n'avez qu'à me regarder. Et il se mit à pleurer.

— Pauvre garçon! dit Buck; ça serre le cœur; je le plains; je sais ce que c'est.

— Et moi aussi, répondit le chœur.

A ce moment, la tapisserie de la galerie s'agita. La trirème d'Ulysse parut plus battue par les flots qu'à l'ordinaire, et Poucet, chantant sa chanson, apparut au

haut de l'escalier. Elle portait sa blouse grise, et ses beaux chèveux noirs tombaient sur ses épaules.

Elle descendit et alla à Adelphin.

— Embrasse-moi, lui dit-elle.

Les deux jeunes gens se tinrent longtemps dans les bras l'un de l'autre; ils pleuraient à chaudes larmes et le chœur pleurait aussi.

Sidoine seul avait les yeux secs, mais son cœur brisait sa poitrine de bossu, et le corps du pauvre garçon tremblait comme une feuille sèche agitée par le vent.

— Voyons, voyons, s'écria enfin Claudius Aucamp, qu'est-ce que cela veut dire à la fin?

— Cela veut dire, répondit lentement Poucet, que je voulais mon Adelphin heureux. Cela signifie que nous ne pouvions pas trouver le bonheur au milieu de riches qui nous méprisaient et nous appelaient parvenus; que nous ne pouvions vivre entourés de pauvres : notre richesse leur crevait le cœur; cela veut dire que nul n'est heureux hors de sa condition et sans le travail. Cela prouve, surtout, chers amis, qu'on ne quitte pas impunément la famille que Dieu donne à ceux qui

n'en ont pas. Pour nous, le bonheur est ici, il fallait y revenir. J'ai employé un moyen cruel pour y ramener Adelphin; mais c'était le plus court; il a réussi, et maintenant à l'ouvrage.

— Pardon, dit Buck, je demande la parole pour un fait qui ne m'est pas personnel. Que vont devenir les cinquante mille livres de rente?

— Ah! répondit Madame Adelphin, j'ai pensé à une chose. Nous achèterons des toiles aux jeunes artistes inconnus. Quand ils deviendront célèbres, ils reprendront leurs tableaux qu'ils revendront très-cher, et ils nous rembourseront notre argent.

Adelphin embrassa sa femme avec reconnaissance.

— En ce cas, continua Buck, comme j'ai bien besoin de mille francs, je vais achever *la Mort d'une jeune fille;* vous la prendrez en pension. Ne vous gênez pas pour vous y attacher; je ne la réclamerai jamais.

— Jurons de ne jamais nous séparer! cria Fulgence enthousiasmé.

— C'est juré, s'écrièrent les autres.

— Moi seul ne puis jurer, dit Sidoine. Je viens vous

faire mes adieux; je pars pour l'Égypte, attaché comme dessinateur à une mission scientifique.

Il se fit un silence... Chacun savait la douleur du pauvre bossu.

Poucet l'arrêta en souriant.

— Vous partir, dit-elle, c'est impossible, cher grand cœur que vous êtes. Si vous partiez, qui apprendrait à mes enfants à aimer, et qui les aimerait comme vous m'avez aimée ?

— C'est vrai, murmura Sidoine, je n'avais pas songé à cela.

Et il retourna s'asseoir devant son chevalet.

FIN

5

